This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06180615 8

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. FOURIER.

17197

TOME TROISIÈME.

THÉORIE

DE

L'UNITÉ UNIVERSELLE.

DEUXIÈME VOLUME.

Aures habent et non audient;
Oculos habent et non videbunt.
PSAL.

DEUXIÈME ÉDITION,

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION ET POUR LA RÉALISATION DE LA THÉORIE DE FOURIER.

PARIS.

—

M D CCC XLI.

n7

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

AVIS DE L'AUTEUR

SUR L'ÉDITION DE 1822, EN 2 VOLUMES.

Ces deux *volumes faisant partie d'un ouvrage qui doit contenir à peu près* 6 *tomes, on ne devra pas s'étonner d'y trouver des lacunes et des renvois auxquels suppléeront les tomes suivants. Le* 3e. *donnera tout ce qui n'a pas pu trouver place dans les deux premiers.*

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

—

La méthode adoptée par Charles Fourier pour la composition de son Traité de l'Association domestique-agricole ou Attraction industrielle a été généralement peu comprise. Il avait lui-même prévu que les esprits façonnés aux usages des écoles pourraient la trouver bizarre, et lui imputer en grande partie les difficultés que certaines personnes éprouvent à s'initier aux vues d'une science aussi neuve que celle du mécanisme harmonique des passions, tandis que ces difficultés résultent uniquement des préventions de l'intelligence, habituée à ne voir dans les passions que des éléments, des causes de désordre.

Mais ceux dont l'intelligence, d'ailleurs éclairée et étendue, sympathise avec le but et les données de cette science, reconnaissent bientôt l'excellence de la distribution des matières, telle que l'auteur l'a conçue et pratiquée. Il l'a justifiée dans le chapitre 2 des *Sommaires*.

Toutes les parties dont le livre se compose tendent à l'unique but de mettre en évidence les

avantages de l'Association, et les moyens naturels de la réaliser concordante et heureuse. La méthode générale suivie par l'auteur consiste à graduer et varier l'enseignement de manière à ce que chacun puisse y trouver ce qui est le mieux à sa convenance propre, selon son aptitude et ses goûts.

L'Introduction, comme cela devait être, présente les notions préliminaires et les premiers aperçus de la science : elle se termine par un exposé des intérêts pressants qui en commandent l'étude et les applications. La théorie si originale et si curieuse de la restauration des climatures complète cet exposé.

Viennent ensuite les Prolégomènes, où sont posés d'abord les principes généraux. Leur application à des questions controversées ou intactes fait voir la justesse de ces principes et leur fécondité. Partout et toujours c'est la démonstration des vérités découvertes par l'auteur du livre. Les petits articles qu'il intercale, sous les titres de *Médiante*, *Antienne*, *Pause*, etc., ne sont pas de pures digressions, comme quelques lecteurs inclinent à le penser. Tous se lient aux chapitres qu'ils précèdent ou qu'ils suivent. Ce sont des sortes de relais, de distractions propres à prévenir la fatigue qui, pour l'étudiant, résulterait d'une tension d'esprit trop prolongée sur le même sujet.

L'auteur agit comme un riche propriétaire qui veut faire connaître ses vastes domaines à un ami.

Le visiteur est d'abord placé sur un point assez élevé du territoire, pour qu'il puisse prendre une idée de leur ensemble. On lui fait ensuite parcourir rapidement cet ensemble, en appelant son attention sur les lieux les plus marquants. Puis les différents sites, les différents sols, plantations, cultures, bâtiments, passent successivement sous ses yeux. Enfin revenant à plusieurs reprises sur tous les points, les examinant en détail, le visiteur s'habitue aux localités, dont il acquiert ainsi progressivement une connaissance complète.

Telle est la marche de l'auteur du TRAITÉ DE L'ASSOCIATION. Il procède, comme il en fait souvent la remarque, en présentant tour à tour sa belle et vaste Théorie, en abstrait, en mixte et en concret, sous les formes successives d'aperçus, d'abrégés, de dissertations approfondies. Le lecteur attentif qu'anime un vif désir de s'instruire, ne s'arrête point à ce que ces formes peuvent avoir d'insolite. Il ne tarde pas à reconnaître qu'elles lui facilitent l'étude, et qu'il profite toujours des retours obligés sur les principes et les détails dont avec raison l'auteur doit craindre que l'on ne se pénètre pas assez.

Lorsque par une étude forte on s'est complètement initié à cette grande et magnifique conception d'unité qui forme le fond de la découverte scientifique de Fourier, et dont la Théorie sociétaire n'est que l'application spéciale au régime des relations humaines, on reconnaît bien

vite que jamais écrivain n'a distribué l'exposé de la science d'une manière plus logique, plus méthodique. Jamais auteur n'a produit son idée dans un style plus vrai, plus puissant, plus heureusement adapté à son sujet, dans les mille variétés que ce sujet comprend ; enfin, jamais professeur d'une science neuve n'a mieux tenu compte des exigences naturelles de l'intelligence et des différences d'aptitude qu'il devait rencontrer dans son public. Chaque genre d'esprit, chaque sorte de caractère peut trouver un endroit par où entrer dans ce grand cercle de connaissances nouvelles que Fourier est venu révéler.

Pour cette deuxième édition comme pour la première, la partie essentiellement introductive, c'est-à-dire la matière dont se forme le tome 1er., n'aura pu être imprimée qu'en second ordre. Elle se compose des *Sommaires* que Fourier fit paraître en 1823, un an après la mise en circulation de son TRAITÉ, et de l'*Avant-Propos* qui, de même que les *Sommaires*, renvoie aux pages des diverses parties du livre.

NÉOLOGIE.

Une Science nouvelle n'a-t-elle pas la faculté d'employer quelques mots nouveaux et de se créer au besoin une nomenclature complète? Refuserait-on aux sciences la prérogative accordée aux fonctions subalternes qui ont leur collection de termes techniques choisis sans méthode?

J'userai sobrement de cette licence, et quand je serai forcé de recourir à la Néologie, ce sera avec la précaution d'éviter le Néologisme et l'arbitraire, et de me rallier aux dénominations déjà admises dans les sciences fixes.

Même régularité règnera dans les signes, les nombres spéciaux, les gammes et séries, et dans tout l'attirail de la nouvelle science. Je réitère cet avis à la Médiante (188), adressée aux lecteurs pointilleux et vétilleux.

TABLE ET TABLEAUX

DU TOME II.

—

THÉORIE EN ABSTRAIT.

INTRODUCTION. 1

1. Notions préliminaires. 5
Séries passionnelles. 19
2. Aperçus des Destinées sociales : préventions qui règnent à ce sujet. 29
Tableau du Mouvement social. Première Phase. . . . 55
— des neuf fléaux lymbiques. 51
5. Intérêts spéciaux de la France et de l'Angleterre. 60
Note A. Sur les passes du Nord et la triple récolte. . 84
Table complémentaire du bénéfice climatérique. . 98

PREMIÈRE PARTIE.

PROLÉGOMÈNES.

PREMIÈRE NOTICE. — *Principes généraux.*

Ch. 1. Omission de l'étude de l'homme : nécessité de réparer cette négligence. 109
2. Distinction des sophistes en Expectants et Obscurants. 120
5. Les préceptes philosophiques méconnus par la science même. 129
4. Les douze issues de Lymbes obscures. 140
Tableau des douze issues. 142
Cis-Médiante. — Aux amis de l'utile. La Quarantaine, les Routes, le Cadastre. 149

DEUXIÈME NOTICE. — *Application intra-civilisée aux questions controversées.*

5. Application à la liberté. 151
6. Des sept droits naturels, en emploi simple et composé. 163
Tableau des sept droits avec analogies. 164
7. Erreur capitale sur la liberté. Déni du droit au travail. 177
Médiante. — Aux disciples pusillanimes et présomptueux. 188
8. Application au commerce simple et mensonger. Rang qu'il occupe dans les 4 Phases de Civilisation. 195
Antienne. . . . . . *Ib.*
Tableau progressif du cours du mouvement civilisé. Caractères de la Période et de chaque Phase. 207
9. Prélude à l'analyse du commerce simple. 216
Échelle des méthodes commerciales appliquées aux diverses périodes sociales. 218
Tableau synoptique de ses caractères. 219
Postienne. 226
Trans-Médiante. — Aux amis du plaisir : les trois souhaits : Richesse, Vigueur, Longévité. . . 232

TROISIÈME NOTICE. — *Application ultra-civilisée aux questions négligées et intactes.*

10. Garanties septuples que l'Attraction établit entre Dieu et l'Homme. 239
Attributions de Dieu. 245
Classes du Mouvement. 248
11. Des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, à défaut de révélation d'un code social attractionnaire et unitaire. 258
Carrière sociale du genre humain. 271
12. Examen détaillé des sept garanties inhérentes à l'Attraction. 276
Conclusions sur la 3e. Notice. 301

PIVOT DIRECT.

Thèse de l'immortalité bi-composée ou des Attractions proportionnelles aux Destinées essentielles.

Initial. — Immortalité de l'âme. 504
Citer. — Métempsycose. 509
Échelle générale des métempsycoses, estimées à une par siècle. 520
Ulter. — Immortalité bi-composée. 525
Échelle des titres de caractères. 538
Final. — Sophismes de la métaphysique sur Dieu, sur l'Univers et l'Homme. 540

INTERMÈDE.

Les Savants et les Artistes dupes de la Civilisation.

Antienne. 548
1er. Moyen positif simple. — Récompense et lustre des Savants et Artistes en Harmonie sociétaire. 552
Citienne. 564
2e. Moyen positif composé. — Récompense de souveraineté aux coopérateurs de la fondation d'épreuve. 568
Échelle générique des souverainetés. 576
Inter-Pause. — Les deux libéralismes. 585
3e. Moyen négatif pratique. — Leurres sur la fortune et la gloire. 595
Ultienne. 412
4e. Moyen négatif théorique. — Situation critique des Savants et des Artistes. 421
Postienne. 457
Conclusion. 447

FIN DE LA TABLE.

INTRODUCTION

ET

DEDICACE AUX NATIONS ENDETTÉES.

En publiant une découverte de haute importance, il est difficile de la produire sous des couleurs convenables à tout le monde. Chaque parti craint qu'elle ne favorise pas ses prétentions secrètes; chacun, avant de l'avoir examinée, interprète à contre-sens les idées de l'auteur.

La découverte que je publie ne doit exciter aucune de ces défiances; elle est la seule qui satisfasse le vœu le plus général, celui de la richesse. Elle aura pour partisans tous ceux qui préfèrent 3 ducats à 1 ducat: bref, la théorie d'Association agricole enseigne le moyen d'obtenir EN VALEUR RÉELLE, un revenu de 3,000 fr. de tel domaine qui ne rend que 1,000 fr. dans l'état actuel, ou état de culture morcelée, insociétaire, qu'on voit régner dans nos campagnes.

Les mots VALEUR RÉELLE exigent une explication. Le triplement de revenu réel suppose triplement de produit: dans ce cas, le numéraire acquerra une valeur triple, car l'Association peut bien accroître la masse du produit, mais non pas celle du signe représentatif qui restera en même quantité; dès lors ce signe représentera triple masse de denrées; c'est-à-dire que dans l'ordre sociétaire on achètera pour 1 fr. ce qui coûte aujourd'hui 3 fr.; il y aura donc triplement effectif de richesse ou valeur réelle.

L'invention ne pouvait survenir plus à propos : le génie financier est aux abois; les ressources d'emprunts, d'anticipations et autres subtilités fiscales sont épuisées, et tous les gouvernements européens sont dans un état de détresse croissante par le fardeau des dettes publiques.

L'Association agricole va délivrer subitement de cette charge toutes les nations, même l'Angleterre, qui doit vingt milliards, et mieux encore celles qui ne doivent, comme la France, que douze milliards, dont quatre en budget fiscal et au moins huit en budget consciencieux, comprenant toute lésion qui frappe sur la génération actuelle, sans distinction de partis.

La prompte extinction des dettes publiques ne sera qu'un des nombreux bienfaits de l'Association : les Souverains lui devront un service plus signalé, qui sera l'absorption de l'esprit révolutionnaire. Ce virus politique a pour germes principaux, la pénurie fiscale et les dettes publiques. On ne le voit guère éclore dans un état dont les finances sont florissantes; si Louis XVI, au lieu de devoir quatre milliards, n'avait été grevé d'aucune charge de ce genre, la France n'aurait pas eu de révolution.

Les empires affligés de dettes publiques, doivent donc la plus sérieuse attention à une découverte qui va extirper subitement et sans retour ces ulcères politiques, en triplant le produit réel et proportionnément les ressources du fisc.

Le monde est inondé de charlatans qui, en finance, promettent monts et merveilles; on a été tant de fois leur dupe que chacun incline à la défiance : pourquoi les modernes sont-ils ainsi le jouet des faux savants? C'est qu'on n'a établi ni peines afflictives contre les jongleurs, ni garanties d'accueil et d'épreuve pour les vrais inventeurs.

J'analyserai en détail ces deux fautes, afin que le siècle opine à les éviter dans l'examen de la plus précieuse des inventions.

ARTICLE Ier.

Notions préliminaires.

La découverte d'une théorie d'Association industrielle est depuis quelque temps pressentie par l'Angleterre, qui fait des recherches actives et des essais dispendieux pour organiser l'Association domestique. Les Anglais, confus de voir chez eux, comme partout, la misère du peuple s'accroître en raison de la richesse nationale et du progrès de l'industrie (1), ont dû penser qu'il fallait quelque moyen neuf pour sortir de ce dédale. Ils ont présumé avec raison que l'industrie sociétaire offrirait des ressources pour améliorer le sort de la classe inférieure; leurs essais n'ont pas été heureux; ils ne doivent pas s'en étonner : l'Association étant une carrière vierge, un nouveau monde scientifique, on doit s'y égarer quand on n'a pour se guider ni théorie ni boussole.

D'après les détails qu'ont fournis les journalistes sur les établissements anglais confiés à la direction de M. Owen, il paraît qu'on y a commis trois fautes capitales, dont chacune isolément suffirait à faire échouer l'entreprise; analysons ces fautes :

1°. *L'excès de nombre.* On emploie, dit-on, à ces

(1) Le nombre des pauvres à Liverpool s'élève au tiers de la population, 27,000 indigents sur 80,000 habitants, et cependant Liverpool est une des cités opulentes; le commerce maritime y est en pleine activité. Un tiers d'indigents!... Singulier résultat de l'industrie non sociétaire!

tentatives, 5 à 600 familles; soit 3,000 individus. C'est beaucoup trop, car le plus haut degré d'Association ne comporte que 16 à 1700 personnes, hommes, femmes et enfants, et le plus bas degré peut être limité à 400, selon la table suivante des trois modes sociétaires :

Mode simple ou hongré,	400 à 500	Associés inégaux.
Mode mixte ou ambigu,	800 à 1,000	
Mode composé ou binharmonique,	1,200 à 1,500	

On ne peut pas effectuer l'opération en simple sur une réunion de 300 personnes, et il serait difficile en composé d'élever le nombre à 1,800, à moins de certaines convenances de terrain qu'il est rare de rencontrer.

2°. *L'égalité.* C'est un poison politique en Association; les Anglais l'ignorent et composent leurs réunions de familles à peu près égales en fortune. Le régime sociétaire est aussi incompatible avec l'égalité de fortunes qu'avec l'uniformité de caractères; il veut en tout sens l'échelle progressive, la plus grande variété de fonctions et surtout l'assemblage de contrastes extrêmes, comme celui de l'homme opulent avec l'homme sans fortune, du caractère bouillant avec l'apathique, du jeune homme avec le vieillard, etc.

3°. *L'absence d'agriculture.* Il est impossible d'organiser une Association régulière et bien équilibrée, sans mettre en jeu les travaux champêtres ou tout au moins les jardins, vergers, troupeaux et basses-cours, avec grande variété d'espèces animales et végétales. On ignore ce principe en Angleterre, où on opère sur des artisans, sur le seul travail manufacturier, qui ne peut pas isolément suffire au lien sociétaire. Les fabriques sont nécessaires dans les trois modes d'Association, mais elles n'y

interviennent qu'en relais des fonctions agricoles, qui sont l'aliment principal des rivalités et intrigues industrielles.

Faute capitale : le chef s'interdit toute participation au bénéfice ; il s'isole du ressort d'intérêt.

Il suffirait de l'exposé de ces fautes pour constater que les modernes étaient bien éloignés de la découverte du procédé d'Association.

Malgré ces bévues, l'Angleterre est très-louable d'avoir tenté une opération dont le succès serait le plus heureux des événements, et dans laquelle on aurait réussi depuis longtemps, si on n'avait pas différé 3,000 ans à s'en occuper.

Les tentatives après quelques échecs, pendant une ou deux générations, auraient nécessairement conduit à de grands succès : l'esprit de contradiction supplée souvent aux lumières ; chacun se plaît à dévier des routes suivies par ses rivaux ; les concurrents jaloux auraient fait des épreuves sur des systèmes différents, et bientôt quelqu'un d'entre eux serait arrivé au but, même sans génie et sans théorie ; car en furetant sur tous les points et sondant toutes les méthodes, on finit par découvrir la bonne ; de même qu'en ouvrant et visitant toutes les portions du gâteau des rois, on finit par trouver la fève.

Il n'est pas de plus sûr moyen de découverte que l'exploration générale : c'est une vérité très-ignorée des modernes. Aussi ont-ils laissé dans l'oubli les sciences qu'il était le plus urgent de cultiver, toutes celles qui pouvaient conduire aux inventions brillantes et utiles ; tandis qu'ils ont prostitué 400,000 tomes à des controverses politiques et morales qui ne servent qu'à troubler le monde social : étrange dépravation de l'esprit humain !

Il est d'usage en Europe que l'Angleterre prenne l'ini-

tiative des travaux utiles, et que la France n'entre en scène qu'après l'impulsion donnée par les Anglais : aussi la France paraît-elle s'éveiller sur ce qui touche à l'Association; elle témoigne quelque penchant à s'en occuper. Un ouvrage publié récemment par l'ingénieur Dutens et envoyé à tous les préfets par M. le conseiller-d'état Becquey, directeur-général des ponts et chaussées, décrit les avantages que l'Angleterre a recueillis des Associations *spéciales* ou travaux publics entrepris par compagnies d'actionnaires.

Inviter les capitalistes à s'occuper de ces entreprises, c'est demander le fruit avant la fleur. Les compagnies d'actionnaires naîtraient de l'état des choses, le jour où l'Association domestique serait établie; elle exécuterait dès l'année suivante des travaux publics d'irrigation, reboisement, etc., au prix desquels l'Angleterre ne semblerait qu'un pygmée, quoiqu'elle soit un colosse en ce genre, comparativement aux autres contrées.

Les sociétés policées ne s'étant jamais occupées d'Association, n'ont pas pu savoir que la domestique doit précéder la spéciale, de même que la tige doit naître avant les rameaux. Ce qui prouve l'insuffisance de la *spéciale*, c'est que l'Angleterre, quoique féconde en ce genre, n'exécute point les grands travaux de première nécessité, comme recouvrement et reboisement des pentes effritées, encaissement général des eaux, etc.

Pour définir exactement le degré où elle est parvenue en travaux publics, disons qu'elle est un peu moins en retard que les continentaux; mais de ses prodiges industriels à ceux qu'opérera l'Association domestique, il reste encore, je le répète, la distance du pygmée au géant.

Quelques économistes français ont eu des idées super-

ficielles d'Association domestique; j'ai lu en 1804 des observations signées Cadet-de-Vaux, où l'on s'extasiait sur l'immense bénéfice que recueillerait un village d'un millier d'habitants, si on pouvait associer les familles et les rétribuer proportionnément aux facultés de chacune.

Ainsi, après 3,000 ans d'inadvertance, voilà deux grandes puissances qui se ravisent enfin sur la plus urgente des recherches, mais sans oser se livrer à l'espérance, ni proposer le moindre prix pour la découverte de l'Association domestique.

On m'a communiqué fort tard (8 juillet 1821), une note où je vois qu'il existe à Paris des partisans de l'Association, désirant et provoquant la découverte d'un procédé efficace : ladite note, signée Huard, se trouve dans le Mémorial universel de l'industrie française; juin, 54e. livraison.

Elle contient une description de l'établissement de M. Owen à New-Lanarck : on ne voit pas que cette réunion soit sociétaire; elle paraît n'être qu'un rassemblement très-nombreux de 2,500 personnes, où règne une police bienveillante, une discipline judicieuse, mais sévère jusqu'à l'austérité (1), et un peu semblable à celle des jésuites du Paraguay. On n'y voit aucune disposition qui puisse remplir la principale condition du lien sociétaire, la rétribution par dividendes proportionnels aux trois facultés, *capital, travail et talent*.

(1) Je la juge sévère d'après la ligne suivante : « Tous ces êtres » intéressants ont les pieds nus. » Est-il bien sûr que leur goût soit d'aller nu-pieds dans un pays aussi froid que l'Écosse, et si on les consultait, n'en trouverait-on pas bon nombre qui souhaiteraient de porter bas et souliers? Ces statuts monastiques sont loin de l'Association *attrayante* dont je publie la théorie.

Ce n'est pas moins un établissement très-précieux, en ce qu'il tend à quelques-uns des avantages matériels de l'Association. La marche naturelle, dans un siècle qui ne connaît pas la théorie, est de s'attacher d'abord aux économies matérielles et mécaniques : M. Owen y atteint partiellement, par le seul moyen de *réunion nombreuse;* c'est le plus sûr garant de l'économie, qui ne peut pas se rencontrer dans la gestion des familles incohérentes, comme celles du peuple de nos villes et villages.

M. Owen est le premier qui ait fait *pratiquement* des recherches et essais sur l'Association : sous ce rapport, son entreprise mérite des éloges que je lui donnerai plus loin, en traitant des transitions industrielles ou procédés mixtes entre le mode familial et le sociétaire.

Dans les aperçus fournis par cet article, je pourrais signaler trente fautes de mécanisme passionnel; j'aime mieux faire l'éloge de ce qui est louable : j'y remarque avec plaisir que les Anglais se rallient au principe fondamental d'économie domestique, *opérer sur de nombreuses réunions.* Ils ont reconnu « que l'état actuel des pauvres » et des classes ouvrières, ne pouvant plus continuer, il » fallait trouver des remèdes efficaces en créant dans ces » classes des habitudes morales et des sentiments d'union » sociale. » (Phrase transcrite.)

On ne pouvait mieux poser le problème; pourquoi ne pas y ajouter un prix quelconque pour celui qui le résoudra : une médaille purement honorifique, de cuivre ou de buis?

Les Anglais ont versé récemment une somme de *deux millions et demi* pour un établissement de mille personnes, selon la méthode de M. Owen. Ceux qui fondent une réunion de mille, peuvent à plus forte raison en fon-

der une de cinq cents. Ils vont apprendre dans cet ouvrage quels prodiges peut opérer une réunion de cinq cents inégaux, hommes, femmes et enfants associés selon le vœu de la nature, selon les méthodes que détermine le calcul synthétique de l'attraction passionnée.

L'article cité désigne nominativement plusieurs personnages distingués et habitants de Paris, qui s'occupent à propager l'esprit d'Association et soutenir les établissements qui paraissent y tendre : ils devront être satisfaits d'apprendre la découverte du secret que les deux nations cherchaient en vain. Reste à savoir laquelle des deux devancera l'autre dans cette nouvelle carrière et enlèvera la palme : j'examinerai à la fin de l'introduction, leurs intérêts respectifs à cette initiative ; reprenons l'exposé du sujet.

On voit l'Association s'introduire dans quelques menus détails d'économie rurale, comme le *four banal*. Un village de cent familles reconnaît que s'il fallait construire, entretenir et chauffer cent fours, il en coûterait en maçonnerie, combustible et manutention dix fois plus que ne coûte un four banal, dont l'économie s'élèvera au vingtuple ou trentuple, si la bourgade contient deux ou trois cents familles.

Il suit de là, que si on pouvait appliquer l'Association à tous les détails d'exploitation domestique et agricole, on trouverait en moyen terme une économie des neuf dixièmes sur l'ensemble de la gestion, indépendamment du produit que donneraient les bras épargnés et ramenés à d'autres fonctions.

Je n'exagère donc pas en avançant que l'Association domestique dans son plus bas degré, qui est de quatre cents personnes (soixante-dix à quatre-vingts familles),

donne déjà un produit *triple* de celui qu'on obtient à chances égales d'une agriculture incohérente et morcelée comme celle de nos villageois.

J'ai recours à la contre-preuve : estimons la dépense et la duperie qui résulteraient du morcellement de certains travaux exécutés en grand comme celui de la brasserie. Si chaque ménage faisait sa bière comme il fait son vin en pays vignoble, cette bière coûterait environ le décuple de celle du brasseur, qui trouve le gage de l'économie dans une grande entreprise, préparant pour un millier de personnes.

Ajoutons que sur toutes ces bières faites en ménage, il y aurait souvent des cuites manquées et perdues, et que la plupart seraient de qualité très-inférieure, même à égalité de matières, les petits ateliers ne pouvant réunir ni les connaissances, ni les moyens qu'on rassemble dans les grands.

Certaines classes pauvres, comme les soldats, se rallient forcément à l'économie sociétaire. S'ils faisaient séparément leur chétive cuisine, autant de soupes que d'individus, au lieu de préparer le potage pour la chambrée entière, il leur en coûterait beaucoup de dépenses et de fatigues, et en triplant les frais ils seraient moins bien nourris.

Qu'un monastère de trente religieux essaie de faire trente cuisines séparées, trente feux au lieu d'un, et ainsi du reste, il est certain qu'il dépensera six fois plus en matériaux, vaisselles et salaires d'agents, et qu'on sera moins bien traité qu'en gestion unitaire.

Comment la politique moderne tout enfoncée dans les minutieux calculs, dans les balances par sous et deniers, n'a-t-elle pas songé à développer ces germes d'économie

sociétaire, et proposer d'étendre aux villageois et citadins cette Association domestique dont on trouve des lueurs dans notre système social? Ne pourrait-on pas amener trois cents familles de cultivateurs à une réunion actionnaire, où chacun serait rétribué en proportion des trois facultés industrielles, qui sont *capital, travail et talent*? Aucun économiste ne s'est occupé de ce grand problème; cependant quelle serait l'énormité du bénéfice dans le cas où on aurait un seul et vaste grenier bien surveillé, au lieu de trois cents greniers exposés aux rats et aux charançons, à l'humidité et à l'incendie! Une seule cuverie pourvue de foudres économiques, au lieu de trois cents cuveries, meublées souvent de futailles malsaines et gérées par des ignorants qui ne savent ni améliorer, ni conserver les vins dont on voit chaque année d'immenses déperditions!

Ne nous effrayons plus des obstacles apparents puisque le problème est résolu, et osons envisager l'immensité des économies sociétaires dans les plus petits détails. Cent laitières qui vont perdre cent matinées à la ville seraient remplacées par un petit char suspendu portant un tonneau de lait. Cent cultivateurs qui vont avec cent charrettes ou ânons, un jour de marché, perdre cent journées dans les halles et les cabarets, seraient remplacés par trois ou quatre chariots que deux hommes suffiraient à conduire et servir. Au lieu de trois cents cuisines exigeant trois cents feux et distrayant trois cents ménagères, la bourgade aurait une seule cuisine à trois feux et trois degrés de préparation pour les trois classes de fortunes; dix femmes suffiraient à cette fonction qui, aujourd'hui, en exige trois cents.

On est ébahi quand on évalue le bénéfice colossal qui

résulterait de ces grandes Associations : à ne parler que du combustible, devenu si rare et si précieux, n'est-il pas certain que dans les emplois de cuisine et de chauffage, l'Association épargnerait les 7/8 du bois que consomme le système actuel, le mode incohérent et morcelé qui règne dans nos ménages?

Le parallèle n'est pas moins choquant si on compare spéculativement les cultures d'un canton sociétaire gérant comme une seule ferme, et les mêmes cultures morcelées, soumises aux caprices de trois cents familles. L'un met en prairie telle pente que la nature destine à la vigne; l'autre place du froment là où conviendrait le fourrage; celui-ci pour éviter l'achat de blé, défriche une pente roide que les averses déchausseront l'année suivante; celui-là pour éviter l'achat de vin, plante des vignes dans une plaine humide. Les trois cents familles perdent leur temps et leurs frais à se barricader par des clôtures et plaider sur des limites et des voleries; toutes se refusent à des travaux d'utilité commune qui pourraient servir des voisins détestés; chacun ravage à l'envi les forêts et oppose partout l'intérêt particulier au bien public.

Entre-temps nos sages nous vantent l'unité d'action : eh! quelle unité peuvent-ils voir dans ce morcellement industriel, dans cette cacophonie anti-sociale! Comment tardent-ils trois mille ans à poser en principe que c'est l'Association et non pas le morcellement, qui est la destinée de l'homme, et que tant qu'on ignore la théorie d'Association domestique, l'homme n'est point parvenu à sa destinée!

Pour apprécier la justesse de ce principe, réfléchissons sur l'immensité de connaissances qu'exige l'agriculture, et sur l'impossibilité où est le villageois de réunir seule-

ment le vingtième des moyens qui constitueraient le parfait agronome : il faudrait qu'à de grands capitaux, il pût ajouter les lumières disséminées sur cent têtes savantes et deux cents praticiens consommés ; en outre, il faudrait rendre immortel l'agronome doué de ces nombreuses connaissances qu'on voit aujourd'hui éparpillées parmi trois cents théoriciens et praticiens. Si le propriétaire dont il s'agit mourait sans avoir un successeur d'égal talent, on verrait aussitôt péricliter les dispositions qu'il aurait faites, et le canton décliner rapidement.

Ce n'est que dans l'Association qu'on pourra réunir à perpétuité les talents et les capitaux dont je viens de supposer le concours; l'Association est donc le seul mode sur lequel le Créateur ait pu spéculer, car en la supposant appliquée à des cantons d'environ quinze cents habitants, elle rassemblera dans chaque canton cette masse de lumières qui se perpétueront par transmission corporative. Un fils n'hérite point des connaissances de son père, mais sur un canton de quinze cents habitants, il se trouvera des sujets aptes à hériter du talent des habiles sociétaires à l'école de qui ils auront été formés. Ces transmissions de talents sont une propriété inhérente à la *série passionnelle*, disposition que je décrirai plus loin et qui règne dans tous les détails industriels de l'état sociétaire.

Plus on disserte sur cette hypothèse d'Association, plus on se convainc que l'agriculture civilisée, le morcellement domestique, est le contre-sens de la destinée humaine, et qu'il fallait chercher le secret d'associer des masses nombreuses ; les petites ne pouvant pas s'élever aux dispositions de haute économie, ni réunir la variété de connaissances qu'exigerait la perfection de chaque branche de culture et de manutention.

J'ai fait entrevoir l'étourderie de trente siècles savants qui ont négligé de rechercher le procédé sociétaire enfin découvert.

Nous allons raisonner sur sa propriété principale, qui est l'*attraction industrielle;* propriété au moyen de laquelle on surmontera tous les obstacles qui ont de tout temps arrêté la science.

Jusqu'ici la politique et la morale ont échoué dans leur projet de faire aimer le travail : on voit les salariés et toute la classe populaire incliner de plus en plus à l'oisiveté; on les voit dans les villes ajouter un chômage du lundi au chômage du dimanche; travailler sans ardeur, lentement et avec dégoût.

Pour les enchaîner à l'industrie, on ne connaît, après l'esclavage, d'autres véhicules que la crainte de la famine et des châtiments : si pourtant l'industrie est la destination qui nous est assignée par le Créateur, comment penser qu'il veuille nous y amener par la violence, et qu'il n'ait pas su mettre en jeu quelque ressort plus noble, quelque amorce capable de transformer les travaux en plaisirs!

Dieu seul est investi du pouvoir de distribuer l'attraction; il ne veut conduire l'Univers et les créatures que par attraction; et pour nous fixer au travail agricole et manufacturier, il a composé un système d'*attraction industrielle* qui, une fois organisé, répandra une foule de charmes sur les fonctions de culture et manufacture; il y attachera des amorces plus séduisantes peut-être que ne sont aujourd'hui celles des festins, bals et spectacles; c'est-à-dire que dans l'état sociétaire, le peuple trouvera tant d'agrément et de stimulant dans ses travaux, qu'il ne consentirait pas à les quitter pour une offre de festins,

bals et spectacles proposés aux heures des séances industrielles.

Le travail sociétaire, pour exercer une si forte attraction sur le peuple, devra différer en tout point des formes rebutantes qui nous le rendent si odieux dans l'état actuel. Il faudra que l'industrie sociétaire, pour devenir attrayante, remplisse les sept conditions suivantes :

1°. Que chaque travailleur soit associé, rétribué par dividende et non pas salarié.

2°. Que chacun, homme, femme ou enfant, soit rétribué en proportion des trois facultés, *capital*, *travail* et *talent*.

3°. Que les séances industrielles soient variées environ huit fois par jour, l'enthousiasme ne pouvant se soutenir plus d'une heure et demie ou deux heures dans l'exercice d'une fonction agricole ou manufacturière.

4°. Qu'elles soient exercées avec des compagnies d'amis spontanément réunis, intrigués et stimulés par des rivalités très-actives.

5°. Que les ateliers et cultures présentent à l'ouvrier les appâts de l'élégance et de la propreté.

6°. Que la division du travail soit portée au suprême degré, afin d'affecter chaque sexe et chaque âge aux fonctions qui lui sont convenables.

7°. Que dans cette distribution chacun, homme, femme ou enfant, jouisse pleinement du droit au travail ou droit d'intervenir dans tous les temps à telle branche de travail qu'il lui conviendra de choisir, sauf à justifier de probité et aptitude.

⋈ Enfin, que le peuple jouisse dans ce nouvel ordre, d'une garantie de bien-être, d'un minimum suffisant pour

le temps présent et à venir, et que cette garantie le délivre de toute inquiétude pour lui et les siens.

On trouve toutes ces propriétés réunies dans le mécanisme sociétaire dont je publie la découverte ; et comme je m'engage à les démontrer en grand détail dans le cours de cet ouvrage, nous pouvons préalablement disserter sur l'hypothèse d'attraction industrielle qu'implique ce mécanisme.

J'ai dit plus haut, qu'elle suffira seule à lever tous les obstacles qui ont, depuis trois mille ans, paralysé le génie social; jugeons-en par trois problèmes d'où on pourra conclure sur tous les autres.

1°. *Extirper l'indigence.* Elle naît en grande partie de la fainéantise; mais quand le peuple trouvera dans l'industrie une amorce aussi puissante que le serait aujourd'hui celle des festins, la fainéantise ne pourra plus exister; elle sera transformée en fougue industrielle, dont le produit suffira amplement à extirper l'indigence.

2°. *Prévenir les discordes.* Elles naissent pour la plupart de la pauvreté; or, s'il est prouvé que l'Association et l'attraction industrielle aient la faculté d'élever le produit au triple, elles tariront la principale source des discordes, qui est la pauvreté.

3°. *Garantir le minimum au peuple.* On en trouve le moyen dans l'énorme produit que fournira le régime sociétaire; sa propriété d'*attirer au travail*, fait disparaître le danger qu'il y aurait dans l'état actuel à garantir au pauvre une subsistance qui serait pour lui un appât à la fainéantise, mais il n'y aura aucun risque à lui faire l'avance d'un minimum de 400 fr., quand on saura qu'il en doit produire 600, au moins, en se livrant au travail devenu plaisir et métamorphosé en fêtes perpétuelles.

Ainsi, tous les biens découlent à la fois de cette propriété d'*attraction industrielle* dont jouit l'ordre sociétaire; ladite propriété repose sur une disposition fort inconnue parmi nous, et que je décrirai sous le nom de *série passionnelle unitaire* ou *série contrastée, rivalisée, engrenée.* Cette opération d'où naissent tant de merveilles sociales, aurait pu être découverte dès les premiers âges de la civilisation, si l'on se fût livré à quelques recherches sur le mécanisme sociétaire, dont une négligence impardonnable a retardé l'invention.

Les seules chances de bénéfice que j'ai fait entrevoir (11), devaient suffire à stimuler le génie. Les philosophes pour excuser leur apathie sur ce grand problème, objectent *que cela serait trop beau*, que tant de perfection n'est pas faite pour les hommes : plaisant motif de négliger les recherches ! Plus les résultats seraient brillants, plus la perspective devait exciter à chercher le procédé d'Association.

Les passions s'y opposent, réplique-t-on, il est impossible de tenir en société domestique trois ou quatre ménages, sans que les friponneries, les disparates de caractères, les prétentions impérieuses, n'amènent bientôt des discordes, surtout entre les femmes qui ne s'accorderaient pas une semaine.

Je le sais, mais on verra dans le cours de cet ouvrage que l'accord impossible entre une dizaine de familles, devient très-praticable entre cent, distribuées selon le procédé que j'ai nommé *série passionnelle unitaire*, procédé qui ne peut s'appliquer qu'à des masses nombreuses et non pas à une dizaine de familles.

Dans ce nouveau mécanisme, les passions et les inégalités de fortune et de caractère, loin de s'opposer au lien

sociétaire, en forment les rouages; tous les contrastes y deviennent utiles : ainsi, nos préjugés nous représentent comme obstacle ce qui est au contraire moyen d'Association, et pour preuve, on verra dans ce traité qu'il serait impossible d'associer cent familles égales en fortune et homogènes ou très-rapprochées en caractères; l'opération dite *série passionnelle unitaire* est incompatible avec l'égalité.

L'économie ne pouvant naître que des grandes réunions, Dieu a dû adapter son plan sociétaire à des masses nombreuses; de là vient que les petites Associations de six, huit, dix familles sont inconciliables, et le seraient encore lors même qu'on essaierait d'y appliquer le procédé sociétaire (*la série passionnelle*), qui ne peut s'adapter à de si petites masses.

Hors des développements par série unitaire, les passions ne sont que des êtres démoniaques, des tigres déchaînés, ce qui a fait croire aux moralistes civilisés que nos passions étaient nos ennemis : c'est au contraire le mécanisme civilisé et barbare qui est l'ennemi des passions et des humains, en ce qu'il ne se prête pas aux liens sociétaires voulus par Dieu.

Plaçons ici une définition provisoire de cette disposition, que je nomme *série passionnelle contrastée, rivalisée, engrenée;* c'est le levier qui fait mouvoir tout le système d'harmonie sociétaire : l'invention de ce procédé était la voie d'avènement au bonheur; sa découverte est pour tous les globes une condition *sine quâ non*. Le monde social ne peut, dans aucune planète, passer à l'unité, ni s'élever aux destinées heureuses, avant d'avoir inventé ce mécanisme des séries passionnelles, dont la recherche est la tâche essentielle du génie. Les autres

sciences, même les plus justes, comme les mathématiques, ne sont pour nous que de vaines lumières, tant que nous ignorons la science du mécanisme sociétaire, d'où naîtraient la richesse, l'unité et le bonheur.

Donnons par avance quelques notions très-succinctes sur cette opération; exposons en quatre pages, s'il se peut, le sujet qui, pour être bien traité, exigera au moins quatre volumes de développements. Ce n'est que l'argument qu'on va lire; et comme il est nécessaire de se le graver dans la mémoire, je le distingue par un *italique*, pour mieux le recommander à l'attention, qu'on accordera volontiers, si on veut se rappeler que l'emploi des séries passionnelles en agriculture, nous vaudra le précieux avantage de tripler le revenu réel, et d'obtenir 3,000 fr. d'un domaine qui n'en rend que 1,000 en culture civilisée et morcelée; c'est une promesse qu'on ne saurait trop répéter, quand on en tient la preuve arithmétique.

SÉRIES PASSIONNELLES.

La série de groupes est le mode généralement adopté par Dieu, dans la distribution des règnes et des choses créées. Les naturalistes, dans leurs théories et leurs tableaux, ont admis cette distribution à l'unanimité; ils n'auraient pas pu s'en écarter sans faire scission avec la nature même, et tomber dans la confusion.

Si les passions et les caractères n'étaient pas assujettis comme les règnes matériels à la distribution par séries de groupes, l'homme serait hors d'unité avec l'univers; il y aurait duplicité de système et incohérence entre le matériel et le passionnel. Si l'homme veut atteindre à

l'unité sociale, il doit en chercher les voies dans ce régime de série auquel Dieu a soumis toute la nature.

*Une série passionnelle est une ligue, une affiliation de diverses petites corporations ou groupes, dont chacun exerce quelqu'*espèce *d'une passion qui devient passion de* genre *pour la série entière. Vingt groupes cultivant vingt sortes de roses forment une série de rosistes quant au genre, et de blanc-rosistes, jaune-rosistes, mousse-rosistes, etc., quant aux espèces.*

Autre exemple. *Douze groupes cultivent douze fleurs différentes; la tulipe est soignée par un groupe de tulipistes, la jonquille par un groupe de jonquillistes, etc.; l'ensemble de ces douze groupes ligués forme une série de fleuristes, qui a pour fonction de genre le soin des fleurs échelonnées par nuances de goûts, et où chaque groupe a pour fonction d'espèce le soin de telle fleur qu'il affectionne spécialement et cabalistiquement.*

Les passions limitées à un individu ne sont pas admissibles dans ce mécanisme. Trois individus, A, B, C, *aiment le pain à trois degrés de salaison;* A *le désire peu salé,* B *le veut mi-salé,* C *l'aime très-salé; ces trois êtres ne forment qu'un discord gradué, inhabile aux accords sériaires qui exigent un assemblage de groupes affiliés en ordre ascendant et descendant.*

Un groupe régulier doit avoir de sept à neuf sectaires, au moins, pour être susceptible de rivalités équilibrées; on ne peut donc pas spéculer en série passionnelle sur des individus. Douze hommes qui cultiveraient passionnément douze fleurs différentes, ne pourraient pas alimenter les intrigues d'une série: on en verra la preuve au traité, et jusque-là on devra se rappeler que la dé-

signation de série passionnelle signifie toujours une affiliation de groupes, et jamais d'individus.

Ainsi, les trois personnages A, B, C, *mentionnés plus haut, ne peuvent pas former une série de* panistes *ou sectaires du pain.*

Si au lieu de trois on en suppose trente; savoir :

Huit du goût A, *dix du goût* B, *douze du goût* C, *ils formeront série passionnelle ou affiliation de groupes gradués et contrastés en goûts sur le pain; leur intervention combinée, leurs discords cabalistiques, fourniront les intrigues convenables à élever la fabrication du pain, et la culture du blé à la perfection.*

Les séries passionnelles ont toujours pour but l'utilité, l'accroissement de richesse, et le raffinement d'industrie, lors même qu'elles s'appliquent à des fonctions d'agrément, comme la musique.

Une série ne peut pas s'organiser à moins de trois groupes, car elle a besoin d'un terme moyen qui tienne la balance entre les deux contrastes ou extrêmes. Elle s'équilibre fort bien aussi à quatre groupes dont les propriétés et relations se rapportent à celles d'une proportion géométrique.

Lorsque les groupes d'une série sont en plus grand nombre, on en forme trois corps, le centre et les deux ailes, ou bien quatre corps en quadrilles, et on réunit dans chacun de ces trois corps les nuances vicinales et homogènes.

L'ordre sociétaire doit développer ainsi par gradations toutes les variétés de goûts et de caractères; il forme des groupes de chaque variété, sans statuer sur la préférence que peut mériter telle ou telle nuance de goût : ils sont tous bons et ont tous leur emploi, pourvu qu'on puisse

en composer une série régulièrement échelonnée en ordre ascendant ou descendant, et appuyée aux deux extrémités par des groupes de transition ou de goûts mixtes et bâtards. Lorsqu'elle est disposée de cette manière, selon les méthodes qui seront expliquées au traité, chacun de ses groupes, fussent-ils au nombre de cent, coopère harmoniquement *avec la masse des autres ; comme les dents d'un rouage qui sont toutes utiles, pourvu qu'elles engrènent à leur tour,*

Le calcul des séries passionnelles va établir un principe flatteur pour tout le genre humain, en démontrant que tous les goûts qui ne sont pas nuisibles ou vexatoires pour autrui, ont un emploi précieux dans l'état sociétaire, et y deviennent utiles, dès qu'ils sont développés par série ou échelle de nuances graduées et affectées à autant de groupes.

La théorie d'Association se bornera donc à l'art de former et mécaniser des séries passionnelles. Dès qu'un globe s'élève à cette science, il peut fonder subitement l'unité sociale et atteindre au bonheur collectif et individuel : c'est donc l'étude de première nécessité pour le genre humain.

Les séries passionnelles doivent être contrastées, rivalisées, exaltées et engrenées ; *une série qui ne remplirait pas ces conditions ne serait pas apte à fonctionner en mécanisme d'harmonie.*

Il faut contraster une série, la disposer en ordre ascendant et descendant ; si on classe une centaine d'individus en groupes d'âges, on les répartira comme il suit :

Aile ascendante. *Les groupes d'enfants et impubères.*

Centre de série. *Les groupes d'adolescents et virils.*

Aile descendante. *Les groupes de déclinants et vieillards.*

Même distinction doit être observée dans le classement des séries de passions et de caractères.

Cette méthode, en faisant ressortir les contrastes, produit l'enthousiasme dans les divers groupes; chacun d'eux s'engoue du caractère ou du goût spécial qui le domine, et du contraste correspondant en échelle; chacun d'eux critique telle nuance de passion ou d'industrie qu'exercent les autres groupes vicinaux de la série.

De ces classements progressifs naissent des sympathies et alliances entre les groupes exactement contrastés, et des antipathies ou dissidences entre les groupes de nuances contiguës.

La série a besoin de discords autant que d'accords : il faut l'intriguer par une foule de prétentions contradictoires, d'où naissent les liens cabalistiques et les ressorts d'émulation; sans contrastes, on ne parviendrait pas à créer les ligues et l'enthousiasme; la série manquerait d'ardeur au travail, ses produits seraient médiocres en qualité et quantité.

La seconde condition requise est de bien intriguer une série, d'y établir des rivalités très-actives; cet effet devant naître de la régularité des contrastes et de la graduation des nuances, on peut dire que la seconde condition est accomplie conjointement avec la première, sauf l'emploi des ressorts d'intrigue dont il n'est pas encore temps de nous occuper.

La troisième condition à remplir est celle de l'engrenage ou lien des différentes séries : il ne peut avoir lieu qu'autant que leurs groupes changent très-fréquemment de fonctions, comme d'heure en heure, ou tout au plus de deux en deux heures; par exemple, un homme peut se trouver

à 5 heures du matin, dans un groupe de pasteurs;
à 7, dans un groupe de laboureurs;
à 9, dans un groupe de jardiniers.

La séance de deux heures est la plus longue station admissible en harmonie passionnée, l'enthousiasme ne pouvant pas se soutenir au-delà de deux heures; les séances doivent se réduire à une heure, si l'objet du travail est peu attrayant.

Dans la succession que je viens d'indiquer, les trois séries de bergerie, labourage et jardins, auront engrené par échange réciproque de sociétaires.

Il n'est pas nécessaire que cet échange soit général; que vingt hommes occupés au soin des troupeaux de cinq à six heures et demie, aillent tous les vingt labourer de six heures et demie à huit heures; il faut seulement que chaque série fournisse aux autres plusieurs sociétaires tirés de quelques-uns de ses groupes, afin d'établir des liens entre elles par engrenage de divers membres fonctionnant alternativement dans l'une et dans l'autre.

Une série passionnelle qu'on formerait isolément, ne serait d'aucun emploi, et ne se prêterait à aucune opération d'harmonie. Rien ne serait plus aisé que d'organiser dans une grande ville, comme Paris, une ou plusieurs séries industrielles: exerçant sur les parterres, les vergers, elles seraient complétement inutiles; il faut au moins une cinquantaine de séries pour remplir la troisième condition, celle d'engrenage; c'est pourquoi l'on ne peut pas tenter l'Association sur un petit nombre, comme vingt familles ou cent personnes, dont on ne parviendrait jamais à former cinquante séries régulièrement graduées par groupes de nuances ascendantes ou descendantes; il faut au moins quatre cents personnes, hommes, femmes

et enfants, pour former et engrener une cinquantaine de séries sur lesquelles doit rouler le mécanisme d'Association simple: il faudrait environ quinze à seize cents personnes pour le mode composé qui exige au moins quatre cents séries.

On peut remarquer ici un vice de proportion,

15 à 1600 personnes pour former 400 séries,

et 400 personnes pour former 50 séries.

On pensera que les quatre cents personnes doivent fournir cent séries: cette estimation est simple et fausse. On doit estimer en composé, c'est-à-dire en raison du nombre de sociétaires et en raison des développements qu'il permet. Or, le petit nombre se prêtant fort peu aux développements, il ne faut pas s'étonner que je réduise à cinquante au lieu de cent la quantité de séries qu'on peut former avec quatre cents personnes.

Dans l'état sociétaire, les bénéfices croissent en raison du nombre de séries que peut former une masse de travailleurs; en conséquence, l'Association simple donne à peine moitié du bénéfice de la composée; un entrepreneur qui fonderait,

d'une part, quatre cantons d'ordre simple, chacun de 400 personnes, formant 200 séries, sociétaires 1,600;

d'autre part, un canton d'ordre composé, formant 400 séries, sociétaires 1,600,

obtiendrait plus du double produit dans le canton d'ordre composé: le rapport serait de trois à sept, c'est-à-dire que si les quatre cantons simples produisaient au bout de l'an. . . . . 1,200,000 fr.

le canton composé produirait. . . . . 2,800,000 fr.

De là chacun va conclure qu'il faudra fonder en ordre composé le canton d'épreuve: cela serait à désirer; mais

des considérations que j'exposerai dans le cours de l'ouvrage, nous obligeront à spéculer sur l'ordre simple, quoique bien moins lucratif.

Il m'a paru nécessaire de donner d'emblée cette légère notion sur les séries; le peu que j'en ai dit doit rassurer le lecteur sur les difficultés de cette nouvelle science, et lui faire comprendre qu'elle se composera d'études plus amusantes que pénibles; elle n'est autre que l'art de raffiner, varier, intriguer les plaisirs, et par suite les travaux agricoles et manufacturiers, qui, dans ce nouvel ordre, sont métamorphosés en plaisirs.

Pour faciliter l'initiation, j'adopte la méthode progressive, je débute sur les séries par une leçon bornée à quatre pages; nous reprendrons le sujet dans une dissertation étendue à quelques chapitres des prolégomènes, après quoi nous le traiterons complétement dans le corps de l'ouvrage.

Le mécanisme sociétaire ne pouvant opérer dans tous ses détails que par séries passionnelles, nous n'aurons pas autre chose à étudier que la formation des séries, leur distribution, leurs intrigues, leurs équilibres.

C'est donc l'argument de l'ouvrage qui est contenu dans ce paragraphe italique, où j'ai défini succinctement le ressort essentiel de l'Association: ressort tout à fait inconnu des peuples qui ont fait des tentatives en ce genre, soit en réunions militaires, comme celles des Spartiates et Croates; soit en réunions civiles comme celles des Hernutes, des Paraguais, et même des Anglais de New-Lanark, dont le régime est supérieur en développements sociaux.

Ces tâtonnements tendaient à la découverte du procédé

naturel ou *série contrastée, rivalisée, engrenée;* c'est la seule méthode adaptée au vœu des passions, la seule qui puisse créer l'attraction industrielle.

On a vu par la condition d'engrenage des séries, pourquoi l'Association est impraticable sur un petit nombre de dix et vingt familles; si les économies et bénéfices ne peuvent naître que des réunions nombreuses, Dieu a dû composer sa théorie pour de grandes masses, et notre politique est au superlatif d'absurdité quand elle veut fonder l'accord des passions sur la réunion domestique la plus minime, comme celle d'une famille. Le mode familial ou morcelé est une méthode complicative et ruineuse, qui attache mille dégoûts à l'exercice de l'industrie, et n'assure le bénéfice qu'au mensonge et aux viles astuces. Un tel ordre est l'antipode des vues de Dieu, qui veut l'unité d'action, la garantie de vérité, et surtout la combinaison économique des travaux; elle n'a lieu que dans les séries de groupes assortis selon les convenances de penchants, et distribuant le travail en séances courtes et variées pour prévenir la tiédeur.

C'était, à la vérité, un problème effrayant que cette Association des inégaux, en raison des trois facultés, capital, travail et talent; mais difficile ou non, c'était la tâche primordiale du génie. Comment se fait-il qu'en 3,000 ans il ne s'en soit jamais occupé, excepté dans ce 19e. siècle, où l'Angleterre commence enfin à tenter quelques épreuves d'Association? L'on n'aurait jamais rien découvert sur le mécanisme sociétaire, tant qu'on se serait borné à semer le découragement en disant : *ça serait trop beau.*

Enfin, la négligence est réparée, et avant de décrire l'opération, il conviendra de donner dans des prolégo-

mènes quelque aperçu de ses résultats, et de la cure prochaine des plaies sociales : toutes font des progrès alarmants ; je ne m'arrête pas à parler de celles qu'on répute incurables, comme l'indigence et la fourberie, qui de tout temps ont fait rougir la civilisation de ses prétendues lumières ; je me borne à citer deux plaies modernes, dont la philosophie se flatte incessamment de nous délivrer, et qui pourtant se jouent des Esculapes sociaux.

Ces deux vices sont la pénurie fiscale et la détérioration climatérique.

1°. La pénurie fiscale et l'accroissement des dettes publiques sont le véritable germe des révolutions : j'ai dit que cet ulcère sera extirpé subitement par l'Association ; en effet, lorsque le produit général de l'industrie sera élevé au triple, il sera plus aisé de percevoir sur tel pays, comme la France, deux milliards (valeur réelle), qu'aujourd'hui un milliard ; dans ce cas les dettes publiques seront bien faciles à éteindre, et on pourra les considérer comme éteintes à jour fixe, dès qu'on pourra imposer sur un produit élevé au triple effectif.

2°. L'autre vice tient au système matériel ; c'est la détérioration climatérique, les intempéries outrées et provoquées par la destruction des forêts, par l'effritement des montagnes et pentes. La culture actuelle, ou méthode morcelée étant dépourvue de concert et de lien unitaire, ne peut pas réparer de tels ravages ; aussi, malgré des milliers de décrets et de beaux traités, la France ne peut-elle pas effectuer un semis de forêt.

L'Association remédiera promptement à ces désordres, par sa propriété d'*établir l'unité d'action, concilier l'intérêt individuel et l'intérêt général*, qui sont incompatibles en civilisation, et faire concerter en toute opération

les associés inégaux, comme si leur canton appartenait à un seul individu qui affecterait chaque portion du territoire aux emplois les plus convenables.

C'est trop de merveilles, répondent les sceptiques; mais qu'ils attendent l'exposé des moyens. J'avoue que la perspective de tant de biens est humiliante pour certaines sciences qui ont négligé l'étude de l'Association; mais celui qui, après vingt-deux ans de recherches, tient la solution du problème, sera-t-il obligé d'en déguiser les avantages pour sauver l'orgueil des indolents qui n'ont pas voulu s'en occuper? Et si on découvre une mine d'or, faudra-t-il la déclarer mine de plomb, par déférence pour ceux qui n'ont pas su la trouver?

Que les philosophes se rassurent, l'offense faite à leur amour-propre sera bien compensée par les chances de fortune colossale qu'elle leur ouvrira, et dont je les entretiendrai à l'intermède.

ARTICLE II.

Aperçus des destinées sociales, préventions qui règnent sur ce sujet.

Une découverte à son apparition semble ridicule si on la juge par comparaison aux moyens connus; le premier qui annonça l'invention de la poudre à canon et de ses effets prodigieux, mine, artillerie, etc., dut ne rencontrer que des incrédules qui l'accusèrent de vision; cependant quoi de plus constaté aujourd'hui que ces effets surprenants de la poudre?

C'est, je l'avoue, une annonce bien invraisemblable qu'un procédé pour associer trois cents familles inégales

en fortune, et rétribuer chacun, homme, femme, enfant, selon les trois facultés, *capital*, *travail* et *talent*. Plus d'un lecteur se croira bon plaisant, lorsqu'il dira : « Que » l'auteur essaie seulement d'associer trois familles, de » concilier dans un même logis trois ménages en réunion » sociétaire, en combinaison d'achats et de dépenses, et » en parfaite harmonie de passions, de caractère et d'au- » torité ; quand il aura réussi à concilier trois maîtresses » de ménage associées, nous croirons qu'il peut réussir » sur trente et sur trois cents. »

J'ai déjà répondu à cet argument qu'il est bon de reproduire (car ici les redites seront souvent nécessaires) ; j'ai observé *que les économies ne pouvant naître que des grandes réunions, Dieu a dû composer une théorie sociétaire applicable à des masses nombreuses et non à trois ou quatre familles.*

Une objection plus sensée en apparence et qu'il faudra plus d'une fois réfuter, est celle des discordes sociales. Comment concilier les passions, les conflits d'intérêts, les caractères incompatibles, enfin les disparates innombrables qui engendrent tant de discordes ?

On a pu voir que je ferai usage d'un levier tout à fait inconnu, et dont on ne peut pas juger les propriétés avant que je ne les aie expliquées. La série passionnelle contrastée, ne s'alimente que de ces disparates qui désorientent la politique civilisée ; elle opère comme le laboureur qui, d'un ramas d'immondices, va tirer des germes de richesse ; les détriments, les boues, les ordures et matières immondes qui ne serviraient qu'à souiller et infecter nos maisons, deviennent pour lui des sources de fortune. Il en est de même des immondices passionnelles dont la politique ne sait faire aucun emploi. Nous allons,

grâce au levier que je nomme *série contrastée*, transformer en matériaux précieux tous ces levains de fureurs sociales : plus ils sont nombreux, mieux les séries seront graduées, contrastées et aptes à l'engrenage.

On doit donc se garder d'élever à l'avance des objections contre un procédé dont on ne connaît pas encore les propriétés. Il faut, selon l'avis de la philosophie, croire que la nature n'est pas bornée aux moyens connus, et selon l'avis de la raison, croire que Dieu, dont la providence est universelle, n'a pas créé les passions, les éléments de mécanique sociale, sans nous ménager quelque moyen d'employer utilement ces matériaux; moyen dont nos fausses méthodes ont pu retarder jusqu'à ce jour la découverte. L'humanité a tardé 4,000 ans à inventer l'étrier et la soupente, que tout bon simple pouvait découvrir et qui furent inconnus d'Athènes et de Rome; doit-on s'étonner qu'un calcul immense, comme celui des séries passionnelles, ait échappé aux sciences modernes qui ne l'ont pas même cherché et n'en ont pas soupçonné l'existence.

Plus une invention promet de bienfaits, plus le lecteur doit être exigeant sur les preuves. Si ma théorie ne se rattachait pas aux sciences fixes, chacun serait en droit de me suspecter d'esprit systématique et de modifier à sa fantaisie mon plan d'Association. Il ne sera digne de confiance qu'autant qu'il ralliera et encadrera, dans un même plan, la mécanique sociétaire des passions et les autres harmonies connues de l'univers.

Mais pour démontrer cette concordance des passions avec le système de l'univers, il faudra le faire connaître, et rien n'est plus ignoré, quoique des milliers d'auteurs aient prétendu nous l'expliquer. On a rêvé l'unité de l'uni-

vers, elle va enfin être démontrée par application du passionnel au matériel.

Nous aurons donc deux sciences nouvelles à étudier de front, celle de l'Association et celle des harmonies de l'univers. C'est de quoi effrayer maint lecteur qui pourra craindre qu'on ne veuille l'engager dans les hautes sciences : il n'en est rien ; pour expliquer l'unité de l'univers, l'accord du monde matériel avec le passionnel, nous n'aurons recours qu'à des leçons amusantes et tirées des objets les plus séduisants parmi les animaux et végétaux. Je ne donnerai ces leçons qu'à mesure de nécessité, et en doses qu'on jugera trop faibles, vu le charme attaché à cette science fort inconnue.

Dissipons d'abord le préjugé qui veut assigner d'étroites limites à la puissance de Dieu et à la marche progressive de la nature. Il semble, à en croire nos sciences, que la civilisation soit le terme ultérieur des destinées humaines, et qu'il soit impossible à la sagesse divine d'inventer un mécanisme plus parfait, que cet abîme de misères et de perfidies qu'on nomme civilisation perfectibilisée.

L'humanité peut organiser beaucoup de sociétés plus heureuses, et il existe un calcul régulier pour en déterminer l'échelle et les propriétés. Je vais disserter sur les huit premières, au nombre desquelles se trouvent celles que nous voyons établies.

TABLEAU

DE LA PREMIÈRE PHASE DU MOUVEMENT SOCIAL.

ÉTENDUE. NOMS DES PÉRIODES.

1. **SÉRIISME CONFUS**, dit ÉDEN, PARADIS TERRESTRE.
   Association par instinct et par circonstance.
   1 ½. Otahitiens.

LYMBES SOCIALES ANTIHARMONIE OU ASCENDANTE.

2. SAUVAGISME ou Sauvagerie; LYMBE SOUS-AMBIGUE.
   2 ½. Tartares et Nomades à cheval et à pied.

LYMBES OBSCURES.

3. *Patriarcat.*
   3 ½. Circassiens, Corses, Arabes, Juifs.
4. *Barbarie.*
   4 ½. Chinois. 4 ¾. Russes.
5. *Civilisation.*
   5 ½. Owenistes.

6. GARANTISME ou Demi-Assoc.; LYMBE SUR-AMBIGUE.
   6 ½. Sérigermie.
7. **SÉRIISME SIMPLE.** ASSOCIATION HONGRÉE.
   7 ½. Sériisme mixte.
8. **SÉRIISME COMPOSÉ DIVERGENT.** } PLEINE ASSOCIATION.
9. **SÉRIISME COMPOSÉ CONVERGENT.** }
   Cette 9e. fait partie de la 2e. Phase.

Dans les 4 périodes 1, 7, 8, 9, qui sont organisées en séries passionnelles unitaires, la justice et la vérité dominent, parce qu'elles conduisent à la fortune et à la considération, tandis que le mensonge n'y conduirait qu'à la ruine et au déshonneur.

Par contre, le mensonge et l'injustice doivent régner dans les périodes numérotées 2, 3, 4, 5, où ces vices conduisent à la fortune et à la considération; c'est un effet inévitable du morcellement industriel ou exercice par familles non associées. Quant à la vérité, elle n'est lucrative et protégée que dans l'état sociétaire, dans les périodes organisées en séries passionnelles unitaires.

Des neuf périodes indiquées dans ce tableau, quatre seulement nous sont connues : ce sont les quatre mensongères nommées, 2, sauvagerie; 3, patriarchat; 4, barbarie; 5, civilisation.

Je les désigne sous le nom de *lymbes obscures*, parce qu'elles sont autant de lymbes, autant de labyrinthes pour le génie social. Pendant la durée de ces sociétés, il est réduit à des rêves impraticables sur les divers objets de ses vœux,

Richesse proportionnelle,
Bonheur individuel,
Règne de la justice,
⋈ Unité d'action.

Aussi n'est-il parvenu qu'à établir,

La Pauvreté relative;
L'Inquiétude personnelle;
Le Règne de tous les vices;
⋈ La Duplicité d'action.

Le seul chapitre des duplicités d'action nous fournira une immense litanie, dont l'article le plus saillant est la contrariété de l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif, et l'insouciance de chacun pour les opérations d'intérêt général, comme la conservation des forêts.

Pourquoi la période sauvage est-elle, quoique sans industrie, au rang de lymbe ambigue, et plus rapprochée de la destinée que les trois lymbes industrieuses, 3, 4, 5 ? Ce débat mènerait trop loin; ne compliquons pas la théorie dans un début, et classons la société sauvage au nombre des lymbes obscures.

Dans ce tableau de la première phase, j'ai intercalé sept périodes mixtes ou échelons bâtards et intermédiaires, placés à tous les intervalles; il suffit de ces sept

pour exercer un lecteur à classer les mixtes : par exemple, il est connu que la société chinoise réunit par égales doses les caractères de barbarie et de civilisation ; elle a des sérails comme les barbares, des tribunaux de judicature et d'étiquette, comme les civilisés ; elle est donc un mixte à classer entre les échelons 4 et 5, dont elle participe assez également.

L'ordre mixte est répandu dans tout le système de la nature ; il existe en mouvement social comme en mouvement matériel. Les périodes mixtes sont aux autres échelons ce qu'est le polype aux deux règnes animal et végétal, ce qu'est la chauve-souris aux deux ordres de quadrupèdes et d'oiseaux dont elle forme le lien. Nous reviendrons sur ces mixtes sociaux qu'il n'est pas encore temps de définir.

Fixons-nous à l'objet principal, à la distinction des échelons ou périodes en sociétaires et insociétaires, dont il faut remarquer le contraste principal, savoir :

Que les sociétaires numérotés 1, 7, 8, 9, ont la propriété de rendre la vertu, la justice et la vérité, plus lucratives que le vice, l'injustice et le mensonge ; et par suite, faire préférer la vertu au vice, passionner les hommes pour la pratique de la justice et de la vérité.

Que les périodes *insociétaires* numérotées 2, 3, 4, 5, allouent le bénéfice et les honneurs au vice fardé des couleurs de la vertu, et par suite entraînent l'immense majorité à la pratique de l'injustice et de la fourberie. Elles sont donc pour le génie des lymbes obscures, où il est privé de la lumière sociale, ignorant l'opération d'où naîtraient la richesse, le bonheur, la vérité et l'unité.

Le parallèle de ces huit sociétés, dont quatre heureuses et quatre malheureuses, donne lieu à poser le

principe de *dualité d'essor* dans le système du mouvement. Distinguons-y l'essor harmonique ou heureux et vrai, distribué par séries, et l'essor subversif ou malheureux et faux, distribué par familles.

Sur ce problème, l'instinct avait mieux guidé les anciens, que la raison n'a servi les modernes. Ceux-ci n'ont tenu aucun compte de la dualité d'essor.

Les anciens admettaient deux principes dans l'Univers, le bon et le mauvais, nommés Orobaze et Arimane. Ils étendirent cette idée au mouvement social où ils introduisirent des démons concurremment avec les dieux. En donnant un peu d'extension à cette idée, on aurait dû l'appliquer aux périodes sociales, et les distinguer en divines et en démoniaques. On en aurait conclu, que notre globe se trouvait dans les périodes infernales régies par le mauvais principe ; car on voit sur notre globe tous les effets que pourrait y produire l'influence des esprits infernaux : l'état social n'offre à nos regards qu'indigence, fourberie, violence, carnage, et tous les résultats qui peuvent nous faire douter de l'intervention de la Providence, nous amener à conclure que le mouvement social est dans la phase régie par le mauvais principe, et qu'il faut s'évertuer à découvrir d'autres sociétés où puissent dominer le bon principe et ses effets, tels que richesse, vérité, liberté, paix générale.

Nous voyons ces deux sortes d'effets dans le monde sidéral, où le principe subversif règne parmi les astres incohérents nommés comètes, et où le principe d'harmonie règne parmi les astres sociétaires nommés planètes. S'il y a unité dans le système de l'Univers, ce contraste d'essor, cette dualité doit régner également dans le monde social.

J'emploie ici l'expression de *bonheur individuel*, d'où naît le bonheur général qui ne peut se fonder que sur le contentement de chaque individu. Tant que cette condition n'est pas remplie, il n'existe point de bonheur général.

Tous les vœux de la politique, de la morale et de l'économisme, sont renfermés dans ces quatre lignes, qui indiquent les résultats généraux de l'Association; or, demander chacun des effets, n'est-ce pas désirer la cause qui seule peut les produire, et qui n'est autre que le lien sociétaire dont on n'a jamais songé à déterminer le procédé?

La politique moderne, qui se flatte de répandre sur nous les quatre bienfaits, *richesse, bonheur, justice, unité*, nous accable de tous les fléaux opposés.

1°. Elle promet d'enrichir les gouvernements et les particuliers; il arrive au contraire que tous les souverains s'obèrent de plus en plus, et que les particuliers, gênés par le progrès du luxe, trouvent partout leur fortune trop modique, même dans la classe qui surabonde de biens; tandis que la nombreuse caste des salariés n'a pas même le nécessaire ou minimum, et se voit d'autant plus sujette à manquer de travail, que l'industrie manufacturière et mécanique fait plus de progrès.

J'ai déjà observé (16) que la société civilisée et barbare ne peut pas garantir aux salariés ce nécessaire, parce que le travail étant répugnant hors de l'Association par séries unitaires, le peuple s'adonnerait à l'oisiveté dès qu'il serait assuré d'un minimum. On ne peut le lui fournir que dans l'état sociétaire où règne l'*attraction industrielle*, et où la régence du canton peut sans danger avancer au pauvre les 2/3 de ce qu'il gagnera en se-

livrant à ses plaisirs; c'est-à-dire au travail devenu attrayant et métamorphosé en plaisir. Hors de cet état, la répugnance des salariés pour l'industrie va croissant, parce que leur pauvreté est *relativement* plus grande qu'aux époques où le luxe était moindre; aussi n'est-il pas de misère plus effrayante que celle du peuple anglais, qui tient pourtant le premier rang dans l'industrie.

On voit par là que notre politique opère à contre-sens de son premier souhait, qui est la richesse proportionnelle; et que ses progrès en industrie sont un cercle vicieux, comme tant d'autres perfections dont elle fait trophée, mais qui examinées sévèrement, jugées d'après les résultats, ne sont que des illusions systématiques.

2°. La politique se flatte de conduire les nations au bonheur, elle n'a pas même su le définir: comment nous procurerait-elle un bien qu'elle ne connaît pas? Il existait à Rome, au temps de Varron, 278 opinions contradictoires sur le vrai bonheur, on en compterait aujourd'hui bien davantage dans Paris ou Londres.

Pour expliquer le problème, il faut s'en rapporter à la majorité des votes. Nous voyons tous les gens riches s'adonner à la vie oisive, aux fêtes, aux débauches, ou bien n'exercer en industrie que des fonctions faciles, honorifiques, lucratives. Nous voyons d'autre part, que la bourgeoisie et le peuple formant l'immense majorité, voudraient mener cette vie oisive et voluptueuse des riches, intervenir comme eux dans l'administration. Il est évident que chacun voit le bonheur dans l'oisiveté ou dans les fonctions qu'envahit la classe riche.

Il faudrait donc pour élever tout le peuple au bonheur, transformer en plaisirs, en fonctions attrayantes, les travaux auxquels est condamnée la multitude salariée.

Tel sera l'effet de l'Association par séries unitaires: elle sera gage de bonheur pour le peuple, en lui faisant trouver des voies d'enrichissement dans les plaisirs mêmes, c'est-à-dire dans les travaux agricoles et manufacturiers qu'elle rendra aussi attrayants que les plaisirs connus, et qui, dans cet ordre, deviendront séduisants au point d'amorcer même les princes, à plus forte raison le peuple. On en verra les preuves dans ce traité.

3°. La morale voudrait faire régner la vertu, les bonnes mœurs, la pratique de la justice et de la vérité: rien de plus louable que cette intention; mais où sont les moyens d'exécution? Il n'en existe point dans l'état civilisé et barbare: les vertus y sont nécessairement avilies, parce que la vérité y est moins lucrative que le mensonge. On ne peut espérer le règne de la vertu, de la justice et de la vérité, que dans un mécanisme social qui les rendra plus lucratives que le vice, l'iniquité, la fausseté. Cet effet n'a lieu que dans l'état sociétaire qui comprend les quatre périodes 1, 7, 8, 9 du tableau précédent.

Pour atteindre à ces divers biens, on a cru que le génie devait se mettre en frais de codes et de systèmes: au lieu de ces leviers parasites, il suffira d'une seule méthode:

Produire par séries unitaires,
Consommer par séries unitaires,
Distribuer par séries unitaires,
} définies pag. 19.

Là se borne tout le grimoire du mécanisme d'Association, sa théorie ne saurait être plus simplifiée: un seul procédé, attrayant dans tous ses détails, dans tous ses emplois, et appliqué aux trois fonctions industrielles qui sont, *production*, *consommation*, *distribution*. Tout est restreint à ce levier, et l'on n'aura autre chose à étudier que la formation et le développement des séries unitaires.

Si cette opération est exclusivement le gage de succès en Association, j'ai dû condamner toutes les méthodes adoptées jusqu'à présent dans les essais sociétaires des Spartiates, Hernutes, Paraguais, etc. Il nous reste à classer ces méthodes, indiquer quel rang elles tiendraient dans le tableau donné.

La Civilisation y forme le cinquième échelon. Les procédés d'industrie collective qu'elle peut essayer, ne sont louables qu'autant qu'ils se rapprochent des échelons 6 et 7.

On ne découvre point cette propriété dans les réunions de Spartiates, Hernutes, Croates, Paraguais; non plus que dans les sortes d'Associations rêvées par les philosophes, comme celle des bergers de la Bétique vantés par Fénélon. Toutes ces utopies ne s'élèvent pas au-delà des degrés 5, 4 et 3; elles ne sont la plupart, et presque toujours, qu'une Civilisation modifiée, tendant parfois à un retour en Sauvagerie, et non pas à une issue ascendante de Civilisation. L'on en verra la preuve, lorsque je donnerai une analyse régulière des caractères et ressorts qui constituent le mécanisme civilisé dans ses quatre phases.

Quant à l'établissement de New-Lanark, j'estime qu'il mérite le rang 5 1/4, et qu'il est une demi-issue de Civilisation, une demi-transition ascendante.

Pour être issue complète, il faudrait qu'il pût nous conduire directement à la société n°. 6, dite *Garantisme;* alors il obtiendrait le rang 5 1/2 dans le tableau; il serait pleine transition, mixte régulier.

C'est déjà un très-grand honneur pour son auteur, que d'avoir fait ce que n'ont pas su faire vingt-cinq siècles savants; d'avoir acheminé à une des issues ascendantes

du labyrinthe, et touché par quelque point au nouveau monde industriel; à la période 6, *Garantisme*, d'où on s'éloignait de plus en plus; témoin l'affluence croissante des indigents.

Relativement à la garantie de travail et de minimum ou nécessaire, l'âge moderne semble rétrograder en génie social: on verra, par l'analyse des erreurs mercantiles (section 9), que la Civilisation déclinait et tendait à sa 4e. phase, plus vicieuse encore que la 3e. actuellement existante.

Notre siècle, quoique fortement occupé d'industrie, avait tout à fait manqué la voie du progrès réel; c'est-à-dire des inventions de procédés mixtes entre l'industrie familiale ou réunion minime, et l'industrie sociétaire ou réunion maxime, qui, une fois inaugurée dans un canton, doit être imitée en tous pays, par appât de l'immensité de bénéfices et de plaisirs qu'on en verra naître.

Il est assez difficile à un globe de s'élever d'emblée à la découverte du mode sociétaire ou série passionnelle: si je l'ai déterminé en plein, c'est que le hasard m'a bien servi dès le début; mais peu de globes y arrivent directement sans passer par les tâtonnements, par les procédés mixtes dont l'épreuve successive pouvait consumer des siècles.

On ne songeait point à s'occuper de pareils essais: l'institution de M. Owen est la première qui tende visiblement à ce but; c'est un grand pas de fait vers une découverte, que d'avoir constaté qu'elle reste à faire, et d'avoir mis la main à l'œuvre; cette modestie spéculative est ce qui manque aux modernes; avec leurs jactances de perfectibilité, ils s'éloignent d'une foule d'inventions où ils parviendraient, si l'orgueil ne les empêchait d'en tenter la recherche.

On a adopté une marche différente en Angleterre; le comité de New-Lanark pose en principe *qu'il faut inventer en régime sociétaire;* que l'état actuel des classes ouvrières ne pouvant plus continuer, il faut en chercher le remède dans une méthode d'union domestique et industrielle.

Nos doctrines appelées libérales n'avaient pas su élever le siècle à ce degré de sagesse: aucune société de libéralisme n'avait posé en principe la nécessité des découvertes, ni fait à ce sujet des perquisitions, des essais théoriques et pratiques, un appel au génie.

Ce premier pas, pénible pour l'orgueil, a été franchi par la société anglaise: il faut juger son établissement, non sur le succès actuel, mais sur les succès progressifs qu'il aurait pu obtenir, en s'élevant des économies matérielles aux économies passionnelles, ou leviers d'attraction industrielle.

On a calomnié en France l'auteur de cette fondation: l'on a dépeint M. Owen comme un impie. Les Zoïles manqueraient-ils à s'acharner sur les entreprises utiles? Mais que répondre aux voyageurs qui disent de New-Lanark: « Je n'ai jamais vu une population aussi morale, aussi re» ligieuse, aussi heureuse. »

Je devais ce tribut d'éloges aux seuls explorateurs qu'on ait vus chercher franchement l'Association, et en proclamer la nécessité. En publiant cette heureuse découverte, je regrette qu'il faille se plier à l'esprit mercantile du siècle, et faire valoir sans cesse les bénéfices pécuniaires, qui sont maintenant le seul véhicule de l'esprit social. Dans d'autres siècles on aurait pu mettre en jeu de plus nobles appâts, entre autres les garanties d'harmonie générale, règne de la vérité, extinction de l'esprit

révolutionnaire, graduation de température, unité universelle de langage, signes, mesures, et tant d'autres biens qui vont naître du régime sociétaire : ces flatteuses perspectives sembleront de peu d'importance, dans un siècle tout préoccupé de commerce et d'agiotage.

Pour flatter sa manie mercantile, annonçons-lui la fin prochaine des fureurs qu'elle cause depuis si longtemps. Montrons-lui dans l'ordre sociétaire une conquête commerciale de cent millions d'Africains placés au voisinage de l'Europe, et rétifs à ses impulsions : ils semblent attendre le signal de l'Association : elle va les fixer subitement à la culture, par sa propriété d'amorce agricole et charme industriel ; propriété réservée aux quatre périodes 1, 7, 8, 9, qui sont organisées en séries passionnelles.

L'adhésion des Africains à l'industrie et aux relations unitaires, va faire abonder ces denrées coloniales devenues si nécessaires à nos habitudes. Alors le sucre de canne s'échangera poids pour poids contre la farine de froment : il suffira de six à sept ans pour effectuer cette brillante opération, qui, en élevant l'Afrique et le monde entier aux mœurs policées, abolira à jamais l'infâme coutume de la traite des nègres et celle des pirateries barbaresques, non moins honteuse pour la Civilisation.

Faut-il ajouter la perspective des unités industrielles, surtout celle de langage, et la garantie de libre circulation sur toutes les mers et les terres du globe ! L'état sociétaire va répandre par milliers ces bienfaits dont le tableau nous éblouit : tout est merveille dans l'œuvre sociale de Dieu, dans le mécanisme qu'il a composé pour le concert industriel des passions ; mécanisme que tout autre que moi aurait également pu découvrir par calcul synthétique

de l'attraction. Eh! n'est-il pas dans l'ordre, qu'un régime social donné au monde par la sagesse divine, y fasse régner autant de délices que les lois des hommes y ont déchaîné de fléaux!

Si les modernes étaient animés de l'espérance en Dieu que leur prêche la religion, loin de se décourager à l'idée des biens immenses que promet l'Association, ils auraient considéré ce bonheur comme dessein probable de la Providence; ils auraient pressenti que l'Être suprême réservait aux hommes quelque sort moins humiliant que les misères et les perfidies civilisées. Mais le génie moderne habitue les nations à désespérer de l'assistance divine; il leur persuade que Dieu s'en est rapporté à la faible raison humaine, du soin de diriger les passions : on va être pleinement désabusé par l'essai du mécanisme sociétaire; et quoique notre siècle soit celui de l'athéisme, du matérialisme et des opinions irréligieuses, je puis donner un défi sur ces croyances, et assurer qu'après l'épreuve de l'Association sur un village, les athées, les matérialistes, et les indifférents en matière de religion, seront tellement convaincus de la générosité divine et de l'*harmonisabilité* des passions, qu'on les verra transformés en fervents admirateurs de Dieu, s'honorant de cet esprit religieux qu'ils repoussent aujourd'hui.

L'athéisme se fonde sur le triomphe permanent du mal, et sur l'immensité des misères humaines qui, aux yeux d'un observateur superficiel, semblent accuser d'impéritie ou d'insuffisance le créateur des passions.

Sans doute, à n'envisager que les quatre lymbes sociales nommées : 2e., Sauvagerie; 3e., Patriarcat; 4e., Barbarie; 5e., Civilisation, l'on peut se croire fondé à censurer les passions; mais pour apprécier la sagesse

du Dieu qui les a créées, il faut attendre l'exposé des effets qu'elles produisent dans les périodes sociétaires indiquées sous les noms de

1. Sériisme confus, Eden. Association primitive.
7. Sériisme simple. Association simple ou hongrée.
8. Sériisme composé divergent. } Pleine Association.
9. Sériisme composé convergent. }

Lorsqu'on aura lu les tableaux de la richesse et de l'harmonie que produit l'Association dans ces diverses périodes, dont la 1re., Eden, ne peut plus renaître; les tableaux du lustre dont jouiront la vertu, la justice, la vérité, dans les trois périodes 7, 8, 9, où nous allons entrer en franchissant la 6e.; on pourra juger de la sollicitude de Dieu pour le bonheur des humains, et de l'immense étourderie de nos siècles savants, qui n'ont pas songé à chercher d'autres sociétés que les quatre lymbes mensongères 2, 3, 4, 5, où nous végétons encore. L'avènement en 7e. période pouvait déjà s'effectuer dès le siècle des Solon et des Périclès, et même dans l'antique Egypte; combien de sang et de misères ce retard d'études aura coûté au genre humain, notamment dans le cours de la génération présente.

Après tant de nouveautés désastreuses qui ont depuis 30 ans leurré et ensanglanté le monde social, on voit naître enfin celle qui va le pacifier et l'enrichir. Il est naturel qu'une génération si cruellement déçue par les jongleurs politiques, soit excessivement défiante; aussi ai-je insisté et insisterai-je sur la différence d'un facile essai de l'Association borné à quatre cents villageois, ou d'une épreuve de jongleries savantes qui veulent dès le début révolutionner un empire entier.

Si nos publicistes avaient quelque foi à leurs théories

de fraternité et de libéralisme, ils en admettraient l'épreuve conditionnelle et limitée à une seule ville: on y verrait bientôt la licence populaire engendrer les discordes et les crimes; on serait forcé à conclure de cette épreuve, que les doctrines philosophiques sont des tissus d'erreurs, et qu'il faut chercher pour nous conduire au bien, une nouvelle science compatible avec l'expérience, avec l'épreuve sur un petit territoire.

Si les modernes ont cruellement souffert de l'esprit révolutionnaire, c'est pour n'avoir pas astreint la science à une épreuve locale. Ils ont tant vanté, depuis Descartes, le témoignage de l'expérience, ils ont tant prescrit de la consulter en toute innovation, pourquoi s'obstinent-ils à méconnaître cette règle en politique? Une épreuve de la licence populaire sur une petite province, aurait donné, dès la première année, des résultats qui auraient dessillé les yeux, et garanti du piége les grands empires.

On n'aura pas cette duperie à redouter au sujet de l'Association, dont l'essai peut être limité à un petit noyau de soixante-dix à quatre-vingts familles agricoles. On ne prendra confiance à la théorie qu'après la sanction de la pratique; et après avoir vérifié sur ce faible germe, si l'Association formée en séries unitaires, a réellement la propriété de *rendre les travaux attrayants; de tripler le produit réel de l'industrie; de concilier les prétentions, en répartissant à chacun proportionnément aux trois facultés industrielles*, CAPITAL, TRAVAIL et TALENT; et surtout en pourvoyant au premier besoin de l'homme social, au besoin *d'un travail assuré et d'un minimum d'entretien*.

On a cru depuis un siècle améliorer le sort des peuples avec des théories d'économisme, qui promettent la ri-

chesse nationale; mais quand elles tiendraient parole, quand elles donneraient réellement une richesse nationale, serait-ce un gage d'avénement au bonheur social? Non, car le bonheur individuel dépend avant tout de l'*attraction industrielle* qu'il faut introduire dans nos travaux, et sans laquelle on ne peut garantir au peuple, *ni charme dans les fonctions, ni minimum d'entretien.* Il abandonnerait (16) l'industrie, dès qu'il serait assuré d'un honnête nécessaire en subsistance et vêtement; la richesse nationale serait dans ce cas un ressort nul pour le bonheur social et individuel; il resterait encore deux leviers à mettre en jeu, deux problèmes à résoudre :

D'abord celui de *créer l'attraction industrielle :* sans ce véhicule, un ouvrier est malheureux, il jalouse le riche qui a la faculté de bien vivre sans rien faire.

En second lieu, resterait le problème de la justice distributive ou répartition proportionnelle aux trois facultés, *capital, travail et talent.* Cette condition ne peut être remplie que dans les périodes 7, 8, 9, qui opèrent par séries unitaires.

En considérant que ces trois leviers tiennent l'un à l'autre, et que leur emploi dépend exclusivement de celui de la série unitaire non inventée par la politique moderne, on conçoit combien elle était loin de satisfaire à ses promesses de bonheur; car elle ne s'exerce que sur le premier des trois problèmes, sur *la richesse nationale;* encore y échoue-t-elle très-honteusement : témoins les légions de mendiants dont elle couvre les pays les plus opulents, entre autres l'Angleterre.

Chacun confesse volontiers les mécomptes et l'insuffisance de nos sciences dites philosophiques, et chacun en conclut à demander un prompt exposé du mécanisme so-

ciétaire. Il serait imprudent de céder trop tôt à ce vœu ; il faut préparer les esprits à l'initiation, les convaincre pleinement de l'ignorance de leurs guides actuels ; entrer dans le détail de leurs fautes et de leurs négligences. Le mécanisme sociétaire est un ordre si différent de nos procédés de culture, qu'il faut, avant de le décrire, disposer le siècle à rabattre de son orgueil scientifique ; lui faire entrevoir qu'il a manqué une découverte invoquée et pressentie par ses plus grands génies, les Montesquieu, les Rousseau, les Voltaire, etc. Ces grands hommes étaient plus modestes que l'âge actuel, dirigé par quelques beaux esprits désorientés, qui sèment le découragement et persuadent que toutes les carrières sont épuisées, quand il en reste plusieurs encore vierges. On voit abonder aujourd'hui ces faux savants, qui ne veulent ni admettre la possibilité des inventions, ni procéder à la recherche de celles qui restent en arrière. Il faut démontrer aux modernes qu'ils sont dupes de cet orgueil de la science, et que la duperie pèse sur toutes les classes, depuis les bergers jusqu'aux monarques de plus en plus compromis par les dogmes anarchiques et la pénurie fiscale.

Ce mal-être des souverains et des peuples retombe sur les sophistes mêmes, qui avec leurs jactances de perfectibilité n'ont réussi qu'à se rendre suspects à tout le monde. Chacun se plaint des promesses trompeuses de leur science, dont les trophées politiques et moraux sont rassemblés dans la table suivante :

Tableau des neuf fléaux lymbiques.

1. Indigence ;
2. Fourberie ;
3. Oppression ;
4. Carnage ;
5. Intempéries outrées ;
6. Maladies provoquées ;
7. Cercle vicieux ;

⋉ X Égoïsme général ;

⋉ Y Duplicité d'action sociale.

Chacun de ces neuf caractères en renferme beaucoup d'autres implicitement ; toute calamité sociale peut se rapporter à l'un des neuf, par exemple : la *dette publique* est comprise dans Indigence, car l'emprunt fiscal est effet de pénurie et pauvreté : l'*agiotage* est un vice compris dans le mot Fourberie ; l'*usure*, le *monopole*, sont des vices compris dans le mot Oppression : la *congélation des pôles* et l'encombrement temporaire des mers du nord, sont compris dans le cinquième caractère, Intempéries outrées : *le ravage des forêts* et la détérioration des climatures, sont un fléau compris dans le septième caractère, dit Cercle vicieux ; car ce ravage est abus de culture, excès de culture, comme la controverse est abus d'esprit : l'un et l'autre sont des cercles vicieux qu'on rencontre à chaque pas en civilisation.

Confus de ces odieux résultats que donne constamment l'ordre civilisé, les sophistes nous montrent une voie de salut dans les innovations politiques ; et au lieu de nouveauté, ils ne nous donnent toujours que les mêmes antiquailles, toujours les trois furies sociales, qu'on nomme civilisation, barbarie, sauvagerie.

Le siècle n'a pas su les remontrer, leur observer qu'en promettant la nouveauté, ils ne reproduisent chaque jour que les vétustés connues, les sociétés sauvage, patriar-

cale, barbare et civilisée, d'où naissent constamment les neuf fléaux ci-dessus énoncés. Mettez en pratique les théories du plus honnête publiciste, par exemple, de Montesquieu, dont chacun reconnaît l'intégrité : quels effets verrez-vous naître de ses conceptions tant vantées? Toujours les neuf fléaux lymbiques, toujours l'état civilisé, barbare et sauvage; d'où on peut conclure que les philosophes en nous promettant la nouveauté, ne savent qu'enraciner les antiques misères, et varier les formes du mal sans rien changer au fond. Ces fléaux loin d'aller en décroissant, s'aggravent sensiblement, et se seraient aggravés tant que le génie n'aurait pas su s'élever à concevoir d'autres sociétés que les trois vieilles furies, qu'on nomme périodes civilisée, barbare et sauvage. Je ne fais guère mention de la période patriarcale, qui reléguée sur quelques points sans influence, comme les montagnes de Corse, de Circassie, de Calabre, les déserts d'Arabie et la Secte Juive, s'y montre aussi perverse qu'aucune des trois autres, quoiqu'elle soit vantée par les sophistes comme une source de vertus.

Les modernes qui se croient pénétrants, n'ont pas entrevu le piége qu'on leur tend sous les couleurs de la nouveauté; on les paie de mots et non de choses. Nos sciences politiques ressemblent à un directeur de comédie, qui au lieu d'afficher une pièce bien connue, l'*Avare* de Molière, l'annoncerait sous un titre nouveau, comme le *Thésauriseur*. Chacun, dès les premières scènes, se jugerait mystifié, et se plaindrait du directeur qui, promettant du nouveau, ne donne qu'une pièce connue et affublée d'un autre titre. On ne lui pardonnerait pas même en faveur de la bonté de l'ouvrage; on lui reprocherait de se jouer indécemment de la crédulité publique.

L'indignation serait bien plus forte, s'il annonçait comme nouveauté une pièce de rebut ; la Phèdre de Pradon ou autre vieillerie dont il changerait le nom : ce serait à lui double indécence, tromper et ennuyer le spectateur.

Telle est la ruse que les sophistes emploient depuis vingt-cinq siècles avec plein succès. En promettant au genre humain des nouveautés qui ne sont toujours que des rapsodies de civilisation, ils sont parvenus à décréditer ce qu'ils ne savent pas produire. Le détour est adroit, mais bien humiliant pour le siècle qui s'y laisse prendre, et qu'on a amené à se défier de la nouveauté, quand il devrait se défier de ceux qui la promettent sans la donner, et ne savent produire qu'un réchauffé des visions d'Athènes et de Rome.

Il eût fallu astreindre les sophistes à inventer des opérations vraiment neuves en mécanique sociale et domestique ; des dispositions qui produisissent par expérience les neuf bienfaits opposés aux neuf vices radicaux de la civilisation : voici ces biens réservés à l'ordre sociétaire.

1. Richesse graduée ;
2. Vérité pratique ;
3. Garanties effectives ;
4. Paix constante ;
5. Températures équilibrées ;
6. Quarantaines générales ;
7. Doctrines expérimentales ;

⋈ X Philantropie collective et individuelle ;

⋈ Y Unité d'action sociale.

Tels seront les effets de l'Association dans les périodes 7, 8, 9. Le tableau de ces biens réduit au rôle d'antiquailles très-dangereuses, toutes nos conceptions sophistiques décorées mal-à-propos du nom de nouveautés, puisqu'on n'en voit résulter sur tous les régimes que les neuf fléaux lymbiques énoncés (51), et les quatre sociétés qui engendrent ces neuf fléaux.

J'ai démontré que l'âge moderne, malgré ses subtiles distinctions sur le sens et le pouvoir des mots, a pris le mot *nouveauté* pour la chose, et s'est prévenu contre le bien qu'il aurait dû solliciter. Ce n'est là qu'une des mille duperies où il est tombé par sa folle confiance aux sciences incertaines; et surtout par l'étourderie de ne pas astreindre les sophistes à une épreuve locale sur un petit terrain, avec clause de peine afflictive pour celui dont les théories seraient reconnues trompeuses, et entretiendraient les neuf fléaux civilisés au lieu de produire les neuf bienfaits sociétaires (53).

Nous sommes bien moins tolérants sur des duperies de médiocre importance et qui ne touchent qu'à l'intérêt pécuniaire. Par exemple : si un marin pour se donner du relief, s'avisait de changer les noms d'un Archipel comme celui d'Otahiti, et qu'il vînt au retour annoncer dans Londres la découverte d'une cinquantaine d'îles nouvelles, remplies de mines et blocs d'or; s'il engageait les armateurs à équiper des vaisseaux, les charger d'étoffes et denrées en échange desquelles ces insulaires donneront des blocs d'or à profusion; si enfin, sur son assertion, l'on expédiait force vaisseaux, et qu'on le récompensât d'avance par une sinécure bien rentée; quelle serait l'indignation lorsqu'on verrait l'année suivante, les vaisseaux revenir, et annoncer que le prétendu Archipel nouveau n'est autre que tel groupe d'îles déjà bien connues, et où l'on ne trouve ni blocs d'or ni débouchés commerciaux!

Sur ce rapport, chacun opinerait à punir le trompeur, le priver de ses fonctions lucratives, l'envoyer aux galères, et peut-être au gibet qu'il aurait bien mérité; cependant il n'y aurait dans cette mystification, que plaie d'argent, lésion en affaires d'intérêt.

Les duperies sociales causées par de vicieuses théories, sont bien autrement préjudiciables : un système erroné en politique, peut engager la société dans des révolutions qui coûteront des fleuves de sang ; c'est à quoi tendent sans cesse les *faux novateurs*, qui ne mettent en scène que la civilisation affublée d'un autre masque. Au lieu de la douce fraternité qui, depuis 1793, a perdu son crédit, ils présentent aujourd'hui des perspectives de richesse nationale, de balance, contre-poids, garantie, équilibre : après un funeste essai de ces sornettes politiques, on reconnaît qu'elles ne sont toujours que la civilisation avec son cortége de neuf fléaux radicaux,

Indigence, Fourberie, Oppression, Carnage, etc. (51), et qu'au lieu de méthode curative, ces auteurs de vieilleries travesties ne savent qu'envenimer les antiques plaies, dont l'humanité ne peut espérer de guérison que dans une invention qui lui ouvrira une issue des lympes sociales, une issue du labyrinthe civilisé, barbare et sauvage.

Appliquons ce principe à quelqu'un des fléaux récents comme les dettes publiques. Pense-t-on que l'Angleterre puisse jamais se libérer de sa dette sans le secours d'une nouveauté ? Loin de là : elle se verrait sous peu entraînée dans des guerres dont le résultat serait l'accroissement de la dette, si toutefois il est possible de l'accroître sans être forcé à la banqueroute.

Il en est de même des autres états qui se flattent d'*amortir* : à la vérité, ils opèrent chaque année une petite réduction bien imperceptible ; misérable palliatif, résistance illusoire aux progrès du mal ! Je compare ces amortissements à la prétention des enfants qu'on voit souvent élever une petite digue en cailloux pour barrer le Rhin ou le Rhône ; et vraiment ils barrent un instant le bord

du courant, mais la moindre vague emportera leur frêle ouvrage. Tel serait le sort des systèmes financiers; une bonne guerre viendrait inopinément bouleverser les menus calculs d'amortissement, balayer tous les systèmes de restauration, et forcer tous les gouvernements à des banqueroutes, ou à des redoublements d'impôt qui feraient éclater de nouvelles révolutions. Contre cette calamité, tous les préservatifs deviennent inutiles, si on laisse envenimer le vice principal, *la pénurie fiscale*, que l'état des choses tend malheureusement à aggraver en tous pays.

Les états européens, et surtout l'Angleterre, sont donc tous réduits à désirer une véritable nouveauté, pour se délivrer du fardeau insupportable des dettes publiques.

Mais par le mot *véritable nouveauté*, j'entends une invention qui présente garantie contre la fraude, un procédé susceptible d'épreuve locale et partielle, une opération étrangère aux affaires politiques, admissible sous tous les gouvernements, sous l'Inquisition même, car elle ne s'ombragerait pas d'améliorations en culture et en économie domestique. J'entends surtout une opération qui bornée à l'industrie, ne puisse présenter aucune chance d'intervention aux brouillons démagogiques; telle sera l'Association agricole, absolument étrangère à tous ces systèmes, dont les auteurs n'ont d'autre but que d'agiter le monde social, se mettre en scène pour obtenir quelqu'emploi, et rire aux dépens des dupes qui ont pris un échafaudage de belles phrases pour de la nouveauté.

Depuis si longtemps que l'autorité et le monde policé sont abusés par les jongleurs, on n'en a jamais puni aucun : semblables à Crispin, qui justifie ses pilules et ses assassinats par le mot *medicus sum*, les sophistes politi-

ques ont une sauve-garde assurée dans le mot *philosophus sum*. Faut-il s'étonner que depuis vingt-cinq siècles, ils aient préféré la facile carrière du sophisme, à celle des inventions où ils auraient pu échouer malgré de pénibles travaux.

La précaution de punir les jongleries systématiques, les charlatans qui promettent la nouveauté sans jamais la donner, aurait valu double avantage aux modernes : délivrer le corps social des agitateurs littéraires, et tourner les esprits à la recherche des théories vraiment neuves et salutaires. Pour peu qu'on eût réprimé les historiens politiques, on aurait obtenu en nouveauté, *la chose au lieu du mot* : leur impunité est cause qu'on n'a obtenu que *le mot au lieu de la chose*, et que le monde policé reste embourbé dans la civilisation, dont il aurait depuis longtemps trouvé l'issue, si l'autorité eût forcé les perquisitions en assujettissant les auteurs à l'épreuve locale; et à la punition, en cas que leur théorie ne réussît pas à extirper, en tout ou en partie, les neuf fléaux de civilisation.

Les gouvernements civilisés commencent à entrevoir leur duperie, et se défier enfin des sophistes qu'ils avaient encouragés dans l'antiquité et même dans le cours du dernier siècle. Aujourd'hui, désabusés par les équipées révolutionnaires, ils reconnaissent que les systèmes de perfectibilité, avec leur masque de nouveauté, ne sont toujours qu'un réchauffé de vieilles chimères qui ont ensanglanté le monde. Mais en disgraciant ostensiblement ces sortes d'écrits, on leur assure encore deux encouragements indirects : l'un est l'impunité, garantie aux théories contradictoires avec l'expérience; l'autre est la défaveur jetée sur les nouveautés, quand il faudrait au contraire les provoquer, proscrire les antiquailles philosophiques, et n'ad-

mettre à l'épreuve que les théories qui, par des procédés absolument neufs, garantiraient une issue de civilisation.

J'ai dû m'appesantir sur cette duperie des modernes, qui diffament d'avance le bien qu'ils ne savent pas obtenir, et qui redoutent la nouveauté sociale qu'on leur a mille fois promise et jamais donnée.

Quant aux sophistes, s'ils avaient eu quelque bonne foi, ils auraient depuis longtemps suspecté leur science d'après les démentis que lui donnait l'expérience; ils se seraient ralliés à l'opinion d'un de leurs coryphées, Socrate, qui regardait en pitié ses propres lumières, et disait modestement, *ce que je sais, c'est que je ne sais rien.*

Il ne voyait déjà dans la philosophie qu'une vaine science; qu'en aurait-il pensé s'il eût été témoin comme nous de ses bévues modernes, des tourmentes révolutionnaires, et des scandales mercantiles : monopole, dettes publiques, banqueroute, usure, agiotage et autres maux que la philosophie prétend adoucir, et qu'elle empire de plus en plus; semblable à ces médecins ignorants dont le malade est réduit à déplorer les services.

C'est à regret que je débute ici sur un ton désobligeant pour deux classes de savants, les économistes et les politiques : mais l'Association industrielle est une opération si opposée à leurs théories, que l'auteur se compromettrait à chaque instant s'il essayait de transiger avec les doctrines des philosophes.

Après tout, qu'importe à ces savants la chute prochaine de leur science ! Croit-on qu'ils en soient sincèrement les apôtres? Loin de là, ils en connaissent mieux que d'autres les ridicules; et quoiqu'ils soient engagés par état à la soutenir, elle leur est secrètement odieuse, par la flétrissure dont l'expérience vient de la frapper :

elle est pour eux un fardeau plus pesant que n'est l'Atlas sur les épaules d'Hercule; ils n'aspirent qu'à déserter décemment les drapeaux de cette vieille sirène, qu'à s'ouvrir une carrière plus honorable et surtout plus lucrative.

D'ailleurs, il reste aujourd'hui très-peu de philosophes en titre; on trouve des continuateurs, mais aucun chef de secte comme les Platon et les Aristote, les Rousseau et les Voltaire. Ainsi, en attaquant la science, on ne heurte guère les disciples actuels qui sont bien rallentis, et peuvent s'isoler d'une rêverie dont ils sont commentateurs et compilateurs, mais non pas auteurs. Nul doute qu'ils ne sacrifient volontiers la controverse antique et moderne, les 400,000 tomes de philosophie, pour une science neuve et utile qui ouvrira des voies de fortune subite au genre humain, et aux philosophes mêmes que l'Association va combler de richesses pour l'utilité de leurs talents oratoires, tout en réprouvant leurs doctrines.

S'il est vrai, comme l'assurent ces savants, que leurs volumineuses théories n'aient d'autre but que la recherche de la vérité; ils ont dû présumer que cet amas de systèmes deviendra inutile du moment où la vérité sera découverte, et où l'on connaîtra le moyen de la faire dominer en la conciliant avec l'amour des richesses, en la rendant plus lucrative que la pratique du mensonge. Un tel effet ne peut avoir lieu que dans l'Association dont on n'osait pas même soupçonner la possibilité. Au premier essai qui en sera fait sur un hameau de quatre cents villageois, on se convaincra que l'amour des richesses tant diffamées par les sophistes, devient le meilleur garant du règne de la vérité, dans le régime sociétaire.

Dès que ce régime sera organisé sur une petite réunion de quatre cents personnes, on verra se dérouler le plan

réelles, pour 1,500 millions de rentrées; il verra donc son revenu élevé tout à coup au triple relatif, par l'opération qui aura réduit de moitié la masse des impôts.

Voyez la note (1) ci-bas, sur les intérêts et bénéfices des agents supprimés.

Je cite cette merveille entre cent, pour intéresser le lecteur à ce mécanisme des séries passionnelles, d'où naîtront tant de prodiges. Il en est un autre dont il faut faire mention sans délai, et qui concerne spécialement les nations endettées.

L'ordre sociétaire, tout en triplant le produit réel de l'industrie, fournit en outre une ressource particulière pour acquitter *gratuitement* la dette publique de la nation

(1) Voici, diront les critiques, un étrange sujet d'alarme pour les agents du gouvernement. Vous allez soulever contre vous tous ses employés, si vous parlez d'une amélioration qui doive causer des suppressions d'agents fiscaux, militaires et autres.

Tant s'en faut que ce soit pour eux un sujet d'alarme, la suppression tournera entièrement au profit des agents congédiés; ils y trouveront *mutation cumulative* et triple bénéfice; jugeons-en par application à la France.

Si la dépense est réduite à 500 millions par les suppressions, et que le souverain se trouve renté à 1,500 millions d'impôt, il aura amplement de quoi satisfaire les agents congédiés, tout en affectant le nécessaire à l'extinction progressive de la dette publique; il leur conservera donc à tous *leur traitement en viager*. J'y vois et ils y voient eux-mêmes triple avantage, savoir:

1°. Emoluments maintenus et dispense d'exercer la fonction qui deviendra sinécure, titre honorifique.

2°. Garantie du traitement perpétuel, si incertain aujourd'hui vu les suppressions fréquentes causées par les luttes de parti. Cette garantie comprendra tous les bénéfices licites, fournitures, droits, remises et profits tolérés.

3°. Bénéfices des nouvelles fonctions *attrayantes*, auxquelles

qui aura pris l'initiative, en fondant le canton d'épreuve. Quelqu'énorme que puisse être cette charge, excédât-elle le colosse de dette anglaise, qu'on évalue à 20 milliards, et que j'estime 24 (1), elle sera soldée *gratuitement* et *d'emblée* par un transfert dont il n'est pas temps de donner connaissance; et qui sera expliqué dans le cours de cet ouvrage (2e. tome). Il transformera la dette de la nation libérée en une créance aussi solide que le meilleur domaine, et la dégagera de l'intérêt comme du capital qui sera remboursé en entier la 10e. année.

Cet aperçu, dont les démonstrations seront fournies à la rigueur, doit piquer d'émulation les états grevés d'une forte dette publique, notamment l'Angleterre qui succombe sous le faix.

l'agent supprimé pourra vaquer dans l'état sociétaire, où abonderont les emplois lucratifs pour tout individu de la classe qui a quelqu'éducation.

Il y aura donc en réalité triple bénéfice pour tout agent congédié; mutation d'emploi et cumul de traitement. Aussi tous ceux à qui on en détaille le compte, expriment-ils aussitôt le vœu d'être supprimés à ces trois conditions bien préférables à l'avancement qu'ils peuvent espérer.

D'ailleurs, chacun a-t-il de l'avancement assuré en civilisation? Combien de fonctionnaires ont plutôt la déchéance à redouter: le ministre même peut-il se flatter d'être en place l'année suivante?

Ce sont donc les agents mêmes du gouvernement qui sont dans le cas de désirer l'épargne de leurs fonctions, et l'accroissement de revenu qui en résultera pour eux; la dispense de fatigues, responsabilité, etc.

(1) Vingt-quatre milliards, dont 20 en budget fiscal; 2 en dettes communales; 2 en dettes consciencieuses ou froissements de révolutions, et spoliations non encore prescrites.

Tel est le prix assuré à la contrée qui prendra l'initiative de l'Association, et à qui le monde sera redevable de son avénement à cet état fortuné. Une puissance qui, avant que la théorie d'Association ne soit découverte, emploie cinq cents familles en essais sociétaires, doit-elle hésiter à employer le septième de ce nombre, soixante et dix à quatre-vingts familles, à l'épreuve de cette association, lorsqu'enfin le procédé en est inventé? S'il est prouvé dans ce traité, qu'une épreuve si facile peut dégager *subitement* et *gratuitement* la nation anglaise d'un fardeau de 24 milliards de dettes, quels seraient ses regrets, si elle venait à manquer ce coup de partie en se laissant devancer dans la carrière?

Cette palme lui semble d'autant mieux dévolue, qu'un de ses savants, Newton, a préparé les voies au calcul de l'Association, par la découverte de la théorie d'attraction matérielle.

Newton, en démontrant que l'attraction matérielle a la propriété de régir l'univers en harmonie, donnait à présumer que l'Attraction passionnelle dont on n'a jamais fait aucune étude, couvrait aussi quelque grand mystère. C'est de quoi l'on va prendre connaissance dans la théorie de Association, qui n'est autre chose que le calcul analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle.

Outre l'imminence d'une banqueroute qui serait inévitable dans le cas de nouvelle guerre, d'autres motifs de circonstance invitent l'Angleterre à prendre l'initiative; j'en vais remarquer trois tirés:

1°. De l'exploration de l'Afrique;

2°. De l'état précaire de l'Indostan;

3°. Des tentatives de passe au nord.

1°. *L'exploration de l'Afrique.* On ne sait trop quel

appât ou quelle instruction secrète, dirige tant de voyageurs anglais vers l'intérieur de l'Afrique. Les corps savants ne voient dans ces expéditions que curiosité louable, et zèle pour le progrès des sciences; d'autres estiment que ces nombreux voyageurs sont commissionnés pour le service des spéculations commerciales; d'autres enfin croient, avec quelque raison, que l'Angleterre cherche à s'emparer des nombreux *Potoses* que recèle l'Afrique intérieure; et qui, étant tous intacts, fourniraient une proie immense à une puissance européenne qui pourrait les découvrir et se concerter avec les roitelets du pays pour l'exploitation en partage de bénéfice.

Le triste sort de *Mungo Parck* et de tant d'honorables voyageurs employés à ces expéditions, doit tourner les vues de l'Angleterre vers le moyen qui lui est offert. L'Association par sa propriété d'attirer et fixer subitement les Sauvages à l'industrie, policera en moins de cinq ans tous les Africains demi-barbares, ou pleins barbares. Si donc l'essai de fondation est fait en 1822, on peut assurer qu'en 1827 les voyageurs pourront parcourir l'Afrique intérieure en pleine sûreté, et y trouver partout des nations plus hospitalières que les civilisés, gens hospitaliers jusqu'à la bourse.

Il resterait à expliquer à qui appartiendront les mines d'or africaines, lorsque le pays sera policé et accessible à tout le monde : chacun va répondre qu'elles appartiendront aux indigènes, qui, une fois policés et initiés aux sciences, pourront bien exploiter leurs mines sans recourir aux Européens.

Solution erronée et qui ne sera point admise en congrès d'unité sphérique. En effet, les nations que l'ordre sociétaire va élever à l'état policé, les Africains que l'Associa-

tion délivrera et de la traite des Nègres et de tant d'autres persécutions, seront redevables d'une libéralité quelconque à leur bienfaiteur. Mais sur quoi devra-t-on asseoir cette prestation, sinon sur les propriétés neutres comme les mines intactes? Elles n'appartiennent à personne, puisqu'elles n'ont jamais été exploitées par les souverains mêmes qui ont tant d'esclaves à leurs ordres; la prescription d'abandon est assez constatée par la non exploitation.

Dès-lors toutes ces mines, soit d'Afrique, soit d'Australie, seront par décret du congrès d'unité sphérique, affectées en demi-part du produit à récompenser la puissance fondatrice, Angleterre ou autre; et ce sera acquitter une dette générale sans rien prélever sur personne.

Au reste, l'Association aura bien de plus puissants moyens pour récompenser ses fondateurs; je ne m'arrête à parler de celui-ci, que parce que le cabinet anglais paraît en avoir fait un objet de spéculation.

2°. *L'état précaire de l'Indostan.* Un empire de 52 millions d'habitants est une possession très-bonne à conserver. Cependant, il est plus que probable que si l'état civilisé et barbare se prolonge, l'armée anglaise finira par une catastrophe semblable à celle de Varus et de tant d'autres, qui, confiants en leur tactique, ont péri dans un piége de Barbares ou un piége de climats. Les Hindoux, à force d'être battus, apprendront l'art de la guerre; quelque transfuge disciplinera leurs fourmilières. Il n'y a pas si longtemps qu'une poignée de Suédois faisait fuir des nuées de Russes; il n'a fallu qu'un homme pour élever les Russes au niveau des Suédois. Les Hindoux auront, outre cette chance, le climat qui viendra à leur secours, et qui peut-être les dispensera de s'aider de la tactique régulière : lorsque dans une campagne d'été, le

Choléra-Morbus aura fatigué l'armée anglaise, il sera facile aux indigènes de l'accabler.

L'Angleterre préviendra ce fâcheux dénouement, en accélérant l'avènement à l'ordre sociétaire. J'indiquerai dans les 3e. et 4e. tomes, par quels moyens ce nouvel ordre garantira immuablement à la dynastie anglaise, *en cas d'initiative de fondation*, son sceptre d'Indostan, sans qu'il soit besoin de le soutenir d'un seul bataillon. C'est une affaire qui concerne peut-être le souverain plus que la nation anglaise, je ne sépare pas leurs intérêts.

3°. *Les tentatives de passe au Nord*, que les capitaines Ross, Parry et autres, ont récemment cherchée dans la baie de Baffin.

On peut à ce sujet présenter une belle chance à l'Angleterre. Elle promet pour la découverte d'une passe au Nord, 25,000 liv. sterl., soit 625,000 fr. au change de 25; si on y ajoute les frais qu'ont coûtés les six expéditions envoyées à cette recherche, on peut estimer à 40,000 liv. sterl., soit un million de francs, le prix qu'attache l'Angleterre à la découverte.

Elle va obtenir les deux passes de Baffin et du cap Sibérien à bien plus bas prix; car dépenser un million ou avancer un million, c'est grande différence: et il sera prouvé dans cet ouvrage, que si l'Angleterre fait l'avance d'un million pour la fondation du canton d'épreuve de l'Association, elle aura en moins de dix ans les deux passes du Nord aussi praticables que l'est aujourd'hui la Manche.

A la vérité ce ne sera que pendant les cinq mois de Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre; mais les deux passes ne seront pas moins ouvertes à la navigation avec pleine sûreté pendant ces cinq mois, et même en Avril et Octobre dans les parages au-dessous du 75e. degré.

Je vais traiter ce sujet dans une grande note qu'il convient de détacher de l'introduction; et comme la question de passe permanente au Nord se lie au problème de triple récolte, il faut expliquer d'abord ce que j'entends par triple récolte, qui sera l'un des bienfaits de l'Ordre sociétaire.

Supposons une amélioration de climatures telle que la mauvaise saison du 45e. degré (Lyon et Bordeaux) soit réduite à six semaines, de la mi-décembre à la fin janvier; de manière que les arbres au 45e. degré ne se dépouillent que du 1er. au 15 décembre, que la végétation se rétablisse pleinement au 1er. Février, et continue sans interruption, sans frimats de Mars ni Lune Rousse.

Dans ce cas, la moisson des céréales se ferait à Lyon et Bordeaux avant la fin de Mai, comme en Barbarie.

Dès les premiers jours de Juin, l'on pourrait semer des légumes et objets de prompte venue; et dans le cas de température à commande, variée sans excès, on verrait arriver à maturité au bout de deux mois, ces légumes formant la deuxième récolte.

La troisième, semée dans le courant d'Août, germerait avant Septembre et serait recueillie dans le courant de Novembre.

Objectera-t-on que la terre serait épuisée par cette fréquence de semailles? Non: les terres, après la restauration climatérique et l'avènement à l'état sociétaire, auront trois secours qu'elles n'ont pas aujourd'hui: l'affluence et l'excellence des engrais; les labours en défoncement (méthode Fellenberg), puis un secours plus précieux, celui d'une température graduée et fréquemment variée, qui fera abonder les sels, aujourd'hui appauvris et absorbés par les excès climatériques.

Dans les estimations données sur le produit de l'Association, j'ai tablé sur la température actuelle ; mais à spéculer sur la restauration climatérique, le produit de l'ordre sociétaire s'élèvera, en mode simple, au quintuple au lieu du triple. Cette restauration devant être lente et successive, on ne la porte pas en compte du bénéfice subit.

Il reste à expliquer comment l'état sociétaire, en modifiant l'atmosphère par une culture intégrale du globe, nous fera obtenir ce bienfait des *températures à commande ;* c'est-à-dire si heureusement variées et proportionnées, qu'elles sembleront obéir à la baguette magique.

Ce problème, je l'ai dit, se lie à celui de passes praticables au Nord. Il existe déjà une de ces passes; l'autre est peut-être, à l'heure qu'il est, reconnue par le capitaine Parry. Mais il s'agit de les dégager de leurs montagnes de glaces ; opération qui donnera à la fois les deux passes et la triple récolte.

Il faut consulter à ce sujet la grande note A (pag. 85); comme elle traite amplement des passes du Nord, et que ce sujet ne concerne que les marins, les armateurs, les physiciens, les géographes et les agronomes, j'ai dû l'isoler des discussions qui sont de compétence générale.

Je suppose que les lecteurs ont lu la note A, ils en concluront que la découverte de l'Association semble arriver tout à point pour satisfaire à tous les besoins et réaliser tous les projets de l'Angleterre ; ou bien que la situation politique et les plans de l'Angleterre semblent disposés tout exprès, pour assurer au monde l'épreuve subite de la découverte d'où dépend son bonheur.

C'est donc à l'Angleterre que cette théorie doit être

dédiée et recommandée. Je ne distingue pas ici entre le Roi et la Nation, puisque l'un et l'autre ont dans cette affaire des intérêts distincts et des intérêts communs.

Le Roi, *intérêt distinct*, par le besoin d'assurer à sa dynastie le sceptre héréditaire du bel empire de l'Indostan.

La Nation, *intérêt distinct*, dans l'ouverture prochaine des deux passes de la Mer Glaciale.

Enfin le Roi et la Nation, intérêt commun à l'extinction gratuite de la dette, et à l'acquisition des mines d'Afrique en participation.

Voici donc pour la politique des voies de grandeur et de richesse positive. Jusqu'ici on n'avait spéculé que sur les voies négatives, sur le moyen d'appauvrir ses voisins par des rançons de monopole, de balance commerciale et d'extorsions mercantiles. Une science récente, l'Économisme, a engouffré notre siècle dans ces sordides calculs, dans une politique malfaisante qui ne favorise que les spoliations de toute espèce, depuis les pirateries d'Alger jusqu'aux pirateries des agioteurs, non moins scandaleuses. Les auteurs de cette science n'ont sans doute pas eu de telles intentions; il n'est pas moins certain, que leurs théories sur la richesse des nations, n'ont accrédité que les rapines légales et les infamies mercantiles; et que de tous les égarements de la raison, il n'en est pas de plus funeste que celui des doctrines d'Économisme, qui ayant pour tâche de s'occuper de l'Association, base de toute économie, ne se sont occupées qu'à établir, au lieu d'Association, le morcellement industriel, et par suite la pauvreté et la fausseté.

Je vais dans les prolégomènes attaquer ces erreurs qui ont abusé le plus éclairé des siècles : les modernes, ici,

sont d'autant plus coupables, que la théorie de Newton les mettait sur la voie; elle excitait à achever l'étude de l'Attraction, à passer du calcul de la matérielle à celui de la passionnelle, dont la synthèse détermine le procédé d'Association domestique agricole. Cette étude étant un nouveau monde scientifique, et ses tableaux un sujet d'étonnement, comparable à celui que les découvertes de Colomb et de Gama causèrent au 15e. siècle, j'invite le 19e. à se rappeler la faute commise envers les Colomb et les Galilée, à considérer qu'un inventeur est nécessairement en discord avec tout son siècle; trop heureux le 19e., si le léger affront d'une contradiction scientifique lui garantit la fin prochaine des misères humaines, l'avènement à l'unité universelle et aux destinées heureuses.

La transition sera prompte, et c'est un avantage précieux pour la génération actuelle, qui, harassée par une tourmente révolutionnaire de trente ans, a besoin de jouir sans délai. Les régénérateurs de 89 nous promettaient le bonheur pour nos arrière-petits-neveux; ici la chance est bien différente : les aïeux mêmes, les octogénaires, pouvant toujours se promettre quelques années de vie, seront assurés de jouir du bonheur sociétaire; d'en voir au moins l'aurore et l'effet le plus brillant, qui sera la métamorphose subite et la stupéfaction générale.

J'use du mot stupéfaction, car on ne peut pas caractériser autrement la honte et le dépit dont les esprits seront frappés en voyant le mécanisme sociétaire; leur confusion d'avoir douté de la Providence, d'avoir pensé qu'elle avait oublié de composer pour nous un système de relations industrielles et domestiques, apte à régulariser l'essor des passions, et à pourvoir aux besoins du peuple dans les diverses classes.

En voyant ce bel ordre, l'énormité de richesses qu'il produit, et la beauté des accords qu'il sait tirer des passions les plus dédaignées, quelle sera la déconvenue des sophistes, à qui la multitude ne cessera de redire : « Vous » qui étiez oracles du bonheur des nations, et enfoncés » dans les profondeurs de la science, comment n'y avez-» vous pas vu qu'il y a un Dieu ; que sa providence doit » s'étendre à tout, principalement aux relations hu-» maines, et que la tâche de la raison était de chercher » et déterminer le code industriel que ce Dieu a fait pour » nous ! »

L'aspect des effets merveilleux qu'offrira le canton d'essai,

1°. Triplement de richesse réelle,
2°. Attraction industrielle,
3°. Concours mécanique des passions,
⋈ Unité d'action,

suffira pour transformer les Sybarites mêmes en ouvriers actifs qui voudront coopérer aux dispositions qu'exigera la fondation de leur canton.

Ainsi, l'imitation générale sera, figurément parlant, aussi prompte que l'éclair. Le premier canton fera sur les trois sociétés, Civilisée, Barbare et Sauvage, l'effet d'une étincelle dans un magasin à poudre ; elles seront absorbées simultanément, et au bout de cinq ans le globe entier sera organisé : la Civilisation le sera au bout de trois ans.

Cette opération, si bien adaptée à l'impatience des Français, ne sera pas, sur annonce, goûtée de leur nation. Elle méprise les inventeurs nés en France ; elle n'estime leurs découvertes que lorsqu'elles ont passé la mer et qu'elles reviennent en costume anglais. Les Fran-

çais ne veulent accueillir aucune invention dans sa naissance, et revendiquent après coup toutes les découvertes: sont-ils de bonne foi quand ils prétendent,

Que la vaccine attribuée à Jenner est d'un Français nommé Rabaud;

Que le bateau à vapeur mis en scène par Fulton, est d'un Français nommé le comte de Jouffroy;

Que l'enseignement mutuel, sorti des écoles de Lancastre, est d'un Français nommé Saint-Paulet, etc. etc.?

Que ne revendiquent-ils pas? Le plagiat en France conteste les plus minimes trophées. La soupe économique, dite *Soupe Rumford*, était, au vu et su de l'Europe, une invention du comte de *Rumford;* personne ne lui disputait cette médiocre palme; et voilà qu'un Parisien nous prouve, en 1818, que cette soupe est due à un apothicaire de la Rochelle.

On attribuait à Bacon l'honneur d'un arbre encyclopédique; on se trompait : un autre Parisien nous apprend, en 1818, que cet arbre est du sieur *Savigny de Rethel.*

Les Français, en matière de plagiat, ne s'épargnent pas plus entr'eux qu'ils n'épargnent les étrangers; témoin la ruche pyramidale, disputée à M. *du Coudic*, et tant de procès scandaleux sur les larcins littéraires.

Les plagiaires sont si actifs, qu'ils se démasquent souvent par précipitation. En 1817, un Neuchâtelois se signant *Maillardoz*, annonça une découverte sur le mouvement perpétuel : aussitôt un Parisien réclame et s'en attribue l'honneur. Depuis ce temps, on n'a entendu parler ni du Neuchâtelois, ni du Parisien; preuve de la sincérité du réclamant.

D'autre part, s'il entre en scène un charlatan, chacun s'accorde à le prôner. En 1811, un hâbleur nommé *Chal-*

mas, se disant inventeur du mouvement perpétuel, parcourait la France avec une mécanique à 12 leviers coudés : elle était artistement construite, et la tricherie bien gazée : il la montrait pour un écu. Plusieurs journaux de Paris en firent l'éloge ; mais il alla à Genève, où la fraude fut aussitôt reconnue.

Telle est la France : on n'y trouve que détraction pour les inventeurs, et protection pour les charlatans. L'histrion Cagliostro y fit de nombreux partisans.

On peut, au sujet de ces démêlés de plagiat et de revendication, inviter les Français à opter sur l'alternative suivante.

Si les revendicateurs, comme MM. Rabaud, de Jouffroy, Saint-Paulet, etc., sont les vrais titulaires, la France est *par le fait* détractrice de ses inventeurs, en les astreignant à obtenir une épreuve en pays étranger, avant d'être accueillis et brevetés dans leur patrie.

Si ces revendicateurs ne sont que plagiaires, la France est par le fait protectrice de tout plagiaire qui veut enlever aux étrangers le fruit de leur génie. Elle ferait mieux de protéger ses hommes de génie, que de spéculer sur la spoliation des étrangers.

Lequel des deux rôles est celui de la France? Je ne sais, mais à coup sûr c'est l'un des deux; et d'après les trois revendications que je viens de citer, et qui ont trouvé plein accueil à Paris, la France est systématiquement *ou détractrice des siens*, ou *plagiaire des étrangers*. C'est à elle à opter sur l'un des deux torts; et peut-être est-elle coupable de tous deux. On doit donc fort peu compter sur elle pour l'épreuve de l'Association : je vais pourtant examiner ses intérêts spéciaux dans cette affaire.

Il est bien indifférent, quant au produit territorial de la

France, que l'ordre sociétaire soit fondé par toute autre puissance : du moment où la théorie aura été éprouvée sur un village et sanctionnée par l'expérience, toutes les nations en profiteront également, et tripleront leur produit industriel aussi bien que la puissance fondatrice.

Mais il n'est pas indifférent de gagner le prix de fondation, surtout pour les deux puissances les plus endettées, l'une de 24 milliards, et l'autre de 12 : et si je n'avertissais pas les Français de la mystification dont ils courent le risque, ils pourraient me reprocher d'avoir agi en mal-intentionné, d'avoir abusé d'un travers de leur nation pour la laisser tomber dans le piége; car ce sera pour eux un véritable trébuchet que la raillerie, et même le délai; en perdant le temps à gloser ou disserter, tandis que d'autres agiront, ils manqueront le prix de fondation.

C'est les bien servir que de hasarder quelques aveux désobligeants, pour les préserver d'une fausse démarche. Si je leur donnais de l'encens dans cette dédicace, ils n'en feraient aucun cas; ils en sont rassasiés. Sur cent ouvrages nouveaux, il en est quatre-vingt-dix-neuf qui prodiguent les bouffées d'encens à la nation française : je ne suivrai pas ce banal usage, n'ayant ni goût ni aptitude au rôle de flatteur : je me bornerai, selon l'Evangile, à leur rendre le bien pour le mal.

Un inventeur français ne peut, *au début*, espérer dans sa patrie que les trois lots suivants :

1. Etre diffamé par les Zoïles, dès la publication.
2. Etre spolié par les plagiaires, après la publication.
3. Etre ensuite accusé de larcin par ceux mêmes qui l'auront spolié.

En dépit de cette malignité de la France, je sers ses inté-

rêts. Elle trouvera, dans le cours de cet ouvrage, un chapitre qui démontrera qu'un baisemain de 12 et de 24 milliards ne sera qu'une bagatelle pour le congrès d'unité sphérique : s'il plaît à la France de sacrifier ce prix au sot plaisir de railler avant d'examiner ; si elle néglige les intérêts de tant d'individus qu'ont dépouillés les révolutions ; si enfin elle voit passer le prix à d'autres, elle n'aura à se plaindre que d'elle seule ; elle ne pourra pas dire, selon l'usage : *si on avait su, si vous aviez parlé*, et autres excuses de mauvais plaisants, qui, une fois désappointés, veulent rejeter encore sur autrui les disgrâces dues à leur propre sottise.

Après avoir exposé les intérêts et chances des deux nations les plus endettées, il est inutile que j'étende l'examen aux nations dont le fardeau est bien inférieur, et ne s'élève qu'à 2 ou 3 milliards en engagements fiscaux, communaux et consciencieux. Je me borne à dire que la carrière est également ouverte à tous, et que non-seulement les petits souverains, mais les simples particuliers peuvent y prétendre, en s'établissant chefs de la souscription actionnaire de fondation. Je ferai connaître plus loin les récompenses personnelles que doivent espérer les fondateurs ; je n'ai parlé que de celle qui touche au besoin le plus urgent, à l'acquittement des dettes publiques : je traiterai, dans le cours de l'ouvrage, des récompenses individuelles.

Terminons par un avis propre à rassurer ceux qu'éblouit l'immensité des perspectives sociétaires. Un baisemain de 24 milliards ; mais où les prendre, s'écrie-t-on ! C'est presque le montant de tout l'argent monnayé qui circule sur le globe. Qu'importe le représentatif, pourvu qu'on obtienne la valeur réelle, une masse de denrées

valant aujourd'hui 24 milliards ? Examinons ce qu'elle coûtera au globe unitarisé.

Neuf cent millions d'habitants, à quinze cents par canton, font six cent mille cantons ou phalanges d'harmonie. Ce nombre multiplié par 40,000 francs donne vingt-quatre milliards. Mais une subvention de 40,000 francs par canton, même à la supposer fournie en demrées et en dix termes, ne sera-t-elle pas bien onéreuse ? J'avoue qu'elle le serait à présent, ne fût-elle que du quart, que de 10,000 francs : mais attendons le détail des produits énormes de l'état sociétaire, et nous verrons qu'il pourra, en l'an 1830, prélever cette valeur de 40,000 francs par canton, sur telle branche de revenu dont aujourd'hui un bourg de 1,500 habitants ne saurait pas tirer 4,000 francs ; sur les œufs de poule. J'en donnerai la preuve détaillée dans le corps du traité.

D'ailleurs, sera-t-il besoin de recourir aux cantons ou phalanges industrielles pour acquitter subitement cette dette ? J'ai supposé la voie de cotisation ; mais on aura des ressources bien autrement brillantes, et dont une seule, celle de la colonisation par annuités, donnera en 200 ans le bénéfice monstrueux et cent fois monstrueux de quatre mille milliards, à recouvrer successivement par le congrès d'unité sphérique. On verra, aux chapitres spéciaux, la démonstration très-arithmétique de cet épouvantable bénéfice, dont, à la vérité, il ne rentrera qu'environ vingt milliards par année, pendant le cours des deux siècles qui suivront la fondation ; et cette rentrée des annuités coloniales commencera 12 ans après les premières émigrations d'essaims sociétaires. Or, que sera une petite charge de 24 milliards, pour une puissance qui aura de si prodigieux trésors à recueillir *en valeur réelle* ?

Quant au devis des colonisations, j'invite les récalcitrants à prendre la plume et le compas ; ils pourront mesurer sur la mappemonde un espace vacant de plus de 3 millions de lieues carrées (à 20 au degré), espace apte à comporter trois millions de phalanges qu'on fondera au fur et à mesure d'accroissement de la population. Si la fondation de chaque phalange et la vente à un essaim doivent donner 2 millions de bénéfice, on aura en gain total,

Phalanges 3,000,000
Bénéfice 2,000,000 } 6,000,000,000,000

six mille milliards, sauf à démontrer en détail ce gain de deux millions, sur chaque phalange que la hiérarchie sphérique livrera toute fondée aux colons émigrants.

Chacun de ces cantons du produit annuel d'un million, sera remis à l'essaim pour cinq millions, dont trois en paiement des édifices et des fournitures agricoles et manufacturières, plus deux en bénéfice affecté aux dépenses de la hiérarchie sphérique. A ce compte, les essaims auront l'avantage de celui à qui on vendrait un domaine du produit de 10,000 francs net, pour 50,000, payables en douze termes annuels ; ce serait pour l'acquéreur un placement à 20 pour cent, plus l'avantage des délais d'un paiement gradué en 12 annuités. Les essaims qui traiteront sur ce pied, feront donc un brillant marché, et c'est sur cette généreuse condition que la hiérarchie sphérique asseoira un bénéfice que nous venons d'estimer six mille, et que je réduis à quatre mille milliards. La démonstration se bornera au compte détaillé d'un seul canton.

J'aurai à décrire, dans le cours de l'ouvrage, une foule de ces bénéfices gigantesques pour les souverains et les savants. C'est le ressort que Dieu a dû se ménager pour

émouvoir la cupidité civilisée, et assurer à la théorie sociétaire, dès son apparition, la faveur des contrées qui, pressées comme l'Angleterre par une dette insoutenable, ont besoin d'une source de richesse imprévue et d'un secours *ultra-civilisé :* elle peut déjà entrevoir que le transfert de sa dette de 24 milliards, serait une bagatelle pour la hiérarchie sphérique; mais je me suis réservé d'indiquer, à l'article *poulailler*, une ressource aussi plaisante qu'imprévue pour l'acquittement subit des 24 milliards.

Au surplus, la hiérarchie sphérique, une fois organisée, ne voudra pas attendre cette ressource; la gratitude l'emportera, et le genre humain sera impatient de reconnaissance envers ses bienfaiteurs, envers la puissance ou compagnie fondatrice. Le paiement sans délai sera décidé par vote général : les six cent mille cantons devenus très-opulents en 1820, et pourvus à cette époque d'un revenu qu'il faudra estimer *en valeur réelle* à 1,000,000 ou 1,200,000 francs par canton, donneront donc à peu près un centième du produit de leur année (1). Peut-on douter qu'ils ne consentent avec joie à ce petit sacrifice, pour se reconnaître envers la puissance à qui ils devront leur richesse, leur bonheur, et la garantie perpétuelle de ce bonheur à leurs descendants et à toute l'humanité? Une

(1) On peut observer que si un canton d'une forte lieue carrée doit donner un million de revenu en harmonie, somme qui supposerait le produit de la France élevé à 20 milliards, le bénéfice sera donc quintuple et non pas triple, je le sais; mais ceux qui auront lu la note A y auront vu que l'Association, à ne spéculer que sur l'ordre simple, doit déjà élever le produit au quintuple, en cumulant le bénéfice de gestion sociétaire avec le bénéfice de restauration climatérique.

pareille dette pourrait être éludée par des civilisés, gens aussi ingrats que fripons; mais les humains en passant à l'Association, acquerront, outre les richesses matérielles, la richesse morale dont ils sont si dépourvus aujourd'hui, les vertus dont on ne trouve que le masque en civilisation: elles ne sauraient y régner, parce qu'elles n'y conduisent pas à la fortune dont elles deviendront le chemin dans l'ordre sociétaire.

Il serait imprudent de présenter trop tôt ces perspectives de vertu conciliée avec la fortune; l'effet semblerait romanesque: bornons-nous à l'appât le plus convenable à un siècle mercantile, et promettons dans cet aperçu du produit sociétaire, des démonstrations rigoureusement arithmétiques. Nous en aurons de même force sur la métamorphose morale, sur le triomphe universel des vertus, de la justice et de la vérité. Le calcul des Séries passionnelles est mathématique sur l'essor des passions, comme sur les produits de l'industrie.

Possesseur de cette théorie, je me trouve dans la situation d'un homme qui, au siècle d'Auguste, aurait inventé la poudre à canon et la boussole, et qui, au lieu de se hâter de les communiquer, aurait passé 20 ans à en calculer les emplois tels que l'artillerie et la mine: on l'aurait jugé fieffé charlatan, si, après ces 20 années de recherches, il se fût présenté aux ministres d'Auguste, tenant à sa main une cartouche et une boussole, et qu'il leur eût tenu ce discours:

« Je vais, avec la matière contenue dans ce brimborion » (la poudre), changer la tactique des Alexandre et des » César: je puis avec cette matière faire sauter en l'air » le Capitole (par une mine); foudroyer les villes d'une » lieue de loin (par la bombe et la coulevrine); réduire à

» minute nommée la ville de Rome en un monceau de » décombres (par l'explosion d'une masse de poudre); » détruire à 500 toises de distance toutes vos légions » (par l'artillerie); égaler le plus faible soldat au plus fort » (par la mousqueterie); porter la foudre dans mes gous- » sets (par le pistolet de poche): enfin je puis, avec cette » autre gimblette (la boussole), braver dans l'obscurité » les orages et les écueils, diriger le vaisseau aussi sûre- » ment qu'en plein jour, et l'orienter partout où on ne » verra ni ciel ni terre. » A ce discours, les graves per- sonnages de Rome, les Mécène et les Agrippe, auraient pris l'inventeur pour un visionnaire; et pourtant il n'au- rait promis que des effets très-possibles, et connus au- jourd'hui des enfants mêmes; il n'aurait pas exagéré d'une syllabe sur les emplois de ses deux découvertes.

Il en est ainsi des deux théories que j'annonce, l'Asso- ciation agricole et l'attraction passionnée: ces deux in- ventions, qui tiennent l'une à l'autre et ne pouvaient pas être faites l'une sans l'autre, me mettent dans le cas de promettre une foule de merveilles, dont la moindre fait crier au visionnaire, et qui sous peu, ne sembleront plus que des effets très-naturels et intelligibles au moindre enfant. Tout s'expliquera, je l'ai déjà dit, par un seul ressort qui est la Série passionnelle substituée à la mé- thode morcelée, dont le genre humain n'a recueilli qu'in- digence, fourberie, oppression, carnage: cette méthode, après avoir pendant 3,000 ans déshonoré la raison hu- maine, va tomber devant les lois sociétaires de la raison divine.

On les expliquerait brièvement et sans préambule, à des peuples qui seraient neufs et exempts de préjugés scientifiques: mais des esprits obstrués de ces doctrines,

sont rétifs à la vérité, et il faut de longs efforts pour les ramener dans la voie du sens commun.

Ainsi un architecte a bien moins de peine à construire en plein champ, que sur les débris d'un vieux château tombé en ruines et dont il faut préalablement déblayer les décombres.

Tel est l'état où se trouve la raison civilisée; c'est un terrain obstrué par ces vieilles et immenses ruines qu'on appelle systèmes philosophiques. L'esprit humain, obscurci par les préjugés que ces doctrines ont amoncelés, s'est habitué à envisager toute la nature à contre-sens de son but, qui est l'harmonie ou unité fondée sur la dualité d'essor (36).

Nos controverses politiques, morales et économiques n'ont établi que des opinions hétérogènes avec les principes d'unité; elles nous ont habitués à penser :

1°. Que le mouvement, l'univers, la divinité, sont de nature simple et non pas composée; qu'il y a monalité et non pas dualité dans leur essor.

2°. Que la providence est limitée, partielle et non universelle; qu'elle est incompétente en direction du mouvement social.

3°. Que l'homme est un être simple, exclu d'unité avec l'univers, exclu de la tutelle divine en relations sociales.

4°. Que le contrat social doit être un pacte insidieux, sans garanties réciproques, efficaces et individuelles.

5°. Que nos passions sont nos ennemis; ce qui suppose que Dieu qui les a créées, est aussi notre ennemi.

6°. Que la raison suffit à elle seule pour réprimer et diriger les passions, quoiqu'elle ne puisse pas même réprimer celles des distributeurs de raison.

7°. Que le règne de la justice et de la vérité doit

s'établir par le mépris des richesses perfides, et non par la recherche des découvertes négligées et de la répartition proportionnelle.

⋈ Que les moyens de la nature en harmonie sociale sont bornés aux effets connus, comme la Civilisation, la Barbarie, la Sauvagerie; ce qui suppose la nature passionnelle réduite à la monalité d'essor et l'indestructibilité des fléaux lymbiques.

On remplirait des pages de ces monstruosités dogmatiques, suffisamment jugées par la génération actuelle qui vient d'en subir l'épreuve; elles ont abouti à remettre en scène les controverses démagogiques de l'antiquité, et y ajouter des immondices très-modernes, comme le matérialisme et les dictionnaires d'athées, scandales que n'avait pas donnés l'antiquité. Elle n'avait pas non plus mis en honneur les infamies mercantiles; fourberie, usure, agiotage, banqueroute, etc., pleinement triomphantes aujourd'hui sous l'égide de la philosophie moderne.

Il est donc évident que la raison civilisée, avec ses jactances de perfectibilité, est dans une dépravation croissante. « Quand les choses en sont parvenues à ce » point, dit Condillac, quand les erreurs se sont ainsi » accumulées, il n'y a qu'un moyen de remettre l'ordre » dans la faculté de penser; c'est *d'oublier tout ce que* » *nous avons appris, de reprendre nos idées à leur ori-* » *gine, et de refaire*, dit Bacon, *l'entendement humain.* » Ce moyen est d'autant plus difficile qu'on se croit plus » instruit. »

Conformément à l'avis de Condillac et Bacon, je vais, dans les prolégomènes, procéder d'abord à l'attaque des erreurs dominantes. C'est une tâche qui n'exige pas de

talents oratoires, il ne faut que du sens commun pour la remplir; il ne faudra de même que du sens commun et de l'arithmétique pour comprendre la théorie de l'Association, et reconnaître que les sciences qui vantent l'industrie morcelée ou état familial, sont des Sirènes qui, sous le masque de sollicitude pour le bien des peuples, s'accordent à nous fermer toutes les voies de découvertes utiles et d'avénement aux destinées.

Je ne saurais trop redire qu'en attaquant les sciences incertaines, je n'attaque pas leurs auteurs, à qui ma découverte assure, au contraire, une fortune subite. Personne n'est coupable de spéculer sur le sophisme comme sur tout autre branche de commerce toléré; les torts des sciences retombent uniquement sur l'état civilisé, qui ne sait pas utiliser le génie en provoquant les inventions; puis sur le préjugé, qui nous persuade que cette société désastreuse est la destinée ultérieure de l'homme, et que Dieu n'a rien su inventer de mieux pour organiser les relations humaines : comment un âge qui s'honore d'avoir restauré la Religion, adopte-t-il des préventions si outrageantes pour la sagesse du Créateur!

NOTE A

Sur les Passes du Nord et la triple récolte.

L'ouverture des passes du Nord et la fusion de leurs glaciers permanents, sont pour les agriculteurs et les marins, l'affaire du plus pressant intérêt. On ne trouve dans les sciences connues, aucune théorie sur cette restauration climatérique : j'en ai resserré le plan dans cette note, un peu longue en apparence, et bien courte eu égard à l'importance de son objet.

Il importe à toutes les puissances du Nord de s'ouvrir une

passe par la Mer Glaciale : mais aucune d'elles ne fait comme l'Angleterre des efforts pour y parvenir. La Russie même, si intéressée à se frayer cette route, ne paraît pas s'en occuper; tandis que l'Angleterre y affecte un prix magnifique de 600,000 francs, et des expéditions dispendieuses; total, 1,000,000 de francs ou 40,000 liv. sterling.

Il s'agit de démontrer que cette somme, *avancée* pour fonder l'Association (je ne dis pas *dépensée*, mais seulement *avancée* avec bénéfice assuré de 100 pour 100 au moins, pour le capital actionnaire), que cette somme, dis-je, suffira pour ouvrir à l'Angleterre et au monde entier, non pas une passe *impraticable*, mais deux passes *pleinement praticables* par la Mer Glaciale et le détroit de Behring.

L'Angleterre fait-elle des recherches de pure curiosité, ou bien veut-elle se procurer une passe *commerciale et assurable*? Si telle est son intention, comme on n'en doit pas douter, elle serait frustrée même dans le cas d'existence de la passe de Baffin; car il paraît que le détroit qu'a franchi le capitaine Parry, gît par les 75° ou 72°; qu'à l'ouest de ce détroit, il y a beaucoup de glaces; et qu'on ignore encore si, de là au détroit de Behring, il ne se trouvera pas quelque péninsule ou promontoire avancé jusqu'à 75°, et opposant au passage de nouvelles difficultés, indépendamment de celle du détroit qui peut, dans les étés faibles, devenir très-difficile à franchir. Les cartes les plus récentes marquent un obstacle à 71°: ne se prolonge-t-il pas au delà?

Tout compensé, ladite passe, en cas qu'elle existe, ne vaudra pas mieux que celle de Sibérie par le cap Cévérovostochnoi et le cap Szalaginskoi.

En outre, dans l'état actuel de congélation des régions polaires, aucune des deux passes ne peut remplir le but politique : la garantie d'une route commerciale, d'une voie *praticable et assurable* à 50 pour 100 au plus.

En effet, d'après le tableau des dangers sans nombre encourus par les capitaines Ross, Parry et autres, et des nouveaux périls qu'ils avaient à essuyer de la part des glaces entre la nouvelle passe et le détroit de Behring; on peut conjecturer que sur quatre navires employés à ce périlleux trajet, il y en aurait trois de perdus

ou criblés d'avaries. On ne trouverait donc pas d'assureurs pour cette route, à moins des trois quarts de la valeur, soit 75 pour cent; dès lors elle ne serait pas route commerciale, mais voie aventureuse et folle qu'il serait prudent d'interdire.

Expliquons le moyen de s'ouvrir les deux routes, non par des actes de témérité nautique, mais par des opérations physiques sur l'atmosphère, qu'il est aisé d'adoucir de 20 à 25 degrés dans ces parages. A ne tabler que sur 20 degrés, les points les plus avancés comme le cap Cévéro, gisant par 78°, équivaudraient à 58° pour la température, pendant les mois de jour polaire; et on franchirait les deux passes aussi aisément, aussi sûrement, que celle de la Baltique par Gothembourg et le Sund.

Les glaces, quelqu'effrayante que soit leur masse de six cents lieues de diamètre, ne sont qu'un obstacle temporaire : cette barre n'est pas plus inamovible que celle qui avait récemment masqué la côte de Groenland, et obstrué le canal d'Islande: on a vu, en mars 1819, débacler ce rempart de glace qui devenait désespérant par son accroissement, et qui avait depuis 120 ans enveloppé et anéanti une malheureuse colonie de 20,000 Danois. Il s'agit donc d'opérer par effet de l'art sur la totalité des glaces, comme la nature vient d'opérer sur cette portion qui masquait le Groenland; et de faire fondre et débacler, sinon en entier, au moins en grande partie, la croûte des glaces polaires arctiques; les réduire tellement, qu'elles ne soient pas plus gênantes en été pour les côtes d'Amérique et de Sibérie, que ne sont les glaces antarctiques pour les pointes d'Australie et d'Afrique.

La réduction des glaces polaires arctiques ne tient qu'à échauffer et modifier une atmosphère de 600 lieues de diamètre : qu'y a t-il de gigantesque dans cette prétention? L'homme sait bien opérer sur des colonnes atmosphériques de 1,000 et 2,000 lieues de diamètre; les infecter de miasmes putrides, pestilentiels, épizootiques, dont le germe borné à quelques atomes dans son origine, envahit parfois un espace de 2,800 lieues de longueur; témoin la peste du 14e. siècle qui s'étendit de la Chine jusqu'à l'occident d'Europe, et moissonna un tiers de la population de l'ancien monde. Cette infection était l'ouvrage de l'homme : ne peut-il donc pas *exercer en bien* sur un diamètre de 600

lieues, l'influence qu'il *exerce en mal* sur un diamètre de 2,000 lieues ?

D'ailleurs serait-ce une nouveauté qu'un radoucissement de température aux régions polaires? N'est-il pas constant qu'elles ont joui autrefois d'une climature fort douce, et même chaude, puisque les éléphants y habitaient, et qu'on y voit leurs ossements d'autant plus abondants qu'on s'avance davantage vers le pôle ? J'expliquerai quand il en sera temps cette énigme, sur laquelle on a débité tant de contes absurdes, et je prouverai qu'il est plus d'un moyen d'échauffer les régions polaires et de les rendre habitables.

De ces divers moyens je n'en veux exposer qu'un seul, dont l'appréciation est à portée de tout le monde; c'est le raffinage atmosphérique par voie de culture intégrale du globe.

La thèse n'est point neuve; il n'y aura de neuf que les développements imprévus que je vais lui donner. Je ne spéculerai que sur l'évidence matérielle, sur des faits bien notoires et bien intelligibles, sur l'extension du travail agricole déjà exercé avec succès par l'Europe, l'Indostan et la Chine.

On sait combien la température de ces trois régions l'emporte sur celles des autres contrées du globe en salubrité, bénignité et moyens de fécondité; ailleurs, la végétation est contrariée par des excès perpétuels : de là vient que la vigne ne peut pas croître sur les coteaux de la Pensylvanie, située en même latitude que Naples, et qu'elle prospère à Mayence, ville située 10 degrés plus haut, mais sous une atmosphère déjà raffinée, qu'on appelle *climat fait* ou *formé*.

Il faut, pour dégager les deux passes du Nord des glaces qui les obstruent, élever le globe entier à cet état de *climat fait* ou pleine culture; on y gagnera la fusion des *trois quarts* des glaces du Nord, et un adoucissement de climature de *trente degrés*, comparativement aux atmosphères brutes, comme celles de Sibérie, Haut-Canada, Australie : on y gagnera de plus une garantie de températures nuancées, mitigées en froid et en chaud, exemptes d'excès et de transitions subites, et comportant au 45°. degré trois récoltes habituelles; au 60°., 2 au moins; les 5 récoltes du 45°. réparties comme il suit :

1re. Semailles de novembre, recueillies en courant de mai.

2e. Menus légumes semés fin mai, recuillis fin juillet.

Labour en défoncement.

3e. Semailles d'août recueillies en novembre.

La triple récolte ne sera pas due à un accroissement de chaleur, ce moyen serait très-illusoire ; l'excès de chaleur et sa continuité paralysent la végétation ; le bénéfice tient à obtenir des températures bien nuancées par des zéphirs et des pluies fécondantes ; une pluie d'un mois, une chaleur continue d'un mois, sont également le fléau des cultures.

Il est connu que si on pouvait jouir d'une température à commande, ou variante régulière de pluies et chaleurs sans excès, les végétaux croîtraient presque à vue d'œil ; on obtiendrait les 3 récoltes plus facilement que la simple, si souvent contrariée par les excès, surtout par celui de la Lune-Rousse, funeste à la France.

Tel sera le fruit de la culture universelle aidée du mécanisme sociétaire (périodes 7 et 8, sériisme simple et composé). On en verra naître une climature méthodiquement raffinée dans toute l'échelle atmosphérique.

L'Angleterre procurera ce bénéfice au globe entier, si elle veut sérieusement s'ouvrir les deux passes du Nord. Dissertons sur cette opération, sur les indices et voies de succès : je réitère que malgré le merveilleux de cette perspective, je ne mettrai en jeu qu'un ressort bien connu, bien éprouvé, qui est l'agriculture, mais sociétaire et non morcelée ; car la morcelée ruine bien vite les climatures après les avoir quelque temps améliorées.

Il est plus qu'avéré que les défrichements peuvent modifier la température ; qu'elle est, comme les terres, un champ livré à l'industrie humaine ; que nos cultures, si elles sont exercées avec intelligence, peuvent tempérer de 12 degrés une atmosphère, et faire jouir le 50e degré d'une climature de 38e ; comme aussi réduire un 38e s'il est mal cultivé, à la climature d'un 50e bien cultivé.

Appuyons-nous de démonstrations péremptoires : je sais que les hommes instruits n'en ont pas besoin sur des vérités si palpables, mais le vulgaire peut en exiger ; je vais donc établir la preuve sur six villes très-remarquables qui sont :

Au 40°. Naples, Philadelphie et Pékin.

Au 47°. Quebec, (*) Tours ou Paris et Astracan.

Commençons par les parallèles du 47° degré en atmosphère brute et en raffinée.

Chacun connaît le beau climat de la Touraine appelée jardin de la France : il n'est pas plus beau que ne sont en France d'autres climats de même degré; la Touraine a seulement le relief d'être arrosée par un grand fleuve et trois belles rivières navigables; mais le préjugé veut se créer des beautés climatériques là où il n'y en a pas. Bref, la Touraine est un climat tempéré, où les froids annuels n'excèdent guère 10 à 12 degrés de Réaumur. Les villes d'Astracan et Quebec sont sur la même ligne, à 47° de latitude, et pourtant ces deux villes éprouvent des froids égaux à celui de Pétersbourg : le thermomètre y descend communément à 30°, et on l'a vu dans Astracan descendre à 37°, froid plus vif que celui de Pétersbourg.

Il n'est pas que ces deux villes ne soient placées en bon terrain : Astracan est renommé pour ses melons et ses toisons; Quebec est de même un pays favorable à la culture; mais l'une et l'autre ville sont contiguës à des déserts immenses et prolongés à l'infini; elles participent nécessairement de la température des déserts qu'elles avoisinent; et cet incident réduit en hiver Astracan ville de 47° au climat des villes du 60° et même du 65°, comme Drontheim et Vasa.

(*) Je confonds ici Tours et Paris, villes de température identique, malgré la différence d'environ 2 degrés; il y a bien plus de disparate climatérique entre Paris et Rouen, quoique la différence de leurs latitudes ne soit que de moitié d'un degré; mais en estimation de température, 2 degrés en plus ou en moins sont souvent absorbés et compensés par les dispositions locales du terrain : elles causent des variantes de 3 degrés, même en pays vicinaux et également cultivés; témoins les parallèles de Lyon avec la Lombardie, de Marseille avec Bilbao, de Paris avec Rouen, et de tant d'autres villes très-disparates en climatures, quoique voisines, et de même latitude; mais différenciées par des chances de mers tempérées ou froides, et de chaînes placées en Nord ou en Sud. Ces incidents portent les modifications locales à 3 et 4 degrés, même sans exhaussement d'assiette comme celle de Madrid.

Différence en refroidissement hivernal, 15 à 16 degrés par le seul vice du défaut de culture.

La différence n'est pas la même en été ; et il est connu qu'Astracan et Quebec jouissent en juillet de la dose de chaleur due au 47°. degré. Mais notre spéculation doit porter d'abord sur l'art de modifier les hivers, après quoi nous nous occuperons de l'été.

Passons aux parallèles du 40°. degré, où nous allons trouver les mêmes disparates.

Le climat de Naples, quoiqu'au-dessus de 40°., est renommé par la douceur de ses hivers : les Lazarons, même en janvier, y couchent en plein air ; les deux villes de Philadelphie et Pékin sont sur la même latitude et sujettes à des hivers bien autrement rigoureux que ceux de Paris, ville située à 49°. Philadelphie a de plus l'inconvénient des transitions subites, qui obligent à changer de vêtements trois à quatre fois dans une même journée. On y a l'été à neuf heures du matin, l'hiver à midi : Pékin est de même sujet à des froids prématurés, opiniâtres et violents ; la cause en est dans le voisinage de grandes régions incultes. Pékin et Philadelphie placés sous le 40°., ont des hivers bien plus rigoureux que Francfort, placé au 50°. Ces deux villes peuvent, quant à l'hiver, être assimilées à Berlin, latitude 53°., sinon pour la durée, au moins pour l'intensité du froid.

Différence, 13 degrés en refroidissement hivernal, par voisinage des terres incultes qui en été n'influent pas en rafraîchissement.

Il résulte déjà de ces parallèles, que si toutes les régions de Sibérie et nord-Amérique étaient cultivées aussi complétement que l'occident d'Europe, les passes de la Mer Glaciale, dans les plus hauts parages comme le cap Cévéro, jouiraient d'un adoucissement considérable, et seraient aussi praticables que le cap Nord.

Continuons sur le premier et principal ressort de raffinage atmosphérique ; sur l'agriculture qui, mieux examinée, va nous fournir quatre chances graduées de radoucissement.

ÉCHELLE DU RAFFINAGE ATMOSPHÉRIQUE.

Degrés d'amélioration à obtenir.

0. Température brute. — Australie.

1.	Par raffinage simple local. . . .	14	degrés.	56 degrés.
2.	» » simple intégral. .	10	»	
3.	» » composé local. . .	8	»	
4.	» » composé intégral.	6	»	

Pour estimer au plus bas, je réduirai cette somme à 50° seulement.

Avant d'entrer en discussion, je crois devoir m'étayer d'une analogie à portée de tout le monde, afin de dissiper le soupçon d'exagération sur cette perspective d'un raffinage de 50 degrés, qui livrera au commerce général les deux passes-nord pleinement praticables pendant les cinq mois de Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre.

J'ai posé en principe, que l'atmosphère est une branche du domaine cultivable, domaine que l'industrie humaine peut modifier en divers degrés. Établissons ces degrés par comparaison aux animaux et végétaux, que le travail élève si fort au-dessus de leur valeur brute ou sauvage; témoins nos bœufs et moutons, nos fleurs et fruits si supérieurs à ceux que donne la simple nature.

Degrés de raffinage agricole.

0. En état brut ou sauvage.
   Aurochs, Moufflon, Sanglier.
   Cerise de bois, Rose de buisson, Raisin sauvage.

1.	En culture locale simple.	Degrés à estimer.
2.	» générale simple.	
3.	» locale composée.	
4.	» générale composée.	

1°. La culture locale simple se borne au changement causé par l'état de domesticité; il modifie déjà les toisons et enveloppes de l'animal, ainsi que la saveur des viandes et des végétaux. On en peut juger par la différence d'une chair de cochon à celle de sanglier; et pourtant cette différence est obtenue sans le secours de l'art et par le seul effet de la domesticité.

2°. La culture générale de degré simple n'existe pas encore;

elle nous donnerait en raffinage simple, une foule de variétés inconnues. Si la cerise et le raisin étaient cultivés sur tous les points du globe, combien de nouvelles nuances n'obtiendrait-on pas, soit par l'influence des climatures et terres non exploitées, soit par les croisements de ces nouvelles sortes avec les nôtres ? Nous savons déjà distinguer plus de cent variétés de roses ; on en aurait mille, si tout le globe cultivait les roses.

3°. La culture *locale composée* est celle qui, aidée de l'Association, élèverait *localement* un animal ou végétal à la plus grande perfection possible, *par les moyens sociétaires* selon le parallèle suivant :

Culture locale simple.	*Culture locale composée.*
Cheval rossinante, 100 écus.	Cheval normand, 1,000 écus.
Laine commune, 1 franc.	Laine ségoviane, 5 francs.
Renoncule ordinaire, 10 variétés.	Renoncule soignée, 100 variétés.
Melon commun, 5 sous.	Melon soigné, 50 sous.

4°. La culture *générale composée* est celle qui, employant les moyens de raffinage que donne l'état sociétaire, combinerait et croiserait par toute la terre les produits perfectionnés déjà dans chaque localité, par culture locale composée.

Par exemple, supposons le globe entier cultivé comme la Normandie ; chaque région élevant avec un soin infini les plus belles races de chevaux qu'elle puisse comporter, et formant des haras et établissements où l'on croiserait une centaine des plus fameuses races, Normands, Arabes, Anglais, Andalous et autres, que donneraient, dans l'ordre sociétaire, les contrées incultes, comme l'Australie qui n'a pas même de chevaux.

En combinant tous ces produits de culture locale composée, en les raffinant par des croisements de toutes les belles variétés du globe, on aurait l'échelle de beauté suprême en chevaux : la série des perfections possibles à la nature, aidée de l'industrie générale composée.

Cette perfection du 4°. degré correspond au degré *intégral composé* dans l'échelle des raffinages de température (91). Et puisque nous possédons enfin, par la découverte de l'Association, le moyen d'élever le globe à la culture intégrale, spéculons sur les résultats de cette culture en perfectionnement de l'atmosphère,

selon les 4 degrés de la table (91), qui correspond aux 4 degrés comparatifs (91) sur les animaux et végétaux. Nous allons passer en revue les quatre chances de raffinage atmosphérique, possible à l'industrie humaine.

J'appelle raffinage *simple*, un radoucissement opéré par des cultures locales et bornées, comme celles de l'Italie. Sa pleine culture jointe à celles des régions voisines, Allemagne et France, est certainement le ressort qui produit ce bénéfice de 13 à 14 degrés, que j'ai analysé dans le parallèle de Naples avec Pékin et Philadelphie. Mais l'Italie est avoisinée de vastes régions mal cultivées : l'Afrique, la Grèce, la Hongrie et même l'Espagne, où Madrid placé au même degré que Naples, est sujet à des froids meurtriers, par l'effet du déboisement, de l'effritement et des landes, bien plus que par le voisinage de la montagne dite Guadarrama.

L'influence de nos cultures est donc contre-carrée par celle d'une masse de terres voisines, encore incultes ou mal exploitées : tandis que l'Italie raffine son atmosphère, la Grèce et l'Afrique travaillent à la vicier ; leur voisinage ne peut manquer d'exercer une fâcheuse influence pour outrer les intempéries en chaud ou en froid.

Ces influences vicinales ne s'exerceraient qu'en bien, si la terre entière était pleinement cultivée comme les cinq régions dites Allemagne, Italie, France, Hollande, Angleterre. Estimons le résultat sur cette hypothèse de culture générale : on va penser qu'Astracan et Quebec jouiraient de la température de Tours et Angers, que Philadelphie et Pékin jouiraient de la température de Naples.

C'est estimer en compte *simple local* : Astracan s'élèverait déjà à cette température, dans le cas où ses terres seraient pleinement cultivées à 500 lieues de rayon, et où l'Europe occidentale serait inculte comme l'est la région d'Astracan.

Mais si l'on suppose les deux régions d'Europe et Tartarie cultivées en plein, et leurs atmosphères élevées au même raffinage, il y aura communication de bénignes influences ; le raffinage augmentera, et en supposant que tout le globe terrestre opérât de même, qu'il fût assez peuplé pour élever partout ses cultures à

la perfection de celles de l'Europe occidentale; il résulterait du concours bienfaisant des atmosphères de tous les continents, que le raffinage devenu *général* ou *simple intégral*, gagnerait au moins 10 degrés sur les raffinages partiels et locaux : nous avons vu qu'ils sont de 14°. et qu'on peut les estimer en moyen terme à 12 degrés, lesquels seront augmentés de 10°. par effet de culture générale. On aura donc en total 22 degrés de raffinage atmosphérique pour toutes les régions actuellement incultes, et formant au moins les 4/5 du globe. (*Ce n'est ici que le 2e. degré de la table* 91 1/4.)

Un tel raffinage sera *simple intégral*, par opposition au simple local comme celui d'Italie, dont les bonnes influences climatériques sont contrecarrées par les émanations orageuses et malfaisantes de Grèce et d'Afrique.

Dans cette hypothèse de raffinage intégral ou général, la route du cap Cévéro, au lieu d'un froid du 78e. degré, n'aura en printemps et automne que le froid des latitudes européennes, 56°., 57°., Edimbourg, Copenhague, sauf l'influence d'un restant de glaces polaires qui absorbera la valeur de quelques degrés, et causera un léger déchet de chaleur que nous déduirons plus loin en somme de 5 degrés.

Et comme l'ordre sociétaire a la propriété de peupler et coloniser rapidement la terre entière, cette intégralité de culture procurerait un plein dégagement des parages du Pôle Nord; ils seraient ramenés aux climatures du golfe de Bothnie.

Cet état de choses ne serait encore qu'un raffinage très-incomplet, car nous avons raisonné jusqu'ici sur l'hypothèse d'une pleine culture du globe en mode morcelé et vicieux, comme celui de la civilisation. Cette société tant vantée n'élève pas son atmosphère à moitié du raffinage possible. L'Italie est pleine de landes et de marécages; ses chaînes de l'Apennin sont effritées, ravagées depuis Gênes jusqu'en Calabre : la France est dans un désordre pire encore; la destruction de ses forêts détériore à vue d'œil les climatures; elle bannit de Provence l'oranger, elle chasse à grands pas l'olivier et bientôt la vigne.

Ce n'est pas ainsi que cultive l'ordre sociétaire : il distribue l'universalité des cultures, comme si le globe entier appartenait

à une seule compagnie d'actionnaires ; il élève chaque canton, chaque province, chaque région, à un état de perfection combinée ; il entreprend toutes les opérations générales de reboisement, irrigation et desséchement ; tous les travaux qui peuvent assainir, adoucir et raffiner l'atmosphère, soit locale, soit générale.

Dans cet état de choses, les régions au lieu de se communiquer des germes d'ouragans, n'échangent que des germes de zéphyrs : les eaux et forêts sagement distribuées, préviennent à la fois les excès de chaud et de froid ; et le radoucissement général de température, devient le fruit de cette perfection universelle de culture. L'atmosphère, dans ce cas, se trouve raffinée au degré *composé intégral* dit *surcomposé*, qui exige deux ressorts de perfectionnement ; celui de *culture générale* et celui de *distribution judicieuse* des cultures.

Nous ne connaissons en civilisation qu'un de ces deux moyens ; nous savons cultiver, mais non pas distribuer les cultures que chaque province et chaque particulier répartissent confusément, et sans aucun rapport avec les convenances de température. On place des champs sur des sommets où conviendraient les forêts ; puis, des forêts dans une plaine apte à la culture des céréales : les trois quarts des sommets de chaînes sont dégarnis de bois, quoiqu'on sache fort bien qu'ils ont la propriété de carder les vents, d'en amortir les malignes influences ; cardage d'autant plus utile, qu'il influe en inverse comme en direct, aussi voit-on souvent après l'abattis d'une forêt, des vignes geler au vent, comme sous le vent du rempart qu'on a détruit.

Dans l'ordre combiné, les forêts sont de trois espèces :

1. Réserves provinciales ;
2. Provisions locales (coupes réglées) ;
3. Préservatives pour cardage des vents et maintien des sources.

La distribution méthodique des cultures n'a jamais pu devenir objet de spéculation, parce qu'elle n'existe nulle part, et n'est pas compatible avec l'état morcelé ou civilisé. Nous avons donc à évaluer l'effet que produirait cette distribution méthodique, dans les cas où elle serait introduite localement et généralement, ce qui aura lieu dans l'état sociétaire, (périodes 7 et 8, tabl. p. 55). On voit que cette chance élèverait le bénéfice climatérique de

14 degrés en sus du résultat de raffinage *simple intégral*, qui donne 22 degrés (p. 61 5/5); les climatures gagneraient donc 56 degrés que nous réduirons à 50°, pour prévenir le soupçon d'exagération, et 20°, au delà du tropique.

Il faut observer que le bénéfice qui est presque tout en chaleur dans le cas de raffinage simple, devient mi-parti de chaleur et de fraîcheur, quand le raffinage est composé. Dans ce cas, la répartition judicieuse des forêts et hauts bassins d'irrigation, crée partout ce qui manque en été à nos campagnes, les germes de zéphirs, de pluies douces périodiques, de sources intarissables, etc.

Ce n'est qu'à cette sorte d'amélioration qu'on pourra devoir la triple récolte, et la correction de nos violents étés, si contraires aux végétaux par des températures toujours outrées, par des déplacements de saison et autres monstruosités. Le régime sociétaire les préviendra sur toute la terre, en distribuant régulièrement les cultures, et surtout les forêts et bassins d'irrigation, dont l'état civilisé et barbare ne peut faire aucune répartition combinée.

La triple récolte ne pourra naître que de ce raffinage *composé intégral*, ou étendu à tout l'ensemble des terres; et dans ce cas, le bénéfice de 50 degrés sera général sur tous les continents; 20 sur les deux points polaires, tout le Boréal sera restreint au quart de sa congélation, et l'Austral diminué de moitié seulement.

Le restant des glaces boréales ne causera plus qu'un refroidissement de 5 degrés, à rabattre sur les 50°. de bénéfice; reste 25° à répartir par 20°, en chaleur, et 5°, en fraîcheur ainsi qu'on le verra plus loin. Un vaisseau naviguant par le 75e dans les mers glaciales, y jouira de la température du 55e. degré, celle d'Edimbourg, pendant les mois de chaleur polaire, Mai, Juin, Juillet, Août, Septembre.

Alors, un navire partant d'Europe, fera en dix-huit mois le tour des deux passes : il côtoiera la Sibérie pendant le premier été; il ira hiverner au détroit de Behring, y prendre les objets entreposés par les flottes du Mexique et de la Chine. Au printemps suivant, il passera le détroit de Parry (*), la baie de

(*) L'existence du détroit est encore incertaine; mais ce qui n'est pas douteux, c'est le peu de largeur de l'isthme. Or, tous ces

Baffin, et sera rendu à Londres au bout de dix-huit mois employés au grand cabotage de Sibérie et d'Amérique polaire.

Accusera-t-on cette perspective d'exagération? Elle cesse d'être suspecte si on veut partir d'une vérité de fait, l'influence des cultures humaines sur l'atmosphère et les climatures ; on ne saurait trop redire, et il faudrait, comme Harpagon, faire graver en lettres d'or, *que l'air est un champ soumis aussi bien que les terres à l'exploitation industrielle.* On n'a jamais osé spéculer sur l'influence d'une culture générale, parce qu'on ne connaissait aucun moyen de l'organiser; aujourd'hui, que ce moyen est connu, que la théorie d'Association est enfin découverte, il faut en venir à calculer ses effets futurs en raffinage atmosphérique; or, il est certain que cette influence ne sera pas celle du raffinage *simple intégral*, estimée 22°. (p. 94); mais celle du raffinage *composé intégral*, dont le parallèle avec le simple nous a donné en minimum 30°., estimation que j'aurais pu porter à 36°. selon la table (91).

Cette amélioration n'est pas du nombre de celles qu'on peut promettre subitement, puisqu'elle suppose l'entière culture du globe, et le grand complet de la population. Mais si ce n'est subitement, ce sera graduellement et rapidement qu'on en jouira; il suffira de 120 à 130 ans pour consommer cette précieuse métamorphose. Chaque génération verra un mieux très-sensible dans ses climatures; grâce à la propriété qu'a l'Association, de reboiser les montagnes, distribuer judicieusement les eaux et forêts, les étangs d'irrigation, et toutes les branches de culture.

En définitive, quand le globe sera arrivé au plein du raffinage *composé intégral*, les températures corrigées s'établiront par toute la terre (sauf entraves locales), dans la proportion indiquée à la table suivante :

Cette table est échelonnée en série divergente conjuguée; distri-

isthmes étroits et gênants comme Panama, Parry, Malaca, seront percés en 8e. période par un canal à vaisseaux de long cours, du port de 600 tonneaux et 24 canons; c'est-à-dire un canal tirant 20 pieds.

[illegible] les hautes harmonies matérielles et [illegible].

TABLE COMPLÉMENTAIRE

Du futur bénéfice climatérique de 18 *degrés, ajoutés au bénéfice* simple local *de* 12°. *en pays cultivé.*

	Latitudes.	Chaleur à gagner en hiver.	Fraîcheur à gagner en été.
Equateur. . .	0	0	18
	5	1	17
	10	2	16
	15	3	15
	20	4	14
	25	5	13
	30	6	12
	35	7	11
	40	8	10
Demi-centre.	45	9	9
	50	10	8
	55	11	7
	60	12	6
	65	13	5
	70	14	4
	75	15	3
	80	16	2
	85	17	1
Pôle. . . .	90	18	0

Cette table est intitulée *complémentaire*, parce qu'au lieu de mentionner un bénéfice de 30 degrés à obtenir de la culture intégrale composée, selon le petit tableau (91), elle déduit pour raffinage *simple local* déjà effectué en Europe, en Chine et en Indostan, 12 degrés, et ne porte en compte que les 18 qui restent à obtenir des trois autres voies.

Le bénéfice ne sera pas strictement de 18°. sur chaque latitude; mais nous le supposons tel en échelle générale, sauf les exceptions pour entraves locales, telles que chaînes élevées, plateaux, sables, marécages et autres causes de modifications accidentelles qui n'entrent pas en compte général. J'en parlerai (101) à l'article *Pétersbourg* et *le Caire*.

La principale de ces modifications est relative à l'hémisphère austral, où le radoucissement ne sera pas aussi fort; la masse des terres y étant réduite à peu de chose, n'influera que légèrement sur les frimas du pôle antarctique. Mais la restauration complète des températures boréales agira sur les australes assez puissamment, pour prévenir les ouragans et intempéries qui gênent la navigation aux trois pointes des continents australx.

Si le raffinage composé intégral n'était pas mi-parti de chaleur et de fraîcheur, il deviendrait un fléau : l'accroissement de 18 degrés en chaleur joint aux 12 déjà gagnés dans l'Occident d'Europe, incommoderait plus de régions qu'il n'en enrichirait. Londres, qui est par 51°. 1/2, acquerrait la température de Gibraltar et Alep, ce qui serait peut-être aussi fâcheux qu'avantageux pour cette capitale.

Les 12 degrés obtenus jusqu'à présent en Occident par raffinage simple local, n'ont donné qu'accroissement de chaleur et non de fraîcheur : mais du moment où le raffinage deviendra *composé*, par effet des cultures sociétaires, il donnera le bénéfice climatérique en ordre *composé*, en chaleur et fraîcheur à la fois; c'est pourquoi, dans la table qui précède, je l'estime en compensations contrastées et graduées.

Je l'établis sur les modifications de froid et de chaud, et non pas sur le seul accroissement de chaleur, qui deviendrait très-onéreux si on ne gagnait pas proportionnément en fraîcheur.

On suppose dans cette table que le globe entier jouisse déjà des 12 degrés d'adoucissement dont jouissent l'Europe, l'Indostan et la Chine méridionale.

Elle représente les doses que gagnera chaque latitude : la fusion de ces doses donnera partout, quoique inégalement, l'exemption des deux excès de chaleur et de froidure, et l'aptitude à comporter une foule d'animaux et végétaux qui périclitent par les deux excès à corriger.

Ces mots, *excès de chaleur à corriger*, ne signifient pas toujours chaleur à diminuer en degré : ce n'est que la durée, ou les transitions subites (1824), et non pas le degré qu'il faut réduire. Les chaleurs de France ne sont point trop fortes en été pour nos végétaux; elles ne les incommodent que par excès de durée,

par des sécheresses comme celle de 1818. Quant au degré, nul travail humain ne pourra le diminuer.

La culture générale extirpera seulement les vents suffocants et meurtriers d'Arabie et Lybie ; ce sont des monstruosités : mais la chaleur forte et franche n'a rien de pernicieux et ne peut pas être empêchée.

Si parfois notre climat éprouve un ou deux jours les chaleurs du Sénégal, les végétaux y gagnent en qualité ; ils ne souffrent que du manque de la diversion qu'opéreraient les zéphyrs et les pluies périodiques, dans l'état de culture intégrale composée.

Ainsi le correctif doit porter, quant aux froids, sur l'*intensité* et l'*intempestivité*, et quant aux chaleurs, sur la *durée* et la *diversion*.

Pour exercer le lecteur sur l'emploi de la table donnée (98) faisons-en quelques applications, en commençant par le centre.

La latitude 45°. est celle de Lyon et Bordeaux, villes un peu fatiguées par des brouillards que dissipera la culture intégrale composée. Lyon est le vrai type d'un climat fait (87) en latitude 45°. ; ce climat est faussé en Lombardie, pays garanti par la chaîne des Alpes et échauffé par les vents de Lybie, dont l'Adriatique n'intercepte pas le cours.

Lyon jouissant déjà du radoucissement de 12 degrés que procure le raffinage *simple local*, obtiendra donc sans plus, le bénéfice de 18 degrés selon la table ; et comme il est situé en latitude moyenne, environ 45°., il acquerra par égale portion en chaleur et en fraîcheur ; c'est-à-dire :

En réduction des froids outrés et intempestifs,

En diversion aux chaleurs suffocantes et prolongées.

Une froidure du 45°., tempérée par 9°. de chaleur, lui donnera les végétaux du 36°., sans l'assujettir aux violentes chaleurs d'Andalousie.

Une chaleur du 45°., tempérée par 9°. de fraîcheur, lui donnera les végétaux du 54°., sans l'affliger des frimas de Dantzig.

Lyon pourra donc naturaliser à la fois sur son territoire les animaux et végétaux de l'Andalousie et du Holstein. Ceux du 36°. de latitude, l'oranger, le cotonnier, qui craignent un froid de 12°. Réaumur, assez fréquent à Lyon, s'y plairont quand cette

ville n'aura que les petites gelées de Cadix et d'Alep; et ceux du 34°. s'y acclimateront de même, quand ils n'éprouveront que des chaleurs tempérées par de fréquentes diversions.

L'échelle donnée sur les bénéfices de climature, suppose fusion des deux principes d'amélioration; c'est-à-dire que *Pétersbourg* placé à 60 degrés, gagnera en système général, 12/90 sur le principe de chaleur, dont les excès seront prévenus par 6/90 du principe de fraîcheur. *Le Caire*, placé à 50 degrés, gagnera en proportion contrastée sur le principe de fraîcheur. Lyon gagnera en intervention moyenne des deux principes.

Tel serait le compte, *en système général*; mais Pétersbourg et le Caire y dérogent et doivent bénéficier davantage, l'un en chaleur, l'autre en fraîcheur. Le raffinage *simple local* n'y est point encore établi; Pétersbourg est vicié par le voisinage des terres incultes et des marais; le Caire est vicié par le voisinage des sables et des vents brûlants. Ces deux villes doivent donc gagner beaucoup plus que le tarif de l'échelle, qui n'est fait que pour les régions parvenues, comme l'Occident d'Europe, au raffinage simple local. Celles qui ne sont parvenues qu'à moitié ou quart doivent ajouter 6 ou 9 degrés à leur lot de bénéfice climatérique futur.

Ainsi sur l'inspection de la table, chaque latitude peut déterminer la température dont elle sera pourvue, et les cultures dont elle sera susceptible, par suite du raffinage atmosphérique, et de la culture *intégrale composée*.

Je ne m'arrête pas à traiter des différences accidentelles causées par les marécages, les hautes chaînes, etc.; le sujet nous entraînerait trop loin. La plupart de ces vices que je nomme accidentels, comme les brouillards de Londres et de Lyon, disparaîtront entièrement; le bénéfice de 10 1/4 en chaleur, suffira à dissiper pleinement ceux de Londres, et en grande partie ceux d'Amsterdam, plus tenaces, vu la submersion relative des terres d'Hollande qui sont au-dessous des mers.

Abrégeons sur le raffinage climatérique.

Les détails contenus dans cette note peuvent être considérés comme un canevas sur lequel il faudra disserter plus amplement, mais dans les volumes suivants, celui-ci devant traiter préala-

blement de l'Association : le peu qui a été dit sur la restauration des climatures doit suffire à dissiper de grandes erreurs commises relativement aux raffinages d'atmosphère, qu'on ne sait pas distinguer en simple et en composé, parce que la civilisation est réduite à opérer en simple (95). Elle perfectionne d'abord la température par ses progrès agricoles, et travaille bientôt après à la détériorer par les abattis de forêts, déchaussements de pente et tarissements de sources. On voit déjà la température en France décliner à vue d'œil et revenir progressivement au degré de frimas dont elle s'était affranchie.

Ainsi le raffinage simple, après quelques lueurs de perfectionnement, en vient, comme le guêpier, à se détruire par lui-même; tout ce qui est ordre simple étant opposé à la nature et à la destinée de l'homme.

Dissertons donc sur le raffinage composé et ses effets.

Les modernes, absorbés dans leurs visions de perfectibilité, n'ont jamais eu la moindre idée de perfection composée : aucun de leurs physiciens ne s'est aperçu qu'il faudrait, pour améliorer les climatures, gagner en fraîcheur comme en chaleur; que nos étés sont des supplices aussi bien que nos hivers, et que l'un et l'autre excès est contraire aux végétaux comme aux hommes.

Ce serait peu de cet inconvénient, s'il n'en résultait un plus grand dommage, qui est la restriction des produits animaux et végétaux.

Le renne qui ne vit pas au-dessous de Tornea (66°.), devrait, selon la table précédente, vivre commodément à 60°., à Pétersbourg; et le cheval qui n'habite pas au-delà de 64°., devrait vivre aisément à 76°., selon la table des degrés de chaleur à obtenir par la restauration *intégrale composée*.

Même lésion au sujet des végétaux. Nous avons, dans les hivers de France; plus de froid qu'il n'en faut pour comporter le sapin dans nos jardins; et cet arbre ne peut pas y réussir pendant l'été, à moins d'arrosages et abritements coûteux. D'autre part, l'oranger qui devrait croître en pleine terre à Londres et Francfort, ne peut déjà plus se maintenir à Toulon et Gênes.

En vain répliquerait-on que le commerce compense tout, et qu'il envoie dans un pays ce qui afflue dans un autre : c'est esquiver

le débat : il s'agit ici du bien-être de l'homme, de ses animaux et végétaux, et non pas du bien-être des marchands ; et il est évident que si les climats étaient moins exposés aux excès de chaleur et de froidure, leur industrie acquerrait d'immenses développements ; et la condition de l'homme serait doublement améliorée, par le surcroît de produit et par l'adoucissement des climatures, non moins rudes en été qu'en hiver ; témoin l'été de 1818 : 75 jours de chaleur continue sans une goutte de pluie ! Voilà les étés de l'équateur transportés au 45e degré ; un autre hiver nous amènera les frimas de Sibérie. Entre-temps, les sophistes chantent la perfectibilité, quand il est clair que la détérioration des climatures va de niveau avec la dépravation des sociétés, et qu'il devient souvent difficile d'obtenir une bonne récolte, au lieu de trois que donneraient annuellement la culture intégrale du globe, et le raffinement surcomposé qui en serait la suite.

Tous les bons esprits ont déploré la fâcheuse propriété qu'a la civilisation, de se perdre par l'excès de ses cultures, par le ravage des forêts, par le défaut d'entente et d'unité dans les dispositions agricoles. Nos régions les plus vantées tombent complétement dans ce vice ; témoin l'Angleterre, qui figure au premier rang ; et pourtant, sur les lieux mêmes où elle brille par des travaux d'Hercule, tels que le canal Calédonien, on voit régner le vice destructeur des climatures, la dévastation des forêts ; il n'y a pas un arbre sur les montagnes d'Écosse, qui devraient être couvertes de sapins et bouleaux.

On n'a jamais spéculé régulièrement sur le moyen de restauration climatérique intégrale. Si pourtant Dieu nous destine à l'industrie, comme on n'en saurait douter, il a dû nous fournir les moyens d'opérer en plein ce raffinement de l'atmosphère, dont l'entreprise suppose deux conditions, savoir :

La culture générale
Et la culture méthodique.

Nos méthodes sociales sont impuissantes pour atteindre ces deux buts ; la société civilisée ne peut,

Ni opérer la culture générale du globe, car elle n'a aucune influence sur les barbares et sauvages qui occupent les neuf dixièmes des terres ;

Ni cultiver méthodiquement et sagement; car il est avéré que, dans les contrées les plus vantées, la température se dégrade par le ravage des forêts; témoin le midi de la France et même la France entière, dont le climat, depuis un demi-siècle, n'est plus reconnaissable.

Or, si Dieu admet dans son plan ce raffinement général de l'atmosphère, sans lequel nos cultures sont infructueuses et contrariées en tout sens, il a dû aviser à l'invention d'un mécanisme social autre que la civilisation, qui ne peut conduire au raffinement atmosphérique, puisqu'elle ne remplit pas les deux conditions d'où il dépend.

Et comme ce raffinement ne peut s'effectuer que par une culture universelle, Dieu a dû composer un mécanisme social, apte à établir la culture universelle réservée à la société harmonique.

Aujourd'hui que la découverte est faite et publiée, l'Angleterre qui est la puissance la plus intéressée à en prendre l'initiative, pourra faire le raisonnement suivant:

L'épreuve de l'Association domestique sur un hameau de 70 à 80 familles, loin d'exposer à aucun risque, promet arithmétiquement un grand bénéfice pécuniaire.

Dans le cas où la possibilité d'Association serait une erreur, il résulterait déjà de cette épreuve une foule d'économies incontestables et très-applicables aux fonctions domestiques, rurales et manufacturières; notamment à l'emploi du combustible, dont l'ordre sociétaire consomme à peine le quart de ce qu'en exige l'ordre civilisé.

D'autre part, si la théorie est juste, l'Angleterre se trouve dégagée de ses 24 milliards de dettes, dont 20 en budget fiscal, 2 en communal, et 2 en consciencieux; dettes dont l'intérêt serait transporté au compte du congrès sphérique, à dater du jour même où l'Angleterre aurait résolu l'entreprise, et dont le capital serait remboursé en l'an 1850; ce qui sera démontré.

Si l'Angleterre veut peser ces considérations, peut-elle hésiter, et ne doit-elle pas au contraire se mettre en mesure d'agir, tandis que les continentaux perdront le temps à parler ?

J'ai démontré que la passe de Baffin deviendrait inutile comme celle du cap Cevero-Vostochnoi, sans le radoucissement des cli-

matures polaires ; et qu'au moyen du raffinage composé intégral, la croûte glaciale fondue en plein chaque été, sera réduite en hiver au quart de sa surface actuelle et au huitième de son influence ; elle perdra au moins 6 degrés, soit de 79°. à 85°., et n'aura plus qu'un diamètre d'environ 250 lieues à partir du centre 90°. au centre 85°. ; le volume sera le quart du volume actuel 90°. à 79°., et son influence réfrigérante diminuera non pas des 5/4, mais des 7/8. Cette barre sera d'autant moins gênante, que divers îlots, aujourd'hui encroûtés, se démasqueront et contiendront les glaçons.

Ces aperçus méritent l'attention des deux puissances, Angleterre et Russie, qui se partagent les côtes glaciales arctiques ; elles doivent être convaincues que ce dégagement inappréciable pour elles, ne peut naître que de la culture générale ; et que cette exploitation intégrale du globe dépendait de l'invention d'une société autre que la civilisation, puisqu'il est constaté par une expérience de trente siècles, que le Sauvage ne saurait adhérer à la culture tant qu'on la lui présentera en mode civilisé ou mode incohérent et morcelé.

Ajoutons qu'en thèse de raffinage climatérique, il est ridicule de spéculer sur l'industrie civilisée et barbare ; elle n'est qu'un leurre de quelques siècles ; elle brille un instant et semble améliorer les climatures ; mais bientôt elle ramène son atmosphère à une inclémence pire que la rudesse primitive. Il est bien aisé de façonner un pays brut, par les défrichements partiels et abattis de forêts ; mais il est bien difficile de restaurer un pays ravagé par la civilisation, et démeublé de forêts et de sources, comme est aujourd'hui la Perse, autrefois si féconde ; comme sont déjà la Provence, le Languedoc, la Castille, et comme seraient, sous deux siècles, toutes les régions aujourd'hui si fières d'une lueur de bien-être climatérique, dont on voit arriver à grands pas la décadence, même en Russie, pays neuf, où on se plaint déjà du tarissement.

C'est un sujet sur lequel il faudra insister plus d'une fois et qui se liait naturellement à la question des passes du Nord. On serait frustré de ces deux passes nautiques, sans la fusion artificielle des glaces. Rassemblons les trois indices qui nous font augurer ce bienfait.

1°. L'ancienne température du Pôle-Nord, dont la chaleur dans les âges primitifs (Eden) est attestée par l'abondance d'ivoire fossile, qui constate que les éléphants ont été indigènes à la nouvelle Zemble et en Sibérie.

2°. Les effets de culture universelle, dont on a refusé ou omis de calculer l'influence atmosphérique, facile à évaluer par induction tirée des régions de pleine culture.

3°. La sagesse distributive du Créateur, qui n'aurait pas entouré ce pôle d'un cercle de belles côtes et de bouches de grands fleuves, s'il n'eût destiné ce local à être un foyer de relations industrielles.

C'est donc soupçonner d'absurdité les dispositions de la sagesse divine, que de douter qu'elle nous ait réservé des moyens de fusion des glaces polaires. On verra plus loin, qu'il est pour cette fusion un autre moyen bien plus expéditif; mais je ne veux disserter que sur un levier connu, qui est l'influence avérée de l'agriculture sur le raffinage de l'atmosphère; témoins les parallèles donnés (89).

Ne suffit-il pas de cet indice péremptoire pour confondre les champions d'impossibilité, prouver que nous sommes en arrière de découvertes, et que sur tous les problèmes d'amélioration matérielle ou sociale, ce n'est pas la sagesse divine qu'on doit soupçonner d'être en défaut; c'est la raison humaine qu'on doit suspecter d'impéritie à découvrir les voies que Dieu nous a préparées pour atteindre à l'unité sociale, à tant de biens qui en seront le fruit, et dont aucun ne peut se réaliser hors de l'état sociétaire.

Le tort des modernes est de vouloir obtenir pièce à pièce tous ces biens, qu'on doit introduire collectivement et simultanément par l'Association. Dans le nombre de ses bienfaits futurs, se trouve le dégagement des glaces polaires et la garantie des passes du Nord.

J'ai dû en donner séparément ce petit traité, qui a le défaut de la concision. Un sujet si important exigeait de plus amples développements.

Il est d'ailleurs un moyen plus expéditif d'obtenir ces deux passes, de les dégager en plein sous six ans, par fusion absolue et dégagement permanent des glaces, et de rendre la zone glaciale aussi praticable pendant les douze mois, que la Méditerranée.

Mais je me suis restreint dans cette note à ne parler que d'un seul levier, de la culture intégrale. Quand il en sera temps, je ferai connaître une voie plus prompte, et qui d'une année à l'autre dégagera complétement les deux pôles. Mais l'opération ne pourra avoir lieu que la cinquième année, à dater de l'épreuve de l'Association. On pourra donc, si l'on veut, voir les pôles complétement dégagés en 1828.

Laissant à part ce moyen, j'ai dû ne traiter ici que de celui qui est intelligible; c'est la *culture intégrale:* si on eût raisonné sur cette hypothèse qui implique la condition de civilisation universelle, on en serait venu d'emblée à suspecter cette société qui ne peut pas s'étendre aux Barbares et Sauvages; on aurait posé en principe, qu'il faut inventer un nouvel ordre social pour opérer la *culture intégrale simple;* ce problème une fois mis au concours, aurait amené la découverte du régime sociétaire, qui en élevant la culture au degré *intégral composé,* opérerait le dégagement du Pôle Boréal; effet qu'on ne peut pas obtenir sans sortir de la Civilisation.

FIN DE LA NOTE A ET DE L'INTRODUCTION.

TABLE DE L'INTRODUCTION.

ART. 1er. Notions préliminaires. 5
Séries passionnelles. 19
ART. 2. Aperçus des destinées sociales, préventions qui règnent à ce sujet. 29
Tableau de la 1re. phase du mouvement social. 35
— des sept fléaux lymbiques. 51
ART. 3. Intérêts spéciaux de la France et de l'Angleterre. . 60
NOTE A, sur les passes du Nord et la triple récolte. 84
Table complémentaire du bénéfice climatérique. 98

PROLÉGOMÈNES.

PREMIÈRE PARTIE.

ACCUSATION DES SCIENCES INCERTAINES.

PREMIÈRE NOTICE.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Omission de l'étude de l'Homme; nécessité de réparer cette négligence.

Les philosophes célèbres ont entrevu qu'il restait au génie quelque grand mystère à pénétrer, qu'il avait échoué dans l'étude de la nature et manqué les voies du bonheur individuel et collectif.

Dans des siècles moins orgueilleux, chaque savant a plus ou moins déploré ce retard, et manifesté l'espoir d'avénement à une destinée plus heureuse que l'état civilisé. Nous voyons ce pronostic dans les écrits des auteurs les plus renommés, depuis Socrate qui augurait *qu'un jour la lumière descendrait*, jusqu'à Voltaire, qui, impatient de la voir descendre, s'écrie :

Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature !

Platon et les sophistes grecs exprimaient en d'autres termes la même défiance. Leurs utopies étaient une accusation indirecte du génie social qui ne sait rien imaginer

au-delà du régime civilisé et barbare. Ces écrivains sont réputés oracles de sagesse ; et pourtant depuis Socrate jusqu'à Montaigne, on a entendu les plus respectables d'entre eux déplorer leur insuffisance, et s'écrier : *que sais-je !* On parle aujourd'hui sur un ton bien différent, et Voltaire se plaint à bon droit de ce que les sophistes modernes s'écrient : *que ne sais-je pas !*

Tous les philosophes honorables, tous ceux qui n'ont pas spéculé sur la controverse, ont confessé la fausseté de nos lumières sociales. Montesquieu pense, « que le » monde policé est attaqué d'une maladie de langueur, » d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché. »

J.-J. Rousseau dit, en parlant des civilisés : « ce ne » sont pas là des hommes ; il y a quelque bouleversement » dont nous ne savons pas pénétrer la cause. »

On nous vante pourtant le progrès de nos sciences politiques et le perfectionnement de la raison ; jactance indécente et cruellement démentie par le malheur général, par les essais désastreux de ces prétendues lumières d'où sont nés les orages révolutionnaires. Fut-on jamais plus fondé à flétrir en masse les sciences régénératrices déjà condamnées par leurs propres auteurs ! Le compilateur Barthélemy (Voyage d'Anacharsis), disait, avant la révolution : « ces bibliothèques, prétendus trésors de con- » naissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de » contradictions et d'erreurs ; cette abondance d'idées » n'est qu'une disette réelle. » Qu'aurait-il dit, quelques années plus tard, s'il eût vu l'essai de ces dogmes ? Sans doute il aurait, comme Raynal, fait abjuration publique, et aurait dit avec Bacon : « il faut refaire l'entendement » humain, oublier tout ce qu'on a appris. »

Un érudit remplirait des pages de ces citations où la

sagesse moderne se dénonce elle-même ; je me borne à m'étayer de quelques autorités imposantes qui ont signalé avant moi la fausseté des lumières actuelles, et à constater que les plus grands génies ont auguré, invoqué la découverte d'une théorie sociale autre que la Philosophie, franchement accusée par eux d'avoir engouffré la raison humaine dans les ténèbres.

Quelle est donc la faute commise dans les études, quelle est la branche des sciences oubliée ou négligée ? Il en est plusieurs, et notamment celle dont on croit s'être le plus occupé : je veux dire *l'étude de l'Homme*. On l'a manquée complétement, tout en croyant l'avoir épuisée : on ne s'est attaché qu'à l'écorce de la science, à l'Idéologie et autres accessoires, bien insuffisants tant qu'on ne possède pas la science fondamentale ou théorie des ressorts de l'âme.

Pour connaître ces ressorts et leur but, il faut procéder au calcul analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle. Sa synthèse détermine le mécanisme d'*Association domestique et industrielle* qui est destinée des sociétés humaines.

La destinée ! mot frappé de ridicule : chacun croira passer pour visionnaire s'il ne tourne en dérision l'idée d'une destinée préétablie, d'une théorie divine et mathématique sur les relations des sociétés et le mécanisme des passions.

Cependant, comment concevoir que l'être éminemment sage ait créé nos passions sans avoir auparavant statué sur leur emploi ? Dieu, exercé depuis une éternité à créer et organiser des mondes, a-t-il pu ignorer que le premier besoin *collectif* de leurs habitants est celui d'un code régulateur des sociétés et des passions ?

Livrées à la direction de nos prétendus sages, les passions n'engendrent que des fléaux qui feraient douter si elles sont l'ouvrage de l'Enfer ou de la Divinité. Essayez successivement les lois des hommes les plus révérés, de Solon et Dracon, de Lycurgue et Minos; vous n'en verrez toujours naître que les neuf fléaux (51) qui constituent le mécanisme subversif des passions. Dieu n'a-t-il pas dû prévoir ce honteux résultat de la législation humaine? Il a pu en voir les effets dans des milliards de globes créés antérieurement au nôtre; il a dû savoir, avant de nous créer et de nous donner des passions, que la raison humaine serait insuffisante pour les harmoniser, et que l'humanité aurait besoin d'un législateur plus éclairé qu'elle-même.

En conséquence, Dieu, à moins qu'on ne veuille croire sa providence insuffisante, limitée et indifférente sur notre bonheur; Dieu, dis-je, a dû composer pour nous un code passionnel ou système d'organisation domestique et sociale, applicable à l'humanité entière qui a partout les mêmes passions; et il a dû nous interpréter ce code passionnel par des voies fixes, qui ne laissassent aucun doute sur son excellence et son origine.

Il existe donc pour nous une destinée unitaire, ou législation de Dieu sur l'ordre à établir dans les relations industrielles de l'humanité. La tâche du génie était d'en faire la recherche, et préalablement de mettre en question par quelle méthode on doit y procéder. Cette méthode ne peut être que le calcul analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle, puisque l'attraction est le seul interprète connu entre Dieu et l'Univers.

Autre indice : comment supposer Dieu plus imprudent que ne serait le plus novice d'entre nous! Lorsqu'un

homme rassemble des matériaux pour bâtir, manque-t-il à faire, soit par lui-même, soit par intervention de l'architecte, un plan d'emploi de ces matériaux? Que penserions-nous de celui qui, achetant beaucoup de pierres de taille, bois de charpente et approvisionnements pour la construction d'un vaste édifice, ne saurait pas quelle sorte de bâtiment il veut élever, et avouerait qu'il a rassemblé ces matériaux sans avoir songé à l'emploi qu'il en pourrait faire? Un tel homme nous semblerait en état de démence.

Tel est pourtant le degré d'ineptie que nos sophistes attribuent à Dieu, en supposant qu'il ait pu créer les passions, attractions, caractères, instincts et autres matériaux d'édifice social, sans avoir arrêté aucun plan sur leur emploi.

Dieu n'aurait donc pas su composer pour nous un code; il aurait été obligé de s'en remettre à la sagesse des Solon et des Justinien, pour statuer sur le mécanisme domestique et industriel des sociétés! Le sens commun répugne à suspecter la divinité de cet excès d'impéritie : nous devons donc penser, en dépit des sophistes, qu'il existe pour nos relations une destinée préétablie, ou réglée par théorie divine antérieurement à la création de notre globe; un mécanisme d'unité sociale et industrielle dont la raison devait s'évertuer à découvrir le plan, au lieu de s'ériger en Titan et de ravir à Dieu sa plus haute fonction, qui est la direction du mouvement social ou passionnel.

De toutes les impiétés, la pire est cet impertinent préjugé qui suspecte Dieu d'avoir créé les hommes, les passions et les matériaux de l'industrie, sans avoir arrêté aucun plan sur leur organisation. Penser de la sorte, c'est attribuer au Créateur une déraison dont rougiraient

les hommes; c'est tomber dans une irréligion pire que l'athéisme; car l'athée n'avilit pas Dieu en le reniant, il ne déshonore que lui-même, par une opinion voisine de la démence. Mais nos législateurs dépouillent l'Etre suprême de sa plus belle prérogative; ils prétendent *implicitement* que Dieu est incapable en législation. Il le serait si, après l'expérience qu'il a acquise pendant l'Éternité passée, sur la distribution matérielle et passionnelle des mondes, il eût oublié de pourvoir au plus urgent de leurs besoins *collectifs*, celui d'un code passionnel unitaire, et d'une révélation permanente de ce code.

C'est assez prouver qu'il existe une destinée préétablie, en dépit du ridicule que les esprits forts attachent à ce mot, pour se dispenser des études auxquelles ils s'astreindraient en confessant la nécessité d'un code passionnel arrêté dans l'esprit de Dieu avant la création de chaque globe. Tant que nous n'avons pas découvert ce code, nous ne connaissons pas l'Homme, puisque nous ignorons l'emploi et le but assigné par Dieu aux ressorts de notre âme, passions, attractions, etc., et aux sociétés humaines dirigées par ces ressorts.

Et puisque Dieu a dû composer pour nos passions ce code régulateur des rapports domestiques industriels et sociaux, comment présumer qu'il ait voulu le cacher aux hommes, seuls êtres qui aient besoin de le connaître? Il ne nous a pas caché une branche de lois du mouvement bien moins importante pour nous, celle de la gravitation matérielle et des harmonies sidérales : il nous a initiés, depuis Newton, à ces mystères d'équilibre de l'univers, jugés impénétrables dans les siècles antérieurs; pourquoi présumer qu'il veuille nous refuser l'initiation au système qu'il a dû composer sur le mécanisme des passions et des

sociétés; nous refuser la science qui importe le plus à nos besoins, à nos relations industrielles?

Les corporations savantes sont donc en faute pour n'avoir pas cherché la théorie des lois sociétaires divines, et plus encore pour avoir semé le découragement, insinué que la nature était couverte de voiles d'airain; d'où il suivrait qu'il faut supprimer tous les corps savants qui se livrent à l'étude de la nature; car si le voile est d'airain ils ne l'enleveront pas, et ne pourront publier que des sophismes dangereux, des opinions aventurées.

Au reste, cette assertion est tombée dans le ridicule depuis le succès de Newton qui, en soulevant un coin du voile, a prouvé qu'un travail plus étendu pourrait enlever le voile en entier, et qu'il n'est pas d'airain puisque lui Newton a su en enlever une portion.

Chaque fois qu'une branche d'études est négligée par les sciences exactes, on voit s'élever à la place une charlatanerie scientifique. Avant la chimie expérimentale, nous avons eu le règne des jongleurs nommés Alchimistes; avant la physique expérimentale on vit dominer les Magiciens; avant l'astronomie mathématique on révérait les Astrologues, encore accrédités chez le bas peuple; avant la découverte du quina on a eu des sorciers qui conjuraient la fièvre : ainsi, l'esprit humain est condamné à tomber sous le joug des faux savants, s'il ne se rallie pas à la science exacte; et de là vient que la Civilisation est, depuis son existence, le jouet de plusieurs classes de sophistes persuadant qu'il n'existe pas de destinée sociale, parce qu'ils ne savent ni ne veulent en étudier la théorie dans le calcul de l'Attraction passionnelle, et qu'ils trouvent plus commode, plus lucratif, de fabriquer des systèmes, que de s'exercer sur le problème épineux de l'harmonie sociétaire.

Si une erreur peut durer trois ans chez un individu, trente ans chez une famille, trois cents ans chez une corporation, elle peut proportionnément durer trois mille ans chez l'espèce humaine, surtout quand l'erreur est propagée par les corps savants, tous d'accord à entretenir le préjugé qui nous persuade que Dieu aurait créé les passions, sans composer préalablement un code sur leur mécanisme social.

J'ai observé qu'en commettant pareille étourderie, Dieu se serait montré moins intelligent que le moindre d'entre nous. Demandé-je trop de faveur pour la sagesse divine, quand je la suppose égale à celle de l'homme? Nos Escobards vont répondre que la sagesse divine est mille fois supérieure; mais pour les confondre, on veut seulement qu'ils accordent à Dieu autant de raison qu'on en trouve chez les hommes; autant de judiciaire dans la distribution matérielle et passionnelle des mondes; et surtout dans celle de ce monde, si justement critiquée par le roi *Alphonse de Castille*, qui disait : « Si Dieu m'avait consulté » sur la création du monde, je lui aurais donné de bons » avis. » Sans doute Alphonse lui aurait conseillé tout le contraire des neuf caractères (51) qu'on voit régner jusqu'à présent dans le monde social; mais ces neuf caractères sont-ils vice accidentel ou vice essentiel et irremédiable? Ne doit-on pas présumer de la sage Providence qu'elle nous réserve un sort tout opposé, dont il fallait rechercher la théorie dans une étude régulière de l'Attraction, seule interprète habituelle entre Dieu et l'Homme?

Tant que l'esprit humain ne s'est pas élevé à la découverte du calcul des destins sociaux, interprétés par synthèse de l'Attraction, nous restons dans un état de crétinisme politique; nos progrès dans quelques sciences

fixes, dans les Mathématiques, la Physique, la Chimie, etc., ne sont que des trophées inutiles, puisqu'ils ne remédient à aucune des misères humaines. Plus le génie scientifique s'honore de ses succès, plus le génie social doit se trouver confus de n'avoir fait aucune invention utile au bonheur, et de voir, après trente siècles de corrections et de réformes, tous les fléaux plus enracinés que jamais; de voir la prétendue science dénoncée par ses oracles mêmes, par le patriarche de la philosophie moderne, Voltaire, qui, à l'aspect de ce gouffre de controverse appelé sciences politiques et morales, s'écrie amèrement : l'esprit humain est perdu dans le dédale, ses prétendues lumières ne sont que d'épaisses ténèbres :

Montrez l'Homme à mes yeux; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi je cherche à pénétrer;
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature!

Ce mystère dont Voltaire confessait l'obscurité, est-il mieux connu aujourd'hui? Que nous a-t-on appris sur l'Homme et sur ses destinées sociales? Quatre sciences prétendent nous expliquer l'énigme : l'une, appelée *Idéologie*, ne s'occupe que de la superficie du problème; elle se perd dans des accessoires et des subtilités sur l'analyse de la pensée, puis elle oublie d'étudier le but de nos âmes, le but de l'Attraction passionnelle.

Ces prétendus analystes de l'Homme n'ont pas encore fait le premier pas dans la carrière; ils n'ont pas analysé les douze passions radicales et leurs trois buts ou foyers d'attraction. Faut-il s'étonner, d'après cela, qu'ils n'aient rien découvert sur le destin des passions, et que Voltaire les dénonce à eux-mêmes en déclarant qu'il ne voit *qu'une épaisse nuit* dans leurs théories sur l'Homme et l'état social; théories dont Condillac dit avec tant de raison :

« Quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y a qu'un » moyen de remettre l'ordre dans la faculté de penser ; » c'est d'oublier tout ce que nous avons appris ? »

Trois autres sciences, la Politique, le Moralisme et l'Economisme, prétendent aussi nous expliquer nos destinées : analysons ces sciences.

La Politique et l'Économisme sont des théories subversives de la destinée, puisqu'elles nous excitent à croupir apathiquement dans l'industrie morcelée, ou état civilisé et barbare (3e. lymbe obscure, 33), au lieu de faire effort pour atteindre à notre véritable destin, qui est l'industrie sociétaire.

Une quatrième science philosophique, le Moralisme, qui se vante aussi d'étudier l'Homme, a fait tout le contraire ; la morale n'a étudié que l'art de dénaturer l'homme, d'étouffer les ressorts de l'âme ou *attractions passionnelles*, sous prétexte qu'elles ne conviennent pas à l'ordre civilisé et barbare : il fallait, au contraire, découvrir l'issue de cet ordre civilisé et barbare, antipathique avec les attractions passionnelles qui tendent à l'unité, à l'Association domestique-agricole.

Ces quatre sciences incertaines vantent l'industrie morcelée, pour se dispenser d'inventer la sociétaire. Après avoir ainsi esquivé leur tâche, et nous avoir égarés depuis trois mille ans, elles devaient finir comme les anarchistes qui leurrent les peuples, font entrevoir une lueur de bien-être, et finissent par se déchirer entre eux.

Tel est aujourd'hui le sort des sciences philosophiques : on les voit s'immoler comme les partis révolutionnaires ; l'une des plus accréditées, *la Morale*, a été récemment écrasée par une secte de nouveaux savants nommés *Économistes* : ceux-ci ont envahi la faveur, en produisant des

dogmes favorables à l'amour des richesses que la morale conseillait de *jeter dans le sein des mers avides*. Les Économistes, en se rangeant sous la bannière du luxe, en cédant au premier vœu de l'attraction, étaient assurés de terrasser la morale, qui veut qu'on méprise les richesses parce qu'elle ne sait pas nous les procurer; semblable au renard de la fable qui trouve les raisins trop verts parce qu'il ne peut y atteindre.

Quel avantage a obtenu la Civilisation, en changeant de bannière, en désertant celle des moralistes pour se ranger sous celle des économistes? Ceux-ci, à la vérité, nous permettent d'aimer les richesses, mais ils ne nous les donnent pas; au contraire, l'influence de leurs dogmes n'a servi qu'à doubler la masse des impôts et des armées, accroître l'indigence, la fourberie et tous les fléaux: en matériel, la dévastation des forêts; en politique, les vexations du monopole, soit maritime, soit corporatif: est-il de vice qu'on n'ait vu s'envenimer par l'intervention de ces fâcheux Esculapes!

On peut donc dire de la Civilisation abandonnant la Morale pour se rallier à l'Economisme:

Indicit in Scyllam, dum vult vitare Charybdim.

Dans cette fluctuation de systèmes, la Civilisation est comme le malade qui essaie toutes les positions pour trouver quelque soulagement. Elle accueille tous les charlatans qui savent en style pompeux la flatter d'un rétablissement, et qui en promettant la nouveauté, ne font naître que de nouvelles calamités.

En dénonçant les sciences trompeuses, rendons justice à ceux de leurs auteurs qui n'ont été égarés que par illusion philantropique; distinguons-les des jongleurs scientifiques: ce sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Distinction des Sophistes en Expectants et Obscurants.

C'est un rôle désagréable que celui d'accusateur; aussi l'ai-je renvoyé aux arbitres de la science (110). On peut bien en croire une secte qui se dénonce elle-même : il serait inconvenant à un inconnu tel que moi, de briser tant d'idoles dignes de culte sous le rapport de l'éloquence, mais dignes de pitié quant aux doctrines sans cesse confondues par l'expérience, et souvent par le désaveu des auteurs mêmes. Les plus célèbres d'entre eux foudroient sans pitié la Philosophie, appelée par Voltaire, *une épaisse nuit*, et la Civilisation nommée par Montesquieu, *une maladie de langueur*.

C'est donc à eux le comble de l'inconséquence, que de vouloir perfectionner la Civilisation, qui dans toutes ses phases n'engendre toujours que les sept fléaux lymbiques,

1. Indigence.
2. Fourberie.
3. Oppression.
4. Carnage.
5. Intempéries outrées.
6. Maladies provoquées.
7. Cercle vicieux.

$\bowtie$ X Egoïsme général.
Y Duplicité d'action sociale.

L'unique tâche du génie social était de chercher l'issue de la Civilisation, et non pas de la perfectionner. Cette recherche n'aurait pas été différée un instant, si les philosophes avaient suivi la voie des découvertes, *l'exploration générale;* règle dont ils n'ont tenu aucun cas, puisqu'après tant de controverses, on trouve une foule de sciences encore vierges; l'Association domestique,

l'Attraction passionnelle et beaucoup d'autres qui seront successivement désignées, entre autres celle de l'Analogie universelle.

Si le genre humain était arrivé à quelque bien, s'il avait extirpé au moins en partie les sept fléaux, on serait peut-être excusable de laisser en arrière plusieurs sciences; mais l'accroissement de misères ne devait-il pas stimuler aux tentatives d'invention, et faire pressentir que si l'humanité a pu parcourir quatre échelons sociaux, elle pourra en découvrir un 5e., un 6e., un 7e., qui seront peut-être les voies de ce bonheur si vainement cherché en Civilisation, où sur vingt familles prises au hasard, il en est dix-neuf qui sont aux expédients pour se procurer le nécessaire; tandis que la vingtième, enviée de toutes les autres, n'est point satisfaite de son sort, et semble n'exister que pour éveiller chez ses rivaux l'idée du bonheur, sans le goûter elle-même.

Si l'on considère que cet état de privation générale est le fruit de cent mille systèmes sociaux, peut-on croire à la bonne foi de ceux qui ont amoncelé ce fatras de dogmes? et ne doit-on pas distinguer leurs auteurs en deux classes au moins, dont l'une se compose de charlatans et l'autre de dupes? car on ne peut moins faire que de considérer comme dupes, ceux qui ont cru que la Civilisation était destinée de l'Homme, et qu'il fallait la perfectionner au lieu de chercher à en sortir.

Distinguons donc ceux qui, d'accord avec les Montesquieu, les Rousseau, les Voltaire, ont suspecté la Philosophie et la Civilisation. Nous nommerons Sophistes *Expectants* tous ces écrivains qui ont, depuis Socrate, invoqué une lumière qu'ils avouaient ne pouvoir trouver dans leur science; et nous désignerons sous le titre de

Sophistes *Obscurants*, tous ces jongleurs qui vantent leur orviétan de perfectibilité, quoique bien convaincus de son impuissance.

On peut reconnaître une classe d'Obscurants très-excusables; celle des hommes qui s'alarment avant examen, et craignent qu'une invention ne puisse devenir un levier dangereux entre les mains des agitateurs. Une telle opinion est louable sauf vérification des dontes : mais sous le titre d'Obscurants Philosophiques, je ne désigne ici que les orgueilleux qui ont pour devise, *nil sub sole novum*, et prétendent qu'il ne reste rien à découvrir, que leur science *a perfectibilisé toutes les perfectibilités perfectibles*.

Cette distinction des Philosophes en *Expectants* et *Obscurants*, laisse à chacun des chances de justification. L'on est disculpé en se rangeant dans la classe des expectants qui attendent la lumière, et condamnent les quatre sciences qu'on a l'indulgence de nommer incertaines, quand elles mériteraient tout au moins le nom de trompeuses. Quel autre nom donner,

A la Métaphysique moderne qui crée les sectes de Matérialisme et d'Athéisme, et jette le génie dans un cul de sac scientifique en l'arrêtant à la controverse d'idéologie qui ne conduit à aucun résultat d'utilité; tandis que l'étude de l'Attraction, tâche spéciale des Métaphysiciens, aurait conduit en peu d'années à la découverte des lois d'harmonie passionnelle;

A la Politique qui vante les droits de l'Homme et ne garantit pas le premier droit, le seul utile, qui est le droit au travail, droit dont l'admission aurait suffi à faire suspecter la Civilisation qui ne peut ni le reconnaître, ni le concéder;

A l'Économisme, qui promettant aux nations des richesses, n'enseigne que l'art d'enrichir les traitants et sangsues, doubler les impôts, dévorer l'avenir par les emprunts fiscaux, et négliger toute recherche sur l'Association domestique, base de l'économie.

Au Moralisme, qui après avoir prêché deux mille ans le mépris des richesses et l'amour de la vérité, a tout récemment accédé à prôner le système commercial civilisé, banqueroute, usure, agiotage et libre fourberie?

Telles sont les quatre sciences qui dirigent le monde social, ou plutôt qui l'égarent depuis vingt-cinq siècles. Elles sont déjà suspectes aux révolutionnaires mêmes qu'elles ont élevés : Bonaparte les élimina en masse de l'Institut, et ce fut peut-être l'acte le plus sensé de son règne. Mais au lieu de se borner à les flétrir, il aurait dû proposer les études qu'elles ont négligées. Elles devaient, de leur propre aveu, étudier l'*Homme, l'Univers et Dieu;* elles n'en ont rien fait; je le prouverai dans le cours de ces prolégomènes.

L'Homme, l'Univers et Dieu! C'est, répliquera-t-on, une étude portée à la perfection par nos Idéologues et Métaphysiciens modernes. Rien de plus faux; ils n'ont pas même abordé le sujet, car ils n'ont traité ces trois énigmes qu'en simple et non en composé. Aussi leurs torrents de lumières sur les trois problèmes ne sont-ils que des torrents d'erreurs, que l'épaisse nuit dont se plaint Voltaire.

Mais nul n'a, ce me semble, aussi bien défini l'obscurité que Condillac, dont il est à propos d'insérer ici un paragraphe, bien humiliant pour les prétentions des modernes. Voyons à quelle valeur il réduit les trophées de cette raison et de son prétendu perfectionnement. Je

transcris littéralement son opinion, et j'y intercale quelques parenthèses.

« Au lieu d'observer, dit Condillac, les choses que » nous voulions connaître » (entre autres le but des passions), « nous avons voulu les imaginer : de supposition » en supposition fausse, nous nous sommes égarés parmi » une multitude d'erreurs ; *et ces erreurs étant devenues* » *des préjugés, nous les avons prises pour des prin-* » *cipes :* » (notamment l'erreur qui, envisageant la Civilisation comme terme des destinées, veut subordonner les passions aux convenances de cette société, les mutiler et dénaturer ; au lieu de chercher une autre société adaptée au vœu des passions, qui toutes sans exception tendent à l'Association industrielle, à l'Association par Séries contrastées, rivalisées, engrenées.)

Condillac : « Nous nous sommes donc égarés de plus » en plus ; alors nous n'avons su raisonner que d'après » les mauvaises habitudes que nous avions contractées. » (Entre autres l'habitude du régime civilisé, barbare et sauvage, qui n'est que notre destinée transitoire, mais qui est devenue habitude contractée.)

Condillac : « L'art d'abuser des mots sans les bien en- » tendre a été pour nous l'art de raisonner. » Témoins les mots *bonheur, liberté, vertu, morale, destinée, nature, équilibre, saines doctrines* et autres verbiages par lesquels nos théories contradictoires nous conduisent toutes à l'opposé du but qu'elles se proposent. Toujours aux sept fléaux lymbiques (51), au lieu des sept bienfaits (53).

Condillac. « Quand les choses en sont venues à ce » point, quand les erreurs se sont ainsi accumulées, il n'y » a qu'un moyen de remettre l'ordre dans la faculté de

» penser; c'est *d'oublier tout ce que nous avons appris,* » de reprendre nos idées à leur origine, et de refaire, » dit Bacon, l'entendement humain.

» Ce moyen est d'autant plus difficile qu'on se croit » plus instruit : aussi des ouvrages où les sciences se- » raient traitées avec une grande netteté, une grande » précision, ne seraient-ils pas à la portée de tout le » monde. Ceux qui n'auraient rien étudié, les enten- » draient mieux que ceux qui ont fait de grandes études, » et surtout que ceux qui ont beaucoup écrit. »

Voilà la Philosophie et ses jactances de perfectibilité condamnées par un homme dont elle vante le discernement, la rectitude : c'est un des oracles de l'entendement humain qui nous apprend que cet entendement est faussé, « que ceux qui ont beaucoup étudié, beaucoup » écrit, n'entendront rien à des sciences traitées avec une » grande précision, » (comme le sera la doctrine de l'Association et de l'Attraction, qui assurément sera bien précise et positive, car elle s'étaiera sans cesse des oracles de l'expérience et de vérifications arithmétiques.)

Il est précieux qu'un des aigles de la science en vogue, de l'Idéologie, ait si bien défini le faux jugement de cette controverse, plus le vice de ses méthodes, la nécessité de les oublier, de se défaire des impressions philosophiques, pour procéder à l'étude de la Nature et de l'Homme.

Cette critique des lumières modernes semblerait inconvenante dans la bouche d'un intrus tel que moi; les Philosophes ne manqueraient pas d'y répondre en termes dédaigneux : je dois donc m'étayer de leurs propres arrêts. Voilà leur condamnation prononcée par un de leurs coryphées : il semble avoir écrit ce paragraphe tout

exprès pour confondre les détracteurs qui repoussent la théorie et même l'idée d'Association, parce qu'elle ne s'accorde pas avec *ces préjugés qu'ils ont pris pour des principes*, et parce qu'elle satisfait aux préceptes de Condillac, *en reprenant les idées à leur origine, en oubliant tout ce qui a été enseigné sur les passions* dont on est réduit à dire, après trois mille ans de vaines théories :

Montrez l'Homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer, etc.

Les citations précédentes motivent assez la distinction d'*Expectants* et d'*Obscurants* (ou illusionnels), que je viens d'établir : il est évident que tous les philosophes respectables du siècle passé se sont rangés dans la catégorie des expectants : les Montesquieu, les Rousseau, les Voltaire, les Condillac, s'indignent de cet état de crétinisme dont le génie social semble frappé. Ils pressentent la découverte qui doit lever la cataracte au monde social et l'élever à la destinée heureuse. Tous ces grands hommes confessent la vanité de leur science, et l'égarement de cette raison qu'ils ont prétendu perfectionner. Tous avouent « que leurs bibliothèques philosophiques » ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et » d'erreurs (110). »

Il n'est que trop vrai : depuis vingt-cinq siècles qu'existent les sciences politiques et morales, elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité ; elles n'ont servi qu'à augmenter la malice humaine en raison du raffinement scientifique, à reproduire l'indigence, les perfidies et tous les fléaux sous diverses formes. Après tant d'essais désastreux pour améliorer la Civilisation, il ne reste aux sophistes que la confusion et le désespoir : le problème du bonheur public est un écueil insurmontable pour

eux ; et le seul aspect des indigents qui fourmillent dans les cités, ne démontre-t-il pas que les torrents de lumières philosophiques ne sont que des torrents de ténèbres ?

Cependant une inquiétude universelle atteste que le genre humain n'est point arrivé au but où la nature veut le conduire ; et cette inquiétude semble présager quelque grand événement qui changera notre sort. Les nations harassées par le malheur, s'attachent avidement à toute rêverie politique ou religieuse qui leur fait entrevoir une lueur de bien-être ; elles ressemblent à un malade désespéré qui compte sur une miraculeuse guérison. La nature souffle à l'oreille du genre humain qu'il est réservé à un bonheur dont il ignore les routes, et qu'une découverte merveilleuse viendra tout à coup dissiper les ténèbres de la Civilisation.

La raison, quelqu'étalage qu'elle fasse de ses progrès, n'a rien fait pour le bonheur, tant qu'elle n'a pas procuré à l'homme social cette fortune qui est l'objet de tous les vœux : et j'entends par FORTUNE SOCIALE, une opulence graduée qui mette à l'abri du besoin les hommes les moins riches, et qui leur assure au moins pour *minimum*, le sort que nous nommons MÉDIOCRITÉ BOURGEOISE.

S'il est incontestable que les richesses sont pour l'homme social la première source de bonheur, après la santé, cette raison qui n'a pas su nous procurer la richesse relative ou aisance graduée, n'a donc produit dans ses pompeuses théories que des verbiages inutiles qui n'atteignent aucun but ; et la découverte que j'annonce ne serait, comme les sciences politiques et morales, qu'un nouvel opprobre pour la raison, si elle ne devait nous donner que de la science et toujours de la science, sans

nous donner les richesses qui nous sont nécessaires avant la science.

L'ordre sociétaire va remplir ce vœu des nations, en assurant à chacun l'opulence graduée, objet de tous les désirs : quant à la Civilisation d'où nous allons sortir, loin d'être la destinée industrielle de l'Homme, elle n'est qu'un fléau passager dont la plupart des globes sont affligés durant leurs premiers âges; elle est pour le genre humain une maladie temporaire, comme la dentition pour l'enfance; elle s'est prolongée deux mille cinq cents ans de trop, par l'inadvertance ou l'orgueil des sophistes qui ont dédaigné toute étude sur l'Association et l'Attraction; enfin les sociétés Sauvage, Patriarcale, Barbare et Civilisée ne sont (on en verra les preuves), que des sentiers de ronces, des échelons (voyez le tableau 33), pour s'élever à l'état sociétaire qui est la destinée de l'Homme, et hors duquel tous les efforts des meilleurs princes ne peuvent aucunement remédier aux malheurs des peuples.

C'est donc en vain, Philosophes, que vous auriez amoncelé des bibliothèques pour chercher le bonheur, tant qu'on n'aurait pas extirpé la souche de tous les malheurs sociaux, *le morcellement industriel* ou travail incohérent qui est l'antipode des vues de Dieu. Vous vous plaignez que la nature vous refuse la connaissance de ses lois : eh! si vous n'avez pu jusqu'à ce jour les découvrir, que tardez-vous à reconnaître l'insuffisance de vos méthodes et en chercher de nouvelles? Ou la nature ne veut pas le bonheur des hommes, ou vos méthodes sont réprouvées de la nature, puisqu'elles n'ont pu lui arracher ce secret que vous poursuivez. Voyez-vous qu'elle soit rebelle aux efforts des physiciens comme aux vôtres? Non, parce qu'ils étudient ses lois, au lieu de lui en dicter; et

vous n'étudiez que l'art d'étouffer la voix de la nature, d'étouffer l'Attraction qui est interprète de ses vues, puisqu'elle conduit en tout sens à l'Association domestique-agricole.

Aussi, quel contraste entre vos bévues et les succès des sciences fixes ! Chaque jour vous ajoutez des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs ; tandis qu'on voit chaque jour les sciences physiques avancer dans les routes de la vérité, et répandre sur l'âge moderne un lustre égal à l'opprobre qu'ont répandu sur lui les visions régénératrices des sophistes.

Répétons que cette remontrance n'a d'autre but que de les sauver d'une nouvelle erreur, les garantir de l'orgueil moderne ou prétention de perfectionner la Civilisation, et les ramener à l'opinion *expectante* des grands hommes du dernier siècle, qui tous ont espéré une issue du labyrinthe civilisé. Toute opinion qui tend à nous y engouffrer, est dès à présent la voix de l'obscurantisme. Réfléchissez-y, écrivains qui déclamez contre les Obscurants : voici la pierre de touche qui fera discerner les vrais amis des lumières et du progrès social. Quand la théorie sociétaire est découverte, ceux qui s'obstineraient à voir le bien dans le morcellement industriel, ne seraient-ils pas les vrais apôtres de l'obscurantisme ?

CHAPITRE III.

Les Préceptes philosophiques méconnus par la Science même.

En voyant la Philosophie si soigneuse d'assigner des devoirs à chacun, même aux souverains, comment se fait-il que personne n'ait jamais songé à la rappeler aux siens et la sommer de les remplir ?

Je n'ai pas dressé le tableau de ces devoirs; mais je vais indiquer seulement douze aphorismes des philosophes, qui tous les admettent pour règle et n'en veulent suivre aucun.

Observons que ce ne sont pas des devoirs de morale dont chacun, Philosophe ou autre, est habitué à s'affranchir : je ne citerai ici que douze devoirs *d'étude méthodique*, et par conséquent obligatoires pour les savants, s'il est vrai qu'ils cherchent la vérité et que leurs préceptes soient des routes de vérité. Examinons-en douze seulement, dont chacun, s'il eût été observé, aurait conduit la Philosophie à de grandes découvertes.

1°. *Explorer en entier le domaine de la science, et croire qu'il n'y a rien de fait, tant qu'il reste quelque chose à faire.* Or, tout reste à faire en mécanique sociale, puisqu'on n'est parvenu qu'à aggraver le mal, qu'à envenimer les sept fléaux lymbiques (51).

A ces fléaux se rattachent tous ceux dont on peut faire l'énumération. Loin d'y apporter aucun remède, on les aggrave ; témoin le sixième, MALADIES PROVOQUÉES. Loin de purger le globe de la peste par des quarantaines, des desséchements et autres préservatifs, on a tout récemment fait éclore deux pestes nouvelles, la Fièvre Jaune et le Typhus; et chacun s'accorde à protéger les Barbares qui répandent partout l'ancienne peste.

Quant aux problèmes de cure politique, tels que l'extirpation de l'indigence, on est sur ce point aussi peu avancé qu'au premier jour : et pour preuve, l'état le plus riche, l'Angleterre qui a poussé au suprême degré les raffinements d'Economisme, est jonchée de misérables, malgré la taxe de 150 millions pour les pauvres. La seule capitale d'Angleterre, Londres, contient 106,000 men-

diants, vagabonds et gens sans aveu. Voilà le bonheur de la région qui pressure les autres par des monopoles et privilèges commerciaux.

Dans cet état d'infirmité politique, peut-on croire *qu'il y ait quelque chose de fait*, quand *tout reste à faire* sur le problème de l'Indigence comme sur tous les autres (31), et quand on laisse en arrière des sciences intactes, comme l'Association domestique, l'Attraction passionnelle, et tant d'autres branches d'études qui pourraient bien être le point où gît le remède?

2°. *Consulter l'expérience et la prendre pour guide.* Elle dépose que la Civilisation éprouvée en tout sens depuis trois mille ans, n'aboutit qu'à reproduire les mêmes abus sous diverses formes. Il n'y a donc de salut à espérer que dans l'issue de la Civilisation, dans la recherche d'une société moins vicieuse. Et si le genre humain en a parcouru déjà cinq, savoir: 1re. Eden ou Primitive; 2e. Sauvagerie; 3e. Patriarcat; 4e. Barbarie; 5e. Civilisation, il est à présumer (il faut le redire cent fois), qu'il en peut découvrir et parcourir une 6e., une 7e., une 8e., dont il fallait proposer et tenter la recherche; devoir que n'a jamais rempli la Philosophie qui, au contraire, a vanté les mœurs infâmes des civilisés, comme terme ultérieur des destins sociaux.

3°. *Aller du connu à l'inconnu par analogie.* Le connu nous apprend que Dieu fait des codes sociaux pour des créatures supérieures à nous, comme les astres; qu'il en fait pour des êtres inférieurs à nous, comme les insectes, abeilles, guêpes, etc.: d'où l'on peut inférer, par analogie, qu'il a fait un code social pour l'Homme, créature moyenne entre les astres et les insectes, et que les besoins *sociaux* de l'humanité ne peuvent pas avoir été oubliés par un

Créateur qui a pourvu aux besoins *sociaux* des insectes subordonnés à l'Homme. Dans le cas où Dieu y aurait manqué, sa providence ne serait que partielle et non pas universelle. Mais s'il y a pourvu, c'est notre raison qui est en défaut d'investigation, et qui devait, pour découvrir le code social divin, ALLER DU CONNU A L'INCONNU, et chercher ce code industriel dans l'étude de l'Attraction, seul interprète connu et permanent entre Dieu et les créatures.

4°. *Procéder par analyse et synthèse.* Eh! sur quel sujet? L'analogie nous dit que c'est sur l'Attraction passionnelle, qui seule révèle des lois d'harmonie sociale aux astres comme aux insectes. L'Attraction est donc, selon l'analogie, l'interprète choisi pour révéler aux hommes une loi sociale divine; et ils doivent procéder au calcul analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle, pour en déduire le régime d'harmonie sociale auquel Dieu veut les conduire. L'observance de ce principe aurait conduit à analyser les douze passions, au lieu de perdre le temps à les décrier avant de connaître leur but. De l'analyse on aurait passé à la synthèse, qui aurait enseigné le mécanisme des *Séries contrastées, rivalisées, engrenées,* vœu commun de toutes les passions.

5°. *Ne pas croire la Nature bornée aux moyens à nous connus.* Il fallait donc se garder de croire que le génie social de Dieu fût borné à quatre sociétés mensongères et sanguinaires que nous voyons sur la terre, ni qu'il manquât de moyens *inconnus*, pour opérer tels effets qui nous semblent impossibles, comme l'Association industrielle des masses d'inégaux, d'où naîtraient de si énormes bénéfices; association dont la théorie enfin découverte, confond cette philosophie qui crie à l'impossibilité, dès

qu'elle échoue avec les *moyens connus*. Elle sème le découragement, malgré l'avis des hommes sages qui veulent qu'on cherche et qu'on espère l'*invention des moyens inconnus;* témoin *De Laplace,* qui confesse l'insuffisance des lumières actuelles, en disant : « s'il existe des vérités » qui nous paraissent détachées les unes des autres, c'est » que nous ignorons le lien qui les réunit dans un tout. » Voilà un des Nestors de la science qui se range dans la classe des *Expectants :* ce lien qui réunit l'ensemble du système de la nature, va nous être connu : on trouvera sur ce sujet, des détails dans la grande note B, qui traite de l'Analogie universelle et du lien unitaire de l'Univers.

6°. *Simplifier les ressorts dans toute mécanique matérielle ou sociale.* De là résultait la nécessité de s'exercer sur le problème de l'Association domestique et industrielle qui élèverait souvent l'économie de bras et de matières aux neuf dixièmes, et qui donnerait pareille économie sur divers objets de consommation outrée, notamment sur le combustible devenu si précieux.

Au mépris de ce principe, l'ordre civilisé, loin de simplifier, complique toutes les relations au plus haut degré ; soit en régime domestique, où la réunion est la plus petite possible ; soit en régime commercial, où la fourberie élève le nombre d'agents parasites et les fraudes au plus haut degré ; soit en régime administratif, où l'on peut défier d'élever plus haut la complication judiciaire, fiscale, etc.

7°. *Se rallier à la vérité expérimentale,* n'admettre que la vérité confirmée par l'expérience. En vertu de ce principe la Philosophie devait proscrire le régime civilisé, où tout n'est que fausseté, notamment dans les branches les plus protégées, comme le système commercial, on

n'y trouve que fourberie et triomphe de la fraude. Au lieu de fléchir devant cette hydre de mensonge, la Philosophie devait en faire l'objet de ses attaques, et chercher à déterminer un régime de commerce véridique, et subordonné solidairement à la pratique de la vérité. Sans doute on n'y aurait pas réussi en spéculant sur les moyens *connus;* mais on verra dans cet ouvrage, qu'il existait pour atteindre à ce but, des moyens inconnus, et pourtant très-faciles à mettre en pratique. Leur découverte et leur introduction auraient conduit à la période sociale n°. 6, GARANTISME, qui est une des belles issues de Civilisation, et qui achemine rapidement à la période 7e., dite Association simple ou hongrée.

8°. *Se rallier à la nature*, c'est-à-dire spéculer sur les moyens de procurer à l'homme industrieux les biens et droits dont jouit le Sauvage, qui est l'homme le plus rapproché de la nature. Ces droits sont au nombre de sept, dont nous traiterons au chapitre suivant : on ne peut pas même accorder aux civilisés le premier des sept droits qui est *le droit de chasse*. En moins de trois ans ils anéantiraient le gibier, et par suite les insectes pulluleraient à un point effrayant.

Il en est des six autres droits naturels comme du premier; on ne peut en accorder aucun aux civilisés : il fallait donc, pour se rallier à la nature, déterminer ces sept droits, et déterminer en même temps un nouveau mécanisme social qui pût en garantir la jouissance aux nations industrieuses, ou tout au moins celle des quatre droits industriels, *chasse, pêche, cueillette, pâture.*

9°. *Garder que les erreurs devenues des préjugés, ne soient prises pour des principes.* Telle est la bévue sur laquelle reposent tous les systèmes philosophiques : leurs

principes ne sont fondés que sur des erreurs devenues préjugés ; témoin l'erreur qui suppose la Providence limitée et non universelle. De cette erreur naît un préjugé qui nous persuade que Dieu n'a pas songé à faire des lois sociales pour les humains comme pour les astres et les insectes ; ce préjugé, né chez les peuplades ignorantes, a acquis force de principe chez les peuples savants, dont tous les systèmes sociaux reposent sur la même erreur, sur l'hypothèse d'une Providence incomplète, partielle, insuffisante en législation industrielle, etc., etc., et se reposant de cette fonction sur la raison humaine.

Si on veut substituer à ces préjugés un principe sensé, il faut rétablir la hiérarchie des rangs ; accorder à Dieu le premier rang en direction du mouvement, et déterminer la raison humaine à se contenter du deuxième rang, en vertu de quoi elle doit se reconnaître subordonnée à Dieu ; et au lieu de faire des lois, au lieu d'envahir le plus noble des attributs de Dieu, elle doit modestement se livrer à la recherche des lois sociales qu'a dû faire un Créateur dont la Providence est universelle.

10°. *Observer les choses que nous voulons connaître, et non pas les imaginer.* Ce qu'il nous importe le plus de connaître, c'est l'Homme, ses passions, leur but, leur destinée sociale. Tant que nous voudrons imaginer cette destinée, nous ne la connaîtrons jamais : il faut, selon ce précepte de Condillac, la découvrir par observation, par analogie, et non par imagination.

Or, en observant *analogiquement* la Nature, nous voyons que toute harmonie sociale, depuis celle des planètes et étoiles fixes jusqu'à celle des abeilles et des castors, est révélée et dirigée par attraction : d'où il faut conclure que si l'Homme est destiné à l'harmonie sociale,

c'est dans l'étude de l'Attraction qu'il doit chercher les règles de cette harmonie, pour les substituer aux systèmes d'*imagination* composés par la Philosophie ; systèmes qui, en se refusant à observer la nature humaine par analyse de l'Attraction, et étudier le but social de l'Homme par synthèse de l'Attraction, n'ont répandu sur cette étude que l'épaisse nuit dont se plaint Voltaire, n'ont su qu'empirer la maladie de langueur dont se plaint Montesquieu, que prolonger le régime civilisé et barbare qui, en comprimant l'attraction, dénature l'Homme, l'enlève à sa destinée sociétaire, en fait un monstre dégoûtant de fourberie et de crimes, et réduit les observateurs sincères, comme J.-J. Rousseau, à s'écrier : « ce » ne sont pas là des hommes ; il y a quelque bouleverse» ment dont nous ne savons pas pénétrer la cause. »

11°. *Éviter de prendre pour raisonnement l'abus des mots qu'on n'entend pas.* On ne sait trop quels sont les mots dont nos sophistes entendent le sens ; témoin le mot *Nature*, auquel ils n'ont jamais rien compris, puisqu'ils ne veulent pas admettre dans la nature de l'Homme le seul ressort qui la dirige, l'Attraction dont ils refusent obstinément de faire aucune étude, quoiqu'ils se vantent d'étudier l'Homme.

On trouverait même déraison dans tous les sens qu'ils donnent aux mots controversés ; entre autres les mots *unité*, *vérité*, *vertu*, *liberté*, *droits de l'homme*, dont on ne déduit que des principes erronés et des abus de mots. On vante à un indigent le beau nom d'Homme Libre, les droits imprescriptibles du citoyen ; et il n'a ni la liberté de travailler et prendre part aux fonctions qu'on lui a enseignées, ni le droit de requérir l'admission à ce travail d'où dépend sa subsistance. Quand il est dépourvu de

chef de l'Univers, si nous ne participions pas au mode de révélation que Dieu emploie pour interpréter aux créatures les lois d'harmonie industrielle et sociale; ce mode est l'Attraction, seul agent connu de la Divinité : c'est donc du seul calcul de l'Attraction qu'il faut attendre ce secret de l'harmonie sociale que semble pressentir l'un des illustres modernes, en disant : « S'il existe des vérités qui » nous paraissent détachées les unes des autres, c'est » que nous ignorons le lien qui les réunit dans un tout. » (De Laplace.) Selon ce principe, si l'Homme est dans l'Univers un chaînon d'harmonie, s'il est destiné à s'assimiler aux harmonies connues et entrer en unité avec elles, il doit chercher *le lien qui les réunit dans un tout* et les identifie avec le système des passions humaines : ce lien, comme on le verra plus loin, est la synthèse de l'Attraction passionnée, calcul rigoureusement appliqué aux harmonies mathématique, planétaire, musicale et autres quelconques.

⋈ λ *Spéculer sur l'unité de système.* — Elle exige un régime social qui soit applicable aux Barbares et Sauvages comme aux Civilisés. Où peut-on voir l'unité, tant que la race humaine présente quatre sociétés antipathiques, inconciliables, et qui ne rivalisent que de misères et de fureurs? Pour étendre un régime quelconque aux Barbares et Sauvages et en même temps aux Civilisés, il n'était d'autre ressort à mettre en jeu que celui de l'Attraction, qui est la même chez tous les peuples et qui pourtant est bannie de toutes les conceptions philosophiques. Aussi sont-elles repoussées des Barbares et Sauvages qui adopteront avec transport l'Association ou régime attrayant, dès qu'ils en auront vu l'épreuve sur un village, et les résultats brillants, tels que triplement effectif

de richesse, joint à la propriété plus précieuse encore, d'amorce à l'industrie et métamorphose des travaux en plaisirs.

Je viens de passer en revue douze devoirs de cette Philosophie qui impose des devoirs à tout le monde et qui ne veut remplir aucun des siens, aucun de ceux qu'elle-même reconnaît pour règle de ses propres travaux. Il suffit, pour confondre ses systèmes, de rappeler à leurs auteurs et fauteurs ces douze devoirs (1) que je ne fixe pas arbitrairement, car ils sont extraits des dogmes de leurs plus fameux écrivains. Tous donnent ces préceptes pour boussoles de sagesse, pour guides à suivre dans les études : si la science les eût suivis, le genre humain aurait depuis longtemps réussi à trouver l'une des douze issues de lymbe sociale ou du chaos civilisé, barbare, patriarcal et sauvage.

CHAPITRE IV.

Des douze issues de Lymbes Obscures.

On a vu, au tableau (33), que les trois périodes

3e. Patriarcat,
4e. Barbarie,
5e. Civilisation,

sont des lymbes sociales d'un ordre inférieur aux deux périodes,

(1) Je dis douze devoirs, quoique j'en aie mentionné quatorze; mais les deux derniers, Y et X, sont désignés comme pivots ou foyers : or, on ne compte jamais les grands foyers en tableaux de mouvement, où ils sont ordinairement dualisés; l'un direct Y, l'autre inverse X.

2e. Sauvagisme,

6e. Garantisme :

celles-ci sont nommées Lymbes ambiguës, parce qu'elles rapprochent déjà l'Homme de sa destination; en effet :

L'état Sauvage, deuxième période, garantit à l'homme les sept droits de nature, dont aucun ne peut lui être accordé en Civilisation, pas même le premier, le droit de chasse. (On traitera de ces sept droits au chapitre suivant.)

L'état Garantisme, sixième période, assure à l'homme une foule de biens, qui déjà équivalent aux avantages dont il jouirait dans l'état Sauvage. Ces deux lymbes no. 2 et 6 forment donc un ordre distinct des trois autres; et j'ai dû, par cette raison, classer les cinq lymbes sociales en deux catégories: celle des Lymbes obscures ou abîmes d'infortune, qui sont les sociétés 3, 4, 5; et celles des Lymbes ambiguës ou sociétés 2 et 6, beaucoup moins malheureuses, moins éloignées des voies de la nature, qui veut le développement de nos douze passions.

Pour peu qu'on eût suivi les douze, ou partie des douze principes exposés au chapitre précédent, on serait arrivé facilement à une issue ascendante des trois Lymbes obscures, à une entrée en Garantisme (6e. période). Je compte pour rien les issues descendantes qui nous ramèneraient en Sauvagisme ou en Barbarie, comme il arriva des Clubs de 1793 qui étaient une issue descendante, un retour en Barbarie.

Notre but est d'avancer et non pas de rétrograder dans la carrière, comme l'ont fait tant de régions, entr'autres la capitale naturelle du globe, Constantinople, envahie par des tigres à figure humaine qu'on appelle Turcs.

Nous ne devons donc spéculer que sur les issues ascendantes qui nous auraient conduits en 6e., 7e. et 8e. pé-

riodes; il nous aurait suffi de découvrir une seule de ces douze issues : quoique je ne veuille pas encore en disserter, j'ai cru devoir en placer le tableau à la suite des douze principes qui y conduisent. Il faut de bonne heure habituer les lecteurs à reconnaître que la providence nous avait ménagé une foule de moyens pour sortir de la civilisation; et que nos méthodes scientifiques doivent être bien vicieuses, puisque, sur tant de voies de bonheur, elles n'ont pas su en découvrir une seule.

Tableau des douze issues de Lymbes obscures.

Sept voies de Génie:	*Conduisant*
1°. Le Doute méthodique, et par suite la contradiction systématique, ...	en diverses périodes.
2°. L'Exploration intégrale, et par suite l'écart absolu, . . .	*id.* *id.*
3°. L'Algèbre sociétaire ou calcul de la vérité supposée, ...	en 7e. et 8e. pér.
4°. L'Association agricole, ...	en 7e. période.
5°. L'Affranchissement gradué, .	en 7e. période.
6°. La Concurrence véridique et réductive, ...	en 6e. période.
7°. Le Garantisme successif, . .	en 6e. période.
Cinq voies de Contraintes:	
8°. La Perquisition forcée, . .	en diverses périodes.
9°. L'Affranchissement composé,	en 7e. période.
10°. La Conquête composée, . .	en 6e. période.
11°. Le Monopole composé, . . .	en 5e. 1/2 période.
12°. La Conquête simple intégrale,	en 5e. 1/2 période.
Y La Synthèse de l'Attraction,	en 8e. période.
✂ X La Foi intégrale en Dieu,	en 8e. période.

Il ne faut pas s'étonner que sur ces douze issues, Dieu nous ait ménagé cinq voies où l'on opère par la contrainte : il sait qu'elle est penchant dominant des civilisés; il a dû, en habile économe, en sage distributeur, utiliser ce ressort de contrainte qui est le seul révéré et employé dans la politique civilisée; or, la période civilisée étant celle qui commence à raisonner, et qui a l'instruction suffisante pour chercher les issues de lymbe, il a bien fallu lui en ménager d'assorties à son goût pour la contrainte : les cinq dernières sont de ce genre.

La plus plaisante et la plus expéditive des cinq aurait été la *perquisition forcée*. La réunion et consignation de tous les sophistes des quatre facultés, Métaphysique, Morale, Politique et Economique. On les aurait détenus comme les Cardinaux en conclave obligé; je ne dis pas en isolement individuel, mais en réclusion dans un vaste édifice, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert une société autre que la Civilisation. Ils se seraient ingéniés forcément, bien convaincus qu'il fallait des inventions et non des sophismes; et en moins de six mois ils auraient réussi, pour peu qu'ils eussent pris pour guide un seul des douze principes exposés au chapitre précédent : je dis *un seul*, et le quel que ce fût, car chacun des douze conduisait à quelqu'une des douze voies d'issue, et même à plusieurs.

Est-ce exagérer que de prétendre qu'on n'en a jamais suivi un seul? J'en vais choisir un pour point de comparaison; c'est le huitième, qui nous ordonne *de nous rallier à la nature*. Il n'est pas de principe si généralement admis, et pourtant il n'est sorte de platitudes et d'imbécilités qu'on ne nous conseille, sous prétexte de nous rallier à la nature. J'en vais citer entre cent mille, une qui a du moins l'avantage d'être bien écrite.

Ah! si d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
RAPPROCHONS-NOUS DE LA NATURE,
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles;
Réservons pour les tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux :
Ou dans le sein des mers avides
Jetons ces richesses perfides,
Unique élément de nos maux.

J. B. ROUSSEAU.

Excellent moyen de se rallier à la nature. Il faut jeter notre argent dans la mer, dans la rivière, ou bien le donner en entier aux églises, et nous laisser sans le sou pour nous affranchir d'une pauvreté dure! Les Moralistes répliqueront-ils qu'on ne doit pas prendre l'avis au pied de la lettre? En ce cas, quel usage faire de leurs livres, s'il ne faut pas y croire? Il y a, répondent-ils, assez de bonnes choses auxquelles on doit croire. Non, il n'y en a point, et pour preuve je donnerai trois analyses de Fénélon, prises au hasard dans le chef-d'œuvre de la Morale, dans le Télémaque. Tout y sera aussi complétement absurde que dans cette belle strophe de J.-B. Rousseau.

D'où naissent toutes ces aberrations? De ce qu'on n'a jamais obligé les écrivains à définir l'objet dont ils traitent. Aucun d'eux ne sait ce que c'est que la nature intentionnelle de l'homme, qui va être expliquée au chapitre suivant. Tant qu'on ne les oblige pas à définir exactement cette nature, doit-on s'étonner qu'ils nous débitent mille sornettes risibles, sous prétexte de nous rallier à la nature; qu'ils conseillent aux riches de jeter leur argent par les fenêtres, et mille autres folies, comme les lois de Mentor à Salente, où il ordonne d'arracher les vignes,

supprimer les ragoûts, habiller d'étoffe rose les charbonniers, forgerons et gens de 5e. classe, partager les terres (loi agraire) : ces rêveries morales tombent à plat devant l'analyse de l'Attraction ou nature passionnelle. Son premier but étant le luxe ou richesse, nous devons, pour nous rapprocher de la nature, acquérir de grandes richesses, les conserver et utiliser, au lieu de les jeter dans les mers avides.

Lorsqu'on voit nos écrivains si peu instruits sur la nature humaine, sur les ressorts et buts de l'Attraction, ignorer même l'alphabet de la science, doit-on s'étonner que l'âge moderne ait manqué en plein les douze issues de lymbe ou voie d'avénement au but de la nature et des passions? C'est donc à nous une étrange duperie que de nous confier sans réserve, n'imposer aucun devoir, ne tracer aucune marche à ces quatre sciences incertaines, Métaphysique, Politique, Morale, Économisme, qui, pour se dispenser de recherches sur les destins sociaux, prétendent qu'il ne reste rien à découvrir au delà du mécanisme civilisé, barbare et sauvage, et que ces trois sociétés mensongères et sanguinaires sont la suprême perfectibilité.

Lequel est le plus coupable dans cette circonstance, ou des sophistes qui dupent le genre humain et le frustrent de découvertes pour s'en éviter la peine, ou du genre humain qui se laisse débonnairement mystifier par eux sans les rappeler à l'observance de leurs devoirs, à la pratique des douze préceptes que j'ai cités plus haut, et de tant d'autres qui, de leur propre aveu, sont la voie des découvertes?

Il est des erreurs qui ne compromettent qu'un seul parti; mais ici la lésion est pour tous deux, pour les Phi-

losophes comme pour la Civilisation. C'est une complication de duperies dont il convient de donner l'analyse : on peut les rapporter à quatre principales :

1°. La Civilisation, dupe des Philosophes ;

2°. La Civilisation, dupe d'elle-même ;

3°. Les Philosophes, dupes de la Civilisation ;

4°. Les Philosophes, dupes d'eux-mêmes ;

⋈ Les Philosophes et la Civilisation dupes du préjugé.

1°. *La Civilisation, dupe des Philosophes* bons et mauvais : *dupe des bons,* par leur impéritie qu'ils avouent eux-mêmes (110), sans provoquer aucune recherche qui puisse conduire aux découvertes.

Dupe des mauvais, par leur effronterie à promettre la perfectibilité de civilisation perfectible, pour faire un trafic de romans politiques, dont ils savent qu'on n'obtiendra, en dernière analyse, que les sept fléaux (51) inséparables du régime civilisé ; entre autres l'indigence, tellement inhérente à cet ordre, qu'il n'a pas même la propriété d'assurer sa subsistance par approvisionnement anticipé pour deux années.

2°. *La Civilisation dupe d'elle-même* en protégeant des charlataneries qui sont condamnées par leurs auteurs, et en tolérant l'apathie spéculative de ses savants, qui trouvant dans le sophisme une carrière plus ou moins lucrative, laissent dans l'oubli les sciences intactes, comme l'Attraction et l'Association où réside la théorie des destinées.

3°. *Les Philosophes dupes de la Civilisation,* qui les réduit spéculativement à la médiocrité. Considérés comme beaux esprits, elle doit les appauvrir pour les forcer au travail, et pour en obtenir des récoltes oratoires qu'ils négligent dès qu'ils parviennent à la fortune. Considérés

comme sophistes, elle doit les appauvrir pour comprimer leur penchant aux intrigues politiques. Avilis par cet ordre de choses, ils devraient être moins empressés de prôner la Civilisation qui a pour système de les tenir dans une médiocrité voisine du besoin : je leur en ferai plus au long le reproche dans l'intermède qui va suivre.

4°. *Les Philosophes dupes d'eux-mêmes*, en ce que, pour prolonger la durée de l'état civilisé et barbare qui les avilit, ils ont manqué la recherche et la découverte de l'ordre sociétaire dans lequel tous les savants et artistes nageraient dans l'opulence, ainsi qu'il sera démontré à l'article des récompenses de huitième période (intermède). Au lieu de rechercher cette moisson de gloire et de richesses, ils ont persisté dans une carrière épuisée, qui fut autrefois un sentier de roses pour les Platon et les Aristote ; mais qui n'est plus qu'un chemin de ronces pour leurs successeurs, déconsidérés, suspects, et réduits au trafic de systèmes et de bel esprit.

✂ *La Philosophie et la Civilisation, dupes du préjugé*, pour avoir cru qu'il existait des voiles d'airain là où il suffisait d'oser pour réussir. On pouvait arriver aux divers échelons de destinée heureuse par douze voies de genre dont nous avons donné ci-dessus le tableau : et sur ces douze genres il en est un, le Garantisme successif, qui contenait douze voies d'espèce, douze garanties sociales dont on n'a pas su découvrir une seule, parce qu'on n'a jamais voulu mettre en pratique les douze principes du chapitre précédent, ni aucun des douze isolément. Il semble que les modernes aient adopté un plan d'escobarderie préméditée et d'anomalie méthodique : ils posent une foule d'excellents principes et s'accordent à n'en pas suivre un seul.

Après avoir manqué tant d'issues du dédale, tant de moyens de fortune pour l'humanité entière, comme pour les savants, peut-on nier que chaque parti ne soit dupe des autres et dupe de lui-même? L'analyse de ces bévues serait bien humiliante si le remède n'en était pas découvert : nous le possédons enfin. J'ai fait connaître les principes qui devaient nous diriger dans cette recherche; nous allons en faire deux applications : l'une *intrà-civilisée*, ou adaptée aux questions qui ont le plus occupé la génération présente; l'autre *ultrà-civilisée*, ou adaptée aux branches d'étude que le préjugé nous a fait dédaigner. Ces deux applications seront le sujet des 2e. et 3e. notices.

Nota. On trouve dans la première notice et surtout dans le chapitre 5e., des phrases dogmatiques répétées jusqu'à satiété, entre autres sur les sept sujets suivants :

1. Oubli de chercher les issues de Civilisation.
2. Nécessité d'un code social composé et révélé par Dieu.
3. Doutes des grands hommes sur la philosophie.
4. Prééminence de la raison divine sur la raison humaine.
5. Décadence sociale et progrès des germes de mal.
6. Refus du travail, premier des droits de l'homme.
7. Induction tirée des sciences actuelles sur la nécessité d'étudier l'attraction.

✂ Unité du mode de révélation entre la Divinité et les créatures.

Ces redites sont bien multipliées sans doute : je les ai jugées nécessaires et n'ai pas voulu les sacrifier au style; elles ne sont point *redondances*, mais *pléonasmes obligés* dans un ouvrage où on ne doit chercher que de l'invention, de la méthode, et non de la rhétorique.

Lorsqu'un globe s'est obstiné 2500 ans dans une erreur, il faut lui répéter 2500 fois sa sottise et son acte d'accusation. Les têtes civilisées sont si obstruées de préjugés, que la vérité n'y peut entrer qu'à grands coups de massue. Je redirai souvent que l'éloquence et le bel esprit courent les rues, et n'ont rien fait pour le bonheur social. Il faut un dénouement, une issue du labyrinthe : il faut convaincre quelqu'un des 4000 candidats qui peuvent fonder l'Association. Laissons donc le bel esprit et le beau style, et procédons comme en mathématiques, où on ne craint pas de rappeler vingt et trente fois le même théorème pour habituer l'étudiant à n'en dévier jamais.

CIS-MÉDIANTE.

Aux Amis de l'Utile.

Parmi les bienfaits du régime sociétaire, il en est de si précieux, qu'il convient de les détacher du corps de l'ouvrage, et de les présenter par forme d'entr'acte, pour récréer le lecteur et soutenir l'attention. J'en indiquerai de cette espèce dans les médiantes; celle-ci sera pour l'utile, une autre pour l'agréable.

Dans la classe de l'utile je choisis trois sujets, la Quarantaine, les Routes et le Cadastre.

1°. La Quarantaine: elle devient universelle dès que l'ordre sociétaire est organisé. Elle s'exécute combinément et simultanément dans tous les cantons du globe, et en deux ou trois ans elle extirpe toutes les maladies accidentelles, comme virus pestilentiel, psorique, syphilitique, variolique, etc. Ces fléaux une fois bannis ne renaîtront plus, parce que l'Association joindra aux correctifs les préservatifs, entre autres l'aisance et la propreté générale du peuple et des animaux domestiques.

« Et les médecins, réplique-t-on, comment accueilleront-ils ce » fâcheux augure? quoi, plus de maladies syphilitiques, psoriques, » varioliques! vous allez liguer contre vous toute la Faculté. » Au contraire; la salubrité sera pour eux gage de fortune: on verra, au traité, qu'en Harmonie, moins il y a de maladies, plus les médecins s'enrichissent; et cette extirpation de maladies sera tout aussi agréable à la Faculté qu'à la belle jeunesse, entravée si fâcheusement dans ses plaisirs, par l'impossibilité de quarantaine universelle dans l'état actuel du globe.

2°. Les Routes, aujourd'hui fécond sujet de disputes et de jalousies entre les communes! Tout canton en Harmonie a ses grandes et petites routes, ornées comme nos allées de parterre, garnies de trottoirs, avec ombrages continus, bassins, et massifs de fleurs; colonnes d'indication, etc.: ce luxe de grands chemins ne coûtera pas une obole d'impôt. Chaque phalange les construit elle-même *par Attraction industrielle*, et met son orgueil à les embellir autant que ses salons. Chacune veut briller par les chevaux de poste autant que par les chemins. C'est là un des mille agréments que les riches mêmes ne peuvent se procurer à aucun prix en Civilisation. Quoi de plus détestable que les routes des environs de Paris, dont les pavés sont pour l'oreille et le corps un double supplice!

3°. Le Cadastre : c'est ici que la Civilisation se montre en pygmée. La France, après vingt-cinq ans de travaux et de frais énormes, n'a que des ébauches et lambeaux de cadastre. Il faudrait y travailler trente années encore, à 3 millions par an; et au bout de ce temps, l'ouvrage serait à peu près inutile *en finance*, à cause des mutations. Que de travaux et de dépenses pour obtenir un fatras inutile! voilà bien la Civilisation; *parturient montes.*

Comparons cette entreprise avortée, avec le travail du cadastre sociétaire. Au lieu de soixante ans, il n'exigera qu'un an, ne coûtera pas une obole d'impôt; il donnera très-exactement, très-magnifiquement, le plan de toutes les terres et les mers du globe, en *cent vingt mille tomes de 30 pouces de hauteur*, contenant chacun 50 cartes, avec colonnes explicatives et gravures au revers, indication de la nature de chaque sol, constatée par des fouilles de 20 et 30 pieds.

Sur les 120,000 tomes, il y en aura environ 80,000 pour les terres, 40,000 pour les mers littorales et les bas-fonds.

Les exemplaires du cadastre intégral du globe se trouveront dans chaque chef-lieu de Pentarchie (province de 150 à 200 Phalanges).

Les divisions moindres,

Tétrarchie,	36 à 48	Phalanges,
Triarchie,	12 à 16	
Duarchie,	3 à 4	
Unarchie,	1	

n'auront qu'une subdivision de l'ouvrage, proportionnée à leur étendue.

Le cadastre des mers ne pourra s'achever ni en un an, ni même en dix; mais celui des terres n'exigera que le laps d'un an: chaque canton y emploiera ses groupes de géomètres, minéralogistes, graveurs, etc., qui représenteront au revers de carte les beaux édifices et beaux points de vue du canton.

A ces prodiges d'industrie sociétaire, à ces perspectives si dignes d'électriser les amis du beau et de l'utile, je pourrais ajouter une kyrielle de cent autres merveilles colossales: chacun les pressentira, et en conclura à sortir au plus tôt de la lymbe civilisée. Les impatients m'accuseront de lenteur, et voudront que sans délai je leur expose la théorie de l'Association. Ne précipitons rien; préparons bien les esprits: imitons le médecin qui, par un régime préalable, dispose le malade à un traitement. Procédons d'abord à « *refaire l'entendement humain*, » le soumettre au régime qu'ordonnent Condillac et Bacon, « *lui faire oublier tout ce qu'il a appris des doctrines philosophiques*, » où nous allons examiner (2°. notice) des erreurs aussi plaisantes que funestes.

DEUXIÈME NOTICE.

APPLICATION INTRA-CIVILISÉE AUX QUESTIONS CONTROVERSÉES.

CHAPITRE V.

Application à la Liberté.

Je viens de poser douze principes sur la marche à suivre dans l'investigation de la destinée sociale : ils ne sont pas neufs; aucun des douze n'est de moi : ce sont les armes des philosophes dont je m'empare. Il reste à examiner comment ces sophistes, avec des guides si excellents, se sont jetés sur tous les écueils et ne sont arrivés qu'aux sept fléaux lymbiques (51).

Dans l'examen de leurs aberrations, nous devons, conformément au tableau (33), signaler d'abord les fautes qui ont rapport à la période la plus rapprochée, à la 6e., *Garantisme*, qui suit immédiatement la 5e., *Civilisation*.

Il est dans l'ordre naturel que chaque période sociale porte son attention sur les questions qui peuvent l'élever à l'échelon supérieur; c'est pourquoi la Civilisation ne tend que très-faiblement à l'Association agricole qui serait voie de 7e. période; mais elle s'occupe très-activement de deux voies de 6e., qui sont les systèmes de Commerce et de Liberté. Ce sont aujourd'hui les deux chevaux de bataille de la Philosophie. Elle veut nous conduire à la libre circulation commerciale, et nous arrivons au monopole maritime : elle veut nous conduire à la liberté d'opinions,

et n'aboutit qu'à couvrir un empire de dénonciateurs et d'échafauds. Or, en admettant que la Philosophie soit sincère et bien intentionnée, elle est au moins un guide bien suspect par sa prodigieuse maladresse.

J'ai blâmé plus haut ceux qui donnent le coup de pied de l'âne, je ne veux pas les imiter; et quoique la Philosophie soit tombée en disgrâce, je vais, dans l'examen des sophismes de liberté, garder avec elle autant de ménagements que si elle était sur le pinacle comme en 1789.

Les questions relatives à la liberté peuvent être débrouillées en quelques pages, quoiqu'on en ait employé tant de milliers à obscurcir le sujet. Je n'y donnerai que trois chapitres.

Après la santé et la fortune, rien n'est plus précieux que la liberté, qu'il faut distinguer en corporelle et sociale. Cette deuxième n'est point celle que veulent nous procurer les sophistes.

Selon leur coutume d'envisager toute la nature en système simple, ils ont porté la manie de simplisme dans ce débat, et n'ont pas su distinguer la liberté en simple, en composée, en sur-composée. Pendant plus de mille ans ils négligèrent la première des libertés, la matérielle ou corporelle : ce fut la religion chrétienne qui intervint puissamment pour faire affranchir les esclaves : mais avant le Christianisme, les philantropes anciens réduisaient le genre humain à l'état de bête de somme, et au-dessous encore, puisqu'on obligeait vingt mille esclaves à s'entretuer dans une naumachie pour amuser les vertueux citoyens de Rome, qui, à défaut de vingt mille égorgés en masse, en faisaient massacrer deux cents, pièce à pièce dans les combats de gladiateurs. Cette prouesse était ré-

pétée plus civiquement chez les vertueux républicains de Sparte, qui rassemblaient deux mille esclaves *des plus fidèles.* On les promenait dans la ville, couronnés de fleurs, ensuite on les égorgeait pour en diminuer le nombre, et on se défaisait des plus fidèles parce qu'on n'osait pas les déchirer de coups dans les bagnes. Voilà quels furent, pendant mille ans, les nobles calculs de la Philosophie sur la liberté matérielle. Tout bon républicain applaudissait à ces massacres, et sans la religion chrétienne les choses en seraient peut-être encore au même point.

Si l'on eût consulté sur l'affranchissement des esclaves, les oracles de la sagesse, les Platon, les Aristote, ils auraient répondu par ce grand mot d'*impossibilité* dont la France a hérité. Le lumineux Aristote regardait si bien les esclaves comme bêtes de somme, gens étrangers à l'espèce humaine, qu'il posait en principe, *qu'aucune vertu ne peut convenir à un esclave.* Il voulait les réduire en bêtes brutes, exclues du raisonnement et de la vertu même. Il était donc bien loin de songer à des recherches philantropiques sur les moyens d'opérer l'affranchissement personnel démontré possible, puisqu'il existe dans tout l'occident d'Europe et autres lieux.

Nous n'en sommes ici qu'à une branche simple et très-simple de liberté, car il s'agit de la corporelle seulement, et non de la sociale dont nous parlerons plus loin.

Les Philosophes, après avoir vu sous les derniers Césars que cette liberté corporelle jugée si longtemps impossible était chose très-praticable, auraient dû reconnaître combien leur science est en défaut dans ses préventions d'impossibilité, dans sa coutume *de croire la nature bornée aux moyens connus* (132): ils ne tinrent aucun compte de cette leçon; et ce qui prouve leur sé-

crète indifférence pour la liberté, c'est qu'ils ne songèrent pas à analyser et transmettre les procédés qui avaient opéré cette métamorphose. On en a des notions superficielles, mais très-insuffisantes en pratique; aussi a-t-on échoué, de nos jours, quand on a voulu affranchir corporellement les Nègres. Ce fut en 1789 que la Philosophie tenta l'entreprise : au lieu de s'enquérir des méthodes convenables, elle ne mit en jeu que l'esprit de parti, sans aucune vue de philantropie judicieuse; elle n'aboutit qu'à faire de St.-Domingue une arène de carnage, sous le prétexte banal de liberté.

La voilà convaincue de pleine impéritie sur ce qui touche à la liberté corporelle ou matérielle, et aux procédés d'affranchissement soit subit, soit progressif. Répétons, comme grief très-notable, qu'après avoir cru pendant mille ans cet affranchissement impossible, elle n'a pas su observer et transmettre les méthodes qui l'avaient opéré sans effusion de sang ni commotion politique.

A-t-elle montré plus d'habileté en fait de liberté sociale? Cette question nous conduit à distinguer trois genres de liberté, subdivisibles en espèces. Et pour ne pas affadir le lecteur par des minuties didactiques, je ne donnerai les détails d'espèce qu'à mesure qu'ils naîtront du sujet. Bornons-nous d'abord à trois genres.

1°. *Liberté simple ou corporelle,* sans liberté sociale. C'est le sort du pauvre qui a un très-petit revenu, le strict nécessaire, la ration militaire. Il jouit d'une liberté *corporelle active,* parce qu'il n'est pas forcé au travail, comme l'ouvrier privé de tout revenu. Du reste il n'a aucun essor de passions. Phébon est bien libre d'aller à l'opéra; mais il faudrait un écu pour y entrer : or Phébon n'a tout à point que de quoi se nourrir et vêtir bien mes-

quinement. Il est libre d'aspirer au rang de député; mais il faudrait de bonnes rentes, et il en est fort loin : avec sa fierté du beau nom d'Homme libre, il n'a que des fumées en fait de liberté sociale : il reste à la porte du traiteur et de l'opéra, et encore mieux à la porte du corps électoral. Il n'est que membre passif de la société; ses passions n'y ont aucun essor actif; son opinion y est dédaignée.

Cependant il est bien plus libre que l'ouvrier réduit à travailler sous peine de mourir de faim, et n'ayant dans la semaine qu'un jour de liberté corporelle *active*, que le dimanche. Tous les autres jours, l'ouvrier est en liberté corporelle *passive* : l'atelier est pour lui un esclavage convenu, indirect, qui n'est pas moins gêne corporelle, comparativement à l'oisiveté et au bien-être du dimanche.

Nous distinguerons de même la liberté sociale en active et passive. Remarquons seulement qu'elle n'existe pas pour les deux classes d'hommes précités : ils n'ont que la liberté simple ou corporelle, qui est active chez le petit rentier, et passive chez l'ouvrier, déjà moins malheureux que l'esclave qui n'a de liberté corporelle ni en actif, ni en passif.

2°. *Liberté composée divergente.* Elle comprend la *corporelle active* et la *sociale active*, le plein essor des passions : tel est l'état des Sauvages; ils jouissent de ces deux libertés. Un sauvage délibère sur la paix et la guerre, comme chez nous un ministre à portefeuille. Il a, autant qu'on peut l'avoir dans sa horde, le plein essor des passions de l'âme; il a surtout l'insouciance, bien très-inconnu du civilisé. A la vérité, il est obligé de chasser et pêcher pour sa subsistance; mais ce travail *attrayant* pour lui ne lèse en rien la liberté corporelle active. Un

travail qui plaît n'est point une servitude, comme le serait la charrue pour le Sauvage : sa chasse est pour lui un amusement, comme la vente pour un marchand. Croit-on qu'un marchand ait éprouvé une gêne corporelle quand il a dans sa matinée déployé cent pièces d'étoffes, débité force mensonges et vendu force culottes? Cette fatigue est plaisir, travail attrayant, liberté corporelle; et pour preuve, notre marchand fort content aujourd'hui, sera demain maussade et bourru, s'il ne voit entrer aucun acheteur, s'il ne peut ni mentir, ni vendre.

On a vu que la liberté du Sauvage est composée, puisqu'elle est corporelle active, et sociale active; mais ces deux *activités* sont en *divergence* avec la destinée, avec le travail productif. Pour élever le Sauvage aux libertés *actives convergentes,* il faudrait lui présenter le travail *productif attrayant,* celui qu'on exerce par séries passionnelles (19); alors il passerait à la liberté du 3e. degré.

3o. *Liberté composée convergente* ou *sur-composée.* Elle comprend les deux indépendances, *corporelle active* et *sociale active,* alliées à *l'industrie productive attrayante.*

Elle suppose l'unité d'adhésion, le consentement individuel de chacun, homme, femme et enfant, leur ligue passionnée pour l'exercice de l'industrie et pour le maintien de l'ordre établi. Cette troisième sorte de liberté est destinée de l'homme.

La liberté dont jouit le Sauvage est donc une fausse nature ou nature simple, puisqu'elle est divergente de la destinée; remarque importante pour désabuser les amis de la simple nature qui n'est point la destinée. Quant à la nature composée, on la trouverait encore moins en Civi-

lisation, où les libertés telles que je viens de les définir, ne se rencontrent nulle part en alliage de

corporelle active } convergentes.
et sociale active }

Ceux qui jouissent parmi nous de ces deux libertés, ne tendent qu'à leur donner l'essor *divergent* ou rebelle à l'industrie productive; tous inclinent à l'oisiveté, souvent même à la destruction : témoins les enfants qui brisent et ravagent dès qu'on les laisse en liberté corporelle active, et qu'ils peuvent faire du dégât sans être aperçus.

Ces distinctions sur la liberté sont un peu minutieuses : mais après tant de massacres pour la fausse liberté, n'est-il pas temps enfin d'apprendre à connaître la véritable, dite *composée convergente*, qui ne peut en aucun cas s'amalgamer avec la Civilisation, puisqu'elle suppose unité d'adhésion au régime industriel, et que parmi nous le peuple est partout en état de soulèvement intentionnel, comprimé par les sbires et les gibets?

Il existe bien en Civilisation une masse d'adhérents ou consentants dont le nombre se borne à peu près au huitième, tandis que les sept huitièmes sont mécontents. Quelques-uns le sont à demi et sans intention de soulèvement; mais la très-grande majorité, composée des salariés et du petit peuple, s'insurgerait à l'instant où elle serait délivrée de la crainte des supplices. La multitude pauvre est donc réduite à la liberté simple ou corporelle. Son industrie est un esclavage indirect, un tourment dont elle voudrait s'affranchir.

Distinguons ensuite la portion de civilisés nommée bourgeoisie, artisans, petits propriétaires. On trouve dans leur nombre une grande majorité qui est mécontente de l'ordre établi et désire des changements, des admissions

à tels et tels droits. Elle ne jouit donc pas de la liberté sociale *active*, ou plutôt elle n'en jouit qu'à demi : elle est en dissidence avec l'ordre social ; sa liberté n'est que de mode composé divergent, puisque ses bourgeois et artisans sont hors d'unité et d'adhésion passionnée.

Reste une minorité très-faible, qui adhère à l'état civilisé tel qu'il est organisé. Cette minorité se compose des oisifs qui sont hors d'industrie productive, ou de quelques privilégiés qui envahissent les emplois lucratifs : ceux-là jouissent de la liberté composée semi-convergente; mais leur nombre est bien petit, et de plus ils sont rebelles à l'industrie, désirent encore beaucoup de changements dans l'ordre social et administratif, et n'ont pas pour l'avenir des garanties de leur bonheur présent.

Il est donc bien peu de civilisés qui approchent de la vraie liberté (mode composé convergent). Il sera même facile de prouver qu'aucun d'eux n'y atteint, et que les monarques et les ministres en sont encore très-éloignés, tandis que le peuple et la classe pauvre sont tout à fait réduits à la liberté simple ou corporelle; encore est-elle compromise par les conscriptions, la domesticité, et la sujétion des femmes et des enfants qui ne jouissent pas en plein des libertés corporelles.

Quant à la liberté politique ou sociale, toute la classe pauvre en est entièrement privée, et réduite à s'asservir dans les travaux salariés qui enchaînent l'âme ainsi que le corps. Un subalterne qui aurait des opinions contradictoires avec celles de son chef, serait renvoyé et privé de travail; il ne jouit donc pas de la liberté sociale active, pas même du droit d'opinion et de sens commun. Partout où le pauvre hasarde une opinion contraire à celle du riche, il est éconduit malgré la justesse de ses avis, et

traité comme l'âne de la fable, qui paie de sa tête pour les fautes du lion.

Dans un tel état de choses, peut-on prétendre que la liberté sociale existe? Non, puisqu'elle est réduite à cette petite minorité qui possède la richesse : encore beaucoup de riches sont-ils privés de la liberté d'opinion.

Cette oppression n'a pas lieu dans l'état sauvage, où un homme sans l'appui de la richesse jouit pleinement de la liberté d'opinion, et d'une foule d'autres libertés, comme la chasse et la pêche qui sont défendues à un bourgeois civilisé. Le sauvage exerce sept droits : *chasse, pêche, cueillette, pâture, vol extérieur, ligue fédérale, insouciance :* ces droits constituent la liberté composée divergente, qu'il faudra concilier avec la grande industrie sociétaire; à défaut, le genre humain ne pourrait pas se dire libre, tant qu'il n'obtiendrait pas dans l'exercice de l'industrie, les droits qui lui sont assurés dans l'état sauvage, droits qu'on ne doit restreindre que sous la condition *d'équivalent consenti individuellement.*

Si donc la Civilisation prétend nous élever à la liberté combinée avec l'industrie, elle doit nous assurer *l'équivalent consenti* de ces sept droits; un équivalent assez réel pour que le Sauvage qui est nanti des sept droits, préfère s'allier à nous et embrasser l'industrie.

Telle est la condition que les Philosophes devaient s'imposer en théorie de liberté. Ils ont senti qu'il faudrait à l'homme une indemnité des sept droits naturels dont elle se compose : eh! que lui ont-ils promis? Deux chimères antipathiques avec la liberté : ce sont l'égalité et la fraternité, admissibles chez les Sauvages, mais nullement chez les nations policées. Aussi, quel résultat obtient-on parmi nous de ce monstrueux amalgame! Une fraternité

dont les coryphées s'envoient tour à tour à l'échafaud; une égalité où le peuple qu'on décore du nom de souverain, n'a ni travail, ni pain, vend sa vie à cinq sous par jour, est traîné à la boucherie, la chaîne au cou.

Tels sont les effets que nous avons vu naître sous ce régime où l'égalité et la fraternité s'alliaient à un fantôme de liberté. Comment les Philosophes, en voyant ce monstrueux résultat de leurs dogmes, ont-ils pu hésiter à former une secte de résipiscence et d'abjuration, une secte qui déclarât qu'il fallait ou renoncer à la liberté, ou en chercher les voies dans quelque autre science que la Philosophie, dans quelque autre société que la Civilisation!

Je vais donner une théorie de la liberté *sur-composée*, qui assure aux sociétés industrielles des droits équivalents, et très-supérieurs à chacun des sept droits du Sauvage; mais qui les garantit avec exercice réel, constaté par le consentement passionné, unanime et permanent de tous les individus des trois sexes, hommes, femmes et enfants.

Cet équivalent ne peut être constaté que par adhésion du Sauvage : il jouit déjà de sa liberté composée divergente; il ne peut pas adhérer à une industrie offerte, si elle ne lui présente pas un meilleur sort, bien réel, bien garanti, dont on verra plus loin les tableaux, au traité des Séries passionnelles ou liberté composée convergente, qui loin de s'accoler à l'égalité, à la fraternité, reposera sur l'extrême inégalité et la graduation de contrastes et de rivalité.

Reproduisons à ce sujet quelques phrases de la définition donnée (19) sur les Séries passionnelles, et observons combien cet ordre, souverainement libre, est opposé aux spéculations des Philosophes sur la liberté.

Rien de moins fraternel et de moins égal que les groupes d'une série passionnelle. Pour la bien équilibrer, il faut qu'elle rassemble et associe des extrêmes en fortune, en lumières, en caractères, etc.; comme du millionnaire à l'homme sans patrimoine, du fougueux au pacifique, du savant à l'ignorant, du vieillard au jouvenceau; cet amalgame n'est rien moins que l'égalité.

Une autre condition est que les groupes de la série soient en rivalité inconciliable; qu'ils se critiquent sans pitié sur les moindres détails de leur industrie; que leurs prétentions soient incompatibles, et partout distinctes sans la moindre fraternité; qu'ils organisent au contraire des scissions, jalousies et intrigues de toute espèce. Un tel régime sera aussi loin de la fraternité que de l'égalité; et pourtant c'est de ce mécanisme que naîtra la liberté sur-composée qui est en pleine opposition avec les doctrines philosophiques.

Elles ordonnent le mépris des richesses perfides et l'encouragement du trafic arbitraire ou libre mensonge. L'ordre sociétaire ou liberté sur-composée exige, au contraire, l'amour des richesses et d'un luxe immense, l'extirpation du mensonge commercial, et la garantie de véracité dans tout marché.

L'état philosophique ou civilisé conduit aux richesses par la pratique du mensonge, et à la ruine par la pratique de la vérité; l'état sociétaire conduit aux richesses par la pratique de la vérité, et à la ruine par l'emploi du mensonge.

La Philosophie veut en régime domestique et industriel la réunion la plus petite possible, bornée à un homme et une femme; l'ordre sociétaire veut en régime domestique la réunion la plus grande possible, et portée aux environs

de 1500 personnes, qui, au lieu de la tiédeur conjugale, des monotonies civilisées et de la fraternité républicaine, doivent opérer par

Intrigues jalouses et rivalités contrastées selon les lois de la 10e. passion dite *Cabaliste* ou *dissidente*,

Variété fréquente et habituelle de fonctions selon les lois de la 11e. passion dite *Papillonne* ou *alternante*,

Fougue industrielle, enthousiasme général, selon les lois de la 12e. passion dite *Composite* ou *coïncidente*.

Tels seront les ressorts de la vraie liberté dite composée convergente : elle est donc en tous sens l'opposé des visions de liberté qu'un essai déplorable a si bien réduites au rang de folies scientifiques.

Sans doute la liberté est un bien très-précieux, puisque chaque parti veut en jouir à lui seul, en priver les autres et tout envahir; concentrer tous les biens, les honneurs, le pouvoir, dans les mains d'un petit nombre d'affiliés. On ne connaît pas d'autre liberté en Civilisation : je vais en décrire une bien différente.

La liberté est illusoire si elle n'est pas générale : il n'y a qu'oppression, là où le libre essor des passions est restreint à l'extrême minorité, au 8e. comme dans la Civilisation, qui encore ne procure pas à ce 8e. de favoris, le quart de l'essor passionnel dont ils jouiront dans l'état sociétaire.

Pour assurer cet essor à la multitude, il faut un ordre social qui remplisse les trois conditions suivantes :

1°. Rechercher, inventer et organiser un régime d'attraction industrielle ;

2°. Garantir à chacun l'équivalent des sept droits naturels énoncés plus haut;

3°. Associer les intérêts du peuple à ceux des grands,

qu'il jalouserait et haïrait, tant qu'il ne participerait pas par degrés à leur bien-être.

Ce n'est qu'à ces trois conditions qu'on peut assurer au peuple un *minimum* en subsistance, vêtement, logement, et, de plus, en plaisirs; car le nécessaire sans l'agréable ne saurait suffire à l'homme : dépourvu de plaisirs, il resterait inquiet, mécontent, et ne donnerait pas une adhésion passionnée à l'ordre social : il serait lésé sur l'exercice du septième droit naturel qui est l'insouciance; il n'y arrive pleinement qu'autant qu'il jouit d'un minimum composé, ou subvention aux besoins du corps et de l'âme.

Après cette définition des degrés et conditions de la liberté, nous allons l'examiner par application aux sept droits naturels, simples et composés. Cette distinction du simple et du composé est une boussole à consulter sans cesse dans l'étude des passions : ce n'est que pour les *simplistes* que la nature a des voiles d'airain; tous ses voiles tombent dès qu'on l'aborde en mode composé.

CHAPITRE VI.

Des sept Droits naturels, en emploi Simple et en Composé.

C'est ici que va s'éclaircir le ténébreux débat sur les droits de l'homme. Nous allons examiner comment l'ordre sociétaire peut assurer à chaque individu, l'exercice libre de chacun des sept droits, si incompatibles avec le mécanisme civilisé et barbare.

Procédons d'abord à les définir sommairement, ainsi que leurs pivotaux. Ce tableau que j'accompagne de trois analogies, nous servira, dès la médiante, à détromper

ceux qui regarderaient comme prévention systématique, la préférence que je donne communément aux nombres 7 et 12 : je n'exclus pas pour cela les autres nombres, mais je les réserve pour les emplois spéciaux et non pour les emplois d'unité dont nous nous occupons dans ces prolégomènes.

GAMME DES DROITS NATURELS AVEC ANALOGIES.

		Droits.		*Passions.*	*Couleurs.*	*Courbes.*	
1.	Cardinaux ou industriels.	Cueillette.	Passions cardinales.	Amitié.	Violet.	Cercle.	Ut.
2.		Pâture.		Amour.	Azur.	Ellipse.	Mi.
3.		Pêche.		Famillisme.	Jaune.	Parabole.	Sol.
4.		Chasse.		Ambition.	Rouge.	Hyperbole.	Si.
5.	Distributifs.	Ligue intérieure.	Distributives.	Cabaliste.	Indigo.	Spirale.	Ré.
6.		Insouciance.		Papillonne.	Vert.	Conchoïde.	Fa.
7.		Vol extérieur.		Composite.	Orangé.	Logarithm^{e}.	La.
X	Y	Minimum.		Unitéisme.	Blanc.	Cycloïde.	Ut H
	X	*Liberté.*		*Favoritisme.*	*Noir.*	*Épicycl^{e}.*	B *Ut*

La liberté ne vient qu'à la suite des sept autres droits; elle est résultat de leur combinaison, comme le Blanc et le Noir sont réunion ou absorption des sept rayons.

La liberté n'est que simple et fausse, que duplicité d'action, si elle n'est pas étayée de son contre-pivot, le Minimum Y, principal de tous les droits, et pourtant inadmissible dans la période sauvage.

Cette société garantit les sept droits, et le pivotal inverse X Liberté, aux hommes seulement, et non aux femmes très-asservies chez les sauvages, où leur condition est pire que chez les civilisés. Leur servitude constitue la duplicité d'action dans l'état sauvage : elle n'a pas

lieu dans la période 1re, Edenisme, ni même dans le demi-Édenisme, Otahiti (33).

L'objet de ce chapitre est d'établir, en aperçu, un principe qui sera démontré en grand détail dans le cours de l'ouvrage, savoir :

Que l'action sociale ne peut s'élever à l'unité que par intervention des deux pivots : elle est faussée si elle ne s'étaie que d'un seul pivot, que de la Liberté X ; dans ce cas, les sept droits deviennent autant de sources de désordres, dont le premier est de faire rétrograder le mouvement et le ramener à l'état sauvage, si on accorde les sept droits : il rétrograde partiellement si on n'accorde que partie des sept droits : par exemple, une concession illimitée de chasse et de pêche détruirait en deux ans deux sources de subsistance, qui sont le gibier et le poisson.

Les sept droits, au contraire, deviennent autant de sources d'harmonie sociale, si on les étaie sur pivot composé, sur Minimum Y et Liberté X. Il suffit même de spéculer sur le Minimum qui implique Liberté ; car on ne peut pas garantir le Minimum, sans opérer par les Séries passionnelles d'où naît la Liberté. Mais si on veut, selon la prétention philosophique, établir dans les trois ou dans l'une des trois sociétés dites Lymbes obscures, *la Liberté sans le Minimum*, on n'aboutit qu'à empirer l'ordre subversif qui, au lieu des sept droits, nous donne les sept fléaux (51), et transforme les deux droits pivotaux en deux calamités (*ibid.*).

Egoïsme général Y, au lieu de Minimum proportionnel.

Duplicité d'action X, au lieu de Liberté unitaire.

(On peut remarquer, au sujet de ce parallèle, que les signes pivotaux ont été posés à contre-sens aux deux ta-

bleaux 51 et 120. J'ai depuis deux ans perdu de vue ces calculs de gammes et formules descriptives; je pourrai parfois y commettre des inadvertances qui ne seront qu'erreurs de forme et non pas erreurs de fond. Elles ne compromettront en aucun cas la théorie.)

Il est évident que nous avons en mécanique civilisée deux pivots contraires aux deux du tableau des droits naturels : et d'abord, au lieu du *minimum* qui supposerait une subvention du corps social pour assurer le *nécessaire proportionnel* aux individus lésés dans les trois classes, riche, moyenne et pauvre, nous n'avons qu'un *égoïsme général* qui va croissant et habitue chaque civilisé à rester pleinement indifférent sur les besoins de son semblable. Cet égoïsme s'accroît depuis les progrès de l'esprit mercantile.

D'autre part, au lieu d'une liberté unitaire ou concours de la masse pour assurer à chaque la jouissance des sept droits, nous n'avons que des ligues de la classe opulente pour échapper aux infortunes sociales, et les faire peser sur le pauvre, à qui on ne peut concéder, en Civilisation, aucune jouissance des sept droits, ni aucune compensation.

Définissons brièvement chacun des sept : il est inutile de parler des quatre droits cardinaux. Chacun sait que le Sauvage a pleine licence de chasse et de pêche, libre cueillette des fruits et légumes que donne la terre, et libre pâture pour les animaux qu'il lui plaît d'élever.

Il jouit du droit de vol ou larcin à l'extérieur, c'est-à-dire sur tout ce qui n'est pas en ligue fédérale et passionnelle avec lui. Il ne vole pas ses compagnons de la horde : cette restriction n'est pas entrave, mais exercice fédéral du vol, extension de la licence ou prérogative, selon la-

quelle toute la horde se confédère pour voler qui il appartiendra, soit les autres sauvages, soit les caravanes, soit les civilisés voisins, etc. Ainsi l'exercice des droits 5 et 7, fédération intérieure et vol extérieur, est en pleine activité chez le Sauvage (voire même chez tant d'honnêtes civilisés qui, lorsqu'ils sont les plus forts, s'entendent si bien pour vivre aux dépens des plus faibles).

7e. *Insouciance,* bonheur des animaux : on ne jouit de ce droit en Civilisation qu'à force de trésors : mais les 9/10er. des civilisés, loin de pouvoir être insouciants du lendemain, ont le souci du jour même, puisqu'ils sont obligés de vaquer à un travail répugnant et forcé. Aussi vont-ils le dimanche dans les guinguettes et lieux de plaisir, y goûter quelques instants cette insouciance vainement cherchée par tant de riches que poursuit l'inquiétude. « *Post equitem sedet atra cura.* »

Des ergoteurs diront que l'insouciance est un caractère et non pas un droit; mais elle devient un droit, en ce qu'elle est proscrite dans l'état de Civilisation, où l'incurie est déshonorée, condamnée hautement. Qu'un père de famille peu fortuné essaie de s'adonner au plaisir, sans s'occuper de son atelier, sans rien amasser pour les impôts, les loyers et les besoins futurs; l'opinion par ses critiques, et le percepteur par ses garnisaires, l'avertiront qu'il n'a pas le droit d'être insouciant, de jouir du bonheur des sauvages et des animaux, et que malgré son penchant à l'insouciance, il doit s'en priver. D'ailleurs l'éducation civilisée intervient systématiquement pour combattre en nous ce goût de l'insouciance, plaisir dont rien n'entravera l'essor en Harmonie.

Quant au Sauvage, il est évident qu'il jouit de l'insouciance et ne veut pas s'inquiéter de l'avenir : s'il en était

autrement, il craindrait que ses enfants, sa horde, ne souffrissent de la famine; il accepterait les offres que lui font les gouvernements civilisés, d'instruments aratoires et objets nécessaires à la culture : mais il ne veut céder aucun de ses sept droits; en quoi il a raison, car s'il en cédait un, l'insouciance, il les perdrait successivement tous. Il ne fait sans doute pas ce calcul, mais la nature le fait pour lui; l'Attraction le dirige dans la bonne voie; on en verra la preuve au chapitre « Echelle parallèle des » attractions sociales. »

La seule objection plausible qu'on puisse élever contre ce bonheur du Sauvage, c'est que les femmes n'en jouissent pas : cependant les femmes composent moitié du genre humain, et leur condition chez le Sauvage est très-servile, très-malheureuse.

Rien n'est plus vrai, et si je ne citais pas cette vexation, les philosophes n'en feraient pas mention; car ils sont dans l'usage de compter les femmes pour rien. Sur trois sexes passionnels dont se compose l'espèce humaine,

Le majeur, les hommes,
Le mineur, les femmes,
Le mixte ou neutre, les enfants (1),

(1) On objectera que les enfants étant hommes ou femmes, ne composent pas un sexe à part, comme seraient des hermaphrodites. C'est une objection louche et qui pèche déjà sous le rapport matériel, en ce que les enfants n'exercent pas la faculté qui distingue les sexes. En passionnel la différence est bien plus forte, car les enfants sont privés des deux liens sexuels qu'ils ne connaissent pas; ce sont l'affection d'amour et celle de paternité : ils sont donc sexe neutre en passionnel et en matériel : on en verra la preuve, quand je traiterai de leurs emplois en harmonie passionnelle.

la philosophie ne voit qu'un sexe et ne travaille que pour un seul, pour le majeur ou masculin; encore quel bonheur lui procure-t-elle? Rien autre que les sept fléaux lymbiques, au lieu des sept droits dont se compose la liberté. Toutefois j'ai répondu d'avance à l'objection précitée, lorsque j'ai nommé la liberté des sauvages *composée divergente*. Elle diverge en double mode; socialement, par l'incompatibilité du corps social nommé Horde, avec l'industrie ou destinée; matériellement, par l'exclusion du sexe féminin qui ne participe que peu ou point aux sept droits naturels.

Reprenons le parallèle des libertés. Il est déjà certain que le Sauvage est plus avancé que nous en essor de liberté, car il s'élève à la *composée divergente* (135) ou jouissance des sept droits pour les hommes seulement. Il est donc bien au-dessus de nous, qui privons de cet avantage l'immense majorité dans l'un et l'autre sexe.

L'ordre civilisé qui nous dépouille tous ou presque tous de ces sept avantages, nous devrait une indemnité équivalente; et d'abord un *minimum* ou nécessaire en aliments, vêtements et logements proportionnés aux trois classes, la haute, la moyenne et la basse. Il faudrait par conséquent trois sortes de *minimum* pour les pauvres des trois classes; encore serait-ce ne rien faire pour la liberté individuelle; car un homme est nourri, vêtu, logé dans les dépôts de mendicité, où il est prisonnier et très-malheureux. Il reste d'autres conditions à remplir pour arriver à la liberté; et d'abord, garantir à tout individu *l'exercice* ou *l'équivalent* des sept droits dont elle se compose, lui assurer l'essor actif des passions.

Pour indemniser un civilisé de la perte des sept droits, nos publicistes lui garantissent quelques rêveries et gas-

connades, comme l'orgueil du beau nom d'homme libre, et le bonheur de vivre sous la charte. Ces niaiseries qui ne méritent pas même le titre d'illusions, ne sauraient satisfaire un salarié qui voudrait avant tout manger à son appétit, vivre joyeux, insouciant, chasseur, pêcheur, cabaleur, et voleur comme le Sauvage.

L'état sociétaire garantit au peuple ces sept droits en plénitude, ou en équivalent *consenti;* par exemple, il donne au peuple pour l'indemniser du droit de vol, tant de bien-être, que le plébéien ne veut plus risquer de se déshonorer en volant ce qu'il peut avoir; ou en perdant dans l'opinion plus qu'il ne gagnerait par un larcin, qu'on ne saurait tenir secret dans ce nouvel ordre où tous les enfants sont élevés à des sentiments d'honneur, et jouissent amplement de toutes les commodités de la vie : ils ne peuvent donc pas songer à voler ce qu'ils ont en abondance.

La Civilisation, en privant l'homme de ses sept droits naturels, ne lui donne jamais d'équivalents consentis. Demandez à un malheureux ouvrier sans travail et sans pain, pressé par le créancier et le garnisaire, s'il n'aimerait pas mieux jouir du droit de chasse et de pêche, avoir comme le Sauvage des arbres et des troupeaux? il ne manquera pas d'opter pour le rôle du Sauvage. Que lui donne-t-on en équivalent? Le bonheur de vivre sous la charte : l'indigent ne peut pas se contenter de lire la charte en place de dîner; c'est insulter à sa misère que de lui offrir pareille compensation. Il s'estimerait heureux de jouir, comme le Sauvage, des sept droits et de la liberté; il ne la trouve donc pas dans l'ordre civilisé.

En thèse générale : *dans les sociétés industrieuses, la liberté est illusoire ou désastreuse, quand on l'y introduit en emploi simple.*

Pour l'introduire en *emploi composé*, il faudrait concéder les sept droits avec pivot *composé ou dualisé*, c'est-à-dire avec garantie de liberté et minimum. Ce n'est qu'à cette condition de *pivot composé* qu'on peut amalgamer les droits de l'homme et les sociétés industrielles. Ces droits, lorsqu'ils sont en pivot *simple*, sur liberté sans minimum, ne sont admissibles que dans l'état de nature *simple* ou sauvage.

Aussi nos rêveries de droits de l'homme et de liberté, mises à l'essai, n'ont-elles produit que des duperies et des commotions désastreuses. Nos sociétés étant pivotées sur deux ressorts (51) opposés à la liberté et au minimum,

Pivots lymbiques. *Pivots sociétaires.*

$$\bowtie \left\{ \begin{array}{l} \text{Egoïsme général, } \Upsilon \text{ Minimum proportionnel,} \\ \text{Duplicité d'action, } \chi \text{ Liberté unitaire,} \end{array} \right\} \bowtie$$

on ne peut pas y introduire partiellement l'un des deux pivots sociétaires ; il faut que tous deux marchent de front et soient substitués aux deux pivots lymbiques ; ce qui ne peut avoir lieu que par le mécanisme des Séries passionnelles, hors desquelles tout le système des passions est en contre-marche, en essor subversif (36), qui fait régner l'égoïsme et la duplicité.

Après ces préambules, dissertons sur les trois conditions nécessaires à l'établissement du *minimum* proportionnel qui doit nous garantir

1°. La liberté, contre-pivot du minimum ;

2°. L'exercice des sept droits naturels. Ces droits ne peuvent s'amalgamer avec les sociétés industrielles ou sociétés de nature composée, qu'autant qu'ils s'étayent du pivot composé, du minimum joint à la liberté. Elle peut suffire seule dans l'état de nature *simple* ou sauvage,

mais elle ne suffit plus dans l'état de nature composée ou société industrieuse.

C'est assez préluder et démontrer que hors du MINIMUM point de salut pour le monde social. Passons à l'examen des trois conditions requises pour son établissement.

1re. Condition. *Inventer et organiser un régime d'attraction industrielle.* Sans cette précaution, comment songer à garantir au pauvre un minimum? Ce serait l'habituer à la fainéantise : il se persuade aisément que le minimum est une dette plutôt qu'un secours, et il en conclut à rester dans l'oisiveté : c'est de quoi l'on s'aperçoit en Angleterre, où la taxe de 150 millions pour les indigents ne sert, au dire des observateurs, qu'à en augmenter le nombre; tant il est vrai que la Civilisation n'est qu'un cercle vicieux, même dans ses actes les plus louables. Il faudrait au peuple, non pas des aumônes, mais un travail assez attrayant, pour que la multitude voulût y donner même les jours et heures affectés à l'oisiveté.

Si la politique savait mettre en jeu ce levier, le minimum serait *assurable de fait* par la cessation absolue de l'oisiveté. Il ne resterait à pourvoir que les infirmes; fardeau bien léger et insensible pour le corps social, s'il devenait opulent, et que l'industrie attrayante le délivrât de l'oisiveté et du travail nonchalant, presqu'aussi stérile que l'oisiveté.

2e. Condition du minimum. *Garantir à chacun l'exercice ou l'équivalent des droits naturels.* J'ai fait pressentir que cette garantie ne pourra avoir lieu que par l'établissement des Séries passionnelles : je m'engage à démontrer, au traité des Séries, que la chasse, plaisir aujourd'hui si jalousé, et dont les riches privent les pauvres en tout pays, deviendra un divertissement si médiocre, que

pour trouver des chasseurs en nombre suffisant, il faudra, malgré l'appât d'une grande quantité de gibier, leur fournir gratuitement meutes et chevaux, repas dans la forêt, etc.: à ce prix la chasse ne sera encore qu'un plaisir très-ordinaire, et à peine égal aux moindres intrigues des rassemblements agricoles et manufacturiers. Dans ce cas, le peuple aura bien obtenu l'équivalent du droit de chasse dont jouit le Sauvage; car on lui offrira gratuitement tout l'attirail de chasse ou de pêche, que peu de gens accepteront; et ceux même qui auront préféré à la chasse ou la pêche d'autres passe-temps, jouiront chaque jour, aux tables de toutes classes, des produits de chasse et de pêche : l'équivalent sera triple, car on aura :

L'option d'exercer chasse et pêche, avec dividende sur le produit pécuniaire de ces amusements;

La fourniture gratuite de tout le matériel de chasse et pêche;

La consommation ou participation aux produits de chasse et pêche sans avoir coopéré à cette fatigue.

Dans cette hypothèse, le peuple jouira triplement d'un droit dont le Sauvage ne jouit que simplement, et à charge de grandes fatigues. On verra, au détail des sept droits, que l'état sociétaire fournit toujours, non pas un, mais trois équivalents, dont l'un des trois est le droit naturel reproduit sous d'autres formes, et rehaussé par des accessoires de luxe et de plaisir inconnus au Sauvage, qui n'exerce qu'en simple chacun des sept droits.

3e. Condition du minimum. *Associer les intérêts du peuple à ceux des grands*, qu'il jalouserait et haïrait tant qu'il ne participerait pas à leur bien-être.

Toute liberté deviendrait un germe de déchirements, tant que les grands et les petits se haïraient comme au-

jourd'hui. Le seul moyen de les rallier passionnément, de les intéresser les uns aux autres, c'est de les associer en industrie. Les fermiers qui ont leur part de la récolte, désirent que le lot assigné au maître soit copieux, afin que le leur se grossisse en proportion de l'abondance; car si le maître a peu de grain faute de bonnes récoltes, les fermiers ont peu dans le cas de rétribution sociétaire.

Le secret de *l'unité d'intérêts* est donc dans l'Association. Les trois classes une fois associées et unies d'intérêts, oublieraient les haines, d'autant mieux que la chance de travail attrayant ferait disparaître les fatigues du peuple, et le mépris du riche pour des inférieurs dont il partagerait les fonctions devenues séduisantes. Là finirait la jalousie du pauvre contre les oisifs qui récoltent sans avoir semé : il n'existerait plus ni oisifs, ni pauvres, et les antipathies sociales cesseraient avec les causes qui les produisent.

Sans doute, avec nos méthodes, il serait bien impossible d'établir ni association, ni rapprochement entre les trois classes, riche, moyenne et pauvre; mais on verra, au traité des Séries passionnelles, que ce rapprochement, loin de présenter des difficultés, devient une source de plaisirs. En Harmonie, toute annonce d'un bien survenu aux riches est pour le peuple un sujet de joie, parce qu'il est assuré d'en recueillir sa part. Que Lucullus aujourd'hui servé cent mets dans le salon d'Apollon, il n'en échoit rien au pauvre qui manque de pain à côté des palais. En vain prétend-on que le luxe des riches anime la circulation et fait vivre le pauvre; c'est un mensonge effronté, puisque le pauvre meurt de faim alentour des palais.

Il n'en est pas ainsi dans un canton sociétaire, où le

sort de la 3e. classe est lié à celui de la première. Si on annonce que le buffet des tables de première classe ou tables des riches, va être porté de trente mets à trente-six, le peuple s'en réjouira, parce que sa table sera améliorée en proportion. Si les assortiments habituels des trois buffets, riche, moyen et pauvre, sont de trente, vingt et dix mets, on ne saurait porter l'un à trente-six, sans élever les deux autres en même rapport, trente-six, vingt-quatre et douze, tout étant lié dans l'Association.

Qu'un canton sociétaire de 1500 personnes (8e. période), consomme chaque jour un bœuf, la table riche ou 1re. classe, et la *commande* ou table accidentelle, auront de plein droit les morceaux de choix; mais il faut bien que la masse du bœuf aille aux tables moyenne et pauvre : et comme l'Association élève les produits au degré surabondant, et ne laisse par toute la terre d'autre inquiétude que celle d'arriver à la pleine consommation de cette masse de produits, il est force d'en abandonner beaucoup à la classe populaire, après les prélèvements faits pour les riches et la commande. En outre, la 3e. classe jouit du service des restes de 1re., dont on compose une chère très-délicate et très-présentable, qui est livrée à demi-valeur à cette classe peu fortunée.

Moyennant ces gradations d'intérêts sociétaires, l'inférieur est intéressé au bien-être du supérieur; et leur union étant cimentée par la rencontre habituelle dans les travaux attrayants et les intrigues de série industrielle, on n'a plus rien à redouter de la pleine liberté du peuple, qui, dans son état actuel de misère et de jalousie, n'userait de son indépendance que pour spolier et égorger ses supérieurs.

Il résulte de cet aperçu, que la concession du *mini-*

mum dépendait exclusivement de la découverte du régime sociétaire et du travail attrayant. Jusque-là, comment oser parler de donner la liberté au peuple, quand on ne peut pas même lui garantir le travail répugnant d'où dépend sa subsistance! Toute liberté, dans un tel état de choses, ne serait qu'un germe de sédition: les agitateurs le sentent bien, et dès qu'ils ont envahi le pouvoir, leur premier soin est de museler le peuple et comprimer les verbiages des philosophes, que Bonaparte baillonna, et que Robespierre envoyait en masse à l'échafaud.

Récapitulons maintenant sur le sens et les conditions de la liberté. On a vu que, pour être intégrale ou sur-composée, il faut qu'elle soit soutenue du *minimum*, et que ce minimum exige trois conditions, dont chacune est incompatible avec l'ordre civilisé.

Il ne peut donc pas exister de liberté en Civilisation: et il n'existe en Sauvagerie qu'une liberté incomplète, périlleuse, puisqu'elle expose la horde à la famine, à la guerre, à la peste, et qu'elle ne s'étend pas aux femmes, ni aux vieillards qu'on sacrifie quand ils sont invalides.

Cette liberté des Sauvages mâles, quoique préférable au sort de nos salariés et de nos mendiants, est encore un bonheur grossier et indigne de la raison, puisqu'il tient à l'absence d'industrie. D'autre part, l'état d'oppression et de misère où gémissent nos salariés, n'est point fruit de génie social, mais absence de génie social et opprobre de la science. Loin d'avoir su nous élever à la liberté, elle n'a su ni la définir, ni en indiquer les caractères en mode simple, en composé et sur-composé; et il ne lui reste que la honte d'avoir excité, depuis l'origine des sociétés policées, mille tourmentes politiques, sous prétexte de nous donner un bien dont elle n'a pas même

connaissance. Elle a opéré sur la liberté comme sur le commerce : elle en a fait un levier d'intrigues littéraires, et loin d'apporter l'ombre de bonne foi dans ces débats, elle n'a pas même signalé et recommandé les problèmes suivants qui appelaient instamment les efforts du génie.

En commerce : le besoin d'association, de vérité garantie et de répression des nombreux crimes du corps mercantile, banqueroute, usure, agiotage, etc. ;

En liberté : le besoin d'attraction industrielle, d'un équivalent des droits naturels, et d'une garantie de minimum gradué.

Toutes ces omissions seront réparées dans le corps de l'ouvrage ; ici je me borne à les indiquer. Rappelons que dans ces prolégomènes il faut se garder d'exiger des preuves réservées pour le traité. Je ne présente l'accusation qu'en sens négatif ; en démontrant que ces diverses branches d'études n'ont pas pu être oubliées, mais qu'elles ont été spéculativement écartées, pour ne pas entraver le trafic de systèmes et de sophismes : il serait tombé à plat pour peu qu'on eût mis en scène tous ces importants problèmes, qui auraient été résolus avec la plus grande facilité si on eût voulu se rallier aux douze principes (130), entre autres au 5e., *ne pas croire la nature bornée aux moyens qui nous sont connus en Civilisation.*

CHAPITRE VII.

Erreur capitale sur la Liberté. Déni du droit au Travail.

La controverse de liberté ayant coûté tout récemment quatre millions de têtes sacrifiées à des sophismes politiques et à des jalousies commerciales, il importe de

débrouiller exactement ce chaos de doctrines erronées sur la liberté et le commerce.

L'usage civilisé est de s'égorger pour l'honneur d'un dogme avant d'en connaître ni le sens, ni les emplois; témoins les guerres nées de débats sur la *transsubstantiation* et la *consubstantialité*. Notre siècle a spéculé de même sur les droits de l'homme ; on s'est massacré pour les obtenir et on ne les connaît pas.

J'ai démontré qu'en théorie de liberté on n'a pas même de notions élémentaires : on ne sait pas distinguer la liberté

En corporelle et en sociale,
En active et en passive,
En simple et en composée,
En convergente et en divergente.

Avant d'avoir procédé à ces définitions indispensables, on verse des flots de sang pour assurer au peuple ce qu'il ne demande pas ; car loin de désirer la souveraineté ni même la pleine liberté (composée convergente), il ne prétend qu'à celle du degré simple, dite corporelle active (155), dont il ne jouit que les jours de fête et sous condition d'avoir amassé quelque argent pendant la semaine; car s'il manque d'argent le dimanche, il manquera aussi de subsistance, et n'aura point la liberté corporelle active dont le premier droit est de manger quand on a faim et qu'on voit des comestibles étalés.

Négligeons ces distinctions de liberté, assez mentionnées dans les Chapitres V et VI : bornons celui-ci à l'erreur la plus choquante, l'omission de reconnaître le droit au travail, seul droit précieux pour le pauvre.

L'Ecriture nous dit que Dieu condamna le premier homme et sa postérité à travailler à la sueur de leur

front; mais il ne nous condamna pas à être privés du travail d'où dépend notre subsistance. Nous pouvons donc, en fait de droits de l'homme, inviter la Philosophie et la Civilisation à ne pas nous frustrer de la ressource que Dieu nous a laissée comme pis-aller et châtiment, et à nous garantir au moins le droit au genre de travail auquel nous avons été élevés.

Si je n'ai pas mentionné ce droit au tableau 164, c'est que le travail est un droit cumulatif, résultant des quatre droits cardinaux, *chasse, pêche, cueillette et pâture*. Le travail est donc droit hyper-cardinal, comprenant les quatre branches de travaux auxquels nous avons droit naturel.

Outre ces quatre voies d'industrie positive, Dieu donne aux nations sauvages un droit d'industrie négative, qui est *le vol extérieur*, pour lequel tous les Sauvages ont un penchant très-marqué, même ceux qui se rapprochent de la période 1re. (Eden). Les Otahitiens qui avaient plusieurs caractères d'Edenisme, volaient avec une telle activité, qu'on voyait les femmes faire une demi-lieue à la nage pour aller arracher un clou du vaisseau. Telle est la simple nature, tant prônée par nos moralistes: elle donne à l'homme le droit et le goût du vol, et les civilisés ne sont que trop fidèles à ses impulsions.

Ainsi, sur nos sept droits naturels, on en trouve quatre qui tendent à nous garantir l'industrie active que nous refuse la Civilisation, ou qu'elle ne nous accorde qu'à des conditions dérisoires, comme celle d'un travail tributaire dont le produit est pour un maître et non pour l'ouvrier.

Nous n'aurons l'équivalent des quatre droits cardinaux, que dans un ordre social où le pauvre pourra dire à ses

compatriotes, à sa phalange natale : « je suis né sur cette terre; je réclame l'admission à tous les travaux qui s'y exerçent, la garantie de jouir du fruit de mon labeur; je réclame l'avance des instruments nécessaires à exercer ce travail, et de la subsistance en compensation du droit de vol que m'a donné la simple nature. » Tout Harmonien, quelque ruiné qu'il puisse être, aura toujours le droit d'aller tenir ce langage à son pays natal, et sa demande y trouvera plein accueil.

Ce ne sera qu'à ce prix que l'humanité jouira vraiment de ses droits : mais dans l'état actuel, n'est-ce pas insulter le pauvre que de lui assurer des droits à la souveraineté, quand il ne demande que le droit de travailler pour les plaisirs des oisifs ?

Nous avons donc passé des siècles à ergoter sur les droits de l'homme, sans songer à reconnaître le plus essentiel, celui du travail, sans lequel les autres ne sont rien. Quelle honte pour des peuples qui se croient habiles en politique sociale ! Ne doit-on pas insister sur une erreur si ignominieuse, pour disposer l'esprit humain à étudier le mécanisme sociétaire qui va rendre à l'homme tous ses droits naturels, dont la Civilisation ne peut ni garantir, ni même admettre le principal, le droit au travail?

J'ai dû en faire l'objet d'un chapitre spécial, pour signaler l'extrême ignorance des modernes en théorie de liberté : la nécessité de *reprendre les idées à leur origine, et d'oublier tout ce qu'on a appris* sur la liberté, comme sur tous les problèmes qui touchent à l'étude de l'homme. Ce n'en était pas un médiocre que celui du libre exercice des droits naturels, combinés avec l'exercice de la grande industrie. Mais tout effrayant que pouvait sembler ce problème, on serait arrivé à la solution partielle ou to-

tale, si on eût suivi quelqu'un des douze principes dont la philosophie s'impose à elle-même l'observance. Rappelons-les successivement, en les appliquant au grand problème de liberté qui a tant occupé notre génération.

1°. *Exploration intégrale :* « rien de fait, nous dit-» on, tant qu'il reste quelque chose à faire. » C'est bien pis quand il n'y a rien de commencé. Or, nos publicistes n'ont pas même songé à donner une définition graduée de la liberté, de ses trois genres et de ses espèces (154, 155) : ils ont également oublié de définir et reconnaître le principal des droits de l'homme, le droit au travail, sans lequel les autres ne sont que dérisoires. Voilà des gens bien exacts sur ce qui touche à l'exploration intégrale, premier de leurs devoirs !

2°. *Consulter l'expérience :* ils s'obstinent à la dédaigner et persistent dans leurs méthodes, cent fois confondues à l'épreuve, surtout depuis l'essai des chimères d'égalité et de fraternité, qui démontraient assez qu'on avait manqué les routes de la vraie liberté, qu'il fallait les chercher dans les sciences non explorées, comme celle de l'Attraction et tant d'autres également négligées (142).

3°. *Aller du connu à l'inconnu, par analogie :* ils s'y sont refusés, en s'obstinant à nier que la Civilisation ASSEZ CONNUE, assez éprouvée depuis trois mille ans, ne pouvait conduire qu'aux sept fléaux lymbiques (51), et qu'après une si longue épreuve, on ne pouvait espérer les sept biens opposés (53) que de quelque société encore inconnue, dont il fallait faire la recherche. On devait en augurer la découverte selon l'analogie, qui nous dit que le genre humain, après avoir parcouru cinq sociétés, pourra bien en découvrir et organiser d'autres, qui seront

peut-être celles où doit régner la liberté incompatible avec la Civilisation.

4°. *Procéder par analyse et synthèse :* ils n'ont pas même analysé les sept droits naturels, dont la réunion compose la liberté simple, isolée du minimum (164). S'ils ne savent pas encore analyser les ressorts de la liberté simple, qui est celle du Sauvage, comment s'élèveraient-ils à la synthèse d'une liberté composée, qui doit amalgamer le minimum proportionnel avec les sept droits du Sauvage ou droits de nature ?

5°. *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus :* elle n'est donc pas bornée aux trois modes industriels qu'on nomme Civilisé, Barbare et Patriarcal : et puisqu'aucun de ces trois régimes ne garantit aux industrieux la plus faible des trois libertés, la corporelle simple active (135), il faut chercher dans l'étude des sciences négligées, d'autres mécanismes sociaux *encore inconnus*, et qui pourront assurer aux industrieux cette liberté dont ils sont si éloignés en Civilisation.

6°. *Simplifier les ressorts :* nous n'envisageons ici le principe que sous le rapport de la liberté appliquée à l'industrie. Il fallait donc spéculer sur l'emploi de l'*attraction industrielle*, qui offre le double avantage de simplifier les ressorts en évitant les voies de contrainte, et de garantir la liberté, en ce que le travail attrayant (155, 156), ne cause ni gêne corporelle, ni peine d'esprit; il est pour l'industrieux un amusement, un libre exercice de ses facultés. Le problème de liberté des industrieux exigeait donc, avant tout, qu'on s'étudiât à appliquer l'attraction à l'industrie, et qu'on procédât à l'étude de l'Attraction passionnée, si obstinément négligée.

7°. *Se rallier à la vérité :* or, la vérité et l'évidence

nous disent que l'industrieux n'est pas libre, puisqu'il ne travaille que par crainte de la famine et du gibet, et qu'il se soulève du moment où l'autorité paraît faiblir. Il fallait donc, pour se rallier à la vérité, confesser que la Civilisation n'est pas compatible avec la liberté des industrieux, pas même avec la moindre des trois libertés (155), et qu'elle place le peuple à l'antipode des droits de souveraineté, dont on lui fait ironiquement la concession.

8°. *Se rallier à la nature :* on nous montre la nature dans l'homme sauvage qui jouit déjà du deuxième degré de liberté (composée divergente), et de l'exercice des droits naturels en industrie : nous ne pouvons donc nous rallier à la nature que par l'invention d'un mécanisme social qui garantisse à nos industrieux l'équivalent de ces droits, et une dose de liberté au moins égale à celle du Sauvage. On voit que ces conséquences nous conduisent par mille voies différentes à la même conclusion : inventer un régime d'industrie attrayante, un mécanisme opposé à la méthode familiale ou anti-sociétaire, dite Civilisation.

Au surplus, que d'équivoques sur cette idée de ralliement à la nature ! Je pourrais déjà définir neuf natures différentes, par analogie aux neuf périodes du tableau 33 ; puis des natures mixtes, et aussi différentes des neuf autres, que les mœurs des Otahitiens, période 1 1/2, différaient de celles des Édéniens ou nature de 1er. échelon, et de celles des Anthropophages ou nature de 2e. échelon, vantée par les orateurs sous le nom de simple nature. Je n'ai garde d'engager le lecteur dans ces définitions fastidieuses de toutes les natures : continuons sur notre sujet.

9°. *Ne pas prendre les préjugés pour des principes;* c'est le tort des Philosophes Obscurants (122), qui nient

l'existence de moyens inconnus, la possibilité de découvrir des mécanismes sociaux autres que la Civilisation, et la nécessité de les inventer si l'on veut procurer à l'homme cette liberté inadmissible dans l'état civilisé 157, où les riches mêmes en sont privés, à plus forte raison les pauvres.

10°. *Observer les choses qu'on veut connaître, et non pas les imaginer.* Au mépris de ce principe, ils n'ont ni observé, ni classé les trois modes de liberté 154 et les droits naturels au travail (164). Ils ont imaginé en compensation une liberté dérisoire, un droit de souveraineté accordé à gens qui n'ont ni pain, ni vêtements : *risum teneatis.*

11°. *Ne pas prendre pour raisonnement l'abus des mots.* Peut-on en faire un abus plus indécent que de nous vanter les libertés des peuples, dans cette Civilisation qui, sous tous les régimes, sous les clubistes mêmes, s'étaye d'une milice terrifiée par les châtiments, et employée à museler le peuple affamé? On ne voit dans ce mécanisme qu'une contrainte composée, c'est-à-dire contrainte du soldat qui à son tour contraint le peuple.

Nos sophistes découvrent dans ce ricochet d'oppression une souveraineté du peuple. Après un tel abus de mots, n'est-on pas bien fondé à leur donner le surnom d'enfileurs de mots, bâtissant sur quelques verbiages des constitutions libérales dont les ressorts *nominaux* sont la liberté, l'égalité, la fraternité, et dont les ressorts *effectifs* sont la contrainte, les sbires et les gibets? Voilà sur ce qui touche à la liberté un plaisant abus de mots pris pour des raisonnements.

12°. *Oublier ce qu'on a appris et refaire l'entendement humain.* Je viens de prouver qu'on ne saurait mieux faire

que d'oublier tout ce qui nous a été enseigné sur la liberté et les droits imaginaires de l'homme; qu'il faut enfin appliquer l'esprit humain à l'étude des droits réels, ou droits au travail; et de la liberté réelle, ou composée convergente (156).

Au reste, j'invite Condillac, auteur de ce docte précepte, à le faire goûter, s'il se peut, aux Philosophes Obscurants, qui, en nous promettant les libertés et les perfectibilités, ne nous donnent que les sept fléaux lymbiques sous toutes les constitutions.

⋈ Y *Croire que tout est lié dans le système de l'univers :* quel lien peut-on voir, *sous le rapport de la liberté,* entre les parties de cet Univers où l'homme est le plus esclave de tous les êtres? tandis qu'on voit des sociétés pleinement libres, parmi les insectes comme parmi les astres, celles de l'homme, au contraire, ont si peu de liberté, que le peuple civilisé et barbare n'a pas la faculté de rétrograder et de reformer la horde sauvage qui est vœu de tous les salariés.

Sous le rapport des droits, quel lien, quel rapport peut-on voir entre l'homme et l'animal? Celui-ci bien vêtu, bien armé, a le droit de prendre sa subsistance où il la trouve; tandis que l'homme réduit à la famine, et voyant tous les biens étalés sous ses yeux, n'est pas même autorisé à réclamer le premier de ses droits, le droit au travail dont il obtiendrait une chétive subsistance; et pourtant depuis 3000 ans il compose des théories sur la liberté.

⋈ A *Spéculer sur l'unité de système :* spéculons donc sur un régime qui puisse opérer la fusion de nos quatre sociétés, leur assurer la liberté, et le droit au travail dont jouissent les Sauvages. Quelle unité peut-on voir

parmi le genre humain, tant qu'il forme quatre sociétés inconciliables, et dont la seule libre est en même temps la seule qui soit en opposition avec la destinée, ou industrie agricole et manufacturière ?

J'ai achevé la revue des douze principes. Il m'a paru à propos de les reproduire et les appliquer à un problème très-remarquable, en ce qu'il a occupé les controversistes de tous les siècles. On vient de voir qu'en se ralliant à chacun de ces douze préceptes, on serait entré dans les véritables routes de la liberté combinée avec l'industrie; car tous militent pour la recherche d'une société industrielle autre que les trois actuellement existantes.

Conformément à la règle indiquée (note 148), j'ai dû multiplier ici les redites et prouver, douze fois de suite, que la liberté et la Civilisation sont incompatibles; que les droits de l'homme concédés par nos sophistes sont dérisoires, tant qu'on ne nous assure pas le principal, le droit au travail, comprenant (164) les quatre droits cardinaux encore méconnus après tant de siècles d'ergotisme sur les droits de l'homme (1).

Doit-on s'étonner, maintenant, que l'esprit humain soit en arrière de découvertes, quand on le voit négliger à plaisir toutes les règles qu'il s'est prescrites à lui-même ? S'étonnera-t-on que, sur la liberté comme sur tout ce qui touche au bonheur social, il soit resté dans une complète ignorance ?

(1) Je n'ignore pas qu'il est impossible d'admettre en Civilisation l'exercice de ces quatre droits; mais on pouvait au moins les reconnaître, poser en principe la nécessité d'un équivalent consenti individuellement, et en conclure à la recherche d'une société autre que la Civilisation, qui ne peut ni accorder les droits naturels, ni fournir au pauvre un équivalent (169).

Récapitulons brièvement sur cette digression : en voici les conclusions à graver en lettres d'or.

Point de liberté sur-composée (156) *sans le minimum;*

Point de minimum sans l'attraction industrielle (16 et 172);

Point d'attraction industrielle dans le travail morcelé ou civilisé ; elle ne peut naître que dans les Séries passionnelles :

Donc le Minimum étayé de l'Attraction industrielle, est voie exclusive de liberté, condition sine quâ non.

Pour entrer dans cette voie, il faut sortir de la Civilisation; elle a douze issues (142) *; optons pour la plus facile, pour l'Association.*

Argument à méditer ! il dit beaucoup de choses en peu de mots.

J'ai démontré que, sur la question la plus ancienne, la plus controversée, l'esprit humain est en plein égarement : redoublons la preuve, et analysons pareille impéritie dans les systèmes commerciaux qui sont la controverse la plus récente. On verra que leurs auteurs seraient de même arrivés à plusieurs issues de Civilisation, s'ils eussent observé quelques-uns des douze principes recommandés par eux-mêmes.

Après cette double conviction tirée des erreurs sur la liberté et le commerce, on sera en état de mesurer l'étendue de l'égarement où nous ont entraînés les méthodes philosophiques.

MÉDIANTE.

Aux Disciples pusillanimes ou présomptueux.

Divers lecteurs défiants et pointilleux auront déjà réclamé sur la préférence que je donne dans mes tables aux nombres 7 et 12, et sur d'autres minuties, néologie forcée, etc.: rassurons ces timides soldats.

Je n'ai garde d'épouser les préventions des sophistes qui se sont passionnés exclusivement pour tel ou tel nombre : loin de là ; j'expliquerai, quand il en sera temps (section des séries mesurées), les emplois naturels de chaque nombre. On verra que, selon l'analogie universelle, il faut

En fonction d'amitié,	classer	par 5 et 10 ;
— d'amour,	»	par 8 et 16 ;
— d'ambition,	»	par 7 et 14 ;
— de famillisme,	»	par 4 et 8.

On déterminera de même des emplois dominants pour d'autres nombres : mais vouloir dès à présent connaître ces rapports, ce serait exiger, au début, des notions qui ne peuvent trouver place qu'aux 2°. et 3°. tomes.

J'avais promis (164), un éclaircissement provisoire sur ces harmonies des nombres ; mais après l'avoir ébauché, je l'ai jugé hors de la portée de mes lecteurs, qui sont tous *commençants*, et j'ai dû le différer : j'en insérerai quelques fragments dans la grande note B (extroduction). Quant à présent, le lecteur n'est pas encore apte à cette initiation.

Sur ce sujet comme sur d'autres, on fera beaucoup mieux de se laisser guider par le pilote, que de le harceler et se répandre en critiques prématurées et minutieuses. Il faut se garder de la faute commise par les compagnons de Colomb, qui auraient voulu, à peine sortis du port, toucher au nouveau monde ; et qui, trois jours avant d'y aborder, outrageaient leur chef, l'accusant de les conduire dans des abîmes.

Beaucoup de disciples tomberont dans ce vice : j'en ai vu concevoir des terreurs paniques sur un fétu de néologie, comme *passionnel* au lieu de *passionné* qui ferait équivoque. D'autres s'effarouchent d'une application régulière, comme *gamme* passionnelle, qui est le nom indiqué par l'analogie. Les passions étant distribuées par 12 comme les sons musicaux, et ayant dans leurs développements une parfaite analogie avec les claviers, octaves et tons musi-

caux, je ne puis emprunter, pour décrire ces effets, de termes plus techniques, plus précis, que ceux déjà admis en théorie musicale.

En conséquence, les mots gamme, octave, clavier et autres de la langue musicale, seront adaptés au système distributif des passions et des caractères; et nous dirons : *une modulation en tonique d'amitié majeure ou d'amour mineur*, comme *une modulation en ut majeur ou en ré mineur*. A défaut, je serais obligé de me créer une nomenclature, un langage spécial, comme on en voit dans chaque science et chaque art : ce serait une surcharge pour la mémoire du lecteur, et de plus un procès avec les anti-néologues.

J'éviterai ces inconvénients par des emprunts sur les sciences fixes, mathématiques, physique, musique, etc., et même sur le langage romantique et mystique, où je puise les noms de lymbe obscure, lymbe gnomique, lymbe crépusculaire, etc. Cela déplaît-il à quelques lecteurs pointilleux? je les invite à lire une jolie fable de La Fontaine, *le Meunier, son Fils et l'Ane*. Ils y verront qu'on n'en finirait jamais, si on voulait se plier à toutes les fantaisies de la critique.

Pour les convaincre qu'il n'y a rien d'arbitraire dans mes nomenclatures, mes nombres adoptifs, mes analogies, devisons un instant sur quelqu'une de ces expressions qui semblent choquantes, comme le nom de *Lymbes Obscures*, donné génériquement aux trois sociétés d'industrie morcelée et mensongère (tableau 33).

On donne le nom de lymbes au réduit ténébreux où résidèrent pendant 3,000 ans les âmes de nos premiers pères, en attendant que le Rédempteur vînt les délivrer et les conduire au séjour de lumière éternelle. Ces lymbes sont un emblème de nos trois sociétés industrielles, où le genre humain, quoique destiné à un immense bonheur, languit provisoirement dans les ténèbres sociales, et devait y languir jusqu'à ce qu'un messie social vînt lui dévoiler le calcul des Séries passionnelles, voie d'avénement à l'opulence et à l'harmonie.

Pourquoi, dira-t-on, ne pas les avoir nommées lymbes industrielles, plutôt que lymbes obscures? Je conçois que ce nom doive effrayer Jocrisse, qui dira : *ça doit éte bien nouëre ste lymbe obcure*. Je leur donne cette épithète générique, parce qu'elle comprend les trois sortes de ténèbres où le monde social est plongé :

1. Obscurité mécanique, par ignorance du procédé sociétaire;
2. Obscurité dogmatique, par le cercle vicieux des sciences incertaines;
3. Obscurité passionnelle, par contre-marche ou essor subversif (36) des douze passions;

⋈ Obscurité anti-unitaire, par ignorance des rapports de l'Homme avec Dieu et l'Univers.

L'épithète *obscures* qui comprend génériquement ces trois obscurités et la pivotale, est donc bien plus régulière que le nom de *lymbes industrielles*, qui ne désignant qu'une des trois obscurités, n'est qu'épithète spéciale et non générique.

Je n'ai pas étendu le titre d'*obscure* (donné page 34), à la lymbe sauvage *ou gnomique*, parce que les Sauvages sont de vrais Gnomes sociaux, qui bien que privés d'instruction, et étrangers à nos lumières politiques et morales, sont plus clairvoyants que nous sur le problème du bonheur et des voies de la nature : ce sont des Gnomes d'instinct, jouissant d'une pleine clarté dans le régime social que nous jugeons ténébreux : je soutiendrai cette thèse en traitant de *l'échelle parallèle des attractions sociales*.

La société 6e, *Garantisme*, étant demi-sociétaire, est une lymbe crépusculaire, un avant-coureur de la lumière sociale ou mécanisme des séries, dont la 7e. période forme l'aurore, et dont la 1re. n'était qu'une diffraction. Dans le tableau 33, j'ai rejeté les noms de gnomique et crépusculaire qui auraient effarouché les débutants, et je m'en suis tenu aux noms de sous-ambiguë et sur-ambiguë; il eût fallu, pour la régularité, cumuler ces deux noms et dire : 2e. Lymbe gnomique sous-ambiguë, 6e. Lymbe crépusculaire sur-ambiguë.

On s'engagerait dans un détail interminable, s'il fallait, sur chaque dénomination, sur chaque tableau, rassurer ces disciples chancelants, qui ne savent pas accorder provisoirement la dose de confiance nécessaire, ni concevoir que l'initiation doit aller par degrés; que tel document désiré dès le premier volume, doit, pour la méthode, être différé jusqu'aux 2e., 3e. ou 4e.

Par exemple, relativement aux emplois de nombres, et aux causes qui me font préférer dans mes tableaux tel ou tel nombre, je ne peux pas satisfaire pleinement avant d'avoir défini les 12 passions radicales ou passions d'octave, dont cinq sensitives et 7 animiques. Je serai donc gêné dans les deux premiers tomes pour expliquer les harmonies des nombres : cependant, dès qu'on sera arrivé à la section des *Séries mesurées*, 2e. tome, on comprendra pourquoi les nombres 7 et 12 sont essentiellement nombres d'unité, nombres sacrés comme ceux de la trinité et de la tétrade ou quatrinité, dont 7 et 12 sont la somme et le multiple.

3 et 4 sont nombres simples sacrés;
7 et 12 sont nombres composés sacrés;

ce sera une thèse à démontrer.

Quant aux nomenclatures, je ne puis mieux faire que d'emprunter les termes admis dans les sciences fixes ou autres, jusqu'au moment où la théorie de l'Attraction, plus accréditée, jouira du droit

dont jouissent les autres sciences ; et même les fonctions triviales, qui toutes ont le droit de se composer un vocabulaire de termes techniques.

Mais d'où vient chez les lecteurs français, tant d'effroi et de défiance au sujet de quelques formules insolites? Une découverte va décider du sort du genre humain ; il faudrait dans son examen s'affranchir des petitesses du siècle, ne s'attacher qu'à l'objet important, qu'à la justesse des démonstrations. A quoi s'attachent nos Français, dans cette affaire? à des chicanes vétilleuses sur la néologie obligée.

S'il faut les en croire, le calcul de l'Association va tomber pour une lettre ajoutée à un mot, comme dans passionnel au lieu de passionné : c'en est assez pour alarmer de chauds partisans. D'où vient que le Français si brave au combat, est si pusillanime en génie spéculatif? Ceux qui font des tableaux de compensations, peuvent y placer ce plaisant contraste d'une nation qui, à l'excès d'audace belliqueuse, joint l'excès de faiblesse en étude de la nature, en appréciation des découvertes.

Je ne demande pas de crédulité; mais qu'on évite au moins la pusillanimité, et qu'on se rappelle que la théorie d'Association n'a pas besoin de tous les suffrages. Il n'importe qu'elle effraye quelques pygmées ; il suffira d'un homme pour la fondation : ce n'est pas parmi les esprits minutieux que nous devrons le chercher, mais parmi les caractères largement tracés : ceux-là ne seront pas choqués de trouver dans ma méthode quelque originalité ; ce sera pour eux un heureux augure : ils savent que le génie inventif ne germa jamais chez ces hommes serviles qui, lorsqu'on les détourne des sentiers battus se croient, comme les compagnons de Colomb, entraînés dans les abîmes.

Il faut donc se garder de prendre ici pour sagesse, la défiance outrée, la manie d'ergoter contre l'auteur. Il en est de la prudence comme de la vertu, dont un adage dit :

« Faut d'la vertu, pas trop n'en faut :
» L'excès partout est un défaut. »

On peut dire aussi de la défiance : *pas trop n'en faut.* Plus mes méthodes et mes principes diffèrent de ceux des philosophes, plus on doit en augurer un succès qu'ils n'ont pas su obtenir, et une découverte qui ne pouvait se trouver que dans les sciences encore intactes ; ce sont :

les théories de l'Association industrielle,
de l'Attraction passionnée,
des douze Garanties,
⋈ de l'Analogie universelle.

Défions-nous des pygmées qui n'ayant pu s'ouvrir aucune de ces nouvelles routes, veulent déprimer celui qui leur fraye les chemins : ce sont des soldats suspects qu'il faut repousser des rangs : *pauci, sed boni.* Nous n'avons que faire du suffrage variable de la multitude, puisqu'il nous suffira d'un seul homme pour la fondation.

J'invite donc les lecteurs sages à réserver leurs objections pour le final du 2e. tome où je les passerai en revue, et où je deviserai sur les compléments à donner et les matières à traiter dans les tomes suivants. Jusque-là on aurait tort d'exiger des communications qu'il me paraît nécessaire de différer, comme celles relatives aux harmonies des nombres 7 et 12 dont l'excellence est facile à pressentir, d'après la préférence que Dieu leur a donnée dans les harmonies unitaires, comme les sons de la musique et les rayons de la lumière.

Au résumé : sur quelque sujet que portent ces critiques prématurées, opposons d'abord aux Aristarques l'argument sans réplique : sauront-ils avec leurs sciences tripler le produit réel de l'industrie, élever à 3000 fr. le revenu d'un domaine qui n'en rend que 1000? Non, répondent-ils : eh bien, qu'ils écoutent celui qui va résoudre ce grand problème : sa méthode sera assez bonne pourvu qu'elle conduise à tripler le revenu réel (page 1) de tout le monde, et élever le genre humain à l'unité universelle.

Sur un problème de si haut intérêt, sera-ce trop d'un volume de prolégomènes? On pardonne à la philosophie 400,000 tomes de doctrines erronées, et l'on me contestera un tome de réfutation, nécessaire à l'intelligence de la nouvelle science!

« Nous ne voyons pas, disent les critiques, où tendent ces longs » préambules; vous promettez une théorie sur l'Association; don- » nez-la. »

Je ne dois pas la donner en mode *simple;* il faut, selon le mode *composé*, que la théorie positive soit étayée de la négative; de même qu'on donne en arithmétique la contre-opération ou preuve qui procède en sens inverse. On vient de voir sur les questions de Liberté et on va voir encore sur celles de Commerce, que le tort constant des modernes est d'envisager toute la nature et la politique en mode simple; ce vice a faussé et paralysé leurs plus beaux génies. Je dois donc éviter le *simplisme* que je leur reproche sans cesse; et pour donner une théorie composite, il faut procéder d'abord par la négative, analyser les erreurs qui ont prolongé le règne du mal : il sera temps ensuite d'expliquer les voies du bien, la théorie positive.

Si des lecteurs présomptueux veulent précipiter la marche et négliger cette précaution du mode négatif, je dois réprimer leur impatience. Ils sont comparables à cette jeune troupe qui, à la bataille

d'Iéna, s'irritait au bruit du canon, voulait charger, et disait à l'Empereur, *en avant !* le cri était honorable et digne de jeunes Français. Bonaparte les gourmanda, disant : « Quels sont ces étourdis qui » osent crier en avant? ils n'ont point de barbe au menton : qu'ils » attendent les ordres de celui qui a commandé dans quarante » batailles. »

J'en dis autant aux novices qui veulent régenter le pilote : à les en croire, c'était assez de quelques pages d'introduction ; les voilà suffisamment préparés et aussi experts que l'auteur même : ils ont dérobé sa science en lisant le titre ou la table des chapitres ; ils décideront qu'il faut sans délai passer au traité positif ; que la partie négative (Prolégomènes) est un hors-d'œuvre, une superfétation ; l'introduction suffisait à des esprits philosophiques, nourris de perfectibilités. Voilà les Français : ils connaissent une science nouvelle avant de l'avoir étudiée ; ce sont eux qui doivent l'enseigner à l'auteur même.

J'attends ces docteurs aux chapitres 8 et 9 (Phases de Civilisation, Caractères du Commerce) ; là, ils pourront juger de leur insuffisance.

Quelle différence de ces disciples modernes avec ceux de l'antiquité ! Aristote, avant de se croire un maître, assista vingt ans aux leçons de Platon. Et vous, lecteurs impatients, tous écoliers, tous *imberbes* sur le calcul de l'Association et des destinées ; vous qui avez besoin d'être *dégrossis et préparés* par un ample volume de théorie négative, *ou déblai de préjugés*, vous voudriez, dès le premier jour, trancher sur une science qui m'a coûté vingt-deux ans de recherches ! Quelle est donc cette philosophie moderne qui inspire aux novices tant de présomption, tandis que l'ancienne les formait à la modestie, et que les disciples de Pythagore se soumettaient à des épreuves de plusieurs années avant d'être admis à l'initiation !

Si je déférais au vœu des impatients, ils seraient arrêtés à chaque pas dans l'étude de l'Attraction, où il est d'autant plus facile de s'égarer, qu'elle semble au premier abord une amusette plutôt qu'une théorie sérieuse. Le préjugé leur suggérerait à tout instant des arguments saugrenus, dont un sera relaté et réfuté à l'appendice du chapitre 9e.

Pour prévenir ces divagations, il faut (82) dissiper les fausses lumières, et amener le lecteur à rougir de sa crédulité aux doctrines civilisées.

Je vais, dès le chapitre suivant, jeter le gant à la plus accréditée, celle du libre commerce, et prouver qu'elle devait exciter la risée

de quiconque aurait eu de saines idées sur les contre-poids politiques, les garanties sociales et l'équilibre industriel.

Préalablement, j'ai dû remontrer ici les pusillanimes et les présomptueux, classes qu'on peut accoler, car les extrêmes se touchent. Si ces caractères dominent en France, ils ne dominent pas en tous pays ; or, j'écris pour les Européens, et non pour les seuls Français.

Je dois donc adopter un plan *européen*, et rigoureusement méthodique, une instruction *composée*, c'est-à-dire *négative en prolégomènes* avant d'être *positive en traité*.

Ceux qui ne souscriraient pas à cet enseignement composé, doivent fermer le livre : je ne quête pas les suffrages de la multitude ; je me borne à chercher, parmi quatre mille candidats, un homme plus clairvoyant que son siècle : ce n'est pas chez le commun des lecteurs qu'on trouvera des âmes grandioses, capables de pressentir l'existence du code passionnel divin, et de se soumettre aux études nécessaires à l'initiation : une telle sagesse ne se rencontrera que chez les âmes de forte trempe, chez un petit nombre d'élus ; c'est à eux que s'adresse la 1re. partie des prolégomènes, dédiée aux penseurs. La 2e., moins scientifique, traitant d'intérêt et de plaisir, sera mieux adaptée au goût de la multitude.

Continuons, dans celle-ci, l'attaque du *simplisme*, véritable épidémie qui a gangrené tous les savants et les conquérants de la Civilisation : il a fait manquer à Newton la découverte du système de la nature, et à Bonaparte la conquête du monde. Si l'un, dans ses calculs, avait joint l'Attraction passionnelle à la matérielle ; si l'autre avait joint la conquête passionnelle à la matérielle, tous deux seraient arrivés au but (142), aux issues de Civilisation. Mais quand les savants mêmes n'ont jamais spéculé qu'en mode simple, comment les conquérants auraient-ils imaginé de s'élever plus haut ?

CHAPITRE VIII.

Application au commerce *simple et mensonger*. Rang qu'il occupe dans les quatre phases de Civilisation.

ANTIENNE. Nous avons examiné la plus ancienne des folles controverses, les systèmes de liberté; traitons maintenant de la plus récente, des systèmes de commerce devenus boussole de la sagesse moderne.

Le régime de libre commerce, ou concurrence mensongère, nous fournira un beau sujet de remontrer la science, qui n'a pas reconnu qu'en commerce comme en toute branche de relations, la liberté pure et simple est un brandon d'anarchie, une source de désordres; que toute liberté doit être étayée de garanties et contre-poids; enfin, que la liberté doit être composée et non pas simple comme celle des marchands, contre la fausseté de qui le corps social n'a aucune garantie.

Les marchands aujourd'hui sont libres, mais le corps social ne l'est pas dans ses relations avec eux; car on est forcé à faire des achats; on ne peut pas se passer de subsistances et vêtements, qu'on n'obtient que par achat; on est donc par le fait asservi aux vendeurs, dont il faut essuyer les fourberies.

Un tel mécanisme n'est que liberté *simple et non réciproque;* la liberté est tout entière du côté des vendeurs, dont le consommateur est dupe et contre qui il n'a aucune garantie. Il fallait découvrir et introduire cette garantie, pour élever le régime commercial à la liberté *composée ou réciproque.*

Étrange inadvertance! après cent années de controverse mercantile, on n'a pas encore observé que le com-

merce civilisé est de mode *simple* et non pas de mode *composé ;* qu'il n'assure de liberté et de garantie qu'à une des parties contractantes, QU'AU VENDEUR, *et non à l'acheteur.*

Cette vérité est aussi neuve que celle qu'énonça Galilée, en déclarant que c'était la terre qui tournait, et non pas le soleil. Mais puisque l'étude du commerce ne date que d'un siècle, doit-on s'étonner de cette erreur, quand on voit, sur tant d'autres controverses, notamment sur celle de liberté, les erreurs durer 25 et 30 siècles?

Consolons d'abord les coupables, les économistes mercantiles, et pallions leurs torts, en rappelant un principe très-connu d'eux : c'est que l'esprit humain assujetti à la marche progressive, ne s'élève que par degrés, et procède *du simple au mixte et du mixte au composé.*

Il n'est donc pas surprenant que la controverse mercantile, qui ne date que d'un siècle, ait perdu ce laps de temps à spéculer sur la méthode simple qui est toujours le premier essor de l'esprit humain. On n'est point blâmable d'être *simpliste* dans une étude qui n'est qu'à son début. Mais après cent ans d'expérience, est-on excusable de ne pas s'apercevoir qu'on est en fausse route, qu'on a donné dans le mode simple et dépourvu de garantie? un siècle tout bouffi de prétentions en fait de garantie, contre-poids, balance, équilibre, est-il pardonnable de ne pas reconnaître qu'il n'y a pas l'ombre de garantie ni de contre-poids dans le système commercial?

C'est ce que nous allons examiner, en exposant d'abord les indices de culpabilité, tels que rebellion à l'évidence, jonglerie dogmatique, etc.

Lorsqu'une science adopte en principe de n'admettre que la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, il est

assez surprenant que ses docteurs se passionnent pour les marchands, les agioteurs et les Juifs, chez qui, loin de trouver la vérité et rien que la vérité, on était si assuré de rencontrer le mensonge et rien que le mensonge.

Il existait pourtant dans l'ordre actuel un beau et précieux germe de vérité garantie : des hommes qui auraient cherché sérieusement la vérité, n'auraient pas manqué d'en voir le fanal dans le système monétaire. Nous y démêlerons une voie de découvertes manquée bien honteusement par nos sciences économiques, à qui je suis obligé d'adresser de fâcheuses remontrances à ce sujet.

Quiconque veut des découvertes réelles, doit savoir qu'un inventeur est obligé de rompre en visière à son siècle, et de donner un démenti formel aux préventions dominantes. Galilée, en annonçant et démontrant que la terre pivotait sur axe, pouvait-il complimenter ses contemporains qui la croyaient immobile? Je suis dans le même cas : j'apporte une théorie d'où naîtront la richesse, la vérité, l'unité; puis-je féliciter les modernes d'être arrivés, sous les auspices des doctrines mercantiles, à l'indigence, à la fourberie, à la duplicité d'action? Autant vaudrait complimenter le Bouc sur ce que le Renard l'a laissé au fond du puits. On s'étourdit sur ces duperies en respirant l'encens des sophistes qui vous ensorcèlent de perfectibilités perfectibles; chacun voudrait recevoir pareil tribut des inventeurs. Qu'on ne s'y trompe pas; là où il y a de l'encens pour les lecteurs, il n'y a point d'inventions. Si l'on désire franchement des découvertes, il faut dispenser d'encens celui qui les apporte.

D'ailleurs, les hommes ne veulent pas exclusivement de la flatterie; ils désirent avant tout des richesses, même au prix de quelques désagréments. L'huissier de Molière

dit à celui qui le bat : « Frappez, j'ai cinq enfants ; » puis il verbalise et se fait adjuger une bonne indemnité. Tout civilisé est plus ou moins l'écho de cette cupidité. Sans doute on veut de l'encens, mais on veut auparavant des richesses, et chacun, s'il veut être sincère, sera tenté de me dire : nous écouterons volontiers vos critiques sur la Civilisation et la Philosophie incertaine, pourvu que vous nous ouvriez le chemin de la fortune, et que vous démontriez exactement ce mécanisme des Séries passionnelles dont l'emploi triplera nos revenus, et fera recueillir en produit réel trois mille écus de tel domaine qui n'en rend que mille en industrie morcelée.

Tel sera le résultat dont il faut se rappeler sans cesse, pour concevoir que je ne peux vanter ni l'ordre morcelé ou industrie civilisée, ni ses pilotes philosophiques et mercantiles, ni son attirail de calamités dont j'apporte le remède : il est impossible qu'il soit flatteur pour les sciences qui ont envenimé le mal. Venons au sujet de ce chapitre.

Le commerce étant le lien du mécanisme industriel, étant pour le monde social ce qu'est le sang pour le corps, c'était dans le commerce qu'il fallait s'exercer à introduire la vérité, en remplacement de cette kyrielle de vices et de fourberies dont je donnerai plus loin le tableau. En s'occupant de cette correction du système commercial, les sophistes n'auraient porté ombrage à aucune autorité ; ils auraient servi utilement le monde social, au lieu de le désorganiser par leur manie de bouleverser l'administration.

Le commerce dans l'antiquité leur parut méprisable comme domaine du mensonge ; mais depuis qu'ils l'ont vu

s'étendre colossalement par les découvertes de la boussole et des deux Indes, ils se sont enfin déterminés à l'étudier.

La première chose que devaient y remarquer des hommes qui cherchent la vérité, c'est qu'elle est bannie du commerce.

Une autre observation importante que suggérait l'aspect du commerce, est qu'il présente des germes d'association en divers genres.

La politique avait donc double spéculation à asseoir sur le mécanisme commercial; l'une positive, qui consistait à y développer les germes de l'Association, source de toute économie, et s'évertuer par suite à l'introduire dans l'agriculture; l'autre négative, qui devait tendre à bannir du mécanisme commercial cette fausseté qu'on y voit généralement régnante, et qui est la plus forte entrave à l'activité des relations.

Les deux problèmes étaient liés et se résolvaient l'un par l'autre; car on ne peut pas introduire dans le commerce des garanties de vérité sans le secours de l'Association, et on ne peut pas étendre le lien sociétaire sans découvrir les garanties de vérité.

C'était là une belle et noble carrière ouverte à la science. Les gouvernements et les académies devaient s'unir pour obliger à cette étude, et employer au besoin la 8e. voie, indiquée (142) sous le nom de *perquisition forcée*. Au moindre succès, on serait arrivé à la société 6e. dite Garantisme, déjà très-heureuse en comparaison de la Civilisation.

Les sophistes, n'ayant pas été contraints à s'occuper de ce travail, l'ont négligé comme ils négligent tout ce qui présente quelques difficultés à vaincre. Ils ont fait du commerce comme de toute autre branche d'études,

une arène de controverse, une pépinière à systèmes : ils ont bassement fléchi le genou devant le veau d'or, et flatté tout cet attirail de fourberies mercantiles dont l'attaque devait être le premier pas de gens qui auraient sincèrement cherché la vérité. Ils ne pouvaient pas ignorer que le commerce, dans son état de pleine liberté, est un cloaque d'infamies : banqueroute, accaparement, agiotage, usure, monopole, fourberie, etc. Ces caractères offraient une collection de vices assez hideux pour stimuler des amis de la vérité : les fortunes scandaleuses des agioteurs décelaient assez que le commerce est le vautour de l'industrie; que sous prétexte de la servir, il la spolie audacieusement.

Tant de dépravation n'a pu émouvoir les sophistes : eux qui veulent porter partout la réforme, ils n'ont pas osé l'essayer sur la branche de relations où il eût été aussi facile qu'honorable de l'introduire, et où ils auraient pu opérer sans causer ni trouble ni défiance ; car personne n'est partisan des fourberies commerciales, aussi onéreuses au gouvernement qu'aux propriétaires. La Philosophie se serait concilié tous les suffrages, en recherchant un procédé de commerce véridique, et en déclarant une guerre ouverte au système de mensonge, d'extorsion et de complication qui, sous le nom de libre concurrence, règne dans les relations commerciales.

Dans cet examen, j'accuse moins les sophistes que la Civilisation entière, qui a encouragé la dépravation. Si les maîtres tolèrent et excitent le vice chez leurs subalternes, ceux-ci ne manqueront pas de se pervertir. Mais pour analyser cette filière de corruption, commençons par les torts des sophistes en études commerciales ; de là nous passerons à ceux des nations.

La manière dont les philosophes ont envisagé le commerce, prouve bien que le feu sacré est éteint chez leur compagnie. Examinons ce qu'une secte honorable en aurait pensé, et comment elle aurait agi.

La nature n'est jamais fausse dans les impulsions *collectives* qu'elle donne au genre humain. Quand une profession excite un mépris universel, soyez assuré qu'elle recèle un venin social. On ne voit aucun peuple mépriser l'administration, le sacerdoce, l'ordre judiciaire, l'état militaire. Ces fonctions jouissent partout de la considération générale : elles en ont joui avant qu'il n'existât des théories philosophiques ; tandis que le commerce n'excita, chez toutes les nations primitives, qu'un mépris bien fondé.

On a cité par exception quelques peuplades anciennes qui s'adonnèrent au commerce, comme Tyr et Athènes. Mais ces nations n'avaient point de territoire : la fameuse république d'Athènes était moindre que la plus petite des 87 provinces de France. Les peuples sans territoire comme Athènes, ou réduits à un sol ingrat comme la Hollande, font exception à la règle générale : ils s'évertuent en industrie parasite ; ils deviennent corsaires industriels, monopoleurs, trafiquants. Ils peuvent bien excuser l'état mercantile qui est leur unique ressource, et à l'aide duquel ils pressurent les régions de producteurs.

Il n'est pas moins certain que toutes les nations (sauf quelques rares exceptions qui confirment la règle) ont témoigné un mépris inné pour le commerce. L'Evangile ne fait point de distinction entre les marchands et les voleurs. *Ejecit è templo vendentes et latrones.* Jésus-Christ battit de verges les marchands, et les chassa du temple dont il faisaient, dit l'Evangile, une caverne de voleurs.

A cette époque on nommait les hommes et les choses par leur nom, selon l'avis de Boileau :

J'appelle un chat un chat, et Rolet un *fripon*.

Aussi Jésus-Christ appelait-il les civilisés une race de vipères, et les marchands une bande de voleurs. C'était la franchise du bon vieux temps.

Les marchands n'étaient, dans l'antiquité, que de petits larrons; ils ne grugeaient point par 50 et 100 millions, comme aujourd'hui. Or la Civilisation étant dans l'usage de faire pendre les petits voleurs et d'encenser les gros, il advint que les marchands restèrent dans la boue tant qu'ils furent petits fripons. Horace et la belle antiquité s'égayaient à leurs dépens, et se moquaient franchement de la science usuraire tant révérée de nos jours.

Tout est bien changé depuis la découverte et la conquête des deux Indes : la masse des denrées commerciales a décuplé, et par suite la fortune des marchands a dû trentupler; car aux bénéfices de commerce ils ajoutent ceux d'usure, d'agiotage, d'accaparement et de monopole. Bref, les marchands de nos jours ne sont plus de petits voleurs, comme ceux que Jésus-Christ battait de verges, ou qu'Horace persiflait. Un agioteur aujourd'hui récolte en une seule année plus que dix monarques. On assure qu'une maison de Londres a gagné, sur les emprunts de France, *quatre-vingt millions* en un an.

Or, quel est le souverain d'Europe qui pourrait, non pas en un an, mais en dix, mettre de côté 80 millions, après les dépenses de sa maison payées? L'Empereur d'Autriche et le Roi de France n'ont peut-être pas, au bout de l'an, 8 millions de reste, en déduisant les frais

de cour et d'officiers : chacun d'eux ne ferait donc pas, en dix ans, le bénéfice que fait un agioteur en un an.

Cet essor gigantesque de l'industrie mercantile a ébloui les philosophes : ils se sont tournés vers le soleil levant, et se sont prosternés devant l'agiotage. Leur science n'avait pas été si rampante, au dernier siècle, devant les hommes à portefeuille : elle badinait les financiers qui avaient le bon esprit de ne pas s'en fâcher. L'opinion n'a plus rien de cet équilibre : il n'y a maintenant que prétentions outrées chez le vice, et bassesse chez la science ; les vampires mercantiles veulent être encensés, et la Philosophie obéissante persuade que l'encens leur est dû : elle prêche aux nations le respect des agioteurs, voire même des limiers d'agiotage appelés Courtiers et Agents de change.

D'après cet excès de corruption, il ne faut pas s'étonner qu'on ait manqué les découvertes qui tenaient aux correctifs du système de commerce. Les anciens furent excusables de se moquer de ce Minotaure, tant qu'il était au berceau ; mais aujourd'hui c'est le lionceau devenu lion ; c'est une nouvelle autorité qui entre en partage avec les gouvernements. Ils s'élevèrent dans le temps contre l'influence colossale du clergé : Saint-Louis même s'y opposa ; aussi Fontanes dit-il, dans une strophe à la louange du saint Roi :

> Ses lois sont celles d'un grand homme ;
> Pieux, il sut contenir Rome.

Et lorsqu'une nouvelle tyrannie politique, celle du portefeuille, celle de l'usurier, la pire de toutes les tyrannies, vient jeter la griffe sur les Rois et les peuples, on voit tout le corps scientifique ramper devant ce colosse mer-

cantile, ce parasite qui, sans rien produire, s'empare de la crème du produit, forme dans le système industriel un nouveau souverain plus roi que les rois mêmes, un vampire qui, sans autorité légale, entre en plein partage avec les maîtres légaux et s'arroge la part du lion.

Le partage est d'autant plus réel, que le gouvernement ne perçoit qu'en simple, et l'agiotage en composé. En effet, le Roi, la Cour, ne perçoivent que sur les produits du territoire national, tandis que l'agiotage perçoit indifféremment sur ceux de tous les pays. Tels banquiers qui ne sont ni Français, ni Autrichiens, ni Espagnols, ont peut-être au bout de l'an, sur les impôts de France, Autriche, Espagne, une levée plus forte que celle des souverains mêmes, dont il faut distraire la dépense locale ou tenue de maison : cette distraction faite, il reste beaucoup moins au souverain sur le produit de l'impôt, qu'aux prêteurs qui négocient sur la dette publique. Après qu'on a fait face aux services divers, aux départements de guerre, marine, intérieur, etc., l'excédant d'impôt passe aux usuriers, et non pas aux princes ni aux ministres. Les gouvernements civilisés sont aujourd'hui dans la situation de ces propriétaires obérés, qui voient l'usurier tirer de leur domaine beaucoup plus qu'eux-mêmes qui l'ont cultivé. Et comme les dettes publiques ne feront que s'accroître, la puissance mercantile qui est entrée en partage d'autorité avec les gouvernements, tend à devenir leur supérieur et les réduire en tutèle, ou tout au moins se tenir en balance avec eux. Jamais duplicité d'action ne fut plus évidente.

Le coffre-fort est tout-puissant en Civilisation : aussi avons-nous vu que le congrès d'Aix-la-Chapelle n'osait rien décider avant l'arrivée de deux banquiers attendus.

Si une chance politique met les impôts à la disposition d'une classe de prêteurs, cette classe devient par le fait rivale et concurrente des gouvernements ; c'est ce qui arrive aujourd'hui des agioteurs, qui voient le ministère à leurs pieds. *Ces décimateurs d'avenir* dirigent tout le tripot de perfectibilité, et règnent sur le gouvernement même ; à tel point que tout ministère qui veut contre-carrer l'agiotage, échoue complétement, et échouerait tant qu'on ne découvrirait pas le procédé de commerce véridique, par lequel sont anéantis l'agiotage, l'usure, la fourberie, le monopole et toutes les astuces mercantiles prônées par les économistes. J'ai donné (Introduction 61) un aperçu des bienfaits de ce régime qui, en Association, doit doubler le revenu du trésor public, tout en diminuant de moitié les charges relatives du contribuable.

Cet état de choses devait fixer l'attention de la science : il est clair que la Civilisation a changé de face, que le monopole et l'agiotage qui sont deux caractères commerciaux, ont bouleversé l'ancien ordre. Est-ce un sujet de triomphe ou d'alarme? *Quel dénouement présage cette monstrueuse irruption du pouvoir mercantile dont les empiétements vont croissant?* C'est une question qui devait occuper les corporations savantes conjointement avec les deux problèmes précités (199) :

Etendre et généraliser les germes d'association commerciale;

Combattre le mode mensonger par invention du véridique.

Ces problèmes de circonstance ouvraient au génie une noble carrière : il l'a esquivée par des déclamations amphigouriques sur les trames de l'ambitieuse Albion, qui, après tout, ne fait que le métier de tout marchand ; chacun

d'eux, par ses accaparements et menées d'agiotage, opère en petit sur une branche d'industrie, comme l'Angleterre opère en grand sur l'industrie générale.

D'ailleurs, si la Philosophie est réellement ennemie du monopole, comment ose-t-elle prôner le plus ridicule des monopoles, celui des Agents de change et Courtiers; d'une ligue de commis imposant légalement des devoirs aux négociants vingt fois plus nombreux, mais assez débonnaires pour se laisser maîtriser par leurs agents qui ont eu l'art de surprendre un privilége vexatoire? Faut-il s'étonner que le gouvernement soit esclave des agioteurs et marchands, quand eux-mêmes le sont de leurs commis ambulants, les Courtiers?

L'esclavage des gouvernements va croissant, et l'ascendant des agioteurs est parvenu à tel point, que le tripot de la bourse est devenu boussole d'opinion. Les fonds publics ont-ils baissé, c'est pour le vulgaire un thermomètre sans réplique, et tout mirmidon en conclut que le ministère opère mal, gouverne mal. Cette baisse est souvent l'effet des intrigues de tripotiers plus puissants que le ministre. Quel ministère peut lutter contre des coalitions d'agioteurs, dont on voit un individu gagner à lui seul 80 millions en un an?

Dès qu'une cabale peut faire agir ce ressort de commotions politiques, cette baisse factice des fonds publics, l'opinion en chorus jette de la défaveur sur les opérations du cabinet. Il n'en faut pas davantage pour amener mal à propos la disgrâce d'un ministère, et souvent compromettre le sort d'un empire, par les intrigues des tripotiers de bourse. Jamais servitude fut-elle mieux constatée? Et le ministère peut-il douter qu'il ne soit sous la férule des agioteurs en tout pays endetté, ou plutôt en tout pays

civilisé, puisque la dette publique est maladie endémique de la civilisation de 3e. phase?

Nos philosophes, avec leurs prétentions à la profondeur analytique, ne savent pas analyser cette monstruosité, y reconnaître une transition de l'ordre civilisé qui s'achemine de 3e. en 4e. phase selon le tableau suivant.

TABLEAU PROGRESSIF
DU COURS DU MOUVEMENT CIVILISÉ. *

Caractères de la Période et de chaque Phase.

PIVOTS de la Période 5e.	X	Y Car. individuel.	L'égoïsme.
		X Car. collectif.	La duplicité d'action.
		ENFANCE.	
1re. Phase.	C	*germe.*	MONOGAMIE OU MARIAGE EXCLUSIF.
		pivot.	DROITS CIVILS DE L'ÉPOUSE.
		ACCROISSEMENT.	
2e. Phase.	CC	*germe.*	FÉODALITÉ NOBILIAIRE.
		pivot.	AFFRANCHISst. DES INDUSTRIEUX.
APOGÉE ou plein.	C		* La Chimie expérimentale.
			* L'art Nautique.
		DÉCROISSEMENT.	
3e. Phase.	DC	*germe.*	ESPRIT MERCANTILE.
		pivot.	MONOPOLE MARITIME.
		CADUCITÉ.	
4e. Phase.	D	*germe.*	MAÎTRISES EXCLUSIVES.
		pivot.	FÉODALITÉ COMMERCIALE.
TRANSITIONS ou issues de Période.	X	Y Régulières.	Les 12 Garantismes.
		X Irrégulières.	Les 12 issues de Lymbes, 144.

Vibration ascendante. + Vibration descendante.

* Ce tableau est reproduit avec quelques variantes, dans le *Nouveau Monde industriel* (page 458), ouvrage du même auteur. *Note des éditeurs.*

Gradation. Les deux phases de vibration ascendante opèrent la diminution des servitudes personnelles ou directes.

Dégradation. Les deux phases de vibration descendante opèrent l'accroissement des servitudes collectives ou indirectes.

Apogée est l'époque où la Civilisation prendrait les formes *les moins viles*. Je ne dis pas *les plus nobles*, puisque cette société est toujours ignoble, et ne varie dans ses quatre phases que par les nuances d'*égoïsme et de duplicité*, toujours dominantes puisqu'elles sont les pivots de mécanique civilisée.

La chimie fixe et l'art nautique sont caractères d'apogée : sur ces deux branches de connaissances reposent la perfection de l'industrie et la rapidité des communications.

Dès que la période civilisée est pourvue de ces deux leviers, elle est mûre pour passer en sixième période, et tout délai lui devient préjudiciable, puisqu'il engendre les quatre caractères de vibration descendante. Dans ce cas les trophées scientifiques deviennent un mal plutôt qu'un bien. Le parti qui ne veut pas qu'on apprenne à lire au peuple, n'est pas le moins clairvoyant en politique civilisée : je suis loin d'adopter son opinion, mais elle a un côté plausible. Il est certain que la science devient abusive et dangereuse pour les civilisés, dès qu'ils entrent en troisième phase. Une fois pourvue des deux caractères d'apogée, cette période est un fruit mûr qui ne peut que décliner. Ainsi le progrès des connaissances est très-désirable pour la Civilisation, comme la parfaite maturité est très-nécessaire dans un fruit ; mais dès qu'il est à ce point, il faut le mettre à l'emploi.

Or, quel est l'emploi de la Civilisation en échelle de mouvement (33)? C'est d'acheminer à la 6e. période ou Garantisme. Dès qu'elle en a acquis tous les moyens, elle doit échapper à elle-même, trouver une issue (142) et entrer en Garantisme. Si elle diffère, ses sciences ne sont pour elle qu'un fardeau nuisible; elle embrasse plus qu'elle ne peut porter.

Et pour preuve, ne voyons-nous pas que l'art nautique, le plus beau trophée de l'industrie humaine, a déjà engendré les deux caractères de troisième phase, *esprit mercantile, monopole insulaire,* et autres calamités qui ne pourraient pas avoir lieu en sixième période. L'excès de nos connaissances et de notre industrie nous est devenu funeste, comme la nourriture la plus saine incommode celui qui en prend outre mesure: et c'est outrepasser la mesure, que de *rester civilisés* quand nous sommes pourvus des leviers de sixième période. Parvenus à ce degré que j'ai nommé au tableau, *apogée de civilisation*, nous sommes comparables au ver à soie qui, une fois chargé de matière, a besoin de changer de nature, monter sur une bruyère et passer à l'état de chrysalide.

Nous étions arrivés à cette maturité industrielle dès le milieu du 18me. siècle; nous possédions les deux caractères d'apogée: il eût fallu sans délai découvrir une issue de Civilisation.

Ce secours du génie nous a manqué, et nos connaissances nous sont devenues plus funestes qu'utiles; elles n'ont produit que des germes d'orages sociaux et de dépravation politique et morale: bref, nous avons parcouru en plein la troisième phase ou déclin, et nous courons à la quatrième ou caducité de Civilisation.

Dans toute période sociale, chacune des quatre phases

a son point de plénitude ou d'apogée, comme la période entière a le sien. Il est évident que la troisième phase de Civilisation est au delà du plein, puisque nous voyons la pleine dominance des deux caractères dont elle se compose.

Remarquons que, dans les trois phases de Civilisation déjà parcourues, la Philosophie ne coopéra jamais aux progrès sociaux dont elle s'arroge le médiocre honneur: elle fut toujours PASSIVE à l'égard du mouvement social; j'en ai déjà donné quelques indices que je rassemble.

1re. *Phase.* Elle arrive au plein par les concessions de droits civils à l'épouse. C'est de quoi les anciens sophistes, comme Confutzée ou ceux de l'Égypte et de l'Indostan, ne s'inquiétèrent jamais : ils ne manifestèrent pas même l'intention d'améliorer le sort des femmes. Les dames anciennes avaient encore moins de liberté que les nôtres; elles ne partageaient point les divers droits amoureux, tel que celui de répudiation, et les moralistes étaient indifférents, comme aujourd'hui, à leur bien-être.

2e. *Phase.* La Civilisation y entra par l'adoucissement de l'esclavage. Cette amélioration (tableau 207) fut l'effet de la féodalité nobiliaire, qui fournit aux cultivateurs des moyens d'affranchissement *collectif et progressif.* En attachant les serfs à la glèbe et non à l'individu, elle fait tourner à leur avantage les faiblesses de chaque seigneur; et la communauté pouvant obtenir telle concession de l'avarice du père, telle autre de la bienfaisance du fils, s'élève pas à pas à la liberté. C'est un procédé dont les anciens philosophes n'avaient encore aucune idée.

3e. *Phase.* Elle s'est développée par l'influence de la politique commerciale, née des monopoles coloniaux. Cette influence n'avait point été prévue par les Philoso-

phes, et ils n'ont inventé aucun moyen de la balancer, ni même de l'attaquer dans sa branche, la plus vexatoire, qui est le monopole insulaire. Ils ne se sont entremis dans la politique commerciale, que pour en prôner les vices au lieu de les combattre, ainsi que je le démontrerai plus loin.

4e. *Phase.* La Civilisation y tendait par l'influence des *maîtrises en nombre fixe*, qui, à l'abri d'un privilége, excluent les prétendants les mieux fondés, et ferment l'accès conditionnel au travail. De telles compagnies recèlent le germe d'une vaste coalition féodale, qui envahirait bientôt tout le système industriel et financier, et donnerait naissance à la féodalité commerciale. C'est ce que les Philosophes étaient loin de prévoir; et tandis qu'ils sont tout infatués de l'esprit mercantile dont ils ont si peu prévu l'influence, déjà se préparent des événements qui changeraient cette politique, et nous feraient dégrader en 4e. phase de Civilisation.

Mais ces sophistes ne s'attachent pas à prévoir les orages futurs; ils ne voient le mouvement social qu'en sens rétrograde, et ne s'occupent que du passé et du présent. Aujourd'hui que l'esprit mercantile est dominant, ils décideront, selon leur usage, que l'état actuel des choses est le perfectionnement de la raison. Ils se borneront à pérorer sur ce qu'ils voient, sans présumer que l'ordre civilisé puisse prendre de nouvelles formes.

Et lorsque la Civilisation arriverait dans la suite à sa 4e. phase, lorsque la féodalité commerciale serait pleinement établie, on verrait les Philosophes intervenir après coup, pour former à ce sujet une nouvelle coterie de controverse; on les verrait prôner les vices de 4e. phase, et vendre des torrents de volumes sur ce nouvel ordre, dans lequel ils placeraient encore *le perfectionnement de la*

perfectibilité, comme ils le placent aujourd'hui dans l'esprit mercantile.

On peut, d'après ce tableau, demander aux présomptueux ce qu'ils pensent maintenant de leur précipitation critiquée à la médiante (193). A les en croire, il faut passer au traité des Séries passionnelles, sans leçons préparatoires : mais avant de s'engager en pays inconnu, ne faut-il pas connaître le pays où l'on se trouve, et les ressources qu'on en peut tirer pour s'avancer plus loin? ne convient-il pas d'analyser d'abord les vices de la Civilisation? (c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent;) puis ses caractères génériques et spéciaux? (c'est sur quoi je prélude dans ce chapitre.) Ne faut-il pas se convaincre qu'elle n'est connue, ni des intrigants littéraires qui la vantent pour se dispenser de trouver mieux, ni des dupes qui l'admirent en théorie, sans observer que ces belles théories sont démenties par la pratique, par la permanence des 9 fléaux (51), et l'absence des 9 biens (53)?

D'ailleurs, pour se disposer à juger des degrés d'Harmonie sociétaire sur lesquels on peut opter, et des phases de l'une et l'autre harmonie (simple et composée, dont chacune a quatre phases comme la Civilisation), ne dois-je pas exercer d'abord les élèves sur les phases de l'ordre civilisé, dont il leur est facile de faire la distinction?

C'est de quoi nul publiciste n'a songé à s'occuper. On ne connaît ni les éléments (ou pivots radicaux), ni la marche, ni les caractères de Civilisation indiqués au tableau 207, qui pourrait fournir la matière d'un gros volume *analytique* pour les trois phases parcourues, et *synthétique* pour la 4e. phase qui reste à parcourir.

Si je disais aux présomptueux qui se croient assez préparés : construisez la 4e. phase de Civilisation; indiquez

de quels germes elle naîtra, quels seront ses développements, ses résultats dans toutes les branches du système social; chacun de ces novices resterait coi : aucun ne saurait décrire une Civilisation de 4e. phase. Et des novices qui ne savent pas construire un quart de la période la plus connue, ou période civilisée, veulent qu'on les initie d'emblée au traité de l'Harmonie, sans instructions élémentaires ! singulier pays que cette France, où tout écolier veut en savoir plus que le maître ! J'ai rencontré beaucoup de gens qui voulaient m'enseigner ce que c'était que l'Association, et à qui j'étais obligé de répondre : « Que ne vous chargez-vous de publier le traité, puisque » vous en savez plus que moi sur cette matière ! »

Ignorants sur le cadre général du mouvement civilisé, ils le sont de même sur chacune des phases; ils ne sauraient pas distinguer la 3e. aujourd'hui régnante, de la 2e. qu'on vient de quitter depuis un siècle. Interrogez-les sur la 3e. phase et ses subdivisions; et d'abord sur les caractères du commerce que je vais analyser au chapitre suivant; puis sur les degrés du monopole maritime.

1. Simple local,
2. Simple intégral,
3. Composé local,
4. Composé intégral,

} conformément à l'échelle 91.

Ils ne sauront répondre mot sur toutes ces questions qu'aucun d'entre eux n'a abordées. Que penser, après cela, de leur prétention à régler l'enseignement de l'Harmonie, quand ils ne savent pas même analyser génériquement et spécialement les caractères de la 3e. phase de Civilisation où ils se trouvent embourbés ?

Nous disserterons, quand il en sera temps, sur ce tableau et sur les caractères spéciaux de chaque phase. Il

est évident que la Civilisation tend à la 4e. Son fatras de théories commerciales dénote une caducité imminente, une chute prochaine en féodalité mercantile ou ferme générale du commerce, fédération des publicains avec la caste nobiliaire, et partage légal de prérogatives entre ces deux castes déjà liguées de fait.

Lorsqu'on voit la Civilisation s'enorgueillir de cette décadence, de cette chute en phase caduque, on peut la comparer à une femme qui vanterait ses appas de 60 ans; chacun lui répondrait : vous valiez mieux à 30. Il en est de même de la Civilisation qui se détériore en croyant se perfectionner, et qui ne trouverait bientôt dans ses progrès industriels qu'une nouvelle source de commotions et de turpitudes politiques. Le commerce y tend à un partage de puissance avec les gouvernements, dont les opérations sont déjà soumises à la *sanction* et au *veto* des agioteurs. Les rêveurs d'équilibre ont cru voir dans cette monstruosité un contre-poids politique, ce n'est qu'une *collusion* contre l'agriculture. Les ligues d'empiétement ne sont pas des contre-poids sociaux; les contre-poids doivent être véridiques et d'action double ou composée, comme la monnaie, où l'influence composée du change et de l'orfévrerie oblige le ministère à soutenir les titres de fin, sauf le seigneuriage convenu.

On ne trouve pas cet équilibre dans le commerce : il n'est, au contraire, qu'un abîme de fourberie, de rapines et d'anarchie; un Minotaure industriel qu'il faudrait contenir par des contre-poids. Au lieu d'aviser à y porter remède, notre siècle s'est engoué de toutes ses infamies, sous prétexte qu'il faut du commerce.

Il en faudra dix fois plus dès le début de l'Association, où le produit sera triple et la masse des ventes décuple,

parce que le besoin des productions extérieures s'étendra à toute la classe populaire dans les diverses zones. Mais quel que soit l'essor du mécanisme commercial, il ne doit pas s'exercer en mode mensonger.

Précisons bien la thèse : le Commerce mensonger est un fonctionnaire qui produit UN et grivèle DIX, par l'effet des vices indiqués au chapitre 9e. suivant. C'est un valet dont le service produit *cent écus*, et dont les voleries enlèvent *mille écus*.

Son premier larcin est d'employer *cent* agents là où il suffirait de *dix* en mode véridique. C'est neutraliser quatre-vingt-dix individus par un travail *parasite, comparativement au régime de vérité sociétaire*.

Cette hypothèse de mode véridique était le problème à résoudre. On devait donc astreindre les sciences à une *perquisition forcée* sur le mode commercial véridique.

Et sans qu'il fût besoin de recourir à cette sommation, l'honneur ne faisait-il pas une loi aux savants de dénoncer le commerce, qu'il faut éviter de confondre avec les manufactures? ne devait-on pas proposer contre ses vices, des correctifs dont la seule recherche aurait amené de très-heureux résultats?

Conformément au 4e. principe des Philosophes, *procéder par analyse et synthèse*, la science dite Economisme devait donner une analyse exacte des caractères du commerce; elle ne l'a sans doute pas osé, car le tableau (218) n'eût pas été flatteur pour le veau d'or; c'est une omission que je réparerai dans cet ouvrage; et comme rien n'est plus important que de désabuser l'administration, l'agriculture et les manufactures, des sophismes qui excusent toutes les extorsions mercantiles, je vais, dans le chap. 9e., préluder à cette analyse du commerce.

CHAPITRE IX.

Prélude à l'analyse du Commerce simple. Tableau de ses Caractères.

Un critique longtemps fameux par ses malins feuilletons, Geoffroy, se hasarda un jour à parler commerce. Il était un peu intrus en pareille matière, et l'avouait lui-même. Il prit pour thèse une vérité bien incontestable et reconnue de tous les marchands : il prétendit que le commerce était l'art de vendre six francs ce qui en coûte trois. Tout praticien commercial avouera que cet art compose à lui seul la moitié de la science mercantile : l'autre moitié consiste dans l'art d'acheter pour trois francs ce qui en vaut six, c'est-à-dire que le génie commercial est composé et non pas simple : il est formé de deux éléments, l'art de la vente et l'art de l'achat : celui qui réunit ces talents, est par excellence le MAGNUS APOLLO, *habile garçon*, *bonne tête*, en termes techniques.

Geoffroy, simpliste comme tous les beaux esprits civilisés, oublia de *dualiser* son principe, de l'énoncer en direct et inverse : il n'avait pas moins posé une thèse incontestable.

Sur ce, les antagonistes fulminèrent contre Geoffroy qui outrageait l'arche sainte, la tactique mercantile. Ce débat eut un résultat digne de la justice humaine : on condamna Geoffroy qui avait raison, et l'on exalta ses adversaires qui déraisonnaient. L'hypercritique se tint pour battu, et par forme de diversion finit par intenter une querelle aux vieilles femmes.

Je remarquai dans les journaux opposants une kyrielle d'erreurs dont je regrette de n'avoir pas gardé note. Il

suffira d'en citer une seule, pour donner la mesure de l'impéritie qui règne en controverse commerciale.

Pour confondre Geoffroy et rehausser l'éclat de ces négociants qu'il méprisait, on lui observait que l'Empereur les honorait, et qu'il avait détaché sa croix d'honneur pour la donner à M. Oberkampf dont il avait admiré les vastes établissements. Eh! quel rapport ceci avait-il avec une question de mécanisme commercial? M. Oberkampf est un manufacturier très-utile, et si étranger aux intrigues mercantiles, que deux ans après il vint rapporter sa croix à l'Empereur, disant qu'il ne pouvait lutter contre les menées du commerce qui élevaient les matières à un taux si vexatoire qu'on était obligé de fermer les ateliers et renvoyer sans travail des légions d'ouvriers.

Dans ces doléances, M. Oberkampf n'était que l'écho des plaintes journalières des manufacturiers paralysés d'un instant à l'autre par une trame d'agiotage. Le commerce est l'ennemi naturel des fabriques; en feignant de la sollicitude pour les approvisionner, il ne travaille réellement qu'à les rançonner. Aussi, dans la plupart des villes de manufactures, est-il reconnu que le petit fabricant peu fortuné ne travaille que pour le marchand de matières; de même que souvent le petit cultivateur ne travaille que pour l'usurier, et le petit savant de grenier pour le haut savant d'Académie qui daigne publier sous son nom le fruit des veilles d'un manœuvre littéraire salarié.

Bref, le commerçant est un corsaire industriel, vivant aux dépens du manufacturier ou producteur. Confondre ces deux fonctions, c'est ignorer l'alphabet de la science! Geoffroy ne sut pas établir cette distinction; il se laissa battre par une douzaine d'arguments saugrenus, tous de la force du précédent.

D'où vient cette prodigieuse ignorance en mécanisme commercial? De ce qu'on n'a jamais fait aucune analyse du commerce, et qu'en controversant sur cette fonction, l'on ne sait pas encore sur quoi l'on raisonne. Pour prendre une légère notion du sujet, il faudra faire usage des deux tableaux suivants.

Échelle des Méthodes commerciales appliquées aux diverses périodes sociales.

Recul.	En Serigamie.	1. Compensations anticipées.
	En Sauvagerie.	2. Troc ou Négoce direct.
	En Patriarcat.	3. Trafic ou Négoce indirect.
	En Barbarie.	4. Monopoles, Maximations, etc.
	En Civilisation.	5. Concurrence individuelle.
Progr.	En Garantisme.	6. Concurrence collective et solidaire.
	En Serisophie.	7. Consignation continue.
	En Harmonie comp. diverg.	8. ⋈ Y *Évaluation antérieure.* Λ *Compensations arbitrées.*

Conformément à ce tableau, nous devons analyser la concurrence individuelle ou méthode 5e. civilisée, lutte mensongère et complicative; indiquer les erreurs qui ont empêché le génie social de s'élever à la méthode 6e., Garantisme ou Concurrence sociétaire, véridique et réductive.

Cette étude exigera une analyse des Caractères qui constituent la méthode actuelle, 5e. : en voici le tableau.

TABLE SYNOPTIQUE

DES CARACTÈRES DU COMMERCE CIVILISÉ,

DISTRIBUÉS EN SÉRIE MIXTE.

PIVOTS. ⋈ Y L'INTÉRÊT COLLECTIF SACRIFIÉ A L'INDIVIDUEL.
Λ LA PROPRIÉTÉ INTERMÉDIAIRE.

Progression de genres accolés.

1. La Duplicité d'action.
2. *L'Estimation arbitraire.*
3. *La Licence de fourberie.*
4. L'Insolidarité.
5. La Distraction de Capitaux.
6. Le Salaire décroissant.
7. *L'Engorgement factice.*
8. *L'Abondance dépressive.*
9. *L'Empiétement inverse.*
10. *La Politique éversive.*
11. L'Engourdissement ou Discrédit.
12. La Monnaie fictive individuelle.
13. La Complication fiscale.
14. Le Crime épidémique.
15. L'Obscurantisme.
16. *Le Parasitisme.*
17. *L'Accaparement.*
18. *L'Agiotage.*
19. *L'Usure.*
20. *Le Travail infructueux.*
21. *Les Loteries industrielles.*
22. Le Monopole corporatif.
23. — fiscal ou régie.
24. — exotique ou colonial.
25. — maritime brut.
26. — féodal ou castique par concentration.
27. *La Provocation.*
28. *La Déperdition.*
29. *L'Altération.*
30. *La Lésion sanitaire.*
31. La Banqueroute.
32. La Contrebande.
33. La Piraterie.
34. *Les Maximations, Réquisitions.*
35. *L'Esclavage spéculatif. Nègres.*
36. L'Egoïsme général.

Transition bi-composée, directe et inverse, en simple et en composé.

⋈ V LA MAÎTRISE PROPORTIONNELLE.
V LA CONCURRENCE RÉDUCTIVE.
Λ LE MONOPOLE INTÉGRAL SIMPLE.
ΛV LE MONOPOLE INTÉGRAL COMPOSÉ.

Ce tableau des 36 crimes du commerce est susceptible de nombreuses augmentations; je le porterais à 60, dans un traité de réforme ou greffe du commerce.

Ce ne sera qu'aux INTERLIMINAIRES, *TRANS*, que je définirai quelques-uns de ces nombreux caractères : provisoirement, nous pouvons, de l'inspection du tableau, déduire quelques généralités.

Parmi ces 36 caractères, plusieurs sont déjà connus, entre autres l'agiotage, l'usure, la banqueroute.

Peut-on trouver dans les mille théories commerciales une seule définition de ces trois caractères, c'est-à-dire, un classement

de toutes les sortes de banqueroutiers?
de toutes les sortes d'usuriers?
de toutes les sortes d'agioteurs?

Non, et pour preuve je donnerai, aux Interliminaires, un classement de la banqueroute en trente-six espèces. Les autres caractères, comme usure, agiotage, exigeraient de même ce classement que nul auteur n'a donné.

Il suit de là, qu'après tant de traités sur le commerce, on n'a pas encore fait le premier pas en théorie, c'est-à-dire la définition. Singulière omission de la part de ces hommes qui donnent pour précepte de procéder par les méthodes analytiques.

Après de pareilles inadvertances, on a bonne grâce à se plaindre de voiles d'airain, de rigueurs de la nature, de limites insurmontables. C'est ainsi qu'on a procédé dans toutes les branches de science dont s'occupe la Philosophie incertaine : on ne veut pas même analyser les sujets sur lesquels on fabrique des torrents de volumes; et en définitive, on en est à ne pas savoir de quoi on traite. Je viens de le démontrer au sujet de la liberté,

dont on n'a jamais analysé ni les trois modes, ni les sept caractères et leurs pivots ; et pourtant, que de volumes sur la liberté, avant d'avoir fait dans cette étude le premier pas exigé selon la Philosophie même, qui veut qu'on procède par analyse et synthèse !

Tel devait être le premier travail des modernes lorsqu'ils commencèrent à s'occuper du commerce ; puis après cette dissection analytique du monstre, leur tâche était de procéder à la contre-synthèse, c'est-à-dire à la construction d'un mécanisme commercial qui présentât une garantie d'extirpation des 36 caractères du commerce mensonger, nommé concurrence individuelle, au tableau (218) des 7 méthodes radicales.

L'étude régulière du commerce aurait donc conduit, comme celle de la liberté, à reconnaître qu'il faudrait des garanties de toute espèce, dont on est dépourvu dans toutes les branches du mécanisme civilisé. En constatant ce besoin, on en aurait conclu à la recherche et l'invention d'un système de garanties générales, qui est la 6e. période. C'était là le point où il fallait amener l'esprit humain ; on devait le convaincre que la Civilisation n'est nullement le but où il tend, puisqu'il invoque partout les garanties qu'elle ne saurait donner.

L'analyse du commerce aurait conduit aussi à spéculer sur l'extension des germes sociétaires (199) qu'on voit s'y développer par instinct économique des marchands. Un travail sur le développement de ces germes, pouvait amener des découvertes en association graduée ou 7e. période. Ainsi une étude méthodique du commerce pouvait nous ouvrir plusieurs carrières de progrès social (142).

Non-seulement on n'a acquis sur cette matière aucune

connaissance exacte, ainsi que je viens de le prouver par les deux tables des méthodes et des caractères qui auraient dû être le premier pas des analystes ; loin de tendre aux notions fixes, on a obscurci le sujet au point de confondre le commerce avec les fabriques dont il est l'ennemi, et de subordonner les fabriques aux intérêts quelconques du commerce. On vient de le voir au sujet d'une polémique de feuilleton : l'erreur de théorie qui fut commise dans ce petit débat, se reproduit tous les jours dans de graves circonstances, où l'on sacrifie systématiquement les manufactures aux machinations de l'agiotage et aux bévues des sophistes.

Tant que chacun s'accorde à prôner un vice, personne ne songe à en chercher l'antidote, et de là vient que notre siècle n'a pas pensé à tenter une réforme du système commercial mensonger : il ne s'est occupé qu'à harceler l'Administration et la Religion, tandis que le remède au mal était dans la réforme de ce Commerce qu'on a su étayer du respect des princes mêmes : il est pourtant leur ennemi capital, en les poussant aux emprunts fiscaux, germes de révolution. Il est pour eux ce qu'est l'usurier pour le fils de famille.

La Providence, qui a prévu que nos efforts de restauration seraient inutiles s'ils portaient ombrage aux autorités, a dû placer les moyens d'issue de Civilisation dans des entreprises qui ne heurtassent aucune autorité ; entre autres, dans la réforme des fourberies commerciales, dont les auteurs sont à juste titre haïs de tout le monde.

Cette classe aujourd'hui déifiée par convenance politique, a été longtemps ridiculisée comme elle le méritait ; mais à la fin, le poids de l'or a emporté la balance, et les philosophes ont cru, en flagornant le trafic mensonger,

faire un acte de résignation; ils n'ont fait qu'une bassesse très-nuisible, tant à la société qu'à leur propre corporation.

En effet, la réforme du commerce était, je l'ai démontré plus haut, une voie d'avénement à tous les progrès sociaux (142); et comme cette réforme, loin de contrecarrer l'autorité et la religion, servait toutes leurs vues, on ne conçoit pas pourquoi les philosophes, et à défaut les autres classes de savants, ont craint de porter la cognée sur cet arbre de vice. Le commerce est le côté faible de la Civilisation, le point sur lequel il fallait attaquer: il est secrètement haï des gouvernants et des peuples; en aucun pays la classe des nobles et des propriétaires ne voit de bon œil ces parvenus qui, arrivés en sabots, étalent bientôt une fortune à millions. L'honnête propriétaire ne conçoit rien à ces moyens d'enrichissement subit: quelque soin qu'il donne à la gestion de ses domaines, il parviendra difficilement à ajouter quelques mille francs de rente à son revenu; il est stupéfait des bénéfices de l'agioteur; il voudrait exprimer son étonnement, ses soupçons sur cette étrange industrie; mais il est arrêté par la classe des Economistes, qui lance l'anathème sur quiconque oserait suspecter *le commerce immense* et *l'immense commerce*. Telles sont les phrases à la mode: on a tout dit quand on a débité ce pathos de *balance*, *contrepoids*, *garantie*, *équilibre du commerce immense et de l'immense commerce*, *des amis du commerce*, *pour le bien du commerce*.

Divers gouvernements ont entrevu le piége et ont tenté d'y échapper. On a vu, à Vienne, le ministre comte de Wallis essayer contre l'agiotage des mesures coërcitives, comme la fermeture de la Bourse: il a été obligé de céder le terrain, et vraiment il se trompait. Ce n'est point par

la force qu'on peut terrasser l'hydre mercantile : c'est un serpent qui entortille la Civilisation ; si elle veut regimber, elle sera serrée plus étroitement. Il n'était qu'un moyen de résistance aux pirateries commerciales ; c'était l'invention du procédé de négoce véridique ; invention d'autant plus précieuse, qu'elle aurait ajouté au revenu fiscal moitié en sus, tout en doublant le produit de l'industrie productive ; car la 6e. société (Garantisme) donne déjà un produit double de celui de la Civilisation ; et l'on entre en Garantisme du moment où on organise le commerce véridique opposé à la libre concurrence, qui n'est qu'une collusion de fraude et de complication.

L'on a manqué cette brillante invention, par excès de déférence pour les sophistes, à qui on aurait dû reprocher de flagorner bassement le commerce, au lieu de s'ingénier à en corriger les vices : mais comment s'imposeraient-ils la tâche pénible de faire des inventions, tant qu'on les tiendra quittes pour des systèmes ? Ils trouvent le mensonge établi et dominant en relations commerciales ; ils publient des volumes en l'honneur du libre mensonge ou libre concurrence : qui est-ce qui a tort dans cette jonglerie ? C'est le siècle qui se paye de pareilles sornettes, et qui préfère les systèmes aux inventions qu'il lui serait si facile d'obtenir (57).

Le mode actuel de commerce, le mode mensonger, s'est établi fortuitement ; il n'est pas ouvrage de l'art, mais impulsion brute et simple, tendance de l'individu vendeur à tromper autant que possible pour son intérêt.

Jamais méthode ne mérita mieux le titre de vice, et il est clair qu'il faudrait la contre-balancer par quelque voie de garantie contre la fourberie individuelle : il faudrait y opposer l'intervention d'une agence garante de la vérité,

et organisée de manière à pouvoir démasquer et prévenir les fourberies du marchand. Dans ce cas il y aurait contre-poids, et le régime commercial s'élèverait du simple au composé : il deviendrait ce qu'est le fruit greffé au fruit sauvage ou brut.

Or, quelle peut être la puissance qui interviendrait pour réprimer les fourberies commerciales? C'est le gouvernement. J'indiquerai, au traité de commerce véridique, de quelle manière doit s'exercer cette intervention. Je sais qu'elle n'est pas admissible dans le mode actuel; qu'il y a lésion de l'industrie générale si l'administration intervient dans le commerce mensonger ou simple; mais en mode composé, tout péricliterait si le gouvernement cessait un instant d'intervenir pour la garantie de vérité; de même que les faux poids et fausses mesures se répandraient partout, si l'administration se relâchait d'une stricte surveillance.

Comment doit s'exercer cette intervention; quel doit en être le mode? Nous l'avions sous la main, dans le système monétaire et métrique : c'est la seule de nos relations qui soit véridique; et pourtant elle est en régie exclusive tenue par le gouvernement, régime bien différent de cette licence mensongère que les Economistes ont établie dans le commerce, et qui n'y produit que l'anarchie, les astuces et la pullulation d'agents parasites, en nombre décuple du nécessaire.

Si l'on cherchait réellement la vérité, il fallait s'étudier à assimiler le régime commercial au monétaire. Il n'est pas en régie simple, en monopole simple, comme le tabac; mais en régie contre-balancée par le double frein du change et de l'orfèvrerie, qui, je l'ai dit, obligent la monnaie à soutenir ses titres de fin. La monnaie est une

régie fiscale composée, d'où naît la vérité, comme de toute opération d'ordre composé.

Nos réformateurs qui recommandent d'aller du connu à l'inconnu, avaient là une belle base de vérité : ils pouvaient en faire l'application, organiser de même le commerce en régie contre-balancée, et tenue comme la monnaie par le gouvernement. C'était la voie de vérité commerciale d'où serait née par degrés l'Association.

L'honneur commandait cette recherche aux savants. Ils sont ouvertement bafoués par les commerçants ; le nom de savant est un objet de risée chez le banquier et l'agioteur. Ainsi la science, pour venger son honneur des outrages de cette tourbe de parvenus, autant que pour assurer le règne de la vérité, devait s'étudier à corriger le système commercial qu'elle méprise en secret, et à l'élever du mode simple et mensonger au mode composé et véridique. Elle aurait trouvé dans cette invention une voie de fortune pour les gouvernements, les peuples et les savants mêmes. Elle a préféré les voies de la bassesse ; elle a flatté servilement le trafic et l'agiotage ; elle a fait de leurs rapines un corps de science et une boussole politique. En négligeant ainsi une recherche que lui commandaient l'honneur des corps savants et l'intérêt de la vérité, elle a manqué l'issue la plus directe de Civilisation ; elle a perdu le monde social en se perdant elle-même.

Postienne. Il a été convenu, à l'Avant-Propos, que l'instruction sur l'ordre futur serait distribuée gradativement : 1°. en Aperçu, 2°. en Abrégé, 3°. en Corps de doctrine.

Conformément à cette base, j'ai dû me borner, quant

aux questions de liberté et de commerce, à un exposé sommaire sur les voies du bien et sur l'analyse du mal.

Si je m'étendais davantage en détails et en preuves, ce serait sortir du cadre des *aperçus* pour entrer dans celui des *abrégés*. Il faut suivre un plan tel qu'on se l'est tracé : quand nous en serons aux abrégés, je donnerai tout ce que pourra comporter un abrégé. Par exemple, aux Interliminaires, l'on trouvera un coup d'œil sur l'essence et le mécanisme des 36 caractères du commerce mensonger, dont je me borne ici à donner le tableau, sans m'arrêter aux définitions ni aux relations.

Quel est le but spécial des aperçus dont se composent les Prolégomènes ? C'est de prouver qu'on a tort de reprocher à la nature ses rigueurs, ses mystères, ses voiles d'airain ; tort de l'accuser sur ce que *les découvertes précieuses ont été accordées plus souvent aux jeux du hasard qu'aux spéculations du génie*. Si le génie civilisé ne veut pas se livrer à l'étude méthodique des lois de la nature, elle ne lui en doit pas la révélation ; de même qu'elle ne doit pas de moissons au cultivateur qui ne veut pas semer.

Ce refus de semailles scientifiques est précisément le tort de nos beaux esprits : ils ne manquent pas de moyens, mais ils ne veulent pas mettre la main à l'œuvre : on a pu le voir dans ces deux derniers chapitres, où j'ai signalé leurs négligences les plus choquantes, entre autres l'omission d'analyser

les Procédés d'échange (218),
les Caractères du Commerce (219),
les Caractères de Civilisation (207).

Cette dernière omission est surtout inexcusable : après tant de théories sur la Civilisation, n'en avoir pas même

donné l'analyse élémentaire, pas le moindre classement des phases et des caractères ! Comment avancerait-on dans la carrière sociale, quand on ne sait pas encore s'orienter, déterminer le point où on se trouve, constater que la Civilisation est en déclin, puisque déjà tombée en 3e., elle court en 4e. phase ?

Au lieu de spéculer sur les théories d'ensemble, on ne s'occupe qu'à prôner (211) les vices que chaque phase met en crédit, vanter successivement les folies de la Civilisation, sans en chercher le remède. Nul gouvernement, nulle corporation n'adresse aux publicistes la moindre homélie sur cette insouciance, qu'on devait stimuler au besoin par la contrainte : les savants la recommandent comme levier de progrès social, car ils conseillent de violenter les Sauvages pour leur faire adopter l'industrie. N'aurait-on pas dû employer la même voie à l'égard des Sophistes, *compelle intrare;* les déterminer de gré ou de force à s'occuper de cette foule de questions intactes et d'analyses négligées, dont on trouve à chaque pas des tableaux dans cet ouvrage, tableaux dont le moindre pourrait être le sujet d'un volumineux traité ?

L'objet spécial des prolégomènes est d'amener le lecteur à reconnaître cette négligence, ou plutôt cette mauvaise volonté des Sophistes : il aura fait un grand pas vers les lumières, s'il parvient à se convaincre qu'on l'a trompé, et qu'au lieu de travailler à lui expliquer les lois de la nature et de la destinée, on ne s'est occupé qu'à entraver cette étude, qu'à embrouiller les questions les plus faciles à traiter, comme celles de la liberté et du commerce.

J'ai démontré sur ces deux sujets, que pour s'épargner des recherches, des analyses, etc., on a tout envisagé en

mode simple, tout à contre-sens de la destinée sociale qui est composée : faut-il s'étonner qu'en opérant de la sorte on ne soit arrivé à aucune des issues de Civilisation ?

Les gouvernements qui avaient le plus besoin de lumières sur ce point, n'ont rien fait pour en obtenir. Bonaparte, qu'on peut citer sans indiscrétion, puisqu'il n'est plus, voulut tenter une opération ultrà-civilisée, la répression du monopole maritime insulaire. Il ne provoqua pas la moindre invention contre ce monopole ; et comme il était lui-même tout aheurté au *simplisme*, il n'imagina contre l'Angleterre que des attaques d'ordre simple, qui le conduisirent à sa perte : il fut renversé par un agioteur.

L'Europe croit en avoir eu l'honneur ; c'est à tort : il est certain que l'Europe aurait échoué et serait encore asservie aujourd'hui, si un agioteur de Paris n'eût donné à Bonaparte un croc-en-jambe, par une famine factice, qui fit avorter la campagne de Russie, en la différant de six semaines. Commencée à temps, au 15 mai, comme celle de Tilsitt, elle aurait eu plein succès. Bonaparte, si menaçant avec les rois, osa à peine se plaindre de cet agioteur. Il révérait tant les marchands qu'il méritait bien de tomber dans leurs embûches.

D'autre part, il brûlait d'une secrète envie de s'emparer du commerce. L'envahissement des tabacs l'avait allêché, et il ne songeait qu'à happer pièce à pièce les autres branches, dans des temps plus favorables. Déjà il tenait à moitié, par voie indirecte, le négoce des denrées coloniales. Il avait conçu par hasard un plan très-sage dont il n'entrevit pas les résultats : il méditait de s'emparer du transport intérieur, dit roulage : on en badinait dans les comptoirs, en disant, *l'Empereur veut se faire*

Roulier ! Je répondais que ce serait l'opération la plus judicieuse de son règne ; car le premier pas à faire pour métamorphoser le commerce mensonger en véridique, c'est d'occuper les deux extrêmes ou transitions de mécanisme :

Le Roulage, transition matérielle ;

Le Courtage, transition politique.

Ces deux points une fois envahis, le commerce est bloqué, et on peut, en trois ans d'opérations sur la maîtrise proportionnelle (transit. ascend. simp. 219), le forcer à capituler sans aucune violence, et sans autre monopole que celui des deux transitions mécaniques, dont personne n'a songé à s'emparer.

Pourquoi tant de brillantes opérations comme celle-ci, qui conduisait droit en garantisme, sont-elles restées ignorées ? C'est que les souverains n'ont jamais proposé d'inventions 57. Je viens de citer celui qui en avait le plus pressant besoin ; il n'en a demandé aucune en politique sociale. Or, si le génie inventif n'est pas stimulé et protégé, le génie sophistique domine, et le monde social demeure stationnaire.

Tel est le tort de l'âge moderne, à qui les sophistes persuadent qu'il ne reste rien à découvrir, et qu'on a épuisé la carrière des *perfectibilités perfectibles*. Pour désabuser le siècle, il faut lui prouver qu'on ne s'est pas même élevé aux notions primordiales, aux analyses préparatoires. Lorsque ces preuves seront multipliées, les modernes commenceront à entrevoir leur duperie, à reconnaître qu'il peut rester beaucoup de découvertes à faire, puisqu'on a négligé une foule de sciences vierges ; que dans les plus rebattues, comme la liberté et le commerce, on n'a pas même procédé aux analyses élémen-

taires : enfin, qu'on les a leurrés, qu'on n'a cherché qu'à esquiver les études urgentes.

Après tout, quels sont nos trophées sur le point le plus important, sur l'étude de l'homme ? Au lieu de l'élever au bien-être, nous n'avons su que l'assujettir à l'esclavage matériel et sexuel chez les barbares; puis à l'esclavage politique chez les civilisés, où il est doublement asservi à l'argent; directement, par les privations qu'il endure s'il manque de ce métal; indirectement, par la défaveur qui pèse sur le pauvre, et par les bassesses auxquelles il est réduit s'il veut échapper à l'indigence. Voilà donc l'homme social en servitude bi-composée : c'est la meilleure réponse à faire à nos discoureurs sur la liberté.

Lorsque les sciences ont conduit l'espèce humaine à cet excès d'avilissement, n'est-il pas évident qu'elle est leur dupe, et que loin d'avoir fait quelques pas vers le bonheur, tout lui reste à désirer ? C'est sur quoi je vais deviser, dans une bluette qui servira d'acheminement à la 3e. Notice.

TRANS-MÉDIANTE.

Aux Amis du Plaisir. — Les trois Souhaits.

C'est une fable renouvelée des Grecs. Si je la traite d'une manière neuve, elle fera une petite diversion aux fadeurs mercantiles, sur lesquelles il a fallu préluder jusqu'à plus ample informé (9e. section).

Aux mille et une définitions du bonheur, je dois d'abord ajouter la mienne, et je le définis, *essor continu des douze passions radicales.*

Cet essor étant impossible en Civilisation, et la politique étant obligée de réprimer en tout sens les passions, personne n'ose donner la vraie définition du bonheur, mais chacun sait en deviner la voie; chacun s'efforce de satisfaire ses passions, et nous estimons heureux celui qui les satisfait le mieux; c'est bien jugé : mais pour arriver au bonheur collectif, il reste à trouver le moyen de satisfaire les passions de tout le monde.

Si les Dieux permettaient à tous les mortels de former trois souhaits, quels seraient les vœux les plus unanimes, ceux des sages mêmes? Il est facile de les déterminer :

1°. Richesse. 2°. Vigueur. 3°. Longévité,

⋈ Et la sagesse pour user convenablement de tant de biens.

Voilà donc les trois gages du bonheur, selon nos désirs. On avoue qu'ils sont subordonnés au sage emploi, car l'abus de l'un détruirait l'autre : or, cette sagesse est précisément ce que les Dieux ne pourraient pas nous accorder *en Civilisation :* il ne peut y exister aucune balance dans l'exercice des plaisirs; ils y sont distribués de manière à blaser promptement les sens et l'âme, provoquer les excès, compromettre la santé et se neutraliser l'un par l'autre.

L'effet est visible chez les riches civilisés, la plupart assaillis de maladies à l'âge où le villageois est en pleine vigueur : on les voit, même en santé, se plaindre encore de satiété et de vide. L'un manque d'appétit dans les festins; l'autre ne trouve plus dans les amours le charme des premières années; les plans d'ambition, les liens de famille, tout trahit leurs espérances : enfin, leurs sens et leurs âmes sont de bonne heure émoussés.

Il n'y a donc, aujourd'hui, dans l'exercice des plaisirs, ni équilibre, ni contre-poids. On peut avoir en Civilisation, richesse, vigueur, plaisir; mais non pas la sagesse qui en régulariserait l'usage. L'ordre civilisé, *conflit des trois passions distributives*, ne peut comporter qu'une sagesse d'exception, limitée au 8e. des individus riches ou pauvres : or, l'exception de 1/8 confirme la règle, et prouve que l'accomplissement des trois souhaits ne serait, pour la multitude, qu'un gage de malheur sans la sagesse.

Rectifions les idées sur ce point : je vais, aux trois votes émis, ajouter en regard trois autres votes qui impliquent et réalisent les premiers. Je ne changerai qu'un mot à l'expression générale.

Souhaits formés.	*Souhaits à former.*
1. Richesse simple.	1. Richesse composée.
2. Vigueur simple.	2. Vigueur composée.
3. Longévité simple.	3. Longévité composée.
⋈ Sagesse simple.	⋈ Sagesse composée.

Dissertons sur la différence du simple au composé dans la jouissance de ces trois souhaits.

1°. *Richesse simple :* chacun ambitionne une grande fortune : ce vœu, s'il était généralement exaucé, deviendrait fort illusoire; il fermerait les voies de bien-être à tout le monde; par exemple : où prendrait-on des ouvriers et des domestiques, si la classe pauvre se trouvait subitement cousue d'or, ou pourvue de richesses réelles, denrées, étoffes, etc. ?

Ainsi, le 1er. souhait réalisé *pour tous le monde*, se neutraliserait de lui-même. Quant au 2e., la vigueur, elle serait de peu de prix, vu la diminution des jouissances, l'oisiveté des ouvriers devenus tous riches, et la nécessité de se servir soi-même.

Nous sommes donc bien neufs sur cette question du bonheur *collectif*, et nos désirs contradictoires avec le but, sont encore aussi absurdes qu'au temps où Esope et Phèdre en badinaient. Nous serions bien confus si Jupiter nous prenait tous au mot sur le premier de nos souhaits, qui est toujours la fortune.

Avisons donc à former des souhaits qui, réalisés *pour tous*, puissent remplir le but de chacun. Il faut, à cet effet, souhaiter le bien en mode composé, et non en simple. Notre tort n'est pas, comme on l'a cru, de *trop désirer*, mais de *trop peu* désirer, et de ne former que des souhaits de mode simple, dictés par l'égoïsme.

Ambitionnons donc une fortune qui découle de source composée ; savoir :

1. Des moyens de consommation ou richesses réelles ;
2. Du charme de production ou attraction industrielle.

De ces deux sources de richesse, la 1re. seule existe en Civilisation : nous connaissons le plaisir d'être riche ; mais nous ignorons le plaisir d'enrichir soi et ses pareils, par l'attraction industrielle ou passion pour le travail, métamorphosé en plaisir dans tous ses détails, même en service domestique. On verra au traité, que ce service est rempli d'attraits dans l'état sociétaire.

Il résultera de cette attraction industrielle, que la classe pauvre pourra mener joyeuse vie sans argent ; car le *plaisir productif* ou travail attrayant fournira aux *plaisirs non productifs*, aux festins et fêtes. Les plaisirs se serviront l'un par l'autre, du moment où la bonne chère et les divertissements ne seront pas plus attrayants que le travail productif. Il est évident que cette seconde espèce de plaisir fournira aux frais des premiers, et il suffira de se divertir sans cesse pour ne rien dépenser en balance de compte.

Dans ce cas, la richesse deviendra *composée*, découlant de double source, du travail et du plaisir même qui, aujourd'hui, consume les fruits du travail ou détruit le goût du travail.

Ainsi se trouvera résolu le problème d'enrichir tout le monde en ajoutant aux plaisirs de tous, et de satisfaire le premier des trois souhaits collectifs, qui ne peut se réaliser qu'en ressort composé et non en simple.

Analysons pareil vice dans les deux autres souhaits ; nous comprendrons ensuite pourquoi la nature inflexible et voilée d'airain (163) pour ceux qui lui adressent des vœux simples, n'a plus ni voiles, ni rigueurs pour qui demande le bonheur composé.

2°. *Vigueur simple :* nous désirons la force d'un Hercule ; c'est peu sans le contre-poids aux excès : toute vigueur en Civilisation se perd par son essor même, par la provocation aux abus de plaisir, et par l'excès continuel qui règne dans les travaux. Il n'est pas de gens plus tôt usés, estropiés, que les hercules, entre autres les boxeurs.

La vigueur composée doit se renforcer par ses emplois quelconques ; par une affluence de plaisirs et de travaux faciles, variés et gradués de manière à prévenir tout excès. Dans ce cas, on devient d'autant plus robuste qu'on figure davantage dans les plaisirs. Tel

est l'effet des courtes séances des Séries Passionnelles, soit en fêtes, soit en travaux. Dans un repas d'une heure de durée, l'avidité est ralentie; la gloutonnerie est prévenue par une conversation piquante, vivement intriguée, et qui fait distraction à l'appétit, sans le modérer par raison. L'heure écoulée, d'autres plaisirs entraînent et font déserter la table, d'où l'on sort sans excès, malgré la délicatesse de la chère. C'est ainsi que cinq repas chaque jour, deviennent gages de vigueur pour un harmonien, tandis que deux repas énervent le civilisé qui en fait abus faute d'exercice composé.

L'accroissement de la vigueur dépend donc d'un contre-poids qui en modère l'essor au travail et au plaisir, qui fasse diversion opportune par un plaisir contrasté et mis en balance. La Civilisation sait rêver ce bien; mais il est propriété de l'ordre sériaire, et non de l'ordre incohérent, où l'exercice des travaux et des plaisirs est toujours en mode simple, provocateur des excès, minant la santé, ne fût-ce que par ennui, et empêchant dès l'enfance, les corps de s'élever à la vigueur.

3°. *Longévité simple:* nous demandons à Dieu une longue existence qui, aux approches de la mort, doit nous causer des regrets en raison de notre fortune. Ce contre-temps serait encore plus sensible au début de l'Harmonie: « Voilà, dirait la vieillesse, un bonheur immense dont nous n'aurons pas joui; nous en verrons l'aurore sans y prendre part: nous sommes cassés, inhabiles au plaisir: ce nouvel ordre, tout en assurant la vigueur à ses élèves natifs, ne nous rendra pas nos sens de 20 ans. Nous sommes nés un siècle trop tôt; nous touchons au terme; il faudrait renaître pour jouir de tant de biens, et personne ne revient de l'autre monde. »

Est-il certain que personne n'en revienne!!!!! Si cela était, l'extrême bonheur des harmoniens en ce monde, serait pour eux un gage de malheur idéal, dès qu'ils avanceraient en âge. Les tableaux qu'on nous fait de l'autre vie, excluant l'essor des principales passions sensitives et affectives, formeraient un parallèle effrayant avec les jouissances dont l'harmonie va combler les habitants de ce monde. Chacun préférerait LA MÉTEMPSYCOSE *ou Immortalité composée*, à une immortalité simple qui nous exilerait à jamais de cette terre devenue un séjour de délices: chacun souhaiterait de renaître sur la terre avec le corps d'un Alcibiade ou d'une Aspasie.

Ainsi les deux premiers souhaits, désirs de richesse composée et de vigueur composée, ne peuvent se réaliser sans entraîner le troi-

sième, la longévité composée ou immortalité en alternat dans l'un et l'autre monde : encore ce souhait implique-t-il la garantie d'un bonheur supérieur dans l'autre vie à celui dont on jouira dans celle-ci ; à défaut de quoi la mort deviendrait un sujet d'alarme.

Si l'ordre sociétaire peut remplir ces trois souhaits, il aura par le fait réalisé le pivotal ⋈ la *sagesse composée*, qui n'est que l'accomplissement simultané des trois autres.

Ceci ramène en scène le problème de la métempsycose, effleuré par les anciens, qui l'ont souillé de mille fables absurdes, notamment les Bramines qui envoient l'âme d'un homme dans le corps d'un moucheron. Les Pythagoriciens se bornant à l'hypothèse des transmigrations humaines, avilissaient encore le dogme par des jongleries, par de prétendus souvenirs impossibles en cette vie ; ce n'est que dans l'autre qu'on a souvenir des différentes existences qu'on a eues sur la terre.

Ce qu'il y a déjà de certain sur la métempsycose, c'est que tout le monde en a le désir : tout moribond, riche et libre, voudrait revivre dans un corps bien robuste, et retrouver sa fortune au retour en ce monde : l'esclave et l'indigent souscriraient d'autant mieux à renaître avec un beau corps, l'indépendance et la fortune : on les verrait tous, à cette condition, opter de grand cœur pour une nouvelle vie sur la terre, et différer d'un siècle l'avénement au bonheur de l'autre monde.

Nous partirons de cet effet d'attraction bien incontestable, pour établir le théorème *des attractions proportionnelles aux destinées ;* principe que je déduirai de la 3°. notice, et dont la violation supposerait Dieu contradictoire avec lui-même. Ce sera le premier théorème à établir pour traiter de la métempsycose ou immortalité composée.

Mais déjà que de questions sur ce sujet, que d'impatience ! J'en ai vu l'effet chaque fois que j'ai touché cette corde : on en plaisante au premier abord ; puis, après quelques débats, la curiosité succède au sarcasme ; chacun voudrait se voir convaincu d'erreur, surtout au moment où on apprend que le monde va passer au bonheur : l'espoir d'y renaître devient aussi consolant qu'il aurait été désolant dans l'état actuel, où la perspective de revivre dans le corps d'un esclave d'Alger, ferait de la métempsycose un épouvantail pour toute la classe opulente.

Aussi Dieu a-t-il voulu que la théorie qui nous démontre la mé-

tempsycose, ne pût être découverte qu'à la suite de celle qui, élevant l'humanité entière au bonheur, éveillera chez tous les humains le désir de transmigration ou renaissance périodique en ce monde, et alternat entre les délices de l'une et l'autre vie, pendant la carrière de 70 à 75 mille ans d'Harmonie assignée à la planète.

Consolez-vous donc, Sybarites surannés d'un et d'autre sexe, et vous vieillards qui avez été victimes de la Civilisation : la mort n'aura plus rien d'alarmant pour vous, d'après l'assurance de revenir bientôt participer à l'Harmonie naissante, et fournir, dans un corps d'Antinoüs ou de Phryné, des carrières heureuses de 144 ans, terme moyen présumable de vitalité en harmonie.

Sur ces connaissances promises, l'empressement n'admet aucune règle, et chacun voudrait pénétrer au sanctuaire des mystères de la nature, avant d'avoir franchi le parvis du temple. Chacun sollicite quelques détails provisoires sur la théorie des transmigrations, puis sur les jouissances de l'autre vie, puis sur les plaisirs inconnus de cette harmonie où nous renaîtrons périodiquement. Les hommes s'enflamment aux aperçus de gastrosophie cabalistique ; les femmes, aux aperçus de sympathies artificielles. Tous veulent qu'on leur explique, à l'instant même, une théorie à laquelle plusieurs volumes devront les préparer : si on tarde un moment, ils en concluent qu'on manque de preuves.

Rassurons-les sur le plus important problème, celui de la métempsycose ou immortalité composée. Quelles que soient contre ce dogme les préventions dominantes, préventions que j'ai partagées comme tout autre, je puis promettre aux plus défiants, que parvenus au dernier tome de cet ouvrage, ils croiront à la métempsycose aussi fermement qu'aux vérités mathématiques.

Selon mon plan de gradation, je donnerai, à la fin de cette 1re. partie, un aperçu très-succinct des résurrections et transmigrations progressives qui nous sont garanties ; il est nécessaire d'y préluder par une étude de l'Attraction, sujet de la 3e. Notice.

Les peuples du nord, Anglais, Allemands, accéderont volontiers à ces délais, à ce mode progressif sur une question si délicate, et qu'il serait imprudent de traiter avant d'avoir disposé les esprits ; mais les Français sur ce sujet commettent tous la même faute, la précipitation ; tous oublient que la nouvelle science a sa grammaire dont il faut d'abord consentir l'étude. C'est dans le calcul de l'Attraction et des Séries passionnelles que nous trouverons la clef de ces

brillants mystères : disposons-nous donc à des recherches sévères sur cette attraction, dont je vais traiter abstractivement dans la 3e. Notice.

Et pour fruit de celle-ci, ne perdons pas de vue, qu'autant de fois l'esprit humain étudiera la nature en mode simple, autant de fois il arrivera aux *voiles d'airain* et à l'antipode des vues de la nature.

TROISIÈME NOTICE.

APPLICATION ULTRA-CIVILISÉE AUX QUESTIONS NÉGLIGÉES ET INTACTES.

CHAPITRE X.

De la Garantie septénaire que l'Attraction établit entre Dieu et l'Homme.

Cette première étude de l'Attraction passionnelle sera purement abstraite : je ne traiterai d'aucun de ses emplois spéciaux ; je ne l'envisagerai ici qu'en thèse générale, sans m'arrêter à des définitions qu'il faut réserver pour le corps du traité, comme celles

des trois foyers ou buts d'Attraction :

1°. Luxe, 2°. Groupes, 3°. Séries, ⋈ Unité,
Richesse. Affections. Association. Harmonie.

Et des douze ressorts essentiels ou passions radicales :

5 *Sensitives* tendant *au Luxe*, 1er. foyer :
4 *Affectives* tendant *aux Groupes*, 2e. foyer :
3 *Distributives* tendant *aux Séries*, 3e. foyer :
⋈ Pivotale, Unitéisme } tendant à l'Unité (164).

Avant d'entrer dans ces détails dont la place n'est pas aux Prolégomènes, il faut établir d'abord l'excellence de l'Attraction, sa propriété d'interprétation divine permanente, la nécessité de la prendre pour guide dans tout mécanisme social où l'on veut suivre les voies de Dieu, arriver à la pratique de la justice et de la vérité, et à l'unité sociale.

On trouvera ici quelques arguments déjà énoncés ou exprimés en d'autres termes. Combien de fois faudrait-il les répéter, avant de les graver dans des esprits encombrés de préjugés!

Pour établir la compétence de l'Attraction comme agent de mécanique sociale et d'interprétation divine, je débute par exposer les sept garanties qu'elle assure à Dieu et à l'homme réciproquement; garanties dont on n'obtiendrait pas une seule en confiant les rênes du char social à la raison humaine, dite législation.

TABLEAU *de la Garantie septénaire que l'Attraction établit entre Dieu et l'Homme.*

1°. *Boussole de révélation sociale permanente*, en ce que l'aiguillon de l'attraction nous stimule continuellement et par des impulsions aussi invariables en tout temps et en tous lieux, que les lumières de la raison sont variables et trompeuses.

2°. *Economie de mécanisme*, par l'emploi d'un ressort cumulant les facultés d'interprétation et d'impulsion; ressort apte à révéler et stimuler à la fois.

3°. *Concert affectueux du Créateur avec la créature*, ou conciliation du libre arbitre de l'homme obéissant par plaisir, avec l'autorité de Dieu commandant le plaisir par impulsion attractionnelle.

4°. *Combinaison de l'utile et de l'agréable*, du bénéfice et du charme, par entremise de l'attraction dans les travaux productifs où elle doit nous entraîner passionnément, comme à toute volonté de Dieu de qui elle est l'interprète.

5°. *Epargne des voies coërcitives*, des gibets, sbirres, tribunaux, philosophes et rouages parasites que l'ordre

civilisé et barbare fait intervenir pour le maintien de l'industrie, toujours répugnante hors des séries passionnelles.

6°. *Récompense collective* des globes dociles, par le charme du régime attrayant ; et *punition collective* des globes rebelles sans emploi de la violence, par le seul aiguillon du désir ou martyre d'attraction, qui est châtiment *négatif* pour les globes rebelles et obstinés à vivre sous les lois des hommes.

7°. *Ralliement de la raison avec la nature ;* c'est-à-dire garantie d'avénement aux richesses et aux plaisirs qui sont vœu de la nature, par la pratique de la justice, de la vérité, qui sont vœu de la saine raison, et ne peuvent régner que par l'Association et l'industrie attrayante.

⋈ X *Unité interne* ou paix de l'homme avec lui-même, et fin de l'état de guerre interne qu'organise l'état civilisé, en mettant dans chacun la passion ou attraction aux prises avec la sagesse et la loi, sans qu'il soit possible de satisfaire ni l'une ni l'autre, en sacrifiant l'une à l'autre (1).

⋈ Y *Unité externe* en relations de l'homme avec Dieu et l'Univers. Le monde ou Univers ne communiquant avec Dieu que par entremise de l'Attraction, toute créature, depuis les astres jusqu'aux insectes, n'arrivant à l'harmonie qu'en suivant les impulsions de l'Attraction, il y aurait duplicité de système si l'homme devait suivre

(1) En suivant à la lettre quelqu'un de nos systèmes de sagesse, par exemple, le mépris des richesses, on est sûr de n'arriver qu'à la folie et d'être titré d'insensé. D'autre part, en suivant aveuglément l'Attraction, un civilisé n'arrive de même qu'aux disgrâces ; de sorte qu'il ne peut suivre aveuglément ni la sagesse, ni l'Attraction : c'est une des mille duplicités du mécanisme civilisé.

d'autre voie que l'Attraction pour arriver aux fins de Dieu, à l'harmonie et à l'unité.

Tel est le canevas sur lequel j'établirai l'excellence de l'Attraction en mécanique sociétaire, et l'incompétence de la législation humaine : elle donne tous les résultats opposés à ceux du tableau précédent ; plus, la duplicité d'action ou absence de l'esprit de Dieu, dont la propriété essentielle, en régie d'univers, est l'unité de système.

Jamais siècle n'a raisonné plus que le nôtre, d'unité de l'Univers ; c'est aujourd'hui le refrain de tous les sophistes. Avec le commerce et la liberté, ils ne manquent jamais d'accoler l'unité. Ils ont toujours une douzaine de mots en faveur, qu'on fait retentir à chaque page ; puis en examinant les résultats, on ne trouve pas l'ombre de ces perfectibilités promises.

Il règne dans leurs théories d'unité une furieuse lacune : ils en ont exclu l'Homme ; ils lui refusent toute destination unitaire : 1°. celle d'un accord avec lui-même ou accord des passions et de la raison ; 2°. celle d'une société apte à réunir les civilisés, barbares et sauvages ; 3°. l'accord avec Dieu et l'Univers, la faculté d'être dirigé par Dieu comme le sont les mondes et leurs créatures, toutes guidées par Dieu, c'est-à-dire par l'Attraction, seul agent révélateur et moteur choisi par Dieu pour interpréter ses lois sociales et les faire exécuter par appât des sept garanties.

Après avoir si honteusement méconnu la nature de l'homme, sa destination à toutes les unités, doivent-ils s'étonner si l'énigme est impénétrable pour cette philosophie que son patriarche même condamne en s'écriant :

« Montrez l'homme à mes yeux ; honteux de m'ignorer, etc. »

Dissertons sur la première de ces lacunes, sur le défaut d'unité entre les passions et la raison.

L'ordre civilisé et barbare, en nous soustrayant à l'impulsion de l'Attraction pour nous placer sous le régime de la raison humaine et de la contrainte, nous met en scission avec la Divinité et nous isole du cadre d'unité de l'Univers.

L'unité ne pouvant pas admettre deux moteurs contraires, comme l'Attraction et la violence, il est évident que tout ce qui est régi par violence est hors d'unité avec Dieu et l'Univers, et que si nous voulons nous rallier à cette unité, il faut découvrir un régime social *attractionnel* ou dirigé par la seule Attraction.

Nos prétentions à l'unité nous faisaient donc un devoir d'étudier l'Attraction passionnée (115, 116), surtout depuis le succès de Newton. Tout faisait pressentir qu'elle recélait quelque grand mystère. En considérant qu'elle est interprète et moteur d'harmonie pour les créatures supérieures et inférieures à l'homme, puisqu'elle harmonise par sa seule impulsion les astres et insectes sociaux, nous avons bien sujet de nous étonner qu'elle ne dicte pas de même des lois d'unité à l'homme qui est créature moyenne entre l'astre et l'insecte. Cette privation apparente nous conduit à opter sur l'alternative suivante :

Ou Dieu a exclu le genre humain du régime unitaire, si l'Attraction qui est seule interprète des lois d'unité sociale n'en révèle point à l'homme : dans ce cas, le Créateur serait injuste envers nous; sa providence ne serait pas universelle, puisqu'elle ne s'étendrait pas au plus pressant de nos besoins collectifs, à celui d'un code social divin et révélé.

Ou bien si l'Homme est admis par Dieu à participer au

régime unitaire de l'Univers, il faut que le régime d'unité sociale auquel Dieu nous destine, se trouve interprété par le calcul de cette Attraction, oracle de Dieu, et non encore étudiée.

Il n'y a pas à hésiter sur l'option entre ces deux opinions : la première est inadmissible; nous ne pouvons pas prétendre que Dieu nous ait privés d'un code social révélé et unitaire, tant que nous refusons d'interroger l'oracle divin, l'Attraction, seule interprète connue entre Dieu et les créatures, pour ce qui concerne l'harmonie *industrielle et sociale* (car il faut observer que je ne parle pas ici des révélations religieuses; elles sont tout à fait étrangères au sujet qui nous occupe).

Si nos savants avaient donné à cette étude un seul de leurs 25 siècles de controverse philosophique; s'ils avaient *sans aucun succès* cherché de tout temps, par des travaux méthodiques et des essais sur l'Attraction, quel est le mécanisme social où elle tend, et qu'après ces pénibles recherches ils n'eussent rien découvert de satisfaisant, ils seraient tout au plus autorisés à opter sur l'alternative suivante :

Ou d'une imprévoyance de Dieu qui aurait manqué à composer pour l'homme un code social révélé par l'Attraction, comme il l'a fait pour les astres et insectes;

Ou d'une impéritie de la raison humaine qui aurait manqué jusqu'à présent la découverte de ce code, comme elle a longtemps manqué tant d'autres inventions, entre autres la boussole nautique, si vainement cherchée pendant plusieurs mille ans.

Dans le cas de pareil échec sur la recherche du code divin, il y aurait plus de chances pour accuser la raison d'impéritie et de méthodes vicieuses, que pour accuser

la Providence d'omission sur le premier des besoins collectifs de l'Homme, sur le code passionnel unitaire : on ne pourrait suspecter Dieu de cette omission, qu'en lui contestant ses trois caractères primordiaux :

Attribution radicale. X Distribution intégrale du mouvement par Attraction.

Attributions primaires.
1. Économie de ressorts.
2. Justice distributive.
3. Universalité de providence.

Attribution pivotale. ⋈ Unité de système.

Dieu se trouve dépouillé de toutes ces propriétés, s'il n'a pas composé pour nous un code passionnel révélé par l'Attraction. En effet :

X Il n'est plus distributeur intégral du mouvement, si notre globe, en mouvement social, se trouve livré sans retour à l'impulsion de la raison humaine ou contrainte.

1°. Il n'est pas économe de ressorts, puisqu'en nous abandonnant aux voies coërcitives de la raison, il manque l'économie des sept garanties mentionnées au tableau précédent.

2°. Il pèche contre la justice distributive, en nous refusant le secours d'un guide qu'il pouvait nous donner comme aux animaux, et auquel il sait que notre raison ne peut pas suppléer.

3°. Il n'est pas universel en providence, puisqu'il ne pourvoit pas au plus pressant des besoins collectifs de l'humanité.

⋈ Enfin, il tombe dans la duplicité de système, en nous isolant à plaisir du cadre d'unité de l'Univers : 241 X et Y.

Cette imputation, contraire à toutes les notions que nous donnent la religion et le bon sens, ferait retomber, dans tous les cas, le soupçon d'impéritie et d'aberration

sur la raison, sur ses méthodes vicieuses et ses procédés d'exploration bien suspects sans doute, puisqu'ils ont manqué pendant 3000 ans des découvertes qui n'étaient que jeux d'enfants, comme la suspente, l'étrier, la brouette; procédés également suspects en mécanique sociale, puisqu'au bout de 1000 ans les champions de liberté du peuple n'avaient ni découvert, NI CHERCHÉ le procédé d'affranchissement corporel des esclaves. D'après cette omission, l'on ne doit pas s'étonner qu'ils aient négligé jusqu'à nos jours les études les plus urgentes, celles de l'Association et de l'Attraction passionnelle.

On n'aurait pas différé d'UN instant cette étude, si on eût songé à disserter sur l'attribution radicale de Dieu, la faculté qu'il possède exclusivement d'imprimer le mouvement, en distribuant à tous les êtres attraction et répulsion, selon qu'il convient à l'exécution de ses desseins.

Analysons les conséquences de cette attribution réservée à Dieu seul.

L'Attraction est entre les mains de Dieu une baguette enchantée, qui lui fait obtenir par amorce d'amour et de plaisir, ce que l'Homme ne sait obtenir que par violence. Elle transforme en jouissances les fonctions les plus répugnantes par elles-mêmes. Quoi de plus rebutant que le soin d'un enfant nouveau-né, toujours criant, hébété et souillé de déjections? que fait Dieu pour transformer en plaisir un soin si déplaisant? Il donne à la mère *attraction passionnée* pour ces travaux immondes; il ne fait qu'user de sa prérogative magique, IMPRIMER ATTRACTION. Dès lors dégoûts les plus motivés disparaissent et sont changés en plaisirs.

Pour estimer le prix de cette faculté exclusive à Dieu, supposons qu'elle fût attribuée à quelque monarque bien

ambitieux. Ce prince, une fois investi du pouvoir de DISTRIBUER ATTRACTION, n'aurait besoin ni de tribunaux, ni d'armées pour faire exécuter ses décrets et soumettre le monde entier à son empire : il lui suffirait de donner à tous les peuples ATTRACTION pour tel régime voulu par lui. Par exemple, pour la Civilisation perfectible, qui consiste à piller tout l'argent et faire tuer tous les hommes : aussitôt qu'il aurait imprimé attraction pour ce fortuné régime, les peuples se hâteraient de porter toutes leurs épargnes au percepteur ; les jeunes gens rivaliseraient d'ardeur pour se rendre à la conscription ; les Sauvages adopteraient avec transport l'industrie qu'ils repoussent ; les Barbares donneraient la volée à leurs sérails, etc.

En outre, le susdit prince donnerait à tous les monarques voisins ou éloignés, *attraction pour reconnaître sa suprématie ;* tous à l'envi lui enverraient des ambassades, pour faire acte de soumission et le proclamer hyper-monarque du globe.

Et puisque chaque souverain, chaque peuple trouverait son bonheur dans ces démarches que le prince aurait frappées du charme attractionnel, convenons que ledit prince possesseur exclusif de ce talisman serait bien insensé de mettre en jeu d'autres moyens, comme la contrainte, les supplices, les guerres : ce serait à lui méchanceté gratuite et duperie insigne ; car tout en faisant le malheur des sujets et voisins, il échouerait dans son plan de monarchie universelle par la résistance et le désespoir des peuples ; tandis qu'en se servant du levier magique de l'Attraction, il serait, au bout de trois ans, paisible possesseur du globe entier, sans avoir fait aucuns frais, couru aucun risque, ni mécontenté aucun individu.

Telle est la situation de Dieu à l'égard des créatures. Possesseur exclusif du plus puissant des ressorts, du talisman de l'Attraction, Dieu ne serait-il pas persécuteur et dupe, si, négligeant une si belle chance, il recourait à d'autres leviers que l'Attraction pour régir l'univers, et coordonner à un plan d'unité toutes les classes de mouvement?

Mouvements cardinaux.

1. Le matériel, Terre.
2. L'organique, Eau.
3. L'aromal, Arome.
4. L'instinctuel, Air.

Pivotal. ⋊ Le social ou passionnel, ⋊ Feu.

N'épargnons pas les redites sur une question de si haute importance; elles y deviennent nécessaires. Nous voyons que déjà Dieu se fixe au seul levier de l'Attraction pour diriger les planètes et soleils, créatures immensément supérieures à nous, et les insectes, créatures bien inférieures à nous. L'Homme serait-il donc seul exclu du bonheur d'être guidé au bien social par Attraction? Pourquoi cette interruption dans l'échelle du système de l'Univers? Pourquoi l'Attraction, interprète divine près des astres et des animaux, et suffisant pour les conduire à l'harmonie, ne suffit-elle pas de même à l'homme qui est créature moyenne entre les planètes et les animaux? Où est l'unité du système divin, si le ressort d'harmonie générale, si l'Attraction n'est pas applicable aux sociétés du genre humain comme à celles des astres et des animaux; si l'Attraction ne s'applique pas à l'industrie agricole et manufacturière qui est le pivot du mécanisme social? Voilà beaucoup d'arguments resserrés dans un court paragraphe; il est de ceux qu'il faut faire graver en lettres d'or (*item* 242).

L'exercice de l'industrie qui fait les délices des animaux libres, castors, abeilles, guêpes, fourmis, est pour l'homme un supplice dont il s'affranchit dès qu'il jouit de la liberté. Le peuple civilisé n'aspire qu'à l'inertie, et le Sauvage dit à son ennemi, pour imprécation suprême, *puisses-tu être réduit à labourer un champ !*

Cependant, puisque nous sommes évidemment destinés par Dieu au travail agricole et manufacturier, comment se fait-il qu'on ne voie de lui, jusqu'à présent, ni code social sur l'ordonnance des relations industrielles, ni appât naturel au travail? Pourquoi ce travail, qu'on dit être notre destinée, n'est-il qu'un supplice pour les salariés et les esclaves civilisés et barbares, qui ne cherchent qu'à s'insurger contre l'exercice de l'industrie, et l'abandonneraient du moment où ils ne seraient plus contenus par la crainte des châtiments?

Le travail fait pourtant les délices de diverses créatures, comme castors, abeilles, guêpes, fourmis, qui sont pleinement libres de préférer l'inertie : mais Dieu les a pourvues d'un mécanisme social qui attire à l'industrie et fait trouver le bonheur dans l'industrie. Pourquoi ne nous aurait-il pas accordé le même bienfait qu'à ces animaux? Quelle différence entre leur condition industrielle et la nôtre ! Un Russe, un Algérien, travaillent par crainte du fouet ou de la bastonnade; un Anglais, un Français, par crainte de la famine qui talonne leur pauvre ménage : les Grecs et les Romains, dont on nous a vanté la liberté, travaillaient par esclavage et crainte du supplice, comme aujourd'hui nos nègres des colonies.

Voilà quel est le bonheur de l'homme, en l'absence du *code industriel attrayant ;* voilà l'effet des lois humaines et des chartes philosophiques : elles réduisent l'humanité

à envier le sort des animaux industrieux, pour qui l'Attraction change les fatigues en plaisirs. Quel serait notre bonheur si Dieu nous eût assimilés à ces animaux, s'il nous eût imprimé *attraction passionnée* pour l'exercice de tout travail auquel nous sommes destinés ! Notre vie ne serait qu'un enchaînement de délices, d'où naîtraient d'immenses richesses ; tandis qu'à défaut du régime d'industrie attrayante, nous ne sommes qu'une société de forçats dont quelques-uns savent échapper au travail, et se coaliser pour se maintenir dans l'oisiveté. Ils sont haïs de la masse, qui tend comme eux à s'affranchir du travail : de là naissent les ferments révolutionnaires, les agitateurs qui promettent au peuple de le rendre heureux, riche et oisif, et qui une fois parvenus à ce rôle par quelque bouleversement, pressurent la multitude et l'asservissent de plus belle, pour se maintenir au rôle d'oisifs ou directeurs des industrieux; ce qui équivaut à l'oisiveté.

Dans cette condition vexatoire, nous sommes réduits à envier le sort des animaux et des insectes ; à nous plaindre de la Providence qui paraît avoir eu pour ces êtres une sollicitude qu'elle n'a pas eue pour nous ; car s'il faut en croire aux préjugés philosophiques, elle ne nous aurait assigné ni code social, ni mécanisme fixe en industrie, ni Attraction industrielle pour charmer les travaux auxquels elle nous a destinés, ni même garantie de cette industrie pénible dont manquent la plupart de ceux qui la demandent pour leur subsistance, et dont manquent indirectement ceux qui l'obtiennent ; car le plus souvent ils cultivent pour un maître et non pour eux ; vexation qui n'a pas lieu dans l'ordre sociétaire, où le moindre des hommes, femmes et enfants, jouit d'un dividende proportionné à ses trois facultés, capital, travail et talent.

Vainement nos philosophes prétendraient-ils que leur vague sagesse, leurs lois oppressives rempliront cette lacune de *code industriel* attrayant; vainement s'engagent-ils par d'innombrables constitutions, à procurer des torrents de charmes à nos salariés : toutes ces théories n'enfantent que la répugnance de l'industrie, et les sept fléaux lymbiques (51, 120). Sont-elles assez confondues par ces honteux résultats !

D'ailleurs, si c'est à l'humanité à se donner des lois, s'il n'est pas besoin que Dieu intervienne dans notre législation, il aurait donc jugé notre raison supérieure à la sienne en conceptions législatives ! De deux choses l'une :

Ou il n'a pas su, ou il n'a pas voulu nous donner un code social quelconque.

S'il n'a pas su, comment a-t-il pu croire que notre faible raison réussirait dans une tâche où il aurait craint d'échouer lui-même ? *S'il n'a pas voulu*, comment nos législateurs peuvent-ils espérer de construire l'édifice dont Dieu aurait voulu nous priver ?

Prétendra-t-on que Dieu a voulu laisser à la raison une portion de régie, une carrière en mouvement social; qu'il nous a départi les fonctions législatives, quoique pouvant assurément les exercer lui-même; qu'il a voulu réserver cette chance à notre génie politique ?

Nos essais de 3000 ans prouvent assez que le génie civilisé est insuffisant, inférieur à la tâche. Dieu a dû prévoir que tous nos législateurs, depuis Minos jusqu'à Robespierre, ne sauraient qu'enraciner les sept fléaux lymbiques, tout en promettant de nous conduire dans les sentiers fleuris de la perfectibilité morale et politique.

Dieu, qui a prévu cette impéritie et ces résultats déplorables de la législation humaine, nous aurait donc

donné à plaisir une tâche au-dessus de nos forces, et qui aurait été si légère pour les siennes !

Continuons sur cette erreur qui veut attribuer les facultés législatives à la faible raison humaine. Quels auraient été les motifs de Dieu pour renoncer à remplir cette fonction qu'il lui était si facile d'exercer, en nous donnant un code *étayé d'attraction ?* Quel motif aurait-il eu de nous le refuser ? Il y a sur cette lacune sextuple opinion.

1°. *Ou il n'a pas su* nous donner un code social d'attraction, justice, vérité, unité : dans ce cas il est injuste en nous créant ce besoin sans avoir les moyens de nous satisfaire, comme les animaux pour qui il compose des codes sociaux attrayants et régulateurs du système industriel.

2°. *Ou il n'a pas voulu* nous donner ce code : et dans ce cas il est persécuteur avec préméditation, nous créant à plaisir des besoins qu'il nous est impossible de contenter, puisqu'aucun de nos codes ne peut extirper les sept fléaux lymbiques.

3°. *Ou il a su et n'a pas voulu :* dans ce cas il est l'émule du Diable, sachant faire le bien et préférant le règne du mal.

4°. *Ou il a voulu et n'a pas su :* dans ce cas il est incapable de nous régir, connaissant et voulant le bien qu'il ne saura pas faire, et que nous pourrons encore moins opérer.

5°. *Ou il n'a ni su, ni voulu :* dans ce cas il est au-dessous du Diable, qui est scélérat, mais non pas bête.

6°. *Ou il a su et voulu :* dans ce cas le code existe, et il a dû nous le révéler ; car à quoi servirait ce code, s'il devait rester caché aux hommes à qui il est destiné ?

Lorsqu'une théorie découverte après 2500 ans d'inadvertance nous transmet cette révélation, nous initie à la connaissance du code social divin et du mode de relations qu'il assigne à notre industrie, qu'avons-nous à faire, sinon de rougir de nos fausses lumières, et d'essayer sur une bourgade ce code, qui ne sera repoussé que des sophistes confus de voir dans cette découverte l'arrêt de mort de leurs sciences désastreuses?

On n'aurait pas douté un seul instant de l'existence de ce code, si on eût observé combien il est aisé à Dieu de nous accorder cette faveur. En effet, pour nous délivrer du fléau des fausses lumières, pour nous donner un code propre à harmoniser nos relations domestiques, industrielles et sociales, qu'en coûte-t-il à Dieu? RIEN : oui, rien du tout. Il n'a pas même besoin de génie, dont sans doute il est bien pourvu; il lui suffit de *vouloir*.

D'après sa propriété exclusive d'*imprimer attraction*, le plus mauvais code composé par Dieu et étayé d'attraction, se soutiendrait de lui-même, ainsi que je l'ai observé 246, et s'étendrait à tout le genre humain par l'appât du plaisir; tandis que le meilleur code social composé par les hommes, ayant besoin d'être étayé de contrainte et de supplices, devient une source de discordes et de malheurs, par la seule absence d'attraction pour l'exécution des lois : aussi, toutes les constitutions des hommes s'écrouleraient-elles à l'instant, si on cessait de les soutenir de sbires et de gibets.

On peut de là tirer la singulière conclusion, que notre bonheur ne peut naître que des lois divines; lors même que Dieu serait moins habile en législation que les philosophes. Que sera-ce donc si Dieu est leur égal en génie, ce qu'on peut présumer sans leur faire injure? Son code

ne fût-il que l'égal des leurs en sagesse, aura toujours un titre de supériorité inappréciable, en ce qu'il sera soutenu de l'Attraction, seul gage de bonheur pour ceux qui obéissent. L'homme est plus heureux d'obéir à une maîtresse que de commander à un esclave : ce n'est donc pas de la liberté que naît le contentement, mais de la convenance d'une fonction avec les goûts de celui qui l'exerce.

Ainsi Dieu serait assuré de faire notre bonheur par un *code attractionnel*, fût-il inférieur en sagesse aux lois des hommes : et d'autre part, Dieu est assuré de nous voir tomber dans le malheur sous tous les codes venant de la raison humaine, par cela seul qu'ils ne seront pas *attractionnels*; et que le législateur *hominal* n'a pas la faculté d'inspirer attraction pour ses percepteurs, garnisaires, sbires, conscriptions et autres perfectibilités perfectibles des constitutions civilisées.

Un législateur homme peut bien nous exciter à aimer ses lois, nous faire avouer, le sabre à la main, que nous les aimons ; mais il ne peut pas nous en inspirer l'amour, à moins de nous donner part aux sinécures, pensions, et gages d'oisiveté qui ne sont que pour un très-petit nombre d'élus ; tandis que l'Attraction, une fois attachée par Dieu à l'exécution d'un code, le rendrait aimable à tout le monde.

En vain des moralistes comme Saint-Lambert diront-ils aux pauvres : « Payez les impôts *avec joie;* c'est le mieux employé de l'argent que vous dépensez. » Le paysan ne goûte point ces préceptes, et éprouve au contraire un profond dépit en livrant cet argent au gouvernement : celui-ci l'emploiera comme fit un ministre de 1799; à faire en un seul jour une dépense de 500,000 fr. de lampions, pour amuser la populace de Paris, et en-

core mieux les fournisseurs d'huile et copartageants, qui étaient les seuls réjouis de ce fatras de lampions payé par cent mille paysans à 5 fr. par homme. Le villageois donnerait cet argent *avec joie*, si quelque puissance investie de la prérogative divine, lui imprimait *attraction pour le paiement des impôts;* il les paierait avec autant d'empressement qu'en met une mère à vaquer aux soins immondes mais *attrayants* qu'exige son nourrisson.

Ces considérations qui n'ont pas pu échapper à la sagesse divine, ont dû la déterminer à nous donner un code quelconque, étayé du ressort d'attraction passionnelle. Ces mêmes considérations devaient stimuler les hommes à rechercher si ce code divin, qui régirait tout par attraction, n'est pas existant et ignoré par suite des méthodes vicieuses de la science, ou par oubli d'investigation. Il fallait donc mettre en question, par quelles voies on pouvait procéder à la recherche et atteindre à la découverte de ce code. On verra, au chapitre suivant, que Dieu serait tombé dans un océan d'absurdités, s'il eût manqué à le composer.

Au lieu de s'occuper de cette recherche, les hommes fabriquent à l'envi des constitutions qui ont beaucoup pullulé depuis 30 ans : la philosophie les enfante par torrents. Comment se fait-il qu'en voyant l'insuffisance de ces fantômes de garantie contre les fléaux connus, Indigence, Fourberie, Oppression, Carnage, aucun homme n'ait songé à mettre en question si Dieu n'avait pas pourvu à nos besoins en législation sociale, et composé pour nous un code propre à nous conduire aux divers buts où les nôtres ne sauraient atteindre; aux richesses, à l'harmonie, à la justice, à la pratique de vérité, à la garantie de travail et de minimum; enfin à

l'unité sociale, but essentiel de la législation divine et rêve de la politique humaine ?

Si nous en étions au coup d'essai, aux premiers âges de Civilisation, nous serions peut-être excusables de fonder quelque espoir de bien social sur nos propres lumières, sur la législation des hommes sans intervention de code divin : mais nous sommes amplement désabusés par une longue expérience ; nous n'avons évidemment rien de bon à espérer de nos quatre sciences, Métaphysique, Morale, Politique, Economisme. Vingt-cinq siècles d'épreuves de leurs systèmes ont prouvé que ces fantômes de garantie sont autant de cercles vicieux qui, loin de remplir aucune de leurs promesses, font éclore de nouvelles calamités, comme les affiliations clubiques, dénonciations, emprunts forcés, droits réunis, réquisitions, conscriptions, émissions de rentes et de papier-monnaie, et tant d'autres perfectibilités révolutionnaires qui aggravent tous les fléaux que la science promettait d'extirper.

Quels sont les fruits de la plus vantée de ces constitutions, de celle d'Angleterre, où la capitale contient 115000 mendiants, vagabonds, filoux et gens sans aveu? Un secours annuel de 150 millions aux indigents, n'empêche pas que le pays ne fourmille d'ouvriers sans pain, sans travail, émigrant par milliers.

Si tel est le sort de la contrée qui soumet à une dîme commerciale toutes les régions du globe, quel doit être le sort des régions pressurées pour enrichir l'Angleterre où règne tant de misère? Combien l'aspect de ces résultats devait nous inspirer de défiance pour les lumières et chartes des philosophes et des conquérants, nous exciter à la recherche du code divin et d'une issue de la désastreuse Civilisation !

Et si l'on considère que la raison, qui aurait bien pu échouer sur cette recherche comme sur tant d'autres, n'a pas même abordé l'exploration, pas même proposé le moindre concours sur ce problème, il y aura unanimité à disculper Dieu de tout soupçon d'oubli ou de négligence, et condamner la raison humaine qui depuis 25 siècles se refuse obstinément aux recherches qui lui sont assignées. Elle réduit par ce refus le genre humain à la privation du code social divin, et le laisse gémir sous la direction des légistes civilisés, qui ne savent produire et entretenir que les sept fléaux lymbiques.

Beaux esprits des quatre facultés philosophiques, ligués pour empêcher et ridiculiser l'étude de l'Attraction passionnelle, que répondrez-vous à ces arguments tirés des cinq propriétés ou caractères essentiels de Dieu, et surtout de l'unité de système que vous lui déférez de commun accord ? Expliquez comment un être qui est moteur universel et unitaire en système, pourrait avoir adopté avec l'Homme seul cette renonciation à diriger le mouvement social, cette manie d'isoler l'Homme du cadre général, du mode universel d'impulsion et révélation, cette bizarrerie de nous refuser un bonheur qui ne lui coûterait RIEN (253), puisque lui seul peut distribuer attraction pour obéir aux lois, toujours haïes quand elles viennent des hommes. Dans quel labyrinthe d'absurdités Dieu se jetterait-il par cette contradiction avec lui-même, avec son plan d'unité attractionnelle ! C'est ce que nous allons examiner, en résumant divers théorèmes exposés sur ce sujet.

CHAPITRE XI.

Des Absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eut manqué à la composition et révélation d'un code social attractionnel et unitaire.

Les devoirs sont proportionnels aux moyens : plus un père est opulent, plus il a de devoirs à remplir envers ses enfants. Le pauvre qui n'a ni pain ni vêtement, ne doit pas à des enfants ce nécessaire dont il manque lui-même : l'artisan qui jouit déjà d'un petit bien-être, leur doit le strict nécessaire : l'homme aisé leur doit l'instruction primaire, les connaissances utiles : l'homme fortuné leur doit la haute éducation, les arts d'agrément, et ainsi par gradation jusqu'au monarque. Celui-ci est sans contredit le père le plus obligé envers ses enfants, parce qu'il a plus de moyens que tout autre de soigner leur éducation et assurer leur bien-être.

Selon cette progression, Dieu qui est notre père commun, nous doit encore plus qu'un monarque ne doit à ses enfants ; car Dieu étant mille fois plus puissant que tous les monarques ensemble, il a dû assurer à chacun de nous, dès ce monde, plus de bien-être qu'aucun monarque Civilisé ou Barbare n'en puisse procurer à ses enfants ; et ce bien-être doit commencer pour nous du moment où le code social divin sera mis à exécution, les biens que la Providence nous réserve ne pouvant pas naître sous les lois des Hommes.

Nous ne sommes pas si exigeants dans nos prières ; nous ne lui demandons que le misérable pain dont le peuple a besoin : demander si peu, c'est méconnaître sa magnanimité, tourner sa providence en dérision. Dieu

nous doit beaucoup, puisqu'il peut beaucoup. En voyant le raffinement qui règne chez les grands, quelle opinion concevrions-nous d'un Dieu qui, ayant inventé tant de variétés pour les plaisirs du riche, n'aurait rien fait pour le pauvre; n'aurait pas avisé à établir, par un bon système social, une distribution progressive des moyens de jouissance, une gradation telle, que si le riche a de quoi servir cent mets sur sa table et posséder vingt équipages, le pauvre ait au moins le *minimum proportionnel*, comme serait une table copieusement servie, une bonne voiture en voyage, etc.?

Des Sophistes répondront que Dieu nous réserve le bonheur en l'autre monde, et qu'à ce titre il est dispensé de nous le donner en celui-ci : c'est prétendre qu'il existe des lacunes dans sa providence; qu'elle n'embrasse pas l'universalité du mouvement; qu'au lieu d'être composée, elle n'est que simple, en limitant à une seule vie le bonheur qui doit s'étendre à l'une et à l'autre. Ces Sophistes ne produisant aucun détail certain sur les fonctions de nos âmes dans l'autre vie dont je traiterai plus loin, ils donnent lieu de soupçonner, selon l'unité et l'analogie, qu'elle est malheureuse comme celle-ci. Cependant la puissance du Père commun étant infinie en ce monde comme en l'autre, il nous doit un bonheur infini dans la vie présente comme dans la vie future.

La théorie de l'Attraction passionnelle va démontrer qu'il a rempli ce double devoir, et qu'outre les biens qu'il nous a préparés sous le régime d'harmonie sociétaire auquel le globe va passer, il nous garantit encore les biens de l'autre vie dont nous n'avions jusqu'à présent que des indices. On ne pouvait en acquérir la preuve détaillée que par la théorie intégrale du mouvement, ou théorie unitaire

des cinq branches dont nos sciences, au bout de 5,000 ans, n'ont su expliquer que la moins importante, la matérielle, connue depuis Newton, et dont l'étude ne conduit pas à expliquer les autres branches.

Laissant à part ces questions transcendantes, bornons-nous à raisonner sur les devoirs de Dieu relativement à notre destination temporelle, qu'il a dû régler par un code social antérieur à la création des hommes. Examinons jusqu'à quel point il se serait compromis s'il n'eût pas rempli ce devoir : établissons son accusation simulée, pour le cas où il n'aurait pas composé un code de relations industrielles, révélé par synthèse de l'Attraction, et coordonné aux mathématiques.

Le côté intéressant du tableau qui va suivre, est que tous les griefs articulés ici, au nombre de 16, griefs disséminés dans les précédents chapitres, d'où je les récapitule, retombent à la charge de la raison humaine, si on peut prouver que ce n'est pas Dieu qui a négligé de composer pour les hommes un code social unitaire, mais que c'est la raison humaine qui a refusé obstinément d'en faire la recherche.

TABLEAU *des Chefs d'accusation à produire contre Dieu, dans l'hypothèse de lacune d'un code social divin.*

NOTA. Rappelons ici la note (148) sur les redites nécessaires : elles sont, dans tout le cours de cette notice, obligées rigoureusement, puisqu'il s'agit de lever la cataracte à l'esprit humain, sur la plus importante question dont il puisse s'occuper, celle de l'existence du code passionnel.

A *Dieu est imprévoyant, limité en providence et en lumières*, si, après l'expérience qu'il a dû acquérir pendant une éternité passée à créer et gouverner des mondes, il n'a pas prévu le besoin qu'auraient leurs habitants,

d'un code social unitaire qui est au-dessus des moyens de la raison humaine, et s'il n'a pas pourvu à satisfaire ce besoin, par un système régulateur du mécanisme domestique, industriel et unitaire des passions.

♈ *Il est suspect d'avoir considéré la raison humaine comme supérieure à la sienne,* puisqu'il lui a laissé le soin de statuer sur la branche pivotale du mouvement, celle du mécanisme social.

♉ *Dieu est avilisseur de lui-même et de l'homme à la fois,* en ce que pouvant faire notre bonheur par un code attrayant quelconque, *mauvais ou bon* en théorie, mais toujours bon en application, pourvu qu'il soit étayé d'Attraction (253), Dieu se plaît par le refus de ce code à dénoter sa malveillance envers nous et constituer notre infortune perpétuelle.

♊ *Il fait naître, par cette lacune de code, l'irréligion et le mépris de la Divinité.* Il décèle une providence insuffisante sur l'objet le plus important de ses attributions, sur le code passionnel : il excite et justifie les sectes d'impiété.

♋ *Il se ravale au-dessous du dernier des hommes* par cette lacune de code passionnel ; car le plus grossier de nos maçons, en rassemblant des matériaux de construction, pierres, bois, etc., ne manque pas de faire un plan pour leur emploi. Or, si Dieu, en créant les passions, l'industrie, les sciences, les arts et autres éléments d'édifice social, a oublié d'arrêter un plan d'emploi combiné de ces matériaux, il est d'une imprudence qui exposerait à la risée le moindre de nos ouvriers.

♌ *Il est suspect d'intermittence de raison ;* car sachant conduire en harmonie les tourbillons planétaires, et leur univers ou masse collective des astres connus, s'il ne

savait pas harmoniser les petits êtres qui habitent ces globes, il ressemblerait à un architecte qui, après avoir bâti un vaste palais, serait en défaut pour construire une maisonnette, et deviendrait par là suspect d'un dérangement accidentel de raison.

D *Il devient provocateur et fauteur d'anarchie sociale*, en nous privant de ce code qu'il n'a pas pu oublier; car tout roi ou ministre, en fondant une colonie, ne fût-elle que d'une centaine de familles, n'oublie pas de lui assigner préalablement une législation quelconque. Dieu la devait à notre globe ainsi qu'à tous les autres, tous étant des colonies dont il est le fondateur. En y manquant, il a organisé à plaisir l'anarchie sociale préméditée.

Q *Il est coupable de déni de justice envers notre globe seul ou envers tous;* car si d'autres gobles n'ont pas besoin de ce code passionnel, et savent atteindre à l'harmonie par les seules lumières de la raison humaine, ou bien si ces globes découvrent le code divin par des voies d'instinct refusées au nôtre, Dieu a donc pour eux une providence qu'il n'a pas pour nous : et pourquoi manque-t-il, ou à nous affranchir de ce besoin de code passionnel, ou à nous initier aux moyens de découverte concédés à d'autres globes?

Ou bien si tous ces globes sont privés, comme le nôtre, de ce code passionnel dont la confection ne coûterait RIEN à Dieu; s'ils sont condamnés à gémir comme nous à perpétuité sous les lois versatiles de la philosophie, tous les globes dans ce deuxième cas, et notre globe seul dans le premier cas, sont fondés à accuser Dieu d'un déni de justice.

E *Il est absurde en mécanique et ennemi de toute éco-*

nomie, pour n'avoir pas employé l'attraction à exercer près de l'homme les fonctions de boussole sociale qu'elle exerce près des astres et des animaux : en faisant de l'attraction un guide trompeur pour l'homme seul, il manque l'unique moyen de cumuler les sept garanties énoncées (240), révélation permanente, exécution spontanée, etc.

☿ S'il a donné à l'attraction cette faculté de boussole sociale, *il ne nous a donc fait qu'une rétribution dérisoire de lumières ;* car jusqu'ici la théorie de l'attraction passionnelle a été impénétrable à nos sciences, quoiqu'elle soit, à titre de boussole sociale, l'objet le plus urgent à connaître. Dieu ne nous aurait donc donné qu'un génie avorton, qui sait s'initier aux inutiles théories de l'attraction sidérale, et non aux théories précieuses de l'attraction passionnelle ou boussole sociale.

☥ *Il est ennemi positif et négatif de l'homme :* ennemi positif, d'après les refus de code passionnel attrayant qui ferait notre bonheur et ne coûterait RIEN au distributeur de l'attraction. Ennemi négatif, en ce que pouvant distribuer à son gré les attractions et répulsions, il ne nous a pas donné une attraction adaptée aux résultats de pauvreté, fourberie, oppression, carnage, etc., que produisent les lois des hommes ; lois qui seraient devenues pour nous un gage de bonheur, si Dieu nous eût donné attraction pour leurs odieux résultats, ainsi qu'il devait le faire si nos sociétés actuelles étaient notre destinée irrévocable.

♃ *Il veut la guerre permanente de l'homme avec Dieu et avec l'homme,* s'il nous a condamnés à résister à l'influence des passions dont il est distributeur ; et si, prévoyant qu'elles nous conduiraient au mal, il ne nous a

donné pour y résister, d'autre secours que la raison, impuissante même chez ceux qui s'en disent les oracles, tels que les Philosophes, gens les moins capables de résister à leurs passions.

♁ *Il est avec préméditation provocateur à l'athéisme;* car il a prévu qu'après des essais infructueux de plusieurs mille ans, l'humanité réduite aux lois de ses sophistes n'aboutirait qu'à aggraver ses antiques misères, et qu'elle invoquerait vainement l'intervention d'une sagesse divine, en régime social où échoue la sagesse humaine; que ces disgrâces conduiraient à perdre toute espérance en Dieu, et se rallier aux dogmes de matérialisme, athéisme, pessimisme, culte du mauvais génie et autres aberrations que provoque l'aspect des misères civilisées, barbares et sauvages, tant qu'on désespère d'une loi divine et d'un avénement à un meilleur ordre.

♄ *Il est l'équivalent de l'être fictif que nous nommons Diable,* car on peut défier à l'esprit infernal, si on lui donne le globe à administrer, d'inventer pour torturer et avilir le genre humain,

plus de férocité et de brutalité qu'on n'en voit dans l'état sauvage;

plus de persécution qu'on n'en voit dans l'état barbare;

plus de perfidie qu'on n'en voit dans l'état civilisé et patriarcal;

enfin, plus de pauvreté et d'avilissement que n'en éprouve l'espèce humaine dans ces trois sociétés.

⋈ A En ce qui touche au passionnel du globe,

Dieu tombe en duplicité interne: il se trouve contradictoire avec lui-même, ennemi de lui-même, si, aimant la justice, la vérité, l'unité, il nous a destinés au mécanisme

civilisé, barbare et sauvage, où les passions ne produisent que le triomphe permanent de l'injustice, de la fausseté et de la duplicité d'action, l'état de scission collective et individuelle avec nous-mêmes.

Dissidence collective par la résistance universelle des peuples aux gouvernements civilisés et barbares qui tomberaient sans l'appui de la contrainte et des supplices.

Dissidence individuelle par la guerre que l'Attraction et la raison spéculative se livrent dans chaque individu.

Dissidence générale par les passions qui entretiennent par toute la terre quatre sociétés incompatibles *extérieurement*, se refusant à une fusion unitaire des civilisés, barbares, patriarcaux et sauvages; et incompatibles *intérieurement*, par refus de fusion unitaire des nations qui composent une même société, comme les peuples civilisés.

⋈ Y En ce qui touche au matériel du globe,

Dieu tombe en duplicité externe ou scission avec l'univers composé de trois principes.

1. Dieu, principe actif et moteur;
2. La matière, principe passif et mu;
3. Les mathématiques, principe neutre et arbitral.

Dieu se trouve en scission avec les deux autres principes, s'il a destiné irrévocablement le deuxième, la matière, aux conflits, intempéries, congélations polaires et ravages des hommes et des animaux. Si ce chaos actuel du globe est le dessein ultérieur de Dieu, il régit donc la matière contradictoirement aux lois du troisième principe, des mathématiques, où lui-même ayant puisé des lois d'harmonie pour les astres, aurait dû les appliquer à établir l'harmonie dans les relations matérielles de l'homme et des éléments.

Cette série de griefs contrevient en tout sens aux attributions de Dieu, déjà énoncées (245).

Attribution radicale. X Direction intégrale du mouvement par Attraction dans toutes ses branches.

Attributions primaires. { Économie de ressorts. / Justice distributive. / Universalité de Providence.

Attribution pivotale. ⋈ Unité de système.

J'ai exposé les torts dont Dieu serait coupable, s'il eût manqué à composer pour nous un code social passionnel, coordonné aux mathématiques, et interprété par synthèse de l'Attraction.

J'ai réduit ces torts à un canevas de seize griefs; un autre en pourra doubler et tripler le nombre; il suffit de ceux qui sont énumérés ici, pour appuyer la thèse posée dans ce chapitre :

Que dans une accusation méthodique de Dieu, tous les griefs retombent à la charge de la raison humaine, si on peut prouver que ce n'est pas Dieu qui a négligé de composer pour nos relations un code unitaire, mais que c'est la fausse raison ou Philosophie qui s'est refusée obstinément à toute recherche de ce code.

Raisonnons ici comme si la découverte n'en était pas faite: la justification de Dieu serait déjà des plus faciles; elle se fonde sur un moyen péremptoire, sur le refus d'exploration dont les hommes se sont rendus coupables. Dieu adhère volontiers à ce qu'on élève contre lui toutes ces accusations, et cent autres, sur la négligence de confection et révélation d'un code social; mais s'il y a pourvu avant même de créer l'espèce humaine, et s'il nous a donné dans l'Attraction passionnée un agent de révélation et d'impulsion permanente, sur qui retombent les divers chefs d'accusation, sinon sur les savants qui ont perdu 25

siècles en controverse politique, sans daigner rechercher le code divin par le calcul analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle; calcul dont on devait s'occuper dès les premiers siècles savants, ne fût-ce que par pure curiosité, et par règle d'exploration générale.

Ainsi l'accusation de Dieu, qui semble au premier coup d'œil un acte d'impiété, devient par le fait l'acte le plus judicieux que puisse faire l'homme, en ce qu'elle amène le mis en cause de la fausse raison ou Philosophie, contradictoirement avec Dieu.

Les consciences timorées pourront craindre qu'un tel acte ne soit outrageant pour la Divinité, en la compromettant d'égal à égal avec la raison humaine. Dieu est inaccessible à ces petitesses; il est trop grand pour craindre de s'abaisser en daignant nous confondre, comme il arrivera toutes les fois qu'on voudra mettre en balance les torts apparents de Dieu et les torts réels de la raison humaine.

En accusant ostensiblement la Divinité dans ce débat, on n'accuse réellement que les sophistes; car plus on aurait accumulé contre Dieu ces griefs dont il serait facile de doubler et tripler le nombre, plus il serait devenu incroyable que Dieu eût pu tomber dans cet océan de ridicules et d'absurdités, en négligeant la confection et révélation d'un code passionnel unitaire, et plus on aurait incliné à en faire la recherche et sommer la Philosophie d'y procéder.

L'accusation méthodique de Dieu, loin d'être un acte d'audace et d'irréligion, aurait donc été un acte de haute sagesse, en ce qu'elle aurait suffi à désabuser les hommes du préjugé qui nous ôte la foi et l'espérance en l'universalité de la Providence. On aurait conclu de ce débat,

qu'il devait exister un code divin; et sa découverte aurait suivi de près, dès qu'on aurait seulement admis en principe son existence.

Pouvait-on présumer que Dieu s'offensât d'une pareille accusation? L'administrateur qui a géré fidèlement, ne craint pas qu'on en vienne à une vérification de ses comptes : il est le premier à la provoquer, pour mettre au grand jour sa probité.

Telle est nécessairement l'opinion de Dieu : il a trop sagement organisé l'Univers matériel et passionnel, pour craindre qu'on critique ses méthodes et ses dispositions, qu'on s'enquière des causes et des fins du mal apparent : loin de là; nous ne saurions faire de démarche plus flatteuse pour lui, que de sortir du système d'adoration servile et superstitieuse, de scruter sévèrement ses plans sur la distribution du mouvement et surtout des passions, pourvu toutefois que nous en agissions de même avec l'adversaire de Dieu, avec la Philosophie ou fausse raison qui, depuis la naissance des sociétés, s'est emparée de la régie du mouvement social, excluant Dieu d'y intervenir.

On ne peut donc pas accuser Dieu sans accuser en même temps la raison humaine. C'est le seul moyen de mettre en évidence la sagesse de Dieu, qui jusqu'ici est grièvement compromise aux yeux de l'humanité : elle ne sera régulièrement justifiée, qu'autant qu'on fera l'examen des devoirs de Dieu et de leur exécution, en faisant subir pareil examen à la raison humaine.

Le procès entre Dieu et la raison humaine se réduit aux deux points suivants :

Les devoirs de l'un sont de composer pour le genre humain un code passionnel attrayant, et de le lui révéler par interprétation permanente.

Les devoirs de l'autre sont de chercher ce code par étude analytique et synthétique de l'Attraction, et d'en faire l'examen critique et l'essai quand il est découvert.

Pour peu qu'on veuille examiner qui des deux a manqué à remplir sa tâche, la Philosophie sera d'emblée suspectée, et sommée de procéder à la recherche du code divin, à l'étude méthodique de l'Attraction passionnelle.

Tel est le résultat où nous auraient conduits nos scandales d'athéisme, si leurs auteurs n'eussent été des avortons en raisonnement et en caractère. Cette insurrection contre Dieu, qu'ont tentée les modernes, était peut-être un effet de désespoir, chez un siècle fatigué de ses bévues et du désordre apparent de la nature. L'athéisme, tout odieux qu'il est, serait devenu une voie de découverte, si les Philosophes eussent été moins timides quant aux formes. S'ils s'étaient crus fondés dans leur agression contre Dieu, ils n'auraient pas craint d'établir le procès régulièrement, de tenter un engagement sérieux entre la raison et la Divinité, en débutant par un tableau détaillé des griefs et surtout des devoirs respectifs.

Et comme tout débat sur ce sujet, en nécessitant le mis en cause de la Philosophie, aurait fait planer le soupçon sur elle comme sur Dieu, et entraîné une vérification de l'accomplissement des devoirs, il est indubitable que la Philosophie aurait succombé par le seul fait de contravention à ses douze devoirs énoncés 130, et notamment au devoir d'exploration générale, premier des douze.

Ainsi les extrêmes se touchent : ce mystère des destins sociaux, ce code unitaire à la découverte duquel on serait arrivé par la plénitude de foi et d'espérance en Dieu, on y serait arrivé de même par une accusation méthodique de la Divinité. Un tel acte, impie en apparence, aurait

conduit par voie inverse au même but où nous eût conduits, par voie directe, une foi raisonnée, une espérance ardente en la sagesse divine, et une exploration du code qu'on en devait attendre.

Nos philosophes, en athéisme comme en toutes choses, ont donc péché par simplisme et petitesse. L'athéisme simple est une opinion hideuse; l'athéisme composé, ou suspicion de la Divinité et de la Raison humaine, eût été une conception très-heureuse et nullement déraisonnable; car il est *conditionnel*, et ne révoque en doute l'existence de Dieu que jusqu'à l'examen de son antagoniste la Philosophie, jusqu'à la vérification de ce qu'a fait chacun d'eux pour l'accomplissement de ses devoirs. Sous ce rapport, l'athéisme composé conduit au même but que la *foi raisonnée*, car tous deux provoquent l'étude régulière de l'Attraction.

Notre globe jusqu'ici n'a connu que la foi simple ou aveugle, attribuant le mouvement au pur caprice de la Divinité, sans intervention du principe mathématique ou arbitral.

Dans cette étude comme en toute autre, la Civilisation s'est perdue par le simplisme; et avec ses subtiles théories sur la génération des idées, elle n'a jamais pu, dans ses études relatives à Dieu, l'Homme et l'Univers, s'élever à aucune idée composée, à aucune hypothèse d'unité et de lien universel. J'analyserai dans un chapitre spécial ce simplisme continu de la raison civilisée.

Les demi-mesures ne servent qu'à aggraver un mal: qu'on en juge par l'équipée de nos athées modernes, dont la demi-agression nous a éloignés de la découverte des lois de l'Attraction; tandis qu'un athéisme composé et méthodique nous aurait conduits directement à l'accu-

sation de la raison civilisée. C'était là le but qu'il s'agissait d'atteindre.

Un procès est inextricable, tant que le criminel fait fonction d'accusateur : il se gardera bien de rien articuler à sa charge; et telle a été la ruse de nos athées simples : ils se sont bornés à arguer contre Dieu des désordres apparents de ce monde, où le règne du mal ne comprend qu'un huitième de la carrière, selon la table suivante des quatre phases du mouvement et de leur durée approximative sur ce globe.

Carrière sociale du Genre humain.

C 1re. Phase.	*Subversion ascendante. Lymbes antérieures...*	5000
CC 2e. Phase.	HARMONIE ASCENDANTE.....	36000
+	*Plénitude.* APOGÉE SOCIAL ET MATÉRIEL	9000
♁♁ 3e. Phase.	HARMONIE DESCENDANTE.....	27000
☽ 4e. Phase.	*Subversion descendante. Lymbes postérieures.*	4000
	Ans.....	81000

Sans contredit la Providence paraît en défaut pendant la 1re. phase ou subversion ascendante (33), qui est l'état actuel de notre planète fort jeune encore. On ne suspectera pas ainsi la Divinité dans la 4e. phase ou âge caduc, retombant en périodes lymbiques par pauvreté et refroidissement de l'astre : on saura alors que les deux transitions extrêmes de toute carrière sont pénibles, et que la Divinité, d'après cette règle générale de mouvement, ne peut épargner à aucun globe les souffrances des deux âges extrêmes. Quant à celles de 1re. phase, elles sont peu fâcheuses, puisqu'il est aisé d'y échapper dès qu'on a créé le ressort d'association, la grande industrie agricole et manufacturière. Après son développement (déjà suffisant au siècle de Périclès), il ne reste plus à la raison

qu'à découvrir l'emploi de ce ressort, qui ne devient gage de bonheur que lorsqu'on a su organiser l'Association et l'unité sociale.

Nos savants, au lieu d'en rechercher la théorie, se sont bornés à l'accusation pure et simple de Dieu; arguant des désordres actuels du globe, sans tenir compte des leviers d'harmonie que Dieu peut nous avoir ménagés, et dont la raison devait faire la recherche.

Les juges de l'âge moderne, l'opinion, les critiques et toute la classe bien pensante, n'ont pas eu assez de perspicacité pour discerner si ce n'était pas le délateur même qui devait descendre au banc des accusés, et payer de sa tête, comme les accusateurs de Suzanne. Devait-on se borner à mettre hors de cour l'athéisme et le philosophisme? Non; il fallait les accuser, les confondre en remplissant la tâche qu'ils n'avaient pas remplie, et leur prouver par la synthèse de l'Attraction, que l'homme, au lieu de corriger l'ouvrage de Dieu, les passions, doit chercher à quel emploi Dieu les destine.

Pourquoi la raison prétendrait-elle au privilége d'accuser Dieu sans qu'on eût le droit de l'accuser elle-même? Pour échapper, elle use d'un subterfuge qui jusqu'à présent lui a pleinement réussi; elle feint de s'humilier, disant: « révérons la profonde sagesse de Dieu; ne tentons » point, par une sacrilége audace, de pénétrer les au» gustes mystères, enlever les voiles d'airain : un pygmée » tel que l'Homme est-il fait pour sonder les profondeurs » de la Divinité! »

Ne soyons pas dupes de ces escobarderies; allons aux éclaircissements : il existe un coupable; il faut qu'il soit reconnu; et puisque le soupçon ne peut porter que sur deux êtres, ou la Divinité, ou la Raison civilisée, on ne

doit admettre aucun moyen évasif. Ne craignons pas que l'enquête soit offensante pour Dieu : loin de là ; il la désire pour sa gloire et pour notre bonheur. Il est, depuis 25 siècles, en butte à des soupçons qu'on dissimule sous un masque de révérence : mais à travers ces affectations de respect, on ne pose pas moins en principe *que sa providence est limitée, insuffisante,* puisqu'elle aurait manqué à nous pourvoir d'un code social ; *qu'il est ennemi de la justice distributive ; de l'économie de ressorts et de l'unité de système,* puisqu'on lui suppose l'intention de vouloir perpétuer le chaos civilisé, barbare et sauvage.

Tels sont les délits que nous imputons, *par le fait*, à l'Être suprême, tout en lui offrant un encens souillé par nos préventions très-infamantes pour lui. Dieu ne se paye pas de ces respects équivoques : sa sagesse ne peut paraître au grand jour que par la manifestation du vrai coupable ; il faut définitivement qu'on sache si c'est Dieu qui est en arrière de providence quant au code passionnel, ou si c'est la raison humaine qui est en arrière de recherches.

Du moment où les débats prendront cette forme pressante et ne laisseront plus d'accès aux subterfuges, on verra pâlir le criminel, et la Philosophie confondue ne voudra pas même courir les chances d'un éclaircissement. Elle confessera l'universalité de la Providence et l'existence nécessaire du code social divin : quant au crime d'en avoir négligé ou empêché la recherche, les auteurs vivants s'en laveront en le rejetant sur les défunts, notamment sur l'antiquité qui engagea l'esprit humain en fausse route, consacra le dogme de compétence de la raison humaine et incompétence de la raison divine en législation sociale, industrielle et domestique.

C'est ainsi qu'on aurait vu s'écrouler l'édifice des An-

ges de ténèbres, des Titans philosophiques, du moment où on les aurait attaqués par voie de raisonnement et d'enquête méthodique sur leurs devoirs et leurs préceptes : mais on s'est borné contre eux à des diatribes, d'où il ne pouvait naître aucune lumière.

Quiconque voudra méditer sur le tableau des seize griefs que je viens d'exposer pour hypothèse d'une accusation de Dieu, et sur les neuf garanties qu'aurait trouvées Dieu dans l'emploi de l'Attraction, se convaincra que si cette ébauche d'accusation eût été développée et régulièrement établie, elle aurait de prime-abord éveillé les soupçons sur le compte de la Philosophie qui attribue à Dieu tant d'absurdité, en le suspectant d'avoir manqué à la confection et révélation d'un code social; et avant même de terminer les débats, chacun aurait conclu à l'exploration de ce code passionnel, qu'on aurait eu bientôt découvert du moment où on l'aurait franchement cherché.

Franchement cherché!!!!! Mais où trouver cette franchise? Les deux partis du monde philosophique, les Expectants et Obscurants (120) sont ligués de fait contre la recherche sincère de la vérité. Les *Obscurants*, tout entiers à leurs spéculations mercantiles, repousseront l'idée d'un code social divin, qui anéantirait les bibliothèques de controverse et le négoce de sophismes. L'auteur de cette conception sacrilége est *ennemi du commerce, ennemi des torrents de lumières.*

Quant aux *Expectants*, ce sont des âmes faibles, esclaves de l'habitude, génies étroits n'osant sortir de leur sphère : les bras leur tombent, lorsque du tableau 33 de 1re. phase, on leur déduit l'argument suivant : « votre globe est en retard; il ne s'est avancé qu'à la période 5; il a perdu en fausse route 2000 ans et plus; il faut rentrer

en bonne voie, avancer en échelle de destinée, passer des périodes 4 et 5 aux périodes 7 et 8, restaurer du même coup le monde passionnel et le monde matériel 98. »

A ces mots, nos bourgeoises têtes philosophiques s'imaginent qu'on veut les faire voyager dans la lune : elles ne sauraient concevoir que le génie social puisse ambitionner de rôle plus sublime, plus fortuné que la Civilisation perfectible, avec ses villes jonchées de mendiants et ses neuf fléaux lymbiques.

En outre, les deux partis, Expectants et Obscurants, sont également esclaves du préjugé anti-religieux qui, en mécanique sociale, place Dieu au second rang, et l'homme au premier. Vous les verrez s'unir d'opinion, s'insurger si on leur déclare que ce n'est point à la raison humaine à faire des codes ; que Dieu y a pourvu ; qu'à lui seul appartient de statuer sur la direction du mouvement, social ou autre.

Sur ce, ils déclareront *la patrie en danger*, et lanceront l'anathème sur le Titan qui dispute à la Philosophie le droit de législation. Ils consentent bien à reconnaître fictivement la suprématie de Dieu, mais sous condition de le tenir en tutelle, comme Richelieu y tenait Louis XIII, et réserver à l'auguste Philosophie le privilége exclusif de répandre des torrents de lumières et de constitutions pour le maintien de nos droits imprescriptibles à l'état d'indigence, fourberie, oppression, carnage.

Voilà comment l'opinion est fascinée sur notre globe : faut-il s'étonner qu'on n'ait jamais pu s'y élever à l'idée d'une loi sociale divine, et que les principes SOCIAUX-RELIGIEUX, la reconnaissance des attributions divines 266, entre autres de l'universalité de la Providence, n'aient pu germer chez aucune des corporations savantes ?

CHAPITRE XII.

Examen détaillé des sept Garanties inhérentes à l'Attraction.

Redoublons de preuves pour établir la grande vérité devant laquelle s'écroulent tant de bibliothèques; savoir : QU'IL DOIT EXISTER UN CODE PASSIONNEL UNITAIRE COMPOSÉ PAR DIEU ET INTERPRÉTÉ PAR L'ATTRACTION, et que les sciences n'ayant fait jusqu'ici aucune étude de l'Attraction passionnée, il y a dans cette omission, sinon perfidie, au moins impéritie et négligence bien honteuses, depuis que le succès de Newton sur l'Attraction matérielle excitait à poursuivre cette étude, à l'élever du simple au composé, en ajoutant les calculs de la Passionnelle à ceux de la Matérielle.

Les trois chapitres de cette notice ne roulent que sur cette thèse délayée et présentée en divers sens; il n'est pas de sujet où les redites soient plus nécessaires. Dans ces trois chapitres nous livrons bataille à 400 mille volumes : si la thèse est bien démontrée, les bibliothèques sont anéanties, l'Attraction est proclamée interprète de Dieu, et les philosophies anciennes et modernes vont en masse au fleuve d'oubli.

N'épargnons donc pas les détails pour porter la conviction dans les esprits. Si divers lecteurs sont suffisamment préparés, d'autres sont rétifs et sceptiques, sans maligne intention, mais par engouement pour le philosophisme, la Civilisation perfectible, les constitutions libérales et la compétence de la raison humaine en législation. Encroûtés de ces doctrines obscurantes (122), qu'on puise dans les quatre sciences fausses (256), ils

voudraient les amalgamer avec celles de l'Attraction qui repousse tout dogme arbitraire, toute illusion démentie par l'expérience.

Notre siècle, enfoncé dans ces illusions législatives, a besoin d'apostrophes réitérées, sur sa rebellion à l'évidence et à la nature. Ses préjugés contre l'Attraction sont comme les vieilles murailles de ciment romain, contre lesquelles échoue la barre du travailleur : telle est la ténacité de nos préventions contre le guide que Dieu nous a donné, contre l'Attraction. Il faut donc déblayer en plein cette vieille maçonnerie philosophique, avant de jeter les fondements de la nouvelle doctrine.

Plus on examine la convenance parfaite de l'Attraction avec les propriétés de Dieu et les vœux de l'homme, plus on est convaincu que nos corporations savantes, en se refusant à toute étude sur l'Attraction, se sont rendues coupables, sinon de perfidie, au moins de honteuse impéritie.

On voit la curiosité ou la cupidité nous entraîner à tant de recherches, la plupart inutiles. Que d'études opiniâtres sur des problèmes insolubles, comme ceux des Alchymistes ! Que de fouilles inconsidérées dans les pays qui semblent recéler des mines ! Que de voyages pour découvrir quelque misérable île déserte ou quelques inscriptions de nulle valeur ! Que d'efforts impuissants pour explorer l'Afrique intérieure, ses mines d'or, le Niger et le Zaïre ! Que de dépenses pour chercher au nord une passe qui, dans l'état actuel de la température, ne serait ni assurable commercialement, ni praticable raisonnablement 85 !

Cependant, quelles que soient les difficultés, rien ne peut rebuter l'esprit scientifique et la curiosité, sur les points où l'on n'a que des tribulations et mystifications à

essuyer; tandis que la plus magnifique des palmes, le calcul de l'Attraction et des destinées, reste oubliée depuis 3000 ans, sans avoir excité la curiosité de personne.

Je ne puis donc mieux le comparer qu'à ce végétal, objet de nos mercantiles fureurs, ce CAFÉ qui resta pendant 4000 ans ignominieusement rebuté à Moka, sans que nul herboriste daignât l'honorer d'un regard. Combien les botanistes arabes dûrent être confus de leur négligence, lorsqu'un premier essai du café décela ses belles propriétés! Il en sera de même de l'Attraction, et de la théorie d'Unité que nous dévoile son étude: lorsque cette découverte sera bien constatée, par une facile épreuve sur un hameau, le monde savant ou ignorant croira, comme Epiménide, s'éveiller d'un rêve de plusieurs mille ans: quelle source de dépit pour tant d'écrivains et de penseurs, qui cherchent un sujet neuf, et qui ont sous la main le plus fécond de tous, sans l'apercevoir! Combien de fois ils se diront: « Pends-toi, Figaro, tu n'as pas » deviné celle-là! »

Insistons sur les indices qui devaient stimuler le génie à cette étude, et reprenons l'examen des sept garanties que l'Attraction offre à Dieu et à l'Homme: je ne les ai exposées (240) qu'en tableau; je vais les analyser en détail.

1°. *Boussole de révélation sociale permanente*, en ce que l'aiguillon de l'Attraction nous stimule continuellement, par des impulsions aussi invariables en tout temps et en tous lieux, que les lumières de la raison sont variables et trompeuses.

L'expérience de tous les siècles ayant prouvé que l'Attraction est immuable, qu'elle sera dans dix mille et vingt mille ans aussi fixe qu'elle l'a été depuis la création du

monde, qu'elle tendra toujours aux richesses et non à la pauvreté, aux groupes et non à l'incohérence, il devient évident par cette immutabilité de l'Attraction, que toute science relative à ses développements et propriétés, serait une science fixe; que tout système social qui en résulterait, serait un code fixe dicté par Dieu, et interprété par révélation permanente de Dieu, puisque l'Attraction n'est jamais ni muette, ni incertaine. Quel appât à rechercher ce code, qui, une fois déterminé, deviendrait boussole fixe en politique sociale, et donnerait congé à nos inconciliables systèmes!

Si l'Attraction n'est pas destinée à nous fournir cette boussole, quel but, quel emploi le Créateur lui a-t-il donc assigné? Elle ne sert jusqu'ici qu'à nous égarer, nous pousser aux excès, aux fureurs sociales; elle semble un ennemi dont Dieu nous aurait entourés, un traître qui vient, sous des dehors flatteurs, s'emparer de notre confiance pour nous leurrer et nous perdre. Est-ce donc Dieu qui veut nous trahir, car c'est lui qui nous fait assiéger par elle?

Des Sophistes croient expliquer le problème, en disant *que Dieu nous donne la raison pour résister*. C'est précisément ce qu'il ne nous donne pas : la raison qu'on veut opposer à l'Attraction, est impuissante même chez les distributeurs de raison; elle est toujours nulle quand il s'agit de réprimer nos penchants. Les enfants ne sont contenus que par la crainte; les jeunes gens, par le manque d'argent; le peuple, par l'appareil des supplices; le vieillard, par des calculs cauteleux qui absorbent les passions fougueuses du jeune âge : mais personne ne sera contenu par une raison qui, sans user de contrainte, viendrait heurter de front ses penchants.

La raison est donc de nulle influence; et plus on observe l'homme, plus on voit qu'il est tout à l'Attraction; qu'il n'écoute la raison qu'autant qu'elle enseigne à raffiner les plaisirs et mieux satisfaire l'Attraction. De là il est évident que Dieu, en nous asservissant à cette interprète, à ce guide qu'on nomme Attraction, a dû lui réserver quelqu'emploi adapté aux vues d'Unité et de justice qui sont attributs du Créateur : il a dû, pour utiliser l'Attraction, nous donner un code qui pût en permettre l'essor. Cette opinion est la seule qui puisse cadrer avec les propriétés de Dieu (245).

D'après cette masse d'indices qui nous excitaient à étudier l'Attraction et déterminer le mécanisme qu'elle tend à former, quelle est l'étourderie des nations policées qui ont différé si longtemps cette étude, et quelle serait la perversité de ceux qui chercheraient à entraver l'épreuve du lien sociétaire dont nous découvrons enfin les lois dans le calcul de cette Attraction si longtemps négligé!

2°. *Economie de mécanisme* dans un ressort cumulant les facultés d'interprétation et d'impulsion; ressort apte à révéler et stimuler à la fois.

Quelle idée se forme-t-on de cette économie de Dieu sur laquelle on déraisonne sans cesse? Croit-on que lorsqu'il se présente un moyen de faire double service par un seul agent, Dieu veuille préférer à cette économie le procédé coercitif qui causerait double déperdition? C'est ce qui arriverait, s'il choisissait pour interprète la raison sans Attraction : il serait obligé, selon le mode civilisé et barbare, de mettre en jeu

Des interprètes improductifs
Et des disciples rétifs.

Nous avons, dans l'état actuel, beaucoup de soi-disant

interprètes de la sagesse et de la raison, appuyés d'une grande armée improductive sans laquelle aucun peuple n'entendrait aux leçons de la sagesse, ni ne consentirait à payer l'impôt. Toute cette masse de régisseurs actuels est improductive ; elle produirait beaucoup en association, où le travail fait les délices des rois comme des peuples, où l'état d'opulence et de paix générale dispense d'armées coercitives, préserve le peuple de l'ennui et de la pauvreté attachée au travail morcelé, et fait, des plaisirs mêmes, naître les bénéfices.

L'effet contraire a lieu si l'Attraction cesse d'intervenir. Les pauvres refusent de travailler, ou ne le font qu'avec dégoût et lenteur ; les grands sont réduits à se liguer et enrôler des affamés pour forcer le peuple à un travail ingrat : de là naissent les légions d'improductifs dont je donnerai ailleurs le tableau, et qui comprennent, le croirait-on ! LES DEUX TIERS de la population civilisée, puisqu'on pourrait, en Association, obtenir le même produit avec un tiers de cette population, en distribuant ses travaux par Séries passionnelles.

Nos théories qui attribuent à Dieu la faculté de suprême économe, se montrent vides de sens et dérisoires, quand elles supposent que Dieu spécule sur ce régime coercitif d'où naît une si énorme déperdition. Il lui est si facile d'adopter le régime attrayant d'où naîtraient toutes les économies, toutes les richesses : déjà il emploie visiblement ce régime dans la direction des astres et de divers animaux industrieux ; peut-on présumer qu'il veuille nous en exclure ?

Mais comment la Philosophie nous donnerait-elle des notions régulières sur le système économique de Dieu, elle qui, en voulant s'immiscer dans le régime économique

de l'administration, est parvenue avec ses perfectibilités à augmenter si rapidement et si monstrueusement les impôts, que bientôt il faudrait dépenser la moitié du produit à faire administrer l'autre moitié ?

Telles sont les prouesses d'une science qui nous promet de simplifier les ressorts administratifs : et si on admet que Dieu ait le pouvoir de faire le bien promis par nos charlatans; si, au lieu de compliquer comme eux le mécanisme au suprême degré, il veut le simplifier, n'en possède-t-il pas l'unique moyen dans l'Attraction dont il est seul distributeur? Ne doit-on pas présumer qu'il a pris des mesures pour utiliser cette Attraction, et ne doit-on pas en faire l'étude pour découvrir les emplois sociaux auxquels Dieu la réserve?

3°. *Concert spontané du Créateur avec la Créature*, ou conciliation du libre arbitre de l'homme obéissant par plaisir, avec l'autorité de Dieu commandant le plaisir.

Ce n'est qu'à l'Attraction qu'on pourra devoir ces doubles merveilles : où trouvera-t-on un ressort qui garantisse aussi parfaitement les libertés respectives du maître et du sujet, et qui fasse naître l'amour de l'obéissance même, d'où l'on ne voit naître dans l'ordre actuel, que la haine du sujet pour le maître? Aussi est-on obligé d'ordonner aux civilisés la crainte de Dieu, pour les amener par suite à craindre l'autorité qui exige l'impôt. Si, au lieu de cet ordre qui ne repose que sur la terreur et les haines, on en découvrait un où le peuple, selon les vœux du moraliste Saint-Lambert (1), *aimât à payer les*

(1) Quelqu'un lisant l'épreuve de cette feuille, m'observait que Saint-Lambert n'était plus cité en morale; j'ai répondu : Celui qui est cité aujourd'hui ne le sera plus demain, puisque les systèmes

impôts, et tressaillit de joie en voyant entrer le percepteur, les philosophes n'admireraient-ils pas le ressort qui aurait produit cet effet, si impossible à obtenir de leurs théories?

Ce problème n'en est pas un pour l'Être suprême qui dispose de l'Attraction. En effet, si Dieu peut donner attraction pour le travail sociétaire d'où naissent d'immenses bénéfices, il aura déjà tari la source du dégoût qu'on éprouve à payer l'impôt; dégoût qui naît principalement du défaut de richesse. Tout canton sociétaire étant très-riche, et distrayant l'impôt avant d'avoir distribué les dividendes à chaque série, peu importe au

philosophiques, devenus objet de spéculation mercantile, doivent se succéder rapidement *pour le bien du commerce*. Il a besoin de mettre en crédit à chaque saison un nouveau système de morale, de politique, d'économisme et d'idéologie, comme aussi de nouveaux colifichets et nouveaux chiffons : ceux d'aujourd'hui ne valent pas mieux que ceux de la veille, puisque demain un nouveau chiffon littéraire ou modiste éclipsera celui d'aujourd'hui. Dès lors, Saint-Lambert, chiffon moral passé de mode, vaut les chiffons moraux de 1821.

Il a eu son règne comme tout autre. En 1799, le ministre François de Neufchâteau fit afficher dans toutes les écoles de France 25 préceptes ou devoirs envers la patrie, extraits du Catéchisme universel de Saint-Lambert. C'est une collection si plaisante et si curieuse, que j'en donnerai par forme de récréation une analyse dans quelque intermède : je n'en cite, pour échantillon, que le 15e. et sublime devoir, *payez les impôts avec joie*.

Lorsqu'on voit des doctrines de cette force passer de mode, après une vogue si bien constatée, croit-on se justifier en disant, un tel n'est plus cité, plus en crédit ? Croit-on que celui qui le supplante vaille mieux ? Donnez-moi les préceptes du moraliste dominant en 1821, et je me fais fort d'y trouver, comme dans ceux de Saint-Lambert, autant de balourdises que de maximes.

(*Note de la* 1re, *édition*, 1822.)

peuple qu'on paie l'impôt; rien ne sort de la bourse de l'individu, il ne voit pas même de percepteur. La lettre du ministre où on avise des répartitions de contingents, ne concerne que le bureau de la régence chargée de la comptabilité du canton. La masse du peuple ne songe pas au paiement : la voilà déjà arrivée à l'indifférence en matière d'impôt; comment l'amener à la *joie de payer*, joie si peu connue en Civilisation, surtout chez le paysan qui voit entrer un garnisaire.

Cette joie de payer est connue parfois de chacun, quand il reçoit un objet longtemps désiré.

Un littérateur qui reçoit un livre nouveau, attendu avec impatience;

Un agronome qui reçoit des végétaux exotiques dont il est dépourvu;

Un marchand qui reçoit des étoffes attendues, sur lesquelles il espère gagner beaucoup;

Une femme qui reçoit des parures nouvelles, à la veille d'un bal où ces colifichets la feront briller.

Tous ces individus ne craignent point de payer les frais d'achat et de route; ils sont au contraire bien satisfaits, quand l'objet leur parvient à bon port, et tel qu'ils l'ont désiré : dans ce cas ils paient *avec joie*, ils croient leur argent très-bien employé, et remercient le correspondant qui les a bien servis.

Il s'agit d'établir pareille gratitude en relations fiscales; convaincre la masse que les impôts sont bien employés, qu'elle ne ferait aucune dépense plus profitable. Il faut fonder cette conviction sur des réalités et non sur des phrases.

Usons d'une comparaison : tel canton situé sur les bords du Rhin désire ardemment un pont : il ne refuse

pas d'en payer sa quote-part; il la fournira *avec joie*, pourvu que le pont soit bien construit : ce sera donc pour lui un jour de fête que celui où arrivera le budget du pont désiré. Ce canton sait que, dans les relations par Séries passionnelles, on ne peut pas griveler une obole; il croit donc sa dépense utile, judicieuse; il se réjouit d'avoir pu la faire.

Il en est ainsi de tous les impôts de l'état sociétaire, même de celui de liste civile payée aux souverains de tous les degrés, depuis l'Unarque, ou baron titulaire d'un canton, jusqu'à l'Omniarque, 15e. degré qui est hypermonarque du globe.

Les relations sociétaires sont disposées de telle manière que chacun trouve son agrément individuel dans les fonctions de ces nombreux dignitaires, aujourd'hui si onéreux pour les producteurs. La masse des peuples en Harmonie veut le faste de tous ces souverains; il devient branche de ses plaisirs et soutien de ses intérêts, ainsi qu'on le verra au traité des Séries passionnelles. Sous un tel régime, il ne sera pas besoin de faire craindre les rois, parce qu'ils seront aimés; ni d'ordonner la crainte de Dieu, parce qu'il sera aimé et loué sans relâche, pour avoir inventé un système social si fortuné, si bien assorti au vœu des passions collectives et individuelles, à leur concert et leur libre essor.

Je n'ai jamais lu une page des controverses relatives au libre arbitre, et j'ai vainement cherché ce mot dans l'Encyclopédie, aux lettres L et A. Je désirais voir comment nos sophistes prétendent nous prouver que l'homme soit libre, quand il ne peut pas obéir aux impulsions qui viennent de Dieu, quand il n'a pas la faculté accordée à tout animal d'obéir à l'Attraction. J'ignore comment ils

s'y prennent pour persuader que le sort du civilisé ou barbare soit égal à celui de l'animal, qui a le droit de prendre sa subsistance où il la trouve (1).

Le problème à résoudre, en fait de libre arbitre, est de réunir d'intention les administrateurs et les administrés : cet effet ne peut avoir lieu que sous un code généralement attrayant. Lorsque les peuples auront une sincère affection pour les souverains sous qui on jouira du bonheur individuel, ils auront par suite affection pour Dieu, auteur de ce bel ordre, et tout sera lié dans le système social, mais lié passionnément, sans aucune contrainte. Alors existera la garantie du libre arbitre.

Quant à présent, peut-on penser qu'il existe chez les nations industrieuses? Non, puisque les peuples libres ou sauvages refusent l'industrie, et que chez les nations agricoles on voit éclater la révolte, du moment où la contrainte cesse.

Nos sociétés industrielles connues sont donc un état d'oppression pour Dieu et pour l'Homme; oppression pour Dieu qui nous stimule par l'Attraction toujours comprimée; oppression pour l'Homme qui a l'intention et

(1) Sans doute ils se retrancheront dans de pompeux verbiages sur les convenances de civilisation perfectible, et sur les devoirs de l'individu envers la masse qui ne s'engage à rien envers lui, puisqu'elle ne lui garantit ni travail, ni subsistance : or, comment l'individu est-il obligé envers une masse qui, après l'avoir dépouillé des sept droits naturels (164), ne lui garantit aucun minimum en indemnité ? Sous cet inique système, faut-il s'étonner que les maîtres soient réduits à prêcher la crainte de Dieu et du Prince, et que les sujets, à part le 8e. de privilégiés et copartageants, n'aient aucun amour ni pour Dieu, ni pour le Prince ?

non la liberté de se livrer à l'Attraction. Nous ne pourrons donc concilier

La libre intervention de Dieu
Et le libre arbitre de l'Homme,

que sous un code adapté aux vœux de l'Attraction collective et individuelle. J'ai démontré que ce code existe; mais comment l'aurait-on découvert, tant qu'on en aurait refusé obstinément la recherche?

4°. *Combinaison de l'utile et de l'agréable,* ou bénéfice et charme par entremise de l'Attraction dans les travaux productifs, où elle doit nous entraîner passionnément, comme à tout ce qui est fin de Dieu.

Nous devons, dit la morale, préférer l'utile à l'agréable, ou, s'il faut opter, l'utile est préférable. Mais cette option est contraire à notre destination, qui est composée et non pas simple : elle doit nous procurer l'utile et l'agréable à la fois : nos relations doivent être distribuées de manière que nous obtenions l'utile en ne songeant qu'à l'agréable; à défaut, notre bonheur serait inférieur à celui des animaux.

Croit-on que la fourmi songe à l'utile quand elle transporte les provisions dans ses magasins? Non, c'est l'instinct seul qui la conduit : elle ne s'occupe que de l'agréable sans songer au lendemain, sans s'embarrasser de spéculations sur l'époque et la durée de l'hiver. Dieu nous doit un régime semblable, où nous puissions vivre pour l'instant présent, et non pour le lendemain qui peut-être ne luira pas pour nous.

Prétention insensée, dira-t-on! Elle serait vraiment insensée en Civilisation, et cela prouve le besoin d'une société différente, où cette insouciance devienne applicable, où les deux services du présent et de l'avenir

s'exécutent simultanément. Si nous nous privons aujourd'hui pour jouir demain, le bonheur n'est pas intégral et continu. Cette prudence qui se prive pour l'avenir, est une sagesse divergente, une guerre de l'avenir avec le présent. La sagesse dans l'ordre sociétaire devient convergente ; elle n'exige autre chose de l'homme, sinon qu'il se divertisse aujourd'hui sans songer au lendemain, à moins que ce soin n'ait pour lui du charme. Du reste, cette inquiétude lui sera inutile dans l'état sociétaire, puisqu'en croyant n'avoir vaqué qu'à ses plaisirs présents, il aura, comme l'abeille, travaillé pour l'avenir.

C'est trop de merveilles, dira-t-on, et nous ne désirons pas tant de prodiges ! Ainsi répondent les prétendus sages : rien de plus erroné que leur modération. Ils ne considèrent pas que notre destin étant composé, si nous n'obtenons pas double prodige en bonheur, nous tomberons dans le double malheur. C'est une alternative qu'il faut souvent rappeler. Le bien et le mal sont toujours en effet dualisés dans la destinée humaine ; ou, plus exactement, le bien est toujours *dualisé*, le mal est toujours *duplique* (adjectif analogue au substantif *duplicité* qui suppose *fausseté*).

A quel sort nous conduisent aujourd'hui nos théories de modération ? A la famine composée, ou famine collective et individuelle ; c'est-à-dire qu'aux époques de disette, la famine directe s'étend sur une contrée entière, et qu'aux jours d'abondance elle pèse encore directement sur la classe pauvre, et indirectement sur le cultivateur ; nouveau Tantale, il meurt de faim et de soif au milieu de ses greniers et caves pleines que dédaigne l'acheteur, ou dont on ne lui offre pas de quoi payer les frais de culture (abondance dépressive, 8e. caractère de commerce mensonger 219).

Cette lésion devient famine indirecte; elle renaît périodiquement, faute d'un système d'approvisionnements de réserve qui, employant le superflu des années fécondes, maintiendrait les denrées à des prix sortables. Une telle précaution est impraticable dans l'état civilisé et barbare, où la guerre, l'impéritie et le gaspillage sont des obstacles invincibles à tout régime d'approvisionnement public.

Eh! comment l'association vaquera-t-elle à ces soins de l'avenir, à ces approvisionnements anticipés, si chacun y prend pour règle de ne s'occuper que du plaisir présent? L'Attraction y pourvoira. Tant de caractères trouvent *dans le soin de l'avenir un plaisir présent :* ce seront eux qui, dans chaque Série, s'occuperont par attraction des approvisionnements. Par exemple, dans un canton sociétaire, la régence formée de gens graves, d'octogénaires et centenaires, trouve le plaisir présent dans ces actes de précaution; et lorsque, dans une année où surabondent les grains, elle délibère d'en mettre à part une provision de trois ans, fermée en silo; lorsque chacun des Patriarches surveille tour à tour le travail d'enserrer le grain, le garantir de tout dommage; lorsqu'enfin les vieillards peuvent dire à la phalange, nos greniers sont remplis pour trois ans et disposés en bon ordre, leur plaisir est-il renvoyé à l'avenir, comme la consommation de l'objet amassé? Non certes, car un vieillard jouit *présentement* quand il fait, pour des personnes aimées, quelque disposition qui leur garantit un heureux avenir. Les vieillards trouvent d'ailleurs un charme *présent* à présider aux réunions des jeunes gens qui enserrent le grain; charme qui n'existerait pas pour des vieillards civilisés, toujours en butte aux railleries et malignités de la jeunesse. L'incompatibilité des âges extrêmes étant une

des duplicités les plus habituelles de l'état civilisé, elle figurera dans le grand tableau, avec celle qui nous occupe, scission entre l'utile et l'agréable, et nécessité d'opter entre eux sans pouvoir les concilier.

Il n'y aura sur ce point unité d'action, que dans un état de choses capable de faire cesser ce conflit d'attraction et de raison, et de donner combinément l'utile par l'agréable; assurer le bien à venir par l'abandon au plaisir présent; problème bien brillant, bien effrayant, et qui est pleinement résolu par le mécanisme des Séries pass. et de l'Attraction industrielle dont elles sont le gage.

Cette théorie une fois découverte, quel cas devons-nous faire de notre sagesse actuelle qui, mettant aux prises l'Attraction et la raison, et voulant sacrifier l'une à l'autre, ne parvient à satisfaire ni l'une ni l'autre (297), puisqu'on ne voit en Civilisation aucun résultat de raison, pas même le premier et le plus urgent de tous, qui est l'approvisionnement anticipé ou garantie contre la famine. Sans cette garantie, un corps social éclairé de 40 mille tomes de controverse, a moins de bon sens que la fourmi qu'il foule aux pieds. Or, quand nous arrivons, sous les auspices de ces torrents de lumière, à nous ravaler au-dessous des plus vils insectes; quand il est évident que notre raison ne s'est pas élevée, en fait d'approvisionnements, au niveau de l'instinct des fourmis, comment douter qu'il ne nous reste de grands mystères à pénétrer en théorie de sagesse et d'Harmonie sociale, et qu'on ne doive suspecter les savants qui refusent d'aborder les études retardées, les sciences vierges dont on peut se promettre la solution de tant de grands problèmes?

5°. *Epargne des voies coercitives, des sbires, gibets, législateurs, philosophes et rouages parasites*, que l'état

civilisé et barbare entremet pour le maintien de l'industrie morcelée et répugnante.

Cet attirail de contrainte serait inutile, du moment où on organiserait un mécanisme d'Attraction industrielle. Et peut-on douter que nous n'y soyons destinés? Il suffit pour indice, d'observer que Dieu n'a créé sur la terre aucun moyen de contrainte par autorité divine et supérieure aux forces que peut opposer l'homme. On ne voit sur notre globe ni géants, ni centaures, ni tritons, ni agents capables de dompter les armées humaines, quoiqu'il eût été si facile à Dieu de créer sur les terres et dans les mers des êtres de stature colossale, et aptes à morigéner l'homme en cas de rébellion aux vues de Dieu. Cette lacune dénote que la contrainte n'entre pas dans les plans du Créateur, et qu'un code venant de lui en sera pleinement exempt.

Si Dieu ne possédait pas le levier de l'Attraction, il serait obligé de recourir à la contrainte, créer dans le firmament des planètes colossales qui heurteraient les plus faibles, pour les contenir et les faire cheminer en orbite. Il en serait de même sur la terre, où Dieu serait obligé de créer des hommes d'espèce et de taille monstrueuses, des minotaures, sphinx, géants, briarées, centaures, sirènes, etc., pour forcer les hommes à exercer l'industrie, et adopter tel régime voulu par Dieu. Il serait également obligé de créer des abeilles gigantesques, pour forcer les moyennes à recueillir le miel; et des castors gigantesques, pour forcer les moyens à construire la digue.

Encore ces espèces colossales pourraient-elles désobéir à Dieu, si elles n'étaient pas elles-mêmes en attraction pour le service qu'il leur assignerait. Dieu serait donc

obligé d'employer l'*Attraction avec les uns, et la contrainte avec les autres*, et d'opérer sciemment en duplicité de système, quand il peut opérer par voie d'unité, en soumettant les masses à l'Attraction qui, produisant l'obéissance empressée, affectueuse, devient une chaîne de fleurs pour les créatures.

Comment supposer qu'un Créateur qu'on nous dépeint comme suprême bonté, suprême économie, ait pris plaisir à compliquer le mécanisme social, par les voies coercitives qui obligent à doubler les agents et faire le malheur du grand nombre? Comment ce Dieu à qui on attribue l'unité de système, pourrait-il se priver à plaisir du merveilleux ressort de l'Attraction qui, déjà employé avec plein succès comme agent des harmonies sidérales, doit, selon l'unité, s'appliquer de même à l'harmonie des relations sociales de l'humanité?

Il résulte de ces indices, que Dieu, dans les lois sociales qu'il nous destine, n'a pu spéculer que sur l'Attraction, puisqu'il ne s'est pas pourvu de moyens coercitifs. D'après cela, comment expliquer l'inconséquence des humains qui veulent, disent-ils, marcher dans les voies de Dieu, et qui, refusant de consulter l'Attraction, son interprète en mécanique sociale, se confient obstinément à une science vague et arbitraire, nommée philosophie; quoique la ténacité des sept fléaux lymbiques leur ait prouvé, depuis 5 mille ans, qu'ils sont à l'opposé des voies de Dieu, et qu'ils ont manqué la théorie des destinées et le code social divin?

6°. *Récompense directe et active des globes dociles*, par le charme du régime attrayant, et *punition indirecte et passive des rebelles*, sans emploi de la violence, par le seul aiguillon du désir, ou martyre d'Attraction, qui est

le sort des globes rebelles et obstinés à vivre sous les lois des hommes.

Il ne conviendrait pas à la dignité de l'Être suprême de tirer une vengeance directe des globes ou individus rebelles; il n'existerait plus alors de *libre arbitre*. Comment serait-on libre d'opter entre la loi divine ou association industrielle, et la loi philosophique ou morcellement industriel, si Dieu usait de sa puissance pour punir les globes rebelles, par châtiment direct? Il n'y a plus liberté d'opinion, là où il y a certitude de punition si l'on opte : Dieu, pour nous laisser le libre arbitre, n'a eu d'autre parti que de se désister de sa faculté de punir activement, et n'infliger qu'une peine passive, celle du désir ou impulsion; peine équitable en ce qu'elle se proportionne dans tous les cas à la résistance du rebelle, et qu'elle n'entremet aucun châtiment spécial, aucun effet de colère divine.

La ténacité de l'Attraction, la permanence de ses impulsions, est un mal léger au premier moment. On peut essayer quelques jours de se vaincre soi-même, de mépriser les richesses perfides, et se consoler par la lecture de Sénèque lorsqu'on manque du nécessaire. On réussirait peut-être à s'étourdir sur les privations, si on ne voyait pas l'objet désiré, si les richesses perfides n'étaient pas étalées partout aux yeux du malheureux pressé par le besoin. On voit toujours, même au village, un petit nombre de riches dont l'aspect irrite les désirs de la multitude, et la réduit au sort de Tantale. Ainsi l'Attraction dégénère en supplice par des privations longtemps prolongées, et ce mal-être n'est point vengeance directe de la part de Dieu; car les globes sont toujours libres de venir à résipiscence, de quitter les bannières de la phi-

losophie, du travail morcelé et de la pauvreté, pour se rallier à la richesse, à la vérité, en organisant l'état sociétaire. Du moment où les nations sentent leur malheur et savent disserter sur les désordres du monde social, elles possèdent déjà la grande industrie qui est le ressort du lien sociétaire; et rien ne les empêche de s'élever à la destinée heureuse, pourvu qu'elles reconnaissent la nécessité d'une intervention sociale de Dieu et qu'elles déterminent son code sociétaire. Ce n'est donc pas Dieu qui diffère l'avénement au bonheur; ce sont les hommes qui s'en privent à plaisir, en niant la nécessité d'une intervention divine en mécanique sociale et d'une révélation de code industriel.

Remarquons que le martyre d'Attraction pèse sur les riches comme sur les pauvres, et qu'on voit dans la classe riche dont le bonheur est envié, une foule de gens rongés d'ennui et dévorés de désirs. Écoutons sur ce sujet madame de Maintenon : « Que ne puis-je vous faire voir » l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à » remplir leur journée! L'obsession où ils sont de cette » multitude de valets dont ils ne peuvent se passer; l'in- » quiétude qui les porte à changer de lieu sans en trouver » un qui leur plaise; l'ennui qui les suit jusques sur le » trône! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse » dans une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et » qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y » succomber! (secours bien faible s'il la conduit à mourir » d'ennui.) J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, » j'ai été aimée partout dans un âge plus avancé; j'ai passé » des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à » la faveur, et je vous proteste que tous les états laissent » un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie

» de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne » satisfait entièrement. »

Si l'on est dévoré d'ennui quand on est parvenu au faîte des grandeurs, qu'est-ce dans le cas où l'ambition est frustrée? On en voit périr de chagrin à la suite d'un échec. Le savant chimiste Fourcroy mourut, dit-on, de regret, en voyant donner à M. de Fontanes la place de chef de l'Université. Sir Samuel Romilly tomba dans le désespoir et se suicida dans un accès de fièvre, après avoir manqué la place de chancelier donnée à M. Abbot. Examinez vingt pères de famille pris au hasard, on en voit dix-neuf pour qui le besoin de fortune est un supplice perpétuel. Il en est de même des femmes qui ont passé l'âge de plaire et n'ont plus de passion suffisante à les occuper. On voit régner partout le martyre d'Attraction, jusques dans les classes les plus obscures. Tel paysan sèche de dépit pour avoir manqué une ferme qu'a obtenue son voisin; telle demoiselle dépérit et meurt à la suite d'un mariage rompu. On ne voit partout que ces privations désespérantes, qui n'ont pas lieu dans l'état sociétaire, parce qu'il est disposé de manière à ménager à chaque passion, quantité d'essors qui font diversion l'un à l'autre, avec variété de succès et de plaisirs si bien entrelacés, que les revers peuvent tout au plus causer quelques instants de tristesse promptement dissipée.

Tel est l'effet de l'équilibre passionnel, où l'homme ne peut atteindre qu'autant que ses douze passions sont développées par Séries contrastées, rivalisées, engrenées. Hors de ce mécanisme, nos âmes, dit fort bien Maintenon, ne trouvent, même au faîte des grandeurs, *qu'un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose.*

Tous les observateurs de l'homme ont déploré ce martyre d'Attraction, *atra cura*, qui règne principalement chez les savants, tous confus du vide que leur laisse la science. Je transcris à ce sujet la plainte de l'un d'entre eux, N., qui proclame le besoin d'un autre état social adapté au vœu des passions. « Qu'est-ce que nous crie » cette avidité d'acquérir des connaissances, sinon qu'il » y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur, dont » il ne reste maintenant que la marque et la trace toute » vide, qu'il essaie de remplir de tout ce qui l'environne, » en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il » n'obtient pas des présentes, et que les unes et les autres » sont incapables de lui donner, parce que ce gouffre » infini ne peut être rempli que par un objet infini et » immuable. » C'est-à-dire par l'état de destinée ou harmonie sociétaire, qui est infini en jouissances variées sans cesse.

L'opinion précitée est plus exacte que son auteur même ne l'a pensé : mais pour en sentir la justesse, il faudra avoir lu le traité des Séries pass. et les immenses ressources qu'elles fournissent pour remplir ce vide, pour combler ces vastes désirs par une variété de biens supérieure encore à nos vœux, que la Civilisation transforme en martyre d'Attraction, faute de moyens pour les satisfaire.

Ces écrivains, et surtout les femmes, ont souvent des inspirations fort justes sur ce qui touche aux destinées : telles sont les opinions du philosophe N. (nom oublié), que je viens de citer avec Maintenon; tel est aussi l'avis de plusieurs grands hommes cités au 1er. chapitre. Mais chez tous, le mauvais esprit l'emporte sur le bon ; et s'il leur survient une idée juste, elle est toujours étouffée du plus au moins, par un travers commun à tous les beaux

esprits; c'est la *rétrogradation* ou tort de revenir aux sophismes rebattus, et rentrer dans les controverses, quand ils ont reconnu qu'il faudrait des théories neuves, des découvertes en destinée. Tous ces écrivains, après de sages aperçus, ne savent que semer le découragement, terrifier leurs lecteurs, au lieu de les exciter à poursuivre, par de nouvelles méthodes, les secrets que la nature a jusqu'ici refusés aux méthodes actuelles.

Ce vice qui paralyse le génie depuis plusieurs mille ans, n'a jamais été plus dominant que dans notre siècle.

Nous venons d'analyser dans le martyre d'Attraction, la propriété de punition indirecte, combinée avec l'impulsion, et sans châtiment spécial, sans effet de vengeance active qui dégraderait la Divinité. C'est la 6e. économie que Dieu trouve dans l'emploi de l'Attraction. Passons à la dernière.

7°. *Ralliement de la saine raison avec la nature;* c'est-à-dire garantie d'avénement aux vœux de la nature, aux richesses et aux plaisirs, par la pratique de la justice et de la vérité, qui sont vœu de la saine raison et ne peuvent régner que dans l'Association.

C'est peut-être la plus belle propriété de l'Association, que celle de concilier la raison et la nature, et mettre d'accord toutes les classes incompatibles dans l'état actuel; jeunes et vieux, riches et pauvres, maîtres et valets, vicieux et vertueux : elle concilie tous les caractères, en combinant toujours les deux essors contradictoires en Civilisation, en accordant toujours la raison avec la nature ou Attraction. Donnons-en un exemple qui servira de thèse sur la nécessité de recourir à l'ordre sociétaire pour accorder la nature avec la saine raison.

Je tire cet exemple de l'amour des richesses qui est la

passion la plus générale. Observons le cercle vicieux dans les opinions contradictoires sur ce sujet.

Le sage en Civilisation veut qu'on méprise les richesses et les plaisirs, qu'on les dédaigne pour chercher l'auguste vérité : quelques-uns vont jusqu'à vouloir (144), qu'on jette les richesses dans le sein des mers. Le fou ne veut pas qu'on néglige d'acquérir des richesses, encore moins qu'on jette l'or et l'argent dans les mers; il opine à conserver ces vils métaux, pour se procurer les besoins et les agrémens de la vie; enfin il veut qu'on préfère les charmes réels de la fortune, aux charmes douteux de la vérité et des subtilités morales.

Lequel, du sage ou du fou, est dans l'erreur? Tous deux ont tort en Civilisation. En effet :

Le sage qui manque les voies d'enrichissement, n'obtient d'ordinaire que le mépris général, et n'a nulle influence pour faire adopter ses vues, quelque louables qu'elles soient. Le sage indigent compromet la sagesse même; il la décrédite, l'expose à la risée dans un monde purement mercantile, qui estime tout au poids de l'or. La sagesse est comparable à un beau vaisseau qui, malgré la perfection de structure, d'agrès et de marche, ne peut pas s'équilibrer par lui-même, ni se soutenir seul contre l'essor des vagues et des vents; il faut l'étayer d'un *lest* ou contre-poids, et ce lest, en Civilisation, c'est la fortune, le vil métal qu'on nomme argent.

Il faut, comme Sénèque, se nantir de 100 millions pour prêcher avec succès l'amour de la pauvreté; une fois pourvu de cette somme, le philosophe sera un sage, quelques principes qu'il professe.

Un sage sans fortune est donc absurde en Civilisation : quant au fou qui aime les richesses, est-il certain qu'il ait

tort? Chacun va répondre en souriant : « Si c'est un » crime, le nombre des coupables est bien immense, et » on ne trouvera guères d'innocents qu'à l'Académie fran- » çaise qui voit des charmes dans la pauvreté, si l'on en » croit aux discours prononcés dans la séance du 25 » août 1818. » Est-il certain, d'autre part, que le fou ait pleinement raison d'aimer les richesses? Non, sous le rapport des moyens odieux qu'il faut employer pour les acquérir. Il y a donc dans l'un et l'autre cas, mélange de sagesse et de folie, complication de principes contradictoires et impossibles à concilier dans l'état actuel, car on en viendrait à conclure qu'il faut des richesses, mais qu'il faudrait y parvenir par d'autres voies que celles du vice, qui en Civilisation est le seul chemin de la fortune.

Les débats sur ce sujet amèneront donc tous les opinants à désirer un ordre de choses qui conduise à la richesse par la pratique de la justice et de la vérité : c'est demander l'anéantissement de la Civilisation et de la Barbarie, leur remplacement par l'état sociétaire, où on arrive à la richesse par la vérité. Il sera louable alors d'aimer la richesse et la vérité à la fois; les deux impulsions seront en essor combiné et en ralliement. L'Attraction ne sera plus contrariée par la raison; l'homme sera en paix avec la nature et avec lui-même. Il y aura unité d'action entre les passions et la sagesse, qui aujourd'hui sont en pleine duplicité d'action; car, quel que soit le système social, il est toujours impossible en Civilisation de concilier la saine raison et l'Attraction.

Aussi nos moralistes actuels, qui sont des louvoyeurs, des caméléons littéraires, ont-ils adopté des doctrines lâches, des capitulations et subterfuges qui ne sont que l'amour des richesses un peu fardé de verbiages sur la

modération; témoin le sage de Delille, cet *homme des champs*, ou plutôt *homme des châteaux*, qui cultive une sagesse dont la pratique exige au petit pied cent mille écus de rente. S'il faut aimer une pareille sagesse, il faut donc aimer cent mille écus de rente : plaisante modération ! Ainsi tous les systèmes de morale sont des cercles vicieux, depuis le tonneau de Diogène jusqu'à la modération du sage de Delille : tous n'aboutissent qu'à la déraison (298), et on ne peut attendre de sagesse que d'un ordre de choses qui conciliera l'essor de l'Attraction et la pratique de la vérité.

Et si l'on considère que Dieu seul a le pouvoir d'atteindre un but si louable, puisque lui seul peut imprimer Attraction pour tel ordre qu'il lui plaît, lui seul est distributeur universel de l'Attraction, comment peut-on douter qu'il n'ait mis à profit cette brillante faculté, pour nous donner un code social adapté aux vœux de l'Attraction?

En récapitulant ses propriétés merveilleuses, la garantie septuple qu'elle fournit à Dieu et à l'Homme pour établir l'accord des passions avec la raison, réaliser les vœux présumables du Créateur et les vœux connus des créatures, comment penser que Dieu, à moins d'être le plus malveillant de tous les êtres, ait pu songer à préférer la contrainte, qui même sous le titre de morale n'est toujours qu'oppression, ressort indigne d'un maître magnanime qui peut se faire obéir et aimer, en imprimant Attraction pour les actes qu'il exige de nous?

J'ai observé que, ne pouvant opter qu'entre deux ressorts, Contrainte ou Attraction, il dérogerait par le choix de la contrainte à ses caractères essentiels, 1er. économie de ressorts, 2e. justice distributive. Il dérogerait de même au 3e., l'universalité de providence, puisqu'il

n'a organisé sur le globe aucune voie de contrainte purement divine, aucune qui conduise à l'unité, but de ses opérations. Les méthodes coercitives dont nous faisons usage, n'établissent au contraire que discorde universelle entre les nations et les sociétés. Si donc ces méthodes étaient conformes aux vues de Dieu, il deviendrait (252) l'équivalent de l'être fictif que nous nommons Diable; car pouvant assurer au genre humain l'unité et le bonheur par un régime d'Attraction, il opinerait sciemment à entretenir la discorde et le malheur universel, par option pour les voies de contrainte, et dédain des sept garanties que l'Attraction seule peut assurer à Dieu et à l'Homme.

Si notre siècle qui ne raisonne que de garanties, avait fait l'analyse des sept que je viens de citer, aurait-on tardé à étudier la science qui nous promet cette immensité de bienfaits? D'ailleurs, que signifie ce respect qu'affectent les Philosophes pour la nature? S'ils croient que la nature doive être consultée dans l'étude de l'Homme et des destins sociaux, comment prouveront-ils que l'Attraction ne fasse pas partie de la nature humaine, et qu'on puisse étudier l'Homme sans étudier l'Attraction passionnelle, dont ils n'ont dit mot dans leurs cent mille systèmes? Omission digne de gens qui, en voulant nous ramener à la nature, admirent une société où l'Homme est dépouillé des sept droits naturels, sans aucune indemnité.

Conclusions sur la troisième Notice.

Le défaut de la plupart des lecteurs est de ne faire aucun résumé de leurs lectures, de n'en pas conserver une idée principale qui leur serve de règle. Après avoir lu cette notice, plusieurs se borneront à dire : voilà des

opinions bien neuves, bien extraordinaires; et là-dessus ils rentreront dans le cercle des préjugés civilisés, sans tirer aucun fruit de ce qu'ils auront lu. Il faut en déduire une conclusion, la plus brève possible, à laquelle on devra se rallier.

J'ai préludé à cette conclusion (268) en réduisant à deux points le problème de nos destinées, ou procès entre la Divinité et la raison humaine.

On y a vu que les devoirs de Dieu sont de composer pour nous un code social et nous le révéler. Il est évident, d'après les éclaircissements donnés, qu'il a rempli ces deux devoirs;

Et que ceux de l'homme sont de chercher le code divin dans l'étude de l'Attraction. Il est notoire que l'esprit humain y a manqué. Or, la faute étant réparée et le code passionnel étant découvert, il ne reste plus à remplir que les devoirs d'examen critique et d'épreuve.

Mais pour exercer dans cet examen une critique judicieuse, il est deux conditions : la première est d'être pénétré de l'immensité de biens dont on va jouir dans ce nouvel ordre : on ne peut pas encore les apprécier, puisque je n'en ai donné aucun tableau; j'y emploierai la 2e. partie, et quand on connaîtra le bonheur de l'état sociétaire, le dédain que méritent les pauvretés civilisées, on sera en état de critiquer sainement et sans malveillance la théorie sociétaire.

Une seconde condition est d'être bien convaincu que les sciences incertaines ont égaré la raison et faussé l'entendement humain (138) par leur manie de subordonner Dieu à la Philosophie, et d'envisager en mode simple la nature et les destinées. Est-il beaucoup de lecteurs assez sages pour s'affranchir de ces préjugés ? J'en doute : l'habitude est bien impérieuse, et pour les amener à suspecter leurs vaines sciences, il faudra encore passer en revue

bon nombre de questions, notamment les *pivotales* ou problèmes de l'immortalité et de l'analogie.

Une digression sur chacun de ces deux sujets, confirmera que nos lumières actuelles ne sont encore que l'épaisse nuit dont se plaignait Voltaire; nuit dont on n'a su après lui que renforcer l'épaisseur, en l'affublant d'un manteau de perfectibilité, vrai mariage de l'orgueil avec l'ignorance.

Franchement, à quoi se réduisent les trophées sociaux conquis depuis Voltaire? Faut-il en donner le sommaire? Matérialisme, athéisme, commotions révolutionnaires, politique dévergondée, anti-religieuse (1), dépravation mercantile, monopole maritime, triplement d'impôts, décimation d'avenir, quadruple peste, dégradation climatérique; voilà en stricte analyse nos progrès sociaux les plus récents. Et lorsque la Civilisation s'enorgueillit de ce redoublement de sottise, n'est-on pas fondé à lui dire qu'elle n'est pas en état d'exercer une sage critique sur les inventions ultra-civilisées; qu'il faut préalablement la ramener à cette modestie qui, depuis Socrate jusqu'à Voltaire, distingua les *Expectants*, gens vraiment judicieux et honorables, en ce qu'au lieu de vanter leurs torrents de lumières et chanter la perfectibilité, ils s'avouaient *honteux d'ignorer, espérant qu'un jour la lumière descendrait.*

(1) Entre autres actes où elle se manifeste, on peut citer la protection accordée *de fait* à la traite des Nègres, malgré un simulacre d'interdit, et les atrocités inouïes commises par les capitaines négriers dont aucun n'est puni. On citera aussi l'hésitation des princes chrétiens à punir la férocité ottomane, et la perversité des Juifs qui vendent les Chrétiens pour les faire crucifier, faire brûler les femmes et les enfants sous les pieds du père attaché à la croix. Ces horreurs, favorables à quelques marchands, sont favorisées pour ce motif sordide et infâme : ces horreurs sont légitimées dans l'Europe qui se dit chrétienne. L'esprit religieux transigerait-il sur pareils outrages ?

degrés, serait lisse en surface comme une bulle de savon, puis l'abaissement des eaux vaporisées y formerait une mer générale.

Pour éviter cet inconvénient qui rendrait les planètes inhabitables à l'Homme, on pince l'astre aux deux pôles par cordons aromaux serrant un axe aromal, et lui donnant des secousses réitérées pour agiter la lave en fusion. Au moment où les vagues sont bien disposées, le soleil, par une colonne d'arome réfrigérant enveloppe subitement l'astre, condense les vagues de lave et les fixe en montagnes et abîmes, après quoi les vapeurs s'abaissent, occupent les cavités et forment les mers.

Il suffit de ce problème pour dénoter que les cosmogones ont échoué sur la branche du passé matériel, seule partie dont ils se soient occupés, sans tenter aucune recherche sur le sort futur matériel de l'astre.

On ne peut pas expliquer les destinées matérielles du monde, avant d'avoir expliqué les passionnelles; le mouvement passionnel étant pivot des quatre autres (248), sa théorie peut seule nous initier à celle des quatre autres; les cosmogones sont donc obligés de déterminer les trois destinées de l'âme en mode *citra*, *intra* et *ultra*-mondain, avant de rien découvrir sur les trois destinées passée, présente et future de l'Univers.

Il suit delà que leur science qu'ils ont crue simple et bornée au passé, comprend six branches inséparables; savoir :

PSYCOLOGIE SUR-COMPOSÉE OU *destinée*

citer-passionnelle, inter-pass. et ulter-passionnelle.
Passé, présent, futur.

GÉOLOGIE SUR-COMPOSÉE OU *destinée*

citer-matérielle, inter-mat. et ulter-matérielle.
Passé, présent, futur.

Dans les détails, nous supprimerons fréquemment le passé; car sa théorie est, en sens inverse, à peu près la même que celle de l'avenir. Je dis *à peu près*, car il y a dans le parallèle, de nombreuses différences, mais sur lesquelles on ne doit pas fixer l'attention du commençant: il suffit de l'habituer à spéculer, en thèse générale, sur l'unité des deux éternités passée et future: quand il sera exercé sur ce sujet, on sera à temps de l'initier aux règles d'exception, aux menues différences du passé au futur.

Je comptais, dans ces prolégomènes, donner une 3me. partie à la cosmogonie; il a convenu de restreindre le plan, et je me bornerai à deux articles sur ce sujet: ils seront placés en pivots des 1re. et 2me. parties. Ils ne traiteront du matériel qu'accessoirement, et pour explication des destins de l'âme.

Y Pivot direct, *Psycologie spéciale*
ou immortalité composée en passé et futur X.
⋉ Pivot inverse, *Psycologie comparée*
ou analogie universelle du matériel au passionnel ⋊.

Le pivot direct ou immortalité de l'âme, est le sujet qui va nous occuper.

S'il est vrai que les lumières aillent croissant, nous devrions en savoir sur l'immortalité plus que nos devanciers, les Grecs et Romains: loin delà, nous ne sommes parvenus qu'à mettre en problème ce qui était certitude pour eux: ils croyaient à l'existence de l'âme et à son immortalité; nous avons des sectes qui ne croient ni à l'une ni à l'autre.

Les lumières modernes ont évidemment rétrogradé sur ce point, comme sur une foule d'autres où l'instinct avait mieux guidé les anciens. Ils croyaient à l'existence du nouveau continent, à la rotation de la terre; nous

étions au contraire parvenus, dans l'âge moderne, à ridiculiser ces vérités qui n'ont percé que très-tard. L'obscurité continue encore à régner sur une foule de questions qui autrefois ne semblaient pas problématiques, et notamment celle de la vie future, plus que jamais révoquée en doute. L'esprit humain, au lieu de se rallier à l'espoir d'immortalité composée ou métempsycose, a voulu contester même sur la simple. Nos athées et matérialistes, loin de soupçonner le retour périodique des âmes, ne veulent admettre ni âme ni autre vie.

Nous avons sur ce point des doctrines qu'on dit *suffisantes*, mais qui ne sont que *médiocrement persuasives* : si elles l'étaient suffisamment, on n'aurait pas vu éclore des sectes de matérialisme. Leur seule existence prouve qu'il sera très-opportun d'ajouter aux preuves *suffisantes* des preuves convaincantes et mathématiques. Je ne pourrai les fournir complètes qu'après avoir traité des transitions et de l'analogie universelle. Nous n'en sommes ici qu'à des préludes.

Tant de fois des questions m'ont été adressées sur les destinées ultra-mondaines, que je dois en donner dans les prolégomènes au moins un *aperçu* qui, selon la règle tracée à l'avant-propos, devra être suivi d'un abrégé, puis d'une théorie : elle est obligée dans un ouvrage où l'on s'engage à démontrer l'unité de l'Univers, dont aucun sophiste n'a pu nous fournir de preuves appliquées au mécanisme social des passions et à l'immortalité de l'âme.

Toutefois, évitons sur ce sujet de compliquer les doctrines de l'Attraction avec les dogmes religieux. Supposons, sur tout ce qui touche aux affaires ultra-mondaines, que je ne sois qu'un philosophe, qu'un faiseur de système :

je puis user du droit qu'ont eu avant moi cent mille philosophes qui ont fait des systèmes sur l'un ou l'autre monde. Si je me trompe, je répondrai, *errare humanum est*. Mais après avoir lu mes erreurs sur le sort futur des âmes, on avouera au moins que ce cadre de nos destinées ultra-mondaines est digne de la puissance de Dieu et du génie de l'homme.

Citer. — On a vu (*Trans*-Méd. 235) que les biens de ce monde, richesse, vigueur, longévité, ne seraient pour les harmoniens qu'un sujet de regret, si l'immortalité dualisée ou métempsycose ne leur était garantie : en outre le but de Dieu serait manqué ; car en faisant beaucoup pour le bonheur *intra-mondain* des humains, il n'en obtiendrait qu'une affection équivoque, un reproche continuel de n'avoir pas perpétué le bonheur de cette vie terrestre, et d'avoir inspiré à l'Homme un violent désir de retour en ce monde, sans avoir pris aucune mesure pour le satisfaire.

L'immortalité composée ou métempsycose est donc un des pivots du système de l'harmonie : il ne serait qu'avorton, sans la solution de ce problème dans lequel l'Attraction va nous servir de guide : il tomberait, quant au sort futur des âmes, dans le simplisme relatif, dans le vice que j'attaque sans cesse. Leur bonheur à venir sur ce globe serait imparfait, si elles ne rentraient pas en cette vie.

Examinons d'abord dans quel esprit ont été calculées nos théories actuelles d'immortalité.

Pendant le cours des lymbes sociales (33), où la vie n'est qu'un sentier de ronces, il suffit à l'homme d'une perspective de vie future dégagée des plaisirs sensuels, dont le civilisé jouit peu en ce monde. Il n'y possède pas

même le nécessaire; il ne conviendrait pas qu'il espérât trop de bonheur sensuel dans l'autre monde; il deviendrait apathique ou séditieux en cette vie. Si notre populace, toujours famélique, pouvait espérer bonne table dans la vie future, elle serait trop empressée de s'y rendre, et trop disposée à sacrifier sa vie dans les bandes de voleurs et les émeutes populaires où elle ne s'aventure déjà que trop.

D'après cette considération, l'on a dû restreindre beaucoup les tableaux de bonheur ultra-mondain; les borner à des passe-temps insipides et mesquins; des Champs-Elysées où les âmes des justes sont réduites à des promenades monotones, à de stériles entretiens sur la vertu; un Olympe où les Dieux et demi-Dieux mangent toujours du même plat, toujours de l'ambroisie; d'autres séjours ascétiques où l'on n'a aucun usage des sens principaux, *goût et tact*, ni même des passions romantiques; certaines demeures célestes où l'usage des sens est outré et sans diversion; tels sont les deux paradis imaginés par Odin et Mahomet : dans le premier, le régal se bornera à boire du sang dans les crânes de ses ennemis; dans l'autre, on sera conjoint pendant 50 mille ans avec une des Houris ou nymphes célestes, dont on pourra bien s'ennuyer au bout de 50 jours, si rien ne fait diversion à cette uniformité.

Chacun de ces fabricants de paradis n'a dépeint, dans ses tableaux, que son goût favori :

« Tout a l'humeur gasconne, en un auteur gascon. »

Dans le paradis de Sommonakodom, Dieu des Siamois, on passera des milliers d'années en état d'absorption mentale, *sans songer à rien*. Un tel bonheur pourra plaire

à certains oisifs d'Italie qui ont pour devise, *bella cosa far niente*. Bref, on ne saurait à qui donner la palme de déraison, parmi ces fabricateurs de séjours olympiques dont je ne pousserai pas plus loin la collection.

Ces pauvretés peuvent suffire à charmer des civilisés et barbares, à qui il serait dangereux de promettre davantage; elles ne seraient pas présentables à des harmoniens qui seront insatiables de jouissances, et qui, convaincus, par leur état social, de l'extrême sagacité de Dieu dans la distribution des plaisirs, verraient en lui une parcimonie méprisable, si l'immortalité ne leur garantissait pas dans l'autre vie une supériorité d'essor de chacune des douze passions, une perspective capable d'exciter la convoitise, même dès ce monde.

Jusqu'à présent, les tableaux de l'autre vie sont si peu satisfaisants, que les riches redoutent et diffèrent autant que possible d'aller en jouir. Quant aux pauvres, s'ils sont familiarisés avec la mort, ce n'est point par amorce de bien-être futur, mais par dégoût de l'existence présente; ennui qu'ils expriment par ce refrain : « Nous ne » pouvons pas être plus mal dans l'autre monde que dans » celui-ci. »

Pour éclaircir le problème de notre sort dans l'autre monde, consultons d'abord les indices que nous fournit l'Attraction à titre d'agent de la Divinité.

J'ai suffisamment démontré que Dieu contreviendrait à toutes ses propriétés (244), s'il employait d'autre agent que l'Attraction pour diriger l'Univers : mais en quelle dose la distribue-t-il à chaque espèce d'êtres; quelle règle suit-il dans cette distribution? Il est hors de doute qu'il répartit l'Attraction conformément à ses trois propriétés primaires et ⋊ (245).

A partir de cette base, tous les doutes sur l'immortalité composée vont être levés : démontrons la thèse par application à l'une des trois lois (266), à l'*économie de ressorts*.

Si Dieu distribue l'Attraction avec économie, il n'en doit donner à chaque être que le nécessaire, en justes proportions avec les destinées : la justesse exige que la dose d'Attraction soit inférieure aux biens qui nous sont réservés, qu'elle soit en degré d'INFRA-DESTIN, afin de nous ménager le charme d'une surabondance de biens. L'Attraction en dose de superflu ou SUPRA-DESTIN, en excédant de rapport avec les biens à obtenir, serait un tourment pour l'espèce entière; jugeons-en par comparaison aux animaux. Le renne est destiné à vivre dans les glaces; Dieu ne lui donne pas attraction pour les prés fleuris et les végétaux de nos climats; ce quadrupède préfère les neiges et la mousse qu'elles recouvrent; son attraction est donc proportionnelle avec sa destinée essentielle.

Remarquons que Dieu distribue les lumières en même rapport. Un bœuf est condamné à périr dans nos boucheries; Dieu ne lui donne pas, comme à nous, la faculté de réfléchir sur la mort et les genres de mort. Cet animal serait inquiet toute sa vie, en prévoyant sa triste fin. La nature en agit de même à l'égard d'un sauvage destiné à encourir les risques de famine; elle lui inspire une apathie qui lui cache le péril.

Il est donc évident que le Créateur a réparti les attractions et les lumières avec économie et discernement; qu'il n'en donne à chaque espèce aucune branche, aucune dose qui puisse excéder le nécessaire, ni s'écarter de convenance avec la destinée essentielle du grand nombre;

j'entends par destinée *essentielle*, le sort qui est réservé à la multitude, pendant les 7/8es. de sa carrière. (Les 7/8es. sont comptés pour le tout en mouvement; le 8e. d'exception confirme la règle.) Ainsi notre destinée essentielle est celle des deux phases d'Harmonie ascendante et descendante, qui, selon le tableau 271, comprennent avec l'apogée, au delà des 7/8es. de la carrière sociale du genre humain. Les deux phases de subversion ne sont que destinée accessoire et transition.

Selon ce principe, toutes nos impulsions collectives sont oracles de destinée, interprètes du sort que Dieu nous prépare en l'une et l'autre vie; et selon la règle d'*infra-destin*, nécessaire à l'équilibre général, nous devons espérer plus que les biens dont le désir est universel.

Cela posé, analysons l'impulsion générale sur l'immortalité, et constatons d'abord que cette impulsion est composée ou dualisée, exigeant la garantie de métempsycose avec la garantie de bonheur dans l'autre vie.

Bien qu'on soit parvenu à ridiculiser la métempsycose, elle n'est pas moins désir général (235), dont l'expression mal déguisée échappe à chaque instant à tous ceux qui sont au déclin de l'âge. Il n'est pas un vieillard qui, jetant un coup d'œil sur les disgrâces de la vie, ne vote à mot couvert pour la métempsycose, en disant : « Il faudrait pouvoir renaître avec l'expérience qu'on a acquise, avec notre connaissance des écueils du monde et de la fausseté des hommes. Si l'on revivait avec ces lumières, combien l'on saurait utiliser la vie, mettre à profit les chances de fortune et de plaisir ! »

Ce langage est celui de tous les vieillards; ils désirent donc la métempsycose, et plus encore, car ils voudraient

renaître avec l'expérience du monde. Ils ne souhaitent pas la métempsycose pure et simple, mais composée; le retour à l'existence, avec la sagesse qui manque aux jeunes civilisés. C'est désirer deux existences, que de souhaiter, outre le retour à la vie, l'expérience, fruit d'une vie entière déjà écoulée.

Or, s'il est certain, selon la première propriété de Dieu, qu'il y a économie dans la distribution de l'Attraction, qu'elle est proportionnelle aux destins de chaque espèce d'êtres; que loin d'être en dose de superflu ou *supra-destin*, elle est toujours en dose d'*infra-destin*, il faut en conclure que nous sommes réservés à la métempsycose composée et non pas simple, c'est-à-dire à la renaissance en corps et en lumières. Si l'on se refusait à cette conclusion, ce serait inférer que Dieu distribue les Attractions en dose superflue, et non en dose proportionnelle aux destinées. Dans ce cas, Dieu serait un chef inepte et incapable de diriger le mouvement.

On objecte : nos âmes, en reprenant un corps, y transféreraient donc les lumières qu'elles auraient acquises antérieurement; de sorte qu'Hippocrate renaissant, serait un habile médecin dès l'âge de quatre ans !!!

Ce n'est pas ainsi que doit s'entendre la transmigration composée : le vieillard ne prétend pas à des concessions déraisonnables; il souhaiterait seulement qu'en renaissant, on eût l'aptitude à goûter les leçons de cette sagesse à laquelle sont rétifs tant de jeunes gens qui pourraient s'y rallier, puisqu'on la voit régner plus ou moins chez un petit nombre d'adultes bien dirigés et dociles aux bons avis.

Tel est l'effet de l'ordre sociétaire sur tous les enfants et jeunes gens : on verra, au traité des Séries pass., que

dans cet ordre, l'enfant abandonné à lui-même dès l'âge de deux ans et demi, fréquentant et parcourant les groupes de ses semblables dans les ateliers et jardins, s'y conduit avec autant de sagesse que s'il était dirigé par la main de Dieu, et pourtant sans suivre d'autres conseils que ceux de l'Attraction. L'on verra que ce même égide le soutient dans l'adolescence, où, tout en se livrant aveuglément à ses passions, il ne peut commettre aucune faute notable contre sa santé ni ses intérêts. (L'exception de 1/8e. confirme la règle : on en verra à peine un sur huit commettre de légères fautes contre l'économie sanitaire et pécuniaire. Aujourd'hui l'exception est en sens contraire; à peine un sur huit qui tienne une conduite constamment prudente.)

Dès lors une âme qui renaîtra dans un corps harmonien, y revivra avec l'adjonction de la sagesse désirée aujourd'hui par les vieillards : elle aura subi la métempsycose en composé, et non en simple; d'où il suit que ce souhait de nos doyens sociaux est rigoureusement conforme à la destinée; que cette impulsion est, comme toutes les autres, distribuée judicieusement par le suprême économe, qui ne donne à chaque être qu'une dose d'Attraction proportionnelle aux destinées *essentielles*.

Précisons, par une comparaison, la différence du destin essentiel à l'accessoire.

Si l'on transporte des abeilles à cent lieues en mer, dans une île déserte, meublée de rochers nus ou de sables arides, elles n'y trouveront pas une fleur; elles n'auront pas moins Attraction pour les fleurs, parce que leur destinée essentielle est de vivre du pollen des fleurs. Ainsi l'homme a des attractions adaptées à l'état sociétaire qui est sa destinée essentielle, et non à l'état de

lymbe sociale, qui n'est que transition et voie d'acheminement dans le cadre de la destinée humaine.

Obj. Si nous sommes réservés, dans cette Harmonie sociétaire, à obtenir tout ce que nous désirons aujourd'hui, chacun de nous devra donc y posséder d'immenses richesses qu'il convoite dans l'état actuel!

J'ai déjà préludé à la réplique (233) et je la donnerai complète à la septième section, où il sera prouvé que le plus opulent des monarques civilisés ne peut pas, à égale santé, parvenir un seul jour au degré de bonheur et à la variété de plaisirs dont jouit un harmonien. Nous ne désirons donc rien de trop, en souhaitant les trésors de Crésus, c'est-à-dire la dose de bonheur qu'on se procurerait avec ces trésors, car nous obtiendrons, dès l'établissement de l'ordre sociétaire, un bonheur bien supérieur à celui des Crésus anciens et modernes, qui, malgré leurs trésors, doivent être encore tourmentés de désirs, parce qu'ils sont loin des biens que nous garantira l'état de destinée *essentielle*.

Lorsque nous jouirons de tant de bien-être dès ce monde, à quelles conditions la perspective d'une autre vie pourra-t-elle nous présenter des charmes dès celle-ci? Elle ne pourra nous amorcer que par l'assurance d'y développer nos douze passions en essor supérieur à celui qu'elles trouveront en ce monde élevé à l'Harmonie.

Loin de se rallier à ce principe, les doctrines civilisées privent les ultra-mondains de l'usage des deux sens recteurs et actifs, GOUT et TACT. Elles ne leur accordent que l'emploi des trois sens passifs en jouissance :

Vue pour admirer la Divinité, les murs et escaliers de diamant des demeures célestes;

Ouïe pour entendre les chœurs des hiérarchies célestes;

Odorat pour humer les parfums des cassolettes célestes.

Le goût et le tact ne sont pas de la partie, et peut-être a-t-on bien fait de les en exclure, d'après les considérations alléguées (310) sur la misère de la populace.

Mais lorsque le genre humain sera parvenu au plein essor des douze passions, l'autre vie ne pourra le tenter que sous la garantie de leur essor plus étendu. Par exemple, quant au sens de la vue : s'il est prouvé que, dans l'autre vie, nous verrons très-distinctement ce qui se passe dans les diverses planètes, dans le soleil intérieur et sur toute la surface de notre globe, mieux que nous ne voyons aujourd'hui, du haut d'un clocher, ce qui se passe aux quatre points cardinaux, ce sera assurément une extension d'exercice de la vue; ce sera vision élevée en degré supérieur, et *attrait visuel* pour nous amorcer au sort de l'autre vie.

L'appât devra être le même sur chacune des douze passions radicales, dont sept animiques (164) et cinq sensitives. La théorie des destinées trans-mondaines devra nous fournir pleine garantie d'extension de ces douze jouissances.

Est-il d'inconséquence plus choquante que de vouloir, dans l'autre vie, qu'on dépeint supérieure en plaisirs à celle-ci, réduire les chances de plaisir qui nous sont déjà connues, et diminuer le nombre de nos passions! Comment les auteurs de ce dogme se concilieront-ils avec leurs propres doctrines? On nous dit que nous sommes créés à l'image de Dieu : rien n'est plus vrai quant à

notre âme (1); elle est, comme celle de Dieu, formée des douze passions radicales ou octaviennes, qui sont aussi celles des planètes, des univers, binivers, trinivers, et des créatures d'échelle harmonique, dont l'Homme est la plus basse et Dieu le pivot général. Si nous perdions quelqu'une de ces passions en passant à une autre vie, nous serions donc moins rapprochés de l'essence de la Divinité; nous ne serions plus en accord intégral, en pleine unité avec elle, et nous rentrerions dans la classe des animaux. Ils sont hors de la chaîne d'Harmonie, à titre de moules incomplets, inhabiles à comporter le clavier intégral des douze passions en essor harmonique dont l'exercice exige des octaves complètes, en majeur et mineur, en direct et inverse.

On peut sans doute se passer de quelqu'une des douze, et même de deux : un aveugle existe sans le sens de la vue : mais s'il est avéré que l'absence d'une seule des douze peut nous rendre malheureux en cette vie, il en serait de même dans l'autre, où l'exercice des passions étant plus étendu, plus raffiné, les privations seraient d'autant plus grandes.

Or si nous devons, selon la loi *des Attractions proportionnelles aux destinées*, conserver dans l'autre vie l'usage intégral de nos passions, l'on ne peut pas admettre en principe l'exclusion de métempsycose ou retour en cette vie : cette exclusion supposerait l'anéantissement

(1) L'âme est en identité positive avec Dieu, par exacte ressemblance des passions : le corps est en identité relative, c'est-à-dire analogie dans le cadre et le but des fonctions, quoiqu'il y ait différence dans le mode d'exercice, notamment en ce qui touche aux passions sensuelles.

de la onzième passion, dite (164) Papillonne ou Alternante; passion non encore définie, et qui exige les variantes périodiques en tous degrés. Pour satisfaire cette onzième, ainsi que la douzième, dite Composite, il n'est d'autre moyen que de renaître périodiquement en cette vie, y fournir pendant la carrière de la planète un grand nombre d'existences qui, en estimation générale et balancée, auront donné environ 17/18mes. de bonheur, selon le tableau suivant calqué sur celui de la page 271.

Échelle générale des Métempsycoses, estimées à une par siècle.

1re. *Phase.*	5000 ans.	50	*cis et trans-migrations.*		
2e. *Phase.*	36000 —	360	—	—	810 à réduire à 405.
+ Apogée.	9000 —	90	—	—	
3e. *Phase.*	27000 —	270	—	—	
4e. *Phase.*	4000 —	40	—	—	

Selon ce tableau, nos âmes, à la fin de la carrière planétaire, auront alterné environ 810 fois de l'un à l'autre monde, en aller et retour, en émigration et immigration; total, 1620 existences, dont 810 *intra-mondaines* et 810 *extra-mondaines;* existences dont il faut réduire le nombre à moitié, parce que durant les 72 mille ans d'Harmonie, le terme de la vie est plus que double dans l'un et l'autre monde. Mais peu importe le nombre des migrations, puisqu'il s'agit, en dernière analyse, de 81 mille ans, dont environ

2/3 54,000 à passer dans l'autre monde;
1/3 27,000 à passer dans celui-ci.

Continuons donc sur l'hypothèse de 810 alternats, inexacte quant au nombre, mais commode pour les détails.

Il faut en compter d'abord 720 communément très-heureux, dans les deux phases d'Harmonie et l'apogée.

Les deux phases de subversion comportent environ 90 alternats, selon cette échelle approximative :

Détail des Métempsycoses, en 1re. et 4e. Phase.

Existences en subversion.

1. 10 heureuses.
2. 10 tutélaires.
3. 10 favorables.
4. 10 faciles.
5. 10 supportables.

} 45 favorables, demi-bonheur.

6. 10 pénibles.
7. 10 fâcheuses.
8. 10 vexatoires.
9. 10 malheureuses.

} 45 fâcheuses, malheur gradué.

Récapitulation des 810 existences.

720	Très-heureuses, sauf rares exceptions.	*Harm.*
45	Favorables en moyen terme.	*Sub. asc.*
45	Fâcheuses en moyen terme.	*Sub. desc.*

Ce sera donc 765 existences heureuses pour 45 fâcheuses, puisque les 45 de demi-bonheur peuvent être comprises dans la masse des stations heureuses.

Toute âme parvenue au terme de carrière planétaire, jugera ce résultat d'autant plus avantageux, qu'elle connaîtra la loi générale des transitions, comportant 1/9e. ou 1/8e. de mal et demi-mal, pour 7/9es. ou 7/8es. de bien. Elle n'aura essuyé, selon cette échelle, que 1/16e. ou 1/18e. de malheur gradué, puisque le 1/8e. d'exception assigné au règne du mal, se subdivise encore en deux phases de plein mal et demi-mal, comprenant environ 90 métempsycoses, dont

45 existences favorables, comme celles d'un bon bourgeois, d'un bon fermier, d'un sauvage en santé.

45 existences fâcheuses, comme celle d'un Esope, contrefait, esclave, supplicié, ou d'un chrétien captif dans les bagnes des Musulmans.

Chaque âme n'aura ressenti, selon cette échelle, que 1/16e. ou 1/18e. de malheur, puisque, dans les âges de subversion estimés malheureux, on trouve encore une moitié de chances à peu près favorables, et assez heureuses comparativement aux faibles prétentions des civilisés et barbares, dont les désirs, en fait de bonheur, sont très-limités, surtout ceux des barbares et encore plus ceux des sauvages.

Une âme, en récapitulant et balançant ses 810 existences (plus ou moins), conclura sur le tout comme un cultivateur qui, sur 18 années, a eu seize bonnes récoltes, une moyenne et une mauvaise. L'agriculteur n'élève pas si haut ses prétentions; il s'estime heureux quand il a deux bonnes années sur trois : on en voit si fréquemment deux médiocres sur trois, depuis que la destruction des forêts et les théories de *perfectibilité perfectible* ont dégradé les climatures au point de les rendre méconnaissables, et faire bientôt de la France une Sibérie en miniature.

D'après cette estimation très-régulière des chances de métempsycose; loin d'admettre aucun retranchement sur l'exercice futur des passions, nous devons considérer comme enfer passionnel les sociétés actuelles, 2, 3, 4, 5 (tableau 33), où les passions toujours entravées, n'existent que pour le tourment des humains qui, dans ces sociétés, manquent la plupart des trois chances d'essor, *fortune*, *vigueur*, *longévité* (232).

Et pour arriver au vrai bonheur de cette vie, il n'est d'autre moyen que d'y renaître périodiquement; car l'exis-

tence, dans les quatre sociétés actuelles, ne peut être comptée que pour demi-essor de passions, chez les plus heureux, comme les sauvages, les grands, les riches; et pour servitude passionnelle, chez le grand nombre des civilisés et barbares, dont le sort actuel ne semblera qu'une captivité, quand on connaîtra les biens réservés aux harmoniens.

Il faudra donc renaître en Harmonie, pour connaître le bonheur de cette vie, où la plupart des hommes n'ont paru que pour y voir le bien sans en jouir; notamment la masse du peuple, qui n'a vécu que pour atteindre au triste sort de ne pas mourir de faim. Là se bornent à peu de chose près les plaisirs du *peuple souverain*, dont l'ambition est de *manger du pain*, trouver du travail.

D'autres classes, quoique possédant la fortune, ont à peine un éclair de bonheur. Telle femme a été belle et heureuse quelques instants; mais bientôt passée et délaissée, elle a traîné une fastidieuse vieillesse. Rien ne dure si peu, n'est si vite fané que les femmes civilisées : aucune classe ne doit plus souhaiter de revivre dans cette Harmonie sociétaire, où l'on pourra, sur une carrière de 144 ans (1) (terme approximatif), compter 120 ans d'exercice actif en amour, avec des chances de sympathies artificielles, dont les détails, lorsqu'ils seront con-

(1) Je n'indique pas 144 ans pour terme moyen de la vitalité des harmoniens, mais pour terme parfait qui est celui d'un sur douze; de sorte que, de 12 harmoniens nés le même jour, il en parviendra un à 144 ans, 2 à 120 ans; et de 144 individus nés le même jour, on en verra un atteindre à 192 ans, âge centenaire d'Harmonie. En Civilisation même on a vu Jean Rovin, Hongrois, atteindre l'âge de 172 ans, sa femme 164, ses enfants, Macrage 142, Pulotiman 140.

nus, feront envisager en pitié la carrière amoureuse de Civilisation; carrière dont les développements, même chez une Cléopâtre ou une Laïs, ne peuvent s'élever qu'au 8e. d'essor des amours d'harmonie composée (8e. période).

Encore cet essor des amours civilisés, déjà réduit à 1/8e. sur les développements, est-il réduit à 1/8e. sur la durée moyenne, à 15 ans au lieu de 120; ce qui le borne, par réduction composée, au 64e., proportionnément à la carrière amoureuse d'une harmonienne.

Mêmes disgrâces pèsent, en affaires d'ambition, sur le sexe masculin. On en voit l'immense majorité se consumer en efforts d'intrigue, sans pouvoir atteindre aux emplois ni à la fortune, et tomber à la fin dans l'apathie et le dégoût de la vie.

Beaucoup de civilisés sont condamnés à l'inquiétude perpétuelle, par *la pression d'une dominante engorgée*; c'est-à-dire par une passion impérieuse qu'ils ne peuvent ni ne pourront jamais contenter, faute de fortune, comme le goût des voyages, le goût des bâtiments, etc. Ce penchant qu'un homme pauvre ne saurait satisfaire, devient pour lui le vautour de Tityus, le mal-être continu. Combien de civilisés y sont plongés, par engorgement de quelque passion dominante!

L'effet est bien plus remarquable chez ceux qui sont pressés par une dominante inconnue, comme Jules-César qui, parvenu au trône du monde, se plaint de n'y trouver que le vide; ou comme Maintenon citée 294, et N. 296. Ceux-là sont tourmentés par une ou plusieurs des trois distributives (table 164), qui ne sont pas connues des civilisés. Quand on est pressé par une ou plusieurs des quatre affectives ou des cinq sensitives, on sent fort bien d'où naissent l'*inquiétude et le vide affreux*, 294. Didon,

après la fuite d'Enée, sait trop que son inquiétude naît de l'amour; et Irus attendant les restes de la table de Pénélope, sait bien que son vide affreux est vide de l'estomac et non de l'âme.

Lorsque j'aurai fait connaître les trois passions distributives, chacun pourra analyser exactement ses inquiétudes, ses vides affreux, et conclure que le seul remède est dans le mécanisme des Séries passionnelles qui, par un développement combiné des douze passions, transforme les inquiétudes en charme perpétuel, et ne laisse au cœur humain d'autre vide que celui du temps; que le regret de n'avoir pas des journées de 48 heures au lieu de 24, pour suffire à l'immense variété de plaisirs qui naissent du règne de la loi divine ou état sociétaire.

Quant à présent, cet état de privation habituelle rallie tous les individus au désir de métempsycose composée, au souhait de revivre avec *la fortune, la vigueur, la longévité*, dans un monde plus juste et mieux organisé.

Lorsqu'une volonté est si généralement prononcée, on doit en conclure qu'elle est destin *essentiel* de l'Homme. Si elle ne devait pas être satisfaite, il n'existerait aucune proportion entre la destinée et l'Attraction : Dieu serait inhabile en régime distributif de cette Attraction qu'on voit pourtant répartie en juste mesure, dans toute la nature animale et végétale, depuis les concerts des astres jusqu'à ceux des animaux industrieux, castors, abeilles, etc., qui, opérant géométriquement, par le seul stimulant de l'Attraction passionnée, nous démontrent qu'elle est coordonnée aux mathématiques, et répartie en juste proportion avec les destinées. Cet indice deviendra certitude quand on connaîtra en plein la théorie du mouvement.

Quant à présent, pour aperçu de l'immortalité et du

mode d'exercice, il suffit de consulter les attractions, et j'ai suffisamment démontré qu'il n'en est pas de plus générale que celle de la métempsycose, dont le désir, aujourd'hui étouffé par la crainte de renaître malheureux, va devenir passion violente par la perspective de revivre dans un immense bonheur.

Ulter. — Des aperçus d'immortalité composée, essayons de nous élever à la bi-composée, aux rapports de nos âmes avec la grande âme planétaire dont nous partagerons le sort pendant l'éternité; nos âmes étant des émanations de la sienne, comme nos corps sont des parcelles du grand corps nommé *la Planète*, qui est un être ANDROGYNE.

Notre siècle, qui admet en principe (138) que tout est lié dans le système de la nature, qu'il y a unité entre ses parties, prétendra-t-il qu'il n'existe pas de relations entre les âmes humaines et la grande âme planétaire? Autant vaudrait avancer qu'il n'existe pas de rapports administratifs entre César et cent millions d'hommes soumis à son sceptre, ou bien qu'il n'y a point de rapports entre les feuilles d'un arbre et le corps ou tige qui leur distribue ses sucs et en reçoit d'elles.

Si pendant quelques années consécutives on laisse dévorer les feuilles par les chenilles, l'arbre languira et périra : même relation s'établit de corps et d'âme entre une planète et ses habitants; leur retard en échelle sociale cause le déclin matériel de la planète : aussi voyons-nous la nôtre en dégénération climatérique très-rapide, par effet du retard d'avènement à l'Harmonie. Ce vice devient plus sensible chaque année.

Entre la grande âme et les petites ou humaines, il

existe une échelle d'âmes de divers degrés auxquels on s'élève successivement après la mort, comme on s'est élevé en cette vie. Sans cette analogie entre le sort des défunts et des mondains, l'unité de système n'existerait pas. Laissant à part l'analyse de ces degrés, traitons ici du plus élevé, qui est l'âme de la planète, LA GRANDE AME, ou âme pivotale.

C'est un sujet peu intéressant pour la multitude, que le sort de cette grande âme planétaire dans l'éternité future et passée. Les lecteurs peu exercés à porter si loin leurs vues, préféreraient qu'on les entretînt du sort de nos menues âmes dans l'autre vie où nous tendons. Je cède à leurs intentions : mais qu'ils me permettent, pour la régularité, un article très-court sur le sort de la grande âme. Delà je rentrerai dans les détails plus intéressants de la métempsycose composée et du sort futur des petites âmes.

YY — A l'époque du décès de la planète, sa grande âme, et par suite les nôtres inhérentes à la grande, passeront sur un autre globe neuf, sur une comète qui sera implantée, concentrée et trempée. Les petites âmes achevant par le décès leur carrière individuelle estimée plus haut à 400 alternats ou stations en l'une et l'autre vie, perdront la mémoire parcellaire des métempsycoses, puis se confondront et s'identifieront avec la grande âme. Nous ne conserverons alors qu'un souvenir du sort général de la planète pendant ses quatre phases (271). Le souvenir des métempsycoses cumulées deviendrait, à la longue, insipide et confus : ce ne serait bientôt qu'un abîme de menues réminiscences; il conviendra que la mémoire en soit bornée à des sommaires et des époques.

Lorsqu'une âme planétaire se sépare de son globe

défunt, elle s'adjoint à une jeune comète non encore implanée. C'est pour elle une décadence comparativement aux fonctions bien supérieures d'une planète. La durée de carrière cométaire n'est guères que de 1/8e. en rapport de la carrière planétaire. Lorsque la comète est mûre et suffisamment raffinée, on l'implane, et son âme recommence une carrière d'Harmonie sidérale.

La grande âme, après avoir fourni une échelle d'existences dans plusieurs planètes parcourues de la sorte, et dont elle a occupé successivement les corps, doit s'élever en degré; c'est-à-dire que si elle a été pendant un temps suffisant âme de satellite, elle devient âme de cardinale, puis âme de nébuleuse, puis âme de prosolaire, puis âme de soleil, et ainsi de suite : elle parcourt encore des degrés bien autrement élevés, car elle devient âme d'univers, de binivers, de trinivers, etc. : mais n'engageons pas le lecteur dans une région si éloignée de sa portée.

Lorsqu'un univers est en vibration descendante, les âmes de ses astres vont en déclinant sur l'échelle des grades; mais notre univers est en vibration ascendante, état de jeunesse, et nos âmes croîtront en développements pendant plusieurs milliards d'années.

Je me borne à cet article pour en déduire la conclusion d'immortalité bi-composée et fondée sur ce que les métempsycoses auront lieu pour la grande âme passant de planète en planète, comme pour les petites âmes qui en définitive s'amalgameront avec elle; fusion qui aura lieu au décès corporel de la planète, à l'époque nommée vulgairement *fin du monde*.

A A — Même échelle progressive sur l'état antérieur des âmes planétaires et cométaires; l'éternité étant sans bornes au passé comme au futur.

ce monde, ni des existences mondaines passées, ni des trans-mondaines; tandis que, dans l'autre vie, nous aurons la mémoire des unes et des autres.

Ainsi, dans un rêve, nous ne nous rappelons ni des songes passés, ni régulièrement des journées passées, car nous confondons en rêve les temps, les lieux et les choses, tandis qu'en état de veille, nous nous rappelons distinctement, et des songes, et des veilles passées.

Les âmes dans l'autre vie prennent un corps formé de l'élément que nous nommons Arome, qui est incombustible et homogène avec le feu. Il pénètre les solides avec rapidité, comme on le voit par l'Arome nommé fluide magnétique, circulant dans les roches intérieures et au centre des mines, aussi rapidement qu'en plein air.

L'effet est prouvé par l'aiguille aimantée, que le fluide magnétique dirige au sein des roches les plus épaisses.

Le corps des défunts est aromal-éthéré, c'est-à-dire qu'à la substance aromale dont il est formé, se joint une autre substance de l'élément nommé Ether, qui est la portion subtile et supérieure de notre atmosphère.

Les corps mondains étant terre-aqueux, formés des deux éléments terre et eau, il est dans l'ordre que les corps trans-mondains soient formés des deux autres éléments, arome et air. Celui-ci isolément ne pourrait pas former le corps des trans-mondains, car l'air est combustible; mais sa partie supérieure, Ether, plus dégagée d'oxigène et combinée avec l'arome, forme des corps pleinement homogènes avec le feu et l'intérieur brûlant du globe, que parcourent dans leurs fonctions les ultra-mondains de divers degrés.

Les ultra-mondains ne sont point égaux : la sainte égalité philosophique ne règne pas plus dans l'autre

supposant 33 ans de vie mondaine, et 66 de vie transmondaine. Ce terme n'est point uniforme et peut, comme ici-bas, varier du tiers au triple ; soit 20 ans de station pour telle âme, et 200 ans pour telle autre.

L'âme humaine étant de nature harmonienne et différente de celle des bêtes, elle ne peut pas stationner dans les corps des animaux. Ils ne sont pas moules d'harmonie, mécaniques à douze passions ; ils ne sont que moules partiels, touches disséminées, coffres d'âmes simples, réduites à certaines branches de passions ; et par suite, le corps d'un animal est inapplicable à une âme humaine, possédant comme Dieu le clavier intégral des douze passions. Si un corps animal pouvait les contenir, il se trouverait unitaire avec Dieu, et admis à l'usage du feu ou corps de Dieu, dont les emplois sont interdits à l'animal, parce qu'il est hors d'unité divine. Aussi n'est-il pas admis à l'honneur de connaître Dieu et se rallier intentionnellement à Dieu.

La vie présente étant à l'autre vie ce qu'est le simple au composé, nous avons dans l'autre vie double exercice de mémoire, et dans celle-ci double lacune de mémoire, parce que le mode simple conduit à la fausseté qui est toujours *duplique* (1) ; la vérité est toujours dualisée (sauf rares exceptions).

En conséquence, nous ne pouvons avoir souvenir en

(1) Les expressions *duplique, dupliquer,* 288, sont indispensables en théorie des passions : les mots *double, doubler,* n'exprimeraient point la duplicité d'action ; *double* se prend en bonne comme en mauvaise part ; il est générique : mais si l'on passe du genre aux espèces, il faut employer : en bonne part, *dualiser* qui suppose le concert de deux éléments ; et en mauvaise part, *dupliquer* pour expression de leur discorde.

Dans l'une et l'autre phase, estimées à 1/9e. de carrière 271, l'astre est en état de contagion aromale, et les autres astres le tiennent en quarantaine quant aux communications. L'on se borne à lui fournir amplement le *nécessaire aromal*, comme à un navire pestiféré à qui on donne, sans contact, ce dont il a besoin pour subsistance et traitement, et même pour agrément.

Les astres suivent entre eux pareille méthode en cas de contagion aromale causée par l'état subversif : ils traitent une planète en lymbe sociale, comme nous traitons un vaisseau atteint de la peste : on lui prodigue le nécessaire et même l'agréable; on ne lui refuse rien, mais on l'isole de communications libres et intimes.

Les relations sensuelles des planètes s'opèrent, quant au matériel, par cordons aromaux sur lesquels glissent les aromes envoyés d'un astre à l'autre, comme on voit, dans nos feux d'artifice, l'étincelle glisser sur un dragon de corde enduite, qui, si elle était prolongée, pourrait communiquer le feu à une distance infinie.

Les âmes des défunts (âmes plus vivantes que les nôtres) sont aussi malheureuses que nous, tant que dure l'état de gêne et de quarantaine que je viens de décrire : ces âmes jouissent pourtant de divers plaisirs qui nous sont inconnus, entre autres le plaisir d'*exister et de se mouvoir*. Nous n'avons pas connaissance de ce bien-être, comparable à celui d'un aigle qui plane sans agiter les ailes. Tel est dans l'autre monde l'état des défunts ou trans-mondains; pourvus d'un corps aromal bien plus léger que l'air, ils planent dans l'air, et de plus dans l'épaisseur de la terre, dont ils peuvent sans obstacle traverser les rochers les plus compactes.

Il nous arrive parfois, pendant le sommeil, de goûter

ce plaisir, ce bien-être du corps parcourant un espace immense avec plus de rapidité que l'hirondelle, et se détachant de la terre sans intervention d'ailes : c'est une faculté dont jouissent constamment, dans l'autre vie, les âmes des défunts pourvues de corps aromaux ; c'est dans ce plaisir, inconnu pour nous, que consiste le bonheur d'*exister* et jouir à chaque instant, par le seul avantage de se mouvoir sans fouler la terre, sans forcer de jambes, sans s'aider d'un porteur.

Nous ne connaissons en ce genre que trois légères transitions : 1°. la voiture suspendue qui est un mouvement fort agréable aux enfants; ils s'en font une fête, surtout dans le bas âge. 2°. L'équilibre du patin en dehors. 3°. L'escarpolette, mouvement suave, qui évite la secousse : il nous rapproche bien davantage du mouvement habituel des ultra-mondains, qui est celui d'un aigle planant. Cette seule différence de leur mouvement au nôtre, leur procure le plaisir d'exister; plaisir très-inconnu de nous, qui tombons dans le calme et l'ennui, dès que nous manquons de fonction attrayante et de distraction. Nous n'avons que le contre-plaisir du mouvement; c'est le repos ou coucher.

Je pourrais décrire beaucoup d'autres jouissances des défunts, qu'il faut nommer *vivants ultra-mondains, gens plus vivants que nous*. Il sera démontré que nous sommes des tortues, comparativement à notre sort en l'autre vie. Cela n'empêche pas que les ultra-mondains ne soient en état de *malheur relatif*, par la privation d'une infinité de biens dont ils jouiraient, si l'Harmonie sociétaire était établie; privation d'autant plus sensible pour eux, qu'ils voient notre globe en état d'organiser l'Harmonie dont il jouirait comme eux.

Étayons ce tableau de quelque preuve tirée des doctrines mêmes des philosophes : ils ont pour principe, « que tout est lié dans le système de la nature, et qu'il y a » unité entre ses parties, 138. » Selon ce théorème, les âmes doivent être alliées à la matière, en l'autre vie comme en celle-ci. Qu'ils nous expliquent donc les jouissances matérielles des âmes dans l'autre vie, où elles ne peuvent pas avoir des corps de terre comme les nôtres. Si elles avaient de tels corps, on les verrait attachées à la surface du globe ; elles ne pourraient ni parcourir l'Air et l'Ether, ni circuler rapidement dans l'intérieur du globe, où elles ont maintes fonctions à exercer, grâce à leurs corps aromaux et subtils, qui pénètrent l'enveloppe de roche ou cuir de la sphère, plus facilement qu'une flèche ne fend les airs.

Nonobstant cette prééminence de facultés, les âmes des défunts (je ne parle pas de celles qui sont en station mondaine et en métempsycose, où elles redeviennent âmes de mondains, en corps terre-aqueux; je ne traite que des ultra-mondaines à corps aromal); ces âmes, dis-je, attendent la découverte et l'établissement de l'Harmonie, bien plus impatiemment que nous qui ne la connaissons pas, et qui ignorons les privations qu'on essuie dans l'autre monde, par absence d'Harmonie sociétaire en celui-ci.

Le meilleur service à rendre aux défunts comme aux vivants, est donc d'établir sans délai l'Harmonie sociétaire; après quoi, l'âme d'un Roi, l'âme de César, sera beaucoup plus heureuse en renaissant dans le corps du moindre des humains, qu'elle ne l'a été dans le corps de César même, qui, après une carrière pénible et agitée, où il ne trouvait que le vide sur le trône du monde, a fait une fin

tragique à la fleur de l'âge, et se trouve peut-être aujourd'hui l'un de ces chrétiens vendus par les Juifs et crucifiés par les Ottomans, qui font brûler à ses pieds et à petit feu sa femme et ses enfants.

Tant que dure l'état de lymbe sociale ou subversion, il n'est pas plus possible aux âmes défuntes d'échapper à cette disgrâce, qu'il n'est possible à un Roi d'échapper aux mauvais rêves, au cauchemar, où il se croit tantôt dévoré par un crocodile, tantôt précipité dans un abîme.

Du moment où l'Harmonie sera organisée, les défunts ou trans-mondains seront d'autant plus heureux, qu'ils ne sont pas sujets à la mort pour rentrer en cette vie : ladite transition est pour eux une fonction analogue à celle du coucher suivi du sommeil. C'est pendant ce sommeil qu'on ménage au trans-mondain un corps en cette vie : il ne le rejoint pas au moment de la conception du fœtus, mais seulement à l'instant de la dentition. Jusque-là, l'enfant est animé par la grande âme du globe. L'adjonction d'une âme spéciale est pour lui l'opération de la greffe sur le sauvageon.

Demander pourquoi on ne meurt pas dans le passage de l'autre vie à celle-ci, tandis qu'on meurt dans le passage de celle-ci à l'autre, ce serait s'engager dans la théorie des transitions, qui ne sont pas identiques, mais graduées en doses de bien et de mal.

Nous n'en sommes pas encore à ces hautes questions : observons seulement que ceux qui comparent la mort à un sommeil, font un parallèle très-inexact ; car l'instant du coucher et de l'assoupissement n'a rien de pénible pour nous, et tel est le mode de rentrée des âmes en cette vie. Il n'en est pas de même de la sortie, qui n'est rien moins qu'une transition agréable.

Je ne traiterai pas ici des degrés des âmes dans l'autre vie, ni de leurs fonctions, bien restreintes quant à présent, jusqu'à ce que la planète rentre en commerce aromal avec le tourbillon sidéral, et en reçoive de nouvelles créations dont elle a un extrême besoin en tous règnes. On s'est étrangement trompé, quand on a cru que nos âmes étaient oisives dans l'autre monde : l'oisiveté et la privation de corps n'y sont nullement leur destinée. Nos sibylles et devins ont été aussi mal inspirés sur cette énigme que sur tous les autres mystères de la nature, qu'ils ont voulu expliquer en organique, instinctuel, aromal et passionnel (248).

En accordant trop peu aux défunts, on a voulu accorder trop aux vivants, et beaucoup de gens ont supposé des communications individuelles entre les mondains et les ultra-mondains. Rien n'est plus faux; car si les ultra-mondains ou défunts pouvaient conférer avec nous, ils débuteraient par nous informer que nous sommes dans l'erreur sur la destinée sociale; que l'état civilisé et barbare n'est point le sort que Dieu nous destine, et que notre délai d'avénement à l'unité cause le malheur des défunts et le nôtre. Il suffit de notre ignorance à cet égard, pour prouver que nous n'avons pas de communication personnelle avec les défunts.

Cependant, comme il existe des liens dans tout le système de la nature, il faut bien que les vivants participent aux propriétés des ultra-mondains. Voici, en matériel et spirituel, des aperçus de cette transition ou lien de participation.

En Matériel : nous avons avec les ultra-mondains quelque relation, par entremise de certains sujets doués de facultés sensuelles plus qu'humaines. C'est une préro-

gative très-rare, dont peu de personnes sont susceptibles : citons-en quelques détails.

Tact. On trouve des gens nommés *Sourciers*, dont le corps éprouve un frémissement lorsqu'il se trouve placé sur une source cachée : on ajoute que la baguette de noisetier s'agite entre leurs mains. Cela peut être exagéré ; mais il est de fait que ces hommes trouvent des sources cachées et sont affectés par l'arome émané de la source ; arome qui n'a aucune action sensible sur le commun des hommes. C'est une participation à des facultés *tactuelles ultra-humaines*, qui sont propriétés des corps aromaux des défunts, beaucoup plus sensibles et plus irritables que les nôtres.

Vue. L'on trouve une faculté ultra-humaine chez quelques magnétisés et somnambules, qui voient sans le secours des yeux, et lisent un écrit malgré l'interposition d'un carton ou corps opaque entre les yeux et le livre. C'est encore une faculté empruntée sur celles de l'autre vie, où l'exercice des cinq sens est différent de ce qu'il est dans celle-ci, quoique ce soient toujours les mêmes sens, mais d'une perfection immensément supérieure à celle des facultés humaines. On pourra prouver, en traitant du mouvement aromal, que la nourriture des ultramondains et du grand corps planétaire est au moins vingt fois plus variée et plus raffinée que celle de nos gastronomes. C'est donc à tort qu'ils craignent de ne pas trouver la nappe mise dans l'autre monde : on y goûtera tous les plaisirs des sens, et à un degré bien plus élevé, parce que les corps éther-aromaux sont beaucoup plus susceptibles de sensations délicates que les corps terre-aqueux. L'homogénéité avec le feu donne à leurs plaisirs sensuels une activité qui serait pour les corps mondains aussi peu supportable que le contact du feu.

On assure aussi que certains magnétisés de haut degré (car il en est de tous degrés), voient des colonnes aromales de diverses couleurs, qui se croisent en tous sens. L'effet qu'ils affirment voir, existe bien réellement, car les communications des corps ultra-mondains et des planètes s'opérent par ces colonnes. Reste à savoir si les magnétisés de haut titre les voient distinctement : j'incline à le croire, car c'est une propriété de transition nécessairement inhérente à quelques sujets.

En Spirituel : notre participation aux facultés animiques des ultra-mondains se borne à une aptitude innée qu'ont certains caractères pour atteindre à des connaissances transcendantes qui sont un apanage commun aux âmes ultra-mondaines, beaucoup plus éclairées que nous. Certains individus parmi nous ont un instinct particulier pour pénétrer les mystères de la science. Euclide, Archimède, Pascal, sont géomètres d'instinct ; ils sont en ce genre des esprits ultra-humains.

C'est, pour l'ordinaire, parmi les caractères de haut degré qu'on trouve cette supériorité de génie. Je ne peux pas indiquer ici quelles sont ces classes de personnages ; il faudrait préalablement donner le tableau des 810 caractères classés par gamme de titres.

ut.	Monotitres.	1	Dominante quelconque.	
ré.	Bititres.	2	Dominantes animiques.	
mi.	Trititres.	3	—	—
fa.	Tétratitres.	4	—	—
sol.	Pentatitres.	5	—	—
la.	Hexatitres.	6	—	—
si.	Heptatitres.	7	—	—
UT.	⋈ Omnititres.	8	—	7 animiques. 1 surdominante.

Puis les mixtes de cinq degrés ; local des semi-tons.

On verra, lorsque nous en serons à ces théories, que

les facultés spirituelles ultra-humaines commencent au 5e. degré dit *Pentatitre*, et sont en pleine participation ultra-mondaine au degré ⋈ pivotal.

On n'a su tirer, sur notre globe, aucun parti de ces précieux individus, parce qu'on a ridiculisé d'avance les divers sujets sur lesquels ils auraient pu s'exercer, entre autres la théorie d'Association et d'Attraction; il ne leur est resté que la carrière de la physique et des arts, ou celle du sophisme qui a absorbé plusieurs de ces génies participants de l'ultra-mondain : tels étaient Leibnitz et Pythagore, qui ont perdu à cultiver le sophisme au moins la moitié de leur carrière.

En général, ces personnages s'accordent à répéter les plaintes de Maintenon (294) sur le vide affreux : ils trouvent le monde trop resserré pour eux; leur âme y est réellement entravée; tandis que les *monatitres* qui forment le très-grand nombre, ne se plaignent pas que le théâtre soit insuffisant pour leur étroit génie. Un 5e. degré ou *pentatitre*, comme J.-J. Rousseau, Fox, etc., se trouve déjà déplacé en Civilisation : un 6e. degré, ou *hexatitre*, comme Bonaparte ou Frédéric, a besoin de bouleverser le monde : un *heptatitre*, 7e., comme Jules-César ou Alcibiade, a la même ambition, mais plus raffinée, plus flexible : enfin le degré ⋈ *omnititre*, le plus rare de l'octave (1), est tout à fait incompatible avec l'état de lymbe, et très-apte à en découvrir d'instinct les issues.

(1) On trouve un couple *omnititre* sur une masse d'environ 35 mille personnes : mais ce caractère échoit souvent à tel paysan, tel esclave, chez qui il ne peut pas se développer. Vient ensuite la gamme des *biomnititres* 9e., *triomnititres* 10e., *tétromnititres* 11e., jusqu'au 17e. degré qui est le plus élevé que puisse produire notre globe. Le 15e., *l'hyperomnititre*, ne se trouve qu'en proportion d'un couple sur trois cents millions d'individus.

L'ignorance où sont restées nos sciences modernes sur cette échelle des caractères, est une des causes qui ont empêché toute découverte sur la nature et l'immortalité de l'âme, ainsi que sur la nature de Dieu. Pour esquiver le problème, on en fait deux êtres impénétrables; on recommande même à l'esprit humain de ne pas chercher à comprendre Dieu. Quant à l'âme, ce qu'on en explique n'aboutit, comme le dit Voltaire, qu'à épaissir les ténèbres. Faut-il s'étonner, d'après cette double cataracte sur ce qui touche à Dieu et à l'âme, qu'on n'ait rien découvert sur l'immortalité?

Final. — Rien de fait pour le bonheur, tant que nous n'avons pas, sur l'immortalité de l'âme, des garanties convaincantes et mathématiquement établies; des certitudes si fortes, qu'elles ne laissent aucun accès au doute.

Cette grande question exigera une étude régulière de Dieu, de l'Homme et de l'Univers considérés dans leurs rapports d'unité. On n'a vu éclore sur ces trois sujets, que des sophismes; il est à propos d'en rappeler deux des plus saillants, pour expliquer l'insuccès de nos études relativement à l'immortalité, et prouver que la métaphysique s'engageait de plus en plus dans le labyrinthe.

Sur Dieu. Les uns nous disent que notre âme est créée à l'image de Dieu (317), et que Dieu est incompréhensible; d'où il suit, 1°. qu'il ne faut pas essayer d'analyser notre âme, si nous ne pouvons pas comprendre Dieu dont elle est l'image. 2°. Que si nous prétendons réussir dans l'analyse de l'âme humaine, rien n'empêche de s'élever à l'analyse de celle de Dieu, dont la nôtre, dit-on, est

l'image. 3°. Que si notre âme n'est pas l'image de celle de Dieu, l'unité entre Dieu et l'Homme devient un sophisme, ainsi que celle de l'Univers.

Dans le premier cas, les métaphysiciens sont mis hors de cour; leurs subtilités sur l'âme, sur *les perceptions de sensations de la cognition du moi humain*, ne conduiront à aucune analyse.

Dans le deuxième cas, ils ont le tort d'avoir entrepris leur travail en simple, et de n'avoir pas tenté simultanément les deux analyses de Dieu et de l'Homme, supposés identiques.

Dans le troisième cas, nos systèmes d'unité sont des charlataneries; car si l'homme n'est point unitaire avec Dieu, centre de vérité et de justice, nous sommes donc destinés au règne perpétuel de la fausseté et de la Civilisation, et hors d'unité avec l'univers si mathématiquement harmonisé.

Sur l'Univers et l'Homme. On nous enseigne que l'homme est miroir de l'univers : rien n'est plus vrai, tant en matériel qu'en spirituel; mais rien ne sera plus faux, si l'on admet l'état actuel comme destinée essentielle; car l'homme, quant à présent, ne trouve point, comme l'univers, un agent d'harmonie sociale dans l'Attraction. Jusqu'à ce moment, elle ne nous a conduits qu'au chaos social : sous ce rapport, l'homme n'est rien moins que le miroir de l'univers; c'est un portrait qui n'a nulle ressemblance avec l'original; et si nous sommes hors d'unité avec l'univers, comment serons-nous unitaires avec Dieu qui dirige l'univers?

A envisager l'ensemble des trois questions, il est déjà évident que la raison, sur ces divers points, est au plus profond des ténèbres : c'est pis, si on descend aux détails.

1°. *Sur l'Univers.* J'ai observé (avant-propos), que nous ne connaissons que *les effets* de mouvement, et non *les causes :* encore, quels faibles progrès dans l'étude des effets, dont nos astronomes ignorent le plus plaisant! C'est qu'à une distance de sept diamètres de la grande aire du tourbillon (environ 9,400,000,000 lieues), nos yeux et nos télescopes opèrent comme une lunette retournée, qui éloigne les objets autant qu'elle devait les rapprocher. De là vient que nous voyons les étoiles fixes à une distance incommensurable. Elles sont pourtant si peu éloignées, que le soleil, par jets aromaux, communique avec elles en trois mois et demi. Combien d'autres mystifications pour nous, dans ce mouvement dont nous connaissons à peine quelques effets, et non les causes!

2°. *Sur l'Homme.* Rien de connu, ignorance complète, puisqu'on ne sait pas même analyser les trois foyers d'Attraction et les douze passions, encore moins déterminer leur destinée d'Harmonie. On ne connaît pas même la dualité d'essor social (36), l'état vrai ou sociétaire, et l'état faux ou morcelé.

3°. *Sur Dieu.* Nombreux sophismes et pas une vérité. On croit lui faire honneur en le mettant au rang d'être simple, d'âme sans corps. Certains peuples ont été mieux inspirés, car ils ont adoré le feu comme corps de Dieu; en quoi ils ont très-bien jugé. Quant à nous, qui ne lui accordons pas un corps, et qui faisons de lui un être simple, il n'est pas surprenant que nous jugions son âme aussi faussement que son corps, et que nous lui ayons attribué tous nos vices, entre autres les pivotaux :

Y Egoïsme, X Duplicité d'action.

Assurément il est au superlatif de l'égoïsme, s'il nous a refusé ce gage de bonheur, ce code social attractionnel

qui (252) ne lui couterait RIEN, et à défaut duquel il tombe à plaisir dans les duplicités d'action (264).

Imbus de tant d'erreurs sur Dieu, l'Ame et l'Univers, devons-nous être surpris de n'avoir rien découvert sur l'immortalité, et notamment sur son premier degré qui est la métempsycose?

Le peu que j'en laisse entrevoir doit relever les espérances de ceux qui se plaignent d'incertitude sur l'autre vie, et qui s'épouvantent à juste titre de cette éternité, dont on n'a su indiquer aucun emploi satisfaisant.

Au déclin de l'âge, on réfléchit sur ce dénouement, et ne sachant qu'en penser, on se jette *par frayeur* dans les bras de la religion. Ce n'est point par crainte, mais par amour, que le Créateur veut nous rallier à lui (et tel est le vœu de la Religion elle-même); c'est par garantie de plaisirs variés à l'infini, pendant l'éternité comme pendant cette vie.

Loin de ces terreurs outrageantes pour Dieu, les harmoniens l'aimeront, dans le jeune âge, en reconnaissance du bonheur dont ils jouiront, et du bel ordre qu'ils verront régner dans les conceptions *sociales divines*. Ils l'aimeront dans l'âge déclinant, par conviction des nouveaux biens qu'il nous prépare en migration ultra-mondaine. Sa tactique, pour conquérir notre amour, est de nous ménager toujours plus de bonheur que l'homme n'en peut concevoir et désirer (313). C'est à nous à recueillir les fruits de sa générosité, en organisant sans délai l'ordre fortuné qu'il a assigné à nos relations.

Nous allons faire un pas de géant dans la carrière sociale. En passant immédiatement de la Civilisation à l'Harmonie, nous échappons à vingt révolutions qui pouvaient ensanglanter le globe pendant vingt siècles encore,

jusqu'à ce que la théorie du destin sociétaire eût été découverte. Nous ferons un saut de deux mille ans dans la carrière sociale, sachons en faire un semblable dans la carrière des préjugés : repoussons les idées de médiocrité, les désirs modérés que nous suggère l'impuissante Philosophie. Au moment où nous allons jouir du bienfait des lois divines, concevons l'espoir d'un bonheur aussi immense que la sagesse de Dieu qui en a formé le plan. En observant cet univers qu'il a si magnifiquement disposé, ces milliards de mondes qu'il fait rouler en harmonie, reconnaissons qu'un être si grandiose ne saurait se concilier avec la médiocrité, et qu'on lui ferait injure, si on attendait de lui des plaisirs modérés en ce monde ou en l'autre, des biens médiocres dans un ordre social dont il sera l'auteur.

Nos vœux sont pour l'immensité de richesses, de plaisirs et de justice.

Une science nouvelle nous ouvre toutes ces voies de bonheur; elle nous apprend que notre seul tort était de souhaiter trop peu (233); que nous devons nous livrer à toute l'étendue de nos désirs; qu'ils seront satisfaits, *puisque nos attractions sont proportionnelles aux destinées* (comme en harmonie sidérale les aires sont proportionnelles aux temps).

Cette vérité, produite ici en aperçu, acquerra une nouvelle force à l'article *pivot inverse ou psycologie comparée*, qui termine la 2me. partie. J'y soulèverai un autre voile d'airain, celui de l'unité de l'Univers, jusqu'à présent si inconcevable aux mortels, et qui pourtant doit nous être dévoilée sans réserve, s'il est vrai *que nos destinées soient proportionnelles à nos attractions.*

Qu'on cesse donc de reprocher à l'homme cette im-

patience de connaître les harmonies de l'Univers, cette avidité (296) d'acquérir de la science et de retrouver les voies du bonheur qui a existé autrefois (Eden, 1re, période, tableau 33). La fortune sourit à ces prétentions, et nous pouvons dès à présent tout espérer, tout prétendre. L'esprit humain saisit enfin le grand livre des destins présents et à venir; la nature n'a plus de mystères, et le génie plus de limites.

Toutefois, ne soyons pas étonnés de l'ignorance qui règne sur l'immortalité, ni de l'insuffisance des sciences connues sur cette question. Dieu ne doit pas permettre que les humains acquièrent, pendant l'état subversif, des notions scientifiques sur la vie future. Si l'on en était convaincu, les plus pauvres des civilisés se suicideraient; il ne resterait que les riches, qui n'auraient ni aptitude, ni penchant à remplacer les pauvres dans leurs ingrates fonctions. Dès lors l'industrie civilisée tomberait par la mort de ceux qui en portent le faix, et un globe resterait constamment dans l'état sauvage, par la seule conviction de l'immortalité.

Mais Dieu ayant besoin de maintenir quelque temps les sociétés civilisée et barbare, pour servir d'acheminement à d'autres meilleures, il a dû nous laisser, pendant la durée de la Civilisation, dans une profonde ignorance relativement à l'immortalité. Il a dû réunir dans un même calcul, la théorie de l'autre vie et celle des issues de l'ordre civilisé et barbare.

Il faut le redire: ce serait en vain que nous compterions sur un grand bonheur dans l'autre vie, tant que durerait l'état subversif des sociétés humaines. Conformément à *l'unité de système*, attribution pivotale de Dieu (245), le sort des deux mondes est lié; le bonheur

et le malheur y sont réciproques; et les âmes des trépassés végètent dans un état de langueur et d'anxiété dont les nôtres participeraient après cette vie, jusqu'à ce que le monde social se fût élevé de la subversion à l'Harmonie sociétaire.

Cette révélation deviendrait fâcheuse pour nous, s'il était difficile d'organiser l'Harmonie, dont l'établissement deviendra le signal du bonheur pour les défunts comme pour les vivants; mais l'extrême facilité de fonder et généraliser ce nouvel ordre, nous rend précieuse une théorie exacte sur la vie future, où nous n'aurions passé que pour y partager l'inquiétude et les privations dont nos pères sont affectés, en attendant l'avénement de leur globe à l'Harmonie dont le calcul de l'Attraction nous ouvre enfin la voie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE NOTICE. — *Principes généraux.*

Ch. 1er. Omission de l'étude de l'homme. 109
2. Distinction des sophistes en Expectants et Obscurants. 120
3. Les préceptes philosophiques méconnus par la science même. 129
4. Des douze issues de lymbes obscures. 140
Tableau des douze issues. 142

— *Cis-Médiante.* 149

DEUXIÈME NOTICE. — *Application intra-civilisée.*

Ch. 5. Application à la liberté. 151
6. Des sept droits naturels. 165
Tableau des sept droits. 164
7. Déni du droit au travail. 177
= *Médiante.* = ... 188
8. Application au commerce simple et mensonger. . 195
Tableau progressif du mouvement civilisé. 207
9. Prélude à l'analyse du commerce simple. 216
Echelle des méthodes commerciales. 218
Table des caractères du commerce civilisé. . . . 219
Postienne. 226

— *Trans-Médiante.* 252

TROISIÈME NOTICE. — *Application ultra-civilisée.*

Ch. 10. De la garantie septénaire en attraction. 239
Attributions de Dieu. 245
Classes du mouvement. 248
11. Des absurdités où serait tombé Dieu, à défaut de code social révélé. 258
Carrière sociale du genre humain. 271
12. Examen détaillé des sept garanties. 276
Conclusions sur la 3e. notice. 301

PIVOT DIRECT : *Immortalité.*

Initial. 304
Citer. 309
Ulter. 325
Final. 340

INTERMÈDE.

LES SAVANTS ET LES ARTISTES DUPES DE LA CIVILISATION.

ANTIENNE. — « C'est convenu, diront les critiques : » nous avouons qu'on aurait dû s'occuper plus tôt de » cette étude de l'Attraction passionnée ; qu'il est même » assez honteux de l'avoir négligée depuis que le succès » de Newton sur la matérielle excitait à des recherches » sur la passionnelle. Finissons en de reproches, puisqu'on » est d'accord sur ce point ; ça, voyons ; produisez votre » théorie ! voilà des préambules suffisants : au fait, sans » délai. »

Ainsi concluront les esprits superficiels : ils ont eu la patience d'attendre pendant 25 siècles ; ils ne pourront pas patienter pendant 25 chapitres ! ils ont amoncelé et parcouru 400 mille tomes de divagations sur le bonheur ; ils ne pourront pas accorder 400 pages aux indices et préliminaires de la découverte qui leur garantit le prompt avènement au bonheur ! voilà des juges vraiment impartiaux.

On sent bien où le bât les blesse : leur embarras n'est pas de soutenir la lecture d'un volume préparatoire ; ils en accueillent souvent trois et quatre en préambules, sur des sujets du plus mince intérêt. J'ai ouï dire que, dans le roman de Clarisse Harlowe, comprenant douze tomes, il faut se résoudre à en dévorer six, fort insipides, parce que l'intérêt ne commence à naître qu'au 7me. Vous trou-

verez des milliers de lecteurs qui souscriront à cette corvée, et qui liront les six volumes traînants de Clarisse Harlowe, dans l'espoir d'être satisfaits des six autres.

D'où vient donc leur impatience, pour un tome de préludes sur un ouvrage de huit tomes? d'où vient, dis-je, cette intolérance en fait d'instructions préliminaires? Elle naît de ce que l'ouvrage ne flatte pas l'auguste Philosophie moderne, ses torrents de lumière en faveur de l'agiotage, de la banqueroute et des droits de l'Homme *sans minimum*. Si je voulais flatter les théories d'agiotage, de mendicité, de constitution, je pourrais faire agréer des prolégomènes aussi immenses que l'Encyclopédie:

Sans m'abaisser à ce rôle de caméléon, sans souscrire à aucune concession en fait d'opinion, je prétends dès cet article devenir le favori des Sophistes, en leur assurant la double moisson de gloire et de fortune. Je vais leur expliquer comment les millions, si rares aujourd'hui chez les savants et artistes, vont pleuvoir sur eux dans l'état sociétaire. Les présents, dit-on, apaisent les hommes et les Dieux. Je vais montrer aux beaux esprits, dans les récompenses unitaires, une mine d'or si abondante et des triomphes si éclatants, qu'ils excuseront l'âpreté de mes critiques; et, selon le principe des compensations, ils abonneront, en faveur de ce nouveau Pactole, à tolérer quelques boutades sur les torts d'une science dont les auteurs, à défaut de lumières, se recommandent au moins par des talents éminents : je leur ai ménagé une capitulation plus que suffisante, par la distinction de leurs sectaires en Expectants et Obscurants (120). Ceux qui ne seraient pas satisfaits de cet accommodement, ceux qui hésiteraient à se ranger dans la classe modeste des So-

crate, des Aristote, des Bacon, des Montaigne, des Condillac, des Montesquieu, des Jean-Jacques, des Voltaire et autres Expectants, ceux-là, dis-je, ne mériteraient pas qu'on briguât leur suffrage.

Les grands hommes précités qui, après avoir tant écrit pour chercher la vérité, en sont venus à confesser qu'ils ne trouvaient que d'épaisses ténèbres, se seraient-ils étonnés qu'avant de les initier à cette vérité enfin découverte, on les eût astreints à un volume de réfutations, d'indices et de dégrossissement?

Quant aux présomptueux qui s'offensent de la condition de dégrossissement, loin de quêter leur faveur, j'ai annoncé (avant-propos), que je ne transigerais pas même sur leur dernière chimère, sur le *faux libéralisme* isolé du *minimum proportionnel;* et je me suis engagé à démontrer qu'il n'a jamais existé sur le globe un *vrai libéral;* que toutes les doctrines sur ce sujet ne sont que préjugé chez les Expectants, et jonglerie chez les Obscurants. C'est sur quoi nous préluderons dans le courant de cet intermède. Il ne conviendrait pas de soutenir pareille thèse avant d'avoir passionné les Philosophes pour la théorie sociétaire; il faut les amener à souhaiter eux-mêmes l'anéantissement de leurs systèmes, et à former en secret des vœux pour l'Association et sa prompte épreuve. Il ne sera pas difficile de les rallier à cette opinion, et nous allons, dès cet entr'acte, beaucoup accélérer leur conversion.

Notre thème, dans la deuxième partie, sera de prouver *qu'on n'aime point assez les richesses en Civilisation:* c'est sur quoi je vais disserter dans l'intermède, et c'est d'abord aux savants et artistes que j'adresserai le reproche.

« Badinage! réplique-t-on. Les savants et les artistes » ne désirent que des richesses : est-il un homme assez » sot pour croire à leurs diatribes contre *le vil métal* » dont ils abonneraient si volontiers à remplir leurs » coffres ? »

On s'abuse étrangement en jugeant ainsi sur les probabilités : je vais prouver que la vanité l'emporte, et pousse les savants et artistes à sacrifier la fortune aux fumées de l'orgueil scientifique et de l'esprit de corps. S'ils aimaient les richesses avec ardeur, ils ne pourraient pas aimer la Civilisation qui les condamne spéculativement à la pauvreté : du moment où ils se passionneront *pour la fortune acquise par les voies de l'honneur*, ils seront tous d'accord de renoncer à la Civilisation et se rallier à la théorie sociétaire, aux dépens de leurs fausses doctrines dont ils sont les premières victimes, puisqu'ils y perdent la richesse, premier vœu de l'Attraction.

C'est donc maintenant sur le défaut d'amour des richesses qu'il faut incriminer la Philosophie, pour la convaincre de ses duperies, exposées sommairement 146. Il faut amener ses disciples à aimer les dignités éminentes, et la fortune colossale que le nouvel ordre va leur assurer. Il faut à ce sujet procéder à une cure que Corneille appelle *purgation des passions;* guérir les Philosophes de leur vicieux système d'ambition civilisée, qui les entraîne toujours à isoler leurs intérêts de ceux des souverains et des grands. Tel est le faux libéralisme ou duplicité d'action, sur lequel je les critiquerai lorsque les voies seront suffisamment préparées, lorsque je les aurai amenés à souhaiter que leurs théories soient reconnues illusoires, et que la mienne soit éprouvée sans délai. Il faudra préalablement leur démontrer, dans le deuxième

article de cet intermède, que leurs intérêts, jusqu'à présent si isolés de ceux des grands et des ministres, vont s'y rallier intimément.

Je débuterai par désabuser nos beaux esprits d'un préjugé dont ils se déferont volontiers : celui qui leur persuade qu'ils sont destinés à la pauvreté, qu'ils doivent se contenter de fumées de gloire, tandis que les sots entassent des millions.

Le principe est juste *en politique civilisée ;* il ne l'est nullement dans l'état sociétaire, où les chances ne sont plus pour la sottise, mais pour le mérite. Cet ordre, dès sa naissance, comblera des dons de la fortune tous les savants et artistes, même ceux de moyenne classe, et à plus forte raison ceux d'un mérite distingué. Ils ne peuvent donc juger sainement de cette théorie, qu'autant qu'ils se rallieront à l'amour de la fortune dont la faveur va LES ACCABLER dans l'état sociétaire.

C'est une thèse qu'ils ne seront pas fâchés de voir démontrée. Quatre articles y seront employés; deux en positif, et deux en négatif. Ce sujet, plus plaisant que sévère, fera une petite diversion aux aridités dogmatiques dont il a fallu meubler la première partie des prolégomènes.

PREMIER MOYEN POSITIF SIMPLE.

Récompenses et Lustre des Savants et Artistes, en Harmonie sociétaire.

Commençons par un exposé de leurs bénéfices futurs, et du mode employé dans l'Association pour distribuer les récompenses avec justice et prodigalité, sans qu'elles deviennent un fardeau pour la masse qui les fournit.

La population actuelle du globe fournira, au début, environ 600 mille Cantons ou Phalanges de 1500 personnes en moyen terme. Le nombre des Phalanges s'élèvera par la suite de 3 à 4 millions, quand la population du globe sera portée au grand complet; mais les savants et artistes de la génération présente ne doivent établir leur compte que sur 600 mille Phalanges, distribution du nombre actuel de 900 millions d'habitants.

Toute Phalange dresse chaque année, à la majorité absolue des voix, un tableau des inventions, compositions et nouveautés de science ou d'art qu'elle a accueillies. Chacune de ces productions est jugée par la Série compétente : une tragédie, par les Séries de littérature et de poésie; et ainsi de toutes les nouveautés. On verra, au traité des Séries passionnelles, comment se recueillent les votes, et avec quelle célérité ou effectue ces opérations de suffrage universel, si pénibles, si lentes aujourd'hui, même en vote partiel.

Si l'ouvrage paraît digne de récompense, on fixe la somme à adjuger à l'auteur. Par exemple, un franc à Racine, pour sa tragédie de Phèdre.

Chaque Phalange, après avoir formé le tableau des prix qu'elle décerne, l'envoie à une administration, qui fait le dépouillement des votes de canton et forme le tableau provincial : celui-ci est envoyé à une administration de région, qui opère de même sur le dépouillement des tableaux provinciaux. Ainsi le recensement des votes arrive par échelons jusqu'au ministère de Constantinople (siége du congrès d'unité sphérique), où se fait le dépouillement ultérieur, et où l'on proclame les noms des auteurs couronnés par les suffrages de la majorité des Phalanges du globe. On adjuge à l'auteur le moyen terme

des sommes votées par cette majorité. Si le tiers des Phalanges a voté un demi-franc; le tiers un franc, et le tiers un franc et demi, la récompense adjugée sera d'un franc.

En supposant que le recensement ait donné un franc à Racine pour sa tragédie de Phèdre, et trois francs à Franklin pour l'invention du paratonnerre, le ministère fait passer à Racine des traites pour la somme de 600 mille francs, et à Franklin pour 18 cent mille francs, sur les congrès de leurs régions. La somme est répartie sur chacune des 600 mille Phalanges du globe, dès que l'ouvrage a obtenu majorité absolue, comme 300,001 voix.

En outre, Franklin et Racine reçoivent la décoration triomphale, sont déclarés Magnats du globe, et sur quelque point qu'ils le parcourent; ils jouissent dans toute Phalange des mêmes prérogatives que les Magnats de la contrée.

Ces récompenses, insensibles pour chaque Phalange, sont immenses pour les auteurs, d'autant plus qu'elles peuvent être souvent répétées. Il se peut que Racine et Franklin gagnent pareille somme l'année suivante, en s'illustrant par quelque autre production qui obtiendra le suffrage de la majorité du globe.

Les plus petits ouvrages, pourvu qu'ils soient distingués par l'opinion, valent encore aux auteurs des sommes immenses; car si le globe adjuge

à Lebrun deux sous pour telle ode;

à Haydn un sou pour telle symphonie;

Lebrun recevra 60 mille francs, et Haydn 30 mille francs, pour un ouvrage qui peut-être n'aura coûté qu'un mois de travail. Ils pourront gagner cette somme plusieurs fois dans une même année. Ainsi une fortune de 10 mil-

lions sera chose très-commune chez les savants, les littérateurs et les artistes de l'état sociétaire, surtout quand la population portée au complet de cinq milliards, formant au delà de trois millions de Phalanges, vaudra à tel auteur, comme Virgile, *dix millions* de francs pour un bel ouvrage comme l'Enéïde, que je suppose récompensée à 3 francs.

Quant aux ouvrages comme ceux d'un statuaire, qu'on ne peut pas mettre sous les yeux du globe par voie de presse ou gravure, il existera d'autres moyens de les faire participer à la récompense unitaire. J'indiquerai les méthodes au traité des Séries (suffrages compensés).

Objection: « Ce procédé rémunérateur ne sera-t-il pas un peu vexatoire pour certains auteurs, notamment pour ceux qui, ayant dédaigné les caprices de la mode et évité quelque travers du goût dominant, risqueront fort de n'avoir pas la majorité absolue, comme il arriva de Racine, qui eut de la peine à vaincre la coterie *Sévigné*, toute dévouée à Pradon? Le globe sociétaire n'aura-t-il pas aussi ses coteries, sectes, écoles et modes bizarres? Cette variété souvent vicieuse est un effet nécessaire de la 11e. passion, nommée *Alternante* ou *Papillonne*, qui devra, comme toutes les autres, avoir son cours. Il en résultera donc souvent que l'auteur qui n'aura pas flatté les travers de la mode, sera frustré en faveur de quelque production monstrueuse.

» A spéculer sur la loi de majorité absolue : si sur 600 mille Phalanges, Pradon, habile à flatter la mode et gagner les coteries, obtient 300,001 suffrages, et Racine 299,999, on verra, par suite de cette misérable intrigue, Pradon couronné et Racine éliminé. »

Cette objection n'est pas applicable à l'ordre sociétaire;

elle porte sur les chances de Civilisation, où le bon goût relégué chez quelques adeptes, ne s'étend jamais à la multitude. On verra, au traité de l'éducation des Séries, qu'elles ont la propriété de répandre le bon goût, même chez la classe populaire, et que les différences de genre dominant chez les harmoniens, ne donneront point accès au mauvais goût. La masse y sera élevée à apprécier plusieurs nuances de genre, comme classiques et romantiques, et de plus les nuances d'espèce. Elle optera pour en récompenser plusieurs; ce qui sera facile, vu le peu de dépense. Les prix vraiment énormes pour les auteurs, ne seront qu'une bagatelle pour les Phalanges; car ils ne pourront jamais s'élever annuellement à mille francs par canton : or, qu'est-ce qu'une somme de mille francs, pour un canton dont le revenu s'élèvera à 3 millions, valeur réelle, et qui, pour le bien de ses habitudes et de ses besoins, se plaira à donner beaucoup de soins à l'encouragement des sciences, lettres et arts, qui dans ce nouvel ordre concourent puissamment à accroître la richesse générale ?

Ajoutons que les règles d'Harmonie accordant toujours le huitième de grâce ou d'exception, un ouvrage sera couronné à la majorité moins un huitième; c'est-à-dire qu'au lieu de 300,001 suffrages, il lui suffirait de 262,501, pour obtenir le prix comme s'il avait la majorité absolue, qui dès-lors ne sera plus fixée à 1/2, mais à 7/16mes, l'exception comprise. On évitera par ce moyen toute lésion cabalistique, aucune intrigue ne pouvant parvenir à séduire 37,500 cantons en faveur d'un ouvrage de mauvais goût.

Admettons que l'auteur qui n'obtient que 6/16mes, 225 mille, soit encore un homme de mérite; il n'est pas

frustré de récompense pour avoir manqué la majorité; il est seulement frustré d'*universalité* de récompense. Les cantons qui lui donnent leur suffrage au nombre de 225 mille, paieront ce qu'ils auront voté. Si leur terme moyen est d'un franc, l'auteur recevra 265 mille francs, mais répartis seulement sur les votants, et non sur la masse du globe entier, qui est d'accord de coopérer en masse partout où il y a majorité absolue, moins le huitième d'exception.

Ces paiements particuliers n'ont pas lieu, si les votes de couronnement sont au-dessous de 1/8e., soit 37,500, nombre qui est le 8e. de la majorité absolue. Ainsi l'auteur qui n'obtient sur la masse du globe que 30 mille suffrages, est censé éliminé, et les 30 mille votans ne le portent pas dans leur budget de versement.

Il est évident que ce mode de récompense assure aux hommes à talent une immense et rapide fortune. Elle sera d'autant plus honorable, que le savant ou artiste n'aura besoin ni de protection, ni de solliçitation : loin de là; toute faveur ne servirait qu'à humilier les protecteurs et le protégé. Par exemple,

Je suppose que Pradon, à force d'intrigues, parvienne à intéresser pour sa *Phèdre*, une centaine de cantons voisins, où il a des amis et où il a obtenu qu'on jouât la pièce; je suppose que ces cantons aient la faiblesse de voter un prix à Pradon : que lui servira ce vote limité à 100 Phalanges, quand il lui en faudrait au moins 37,500 pour obtenir seulement le prix partiel? Analysons les résultats de cette intrigue.

Lorsque le dépouillement des votes partiels sera imprimé dans chaque empire, on y verra qu'une *Phèdre* inconnue, composée par un sieur Pradon, a trouvé des

amateurs dans une centaine de cantons de telle province, tous compères et voisins dudit Pradon. Une telle publication serait un affront pour les Phalanges qui l'auraient protégé. Les cent cantons ne voudront pas s'exposer à ce camouflet, ni attacher leur suffrage à une pièce si médiocre que, loin de pouvoir espérer la majorité 300,001, ni même le 16e. 37,500 exigé en récompense partielle, cette pièce n'est pas même admise à 30 lieues de là, dans les pays où Pradon n'a plus ni amis, ni coterie.

C'est ainsi que, dans l'ordre unitaire, toute faveur ne sert qu'à confondre un mauvais auteur, sans le servir; tandis que l'homme à talent s'élève subitement à l'immensité de fortune et de gloire, sans aucune intrigue ni protection. Il n'y a qu'un seul moyen de réussite; c'est de charmer la majorité, les 7/16mes du globe, où l'unité de langage et la généralité de bonne éducation assureront aux auteurs un nombre de juges trop immense pour qu'on puisse les capter autrement que par le mérite réel.

Les cas d'exception seront infiniment rares. Si quelque haut personnage, comme un Omniarque d'unité sphérique (Empereur du globe), s'avisait de faire une mauvaise comédie ou de mauvais vers (sottise très-possible), sa pièce, par importance de l'auteur, se répandrait, et il se pourrait que le globe eût l'indulgence de le couronner à la majorité : mais les personnages dignes de partialité aux yeux de tout le globe, seront excessivement rares, et une légère faveur qu'ils pourront obtenir, ne mettra aucun obstacle au succès des vrais talents, qui aujourd'hui ont mille peines à percer, parce qu'ils n'ont ni les moyens de se former, ni des récompenses suffisantes, ni l'art des intrigues, sans lequel on ne parvient à rien en Civilisation.

Nota. (Il est entendu que le numéraire devant tripler

de valeur dans l'état sociétaire, selon la page 1, un auteur, pour l'équivalent de 600 mille francs valeur actuelle, ne devra recevoir que 200 mille francs. Si on lui donnait 600 mille francs, valeur de 1821, il recevrait en effectif 1,800 mille francs, valeur d'état sociétaire. (Voy. la page 1.)

Il est inutile de répéter que lesdites sommes s'élèveront au quadruple et au quintuple, à mesure que la population s'approchera du grand complet de 5 milliards : mais les estimations que je viens de faire sur une population de 900 millions, doivent déjà sembler assez brillantes à ces savants et artistes si chétivement récompensés, si frustrés en Civilisation.

Tels seront les avantages de cette unité qu'invoquent nos beaux esprits, et dont ils n'ont pas voulu chercher la théorie, quoiqu'ils l'aient rêvée en gros et en détail; car on les a entendus souvent exprimer le vœu d'un langage universel, d'une mesure universelle, etc. etc., et de toutes les dispositions d'unité qui ne peuvent naître que de l'Association.

Les merveilles de l'unité, qui doivent sembler si colossales dans les récompenses que je viens de décrire, le sembleront bien davantage quand j'analyserai plus loin les économies unitaires appliquées au globe entier, et quand il faudra, même sur des babioles, comme des œufs, des allumettes, des épingles, s'habituer à compter les bénéfices par milliards.

Je viens d'exposer la magnificence des récompenses unitaires : chacun va se récrier sur cette profusion, et les prétendants mêmes diront que ce serait les combler de trop de richesses. Mais aujourd'hui ces auteurs ne trouvent pas que ce soit trop d'un gain de cinquante

millions pour un agioteur, un accapareur, un usurier : ils admirent les perfectibilités de cette Civilisation qui jette cinquante millions à la tête de gens malfaisants et quelquefois très-ignorés. Dissertons sur ce désordre.

Si l'état sociétaire ou état d'Harmonie passionnelle a la propriété de récompenser par d'immenses trésors les fonctions nobles, celles des savants et artistes, il faut, par opposition, que l'état civilisé, destiné à travestir et *contressencier* les passions, prodigue les trésors aux êtres les plus vils et les plus nuisibles; à ceux qui, au lieu de travailler, comme les savants et artistes, pour l'utilité et le charme du genre humain, ne travaillent qu'à affamer une contrée et rançonner l'industrie productive, sous prétexte de *faire circuler*. Voilà les hommes dignes de la faveur publique, dans les sociétés civilisée et barbare, où les effets de passions sont l'opposé de ceux que produirait le code social divin, qui ne favorise que la vérité et la justice, que les choses et les idées nobles : aussi nos anges de ténèbres, nos sophistes, n'aboutissent-ils, avec leurs *perfectibilités*, qu'à concentrer de plus en plus les fruits de l'industrie dans les mains des frelons mercantiles, qui déjà entrent en partage d'influence avec les gouvernements (207-223), et font décliner rapidement l'ordre civilisé vers sa 4e. phase, vers *la féodalité composée*, ou partage entre les deux classes nobiliaire et mercantile 207-211-214.

Continuons sur les perspectives qui peuvent désabuser les savants et artistes de leur engouement pour la Civilisation, où ils sont la classe la plus victimée, surtout depuis qu'engagés dans l'esprit révolutionnaire, ils sont devenus suspects aux souverains, et que la politique est obligée de les tenir spéculativement dans un état de misère et d'abjection, en les leurrant de quelques fumées

de gloire, et transformant par les privations, leur vie en un long supplice.

Les savants de France devront peser, dans cette affaire, une chance d'intérêt particulier, celle du langage unitaire.

Quelle sera provisoirement la langue unitaire? Il y a de grandes probabilités pour l'adoption de la langue française, qui pourra bien être admise *provisoirement*. Il faudra au moins deux cents ans avant de parvenir à composer le langage définitif et régulier : en attendant, le choix devra se fixer sur une langue riche en bons auteurs. La France, d'après la supériorité incontestable de sa littérature, pourrait, dans divers cas, obtenir la préférence, qui serait une source de fortune subite, non-seulement pour les auteurs distingués, mais pour tous les menus écrivains et grammairiens capables de diriger un enseignement littéraire.

Spéculons sur cet aperçu. Toute région, à mesure qu'elle s'organisera, s'empressera d'attirer les hommes capables d'enseigner le langage unitaire, qui sera de nécessité urgente en relations sociales. Dès que le globe commencera sa métamorphose, dès que les nations civilisées, barbares et sauvages, fondues en ordre sociétaire, ne s'occuperont plus qu'à organiser les moyens d'enrichissement et d'unité, ce sera n'exister qu'à demi, que d'ignorer le langage de lien universel. Dès lors, tous les menus auteurs, les régents et grammairiens, qui en France végètent si tristement, se verront tout à coup assaillis d'offres séduisantes par les pays non français, qui leur prodigueront les appâts de fortune, pour se procurer des instituteurs exercés, et capables de former en peu de temps un canton à la connaissance du langage adopté pour l'unité.

Il régnera, au début de l'Association, une impatience extrême sur ce sujet, et l'une des mesures d'accélération auxquelles tout canton aura recours, sera de se procurer une famille tirée des pays où le langage français réunit la pureté d'expression et la grâce de prononciation, comme Paris, Reims, Blois, Berlin. Ce sera une source de fortune subite pour les familles pauvres et de bon accent.

Si la langue française est adoptée, on sera partout empressé d'avoir une de ces familles, pour l'entremettre dans toutes les fonctions de la Phalange, et surtout parmi l'enfance, à qui il conviendra de faire entendre des natifs de France, afin de la former de bonne heure à la pratique du langage unitaire.

Les termes vicieux de localité française, les parisismes, tourangismes, etc., ne seront pas un obstacle, parce qu'on en dressera un tableau pour les proscrire de commun accord, et en corriger la famille même qui sera introduite pour l'instruction pratique.

Au résumé, ces chances de fortune subite sont si colossales pour les savants, les littérateurs, les artistes, et de plus pour les Français bien parlants, qu'on sera fondé à suspecter de malignité ou de démence tous ceux qui n'embrasseraient pas ardemment cette perspective.

Gloire et fortune, tel est le but commun des savants et artistes : on pourrait dire *fortune et gloire*, pour s'exprimer plus exactement, pour classer au 1er. rang l'objet le plus désiré. Mais en Civilisation il n'est pas d'usage de parler comme on pense; de là vient que les auteurs civilisés feignent et doivent affecter de préférer la gloire ; au moins avoueront-ils qu'il serait bon d'y joindre la fortune, car, selon certain adage, *l'argent ne gâte rien*.

Quelle est donc la bizarrerie de nos savants et artistes, quand ils vantent la Civilisation qui ne leur assure ni gloire ni fortune, et qui les raille hautement sur leur pauvreté devenue proverbiale? Aussi dit-on : *gueux comme un peintre, déguenillé comme un poëte, crotté comme un maître de mathématiques, logé comme un savant, au grenier, tout près des astres!* (50 fr. par mois et un grenier, voilà tout ce qu'il leur faut, dit Lebrun.)

On voit à peine quelques-uns d'entre eux, au plus un huitième, atteindre péniblement à une petite fortune. Cette exception confirme la règle de pauvreté générale; car, en théorie de mouvement social, les 7/8es. sont comptés pour le tout.

Il n'est donc rien de plus molesté par la Civilisation, point de classe plus maltraitée par elle, que ces savants qui la prônent et la décorent du nom de *perfectibilité perfectible*. Depuis le prince des poëtes, Homère, qui mendiait son pain, jusqu'au prince des sophistes, J. J. Rousseau copiant de la musique pour gagner sa subsistance, on a toujours vu le régime civilisé n'assigner aux savants et artistes que l'indigence et presque le mépris. Quelle faiblesse à eux, j'oserai même dire QUELLE BASSESSE, de vanter une société qui donne des palais aux agioteurs, puis des haillons aux hommes qui honorent l'esprit humain!

Ils ne jugeront bien leur humiliante condition que lorsqu'ils connaîtront la théorie de cet état sociétaire qui va les élever subitement à l'immensité de lustre et de richesse. Je viens de leur donner un tableau très-incomplet du sort qui les y attend : après en avoir lu ce peu de détails, ils ne s'étonneront plus si je les critique sur leur engouement pour la Civilisation qui les bafoue.

Il régnera, au début de l'Association, une impatie[illegible] extrême sur ce sujet, et l'une des mesures d'accélérat[illegible] auxquelles tout canton aura recours, sera de se proc[illegible] une famille tirée des pays où le langage français [illegible] la pureté d'expression et la grâce de pronon[illegible] comme Paris, Reims, Blois, Berlin. Ce sera u[illegible] de fortune subite pour les familles pauvres [illegible] accent.

Si la langue française est adoptée, on s[illegible] empressé d'avoir une de ces familles, pour l[illegible] dans toutes les fonctions de la Phalange, et [illegible] l'enfance, à qui il conviendra de faire en[illegible] de France, afin de la former de bonne h[illegible] du langage unitaire.

Les termes vicieux de localité franç[illegible] tourangismes, etc., ne seront pas [illegible] qu'on en dressera un tableau pour l[illegible] accord, et en corriger la famille m[illegible] pour l'instruction pratique.

Au résumé [illegible] chances de fort[illegible] sales pour [illegible]nts, les littéra[illegible] plus po[illegible]nçais bien pa[illegible] susp[illegible]lignité ou de d[illegible] br[illegible]demment [illegible] tel est [illegible] dire [illegible]

aviser à les surmonter
éternité passée, l'épreuve
globes, lui ont assez fait
oles que peuvent opposer
sont grands, Dieu a dû se
s pour les vaincre. Enfin il
DESTIN 312, *ménager un*
ats sur la somme de défiances.
posé en tous sens, applicable
non à une seule, Dieu a dû
dation de l'Harmonie pût tenter
s, qui sont maîtres en Civilisation;
morce encore plus séduisante que
cuniaire qu'il assure aux savants et

tive d'Association doit entraîner, non
luente, comme celle des savants, mais
rations puissantes, et notamment celle
ents. A défaut, l'appât ne serait que
collectif, puisqu'il n'agirait puissamment
orps savants, dont l'influence n'est point
que celle des princes et ministres. Il faut,
composée classique, étendre l'appât aux uns
s, et même le rendre plus séduisant pour les
orité, puisque leur empressement à fonder
, sera gage de prompte épreuve.
ion vraiment tutélaire pour le genre humain
les vœux de tous les rangs et de tous les
mes et enfants; servir à la fois la cour, les
sacerdoce, l'administration, l'armée, le pro-
fermier, l'artisan et l'ouvrier. Dieu a dû se
s moyens d'emporter d'emblée tous ces suf-

CITIENNE. — Que de biens inespérés, quel orage de richesse va fondre sur ces savants, lettrés et artistes, aujourd'hui si disgraciés de la fortune! Mais ne sera-ce point une source de jalousie? Les autres classes, et principalement celle des grands, verront-elles sans ombrage cet enrichissement gigantesque de trois corporations aujourd'hui si pauvres?

Je pourrais répondre que l'autorité ne s'ombrage pas de la fortune bien plus colossale des agioteurs, et bien moins méritée : mais admettons l'objection, et répliquons-y.

Ce serait à moi maladresse, que de présenter tant de chances d'enrichissement pour une classe des moins puissantes de la société, si je n'ouvrais une carrière équivalente et même supérieure à la caste des gouvernants. Je vais les informer de ce que l'Association peut faire pour eux dès son début : ce sera le sujet du 2e. moyen (positif composé). Après l'avoir lu, les princes et les grands opineront, qu'en se passionnant pour la Civilisation, ils tomberaient dans une duperie pire encore que celle des savants, lettrés et artistes, qui inclineraient à en prolonger la durée.

Rallions la thèse à un principe déjà établi, celui des garanties composées.

On a vu, aux chapitres 10e., 11e., 12e., que Dieu observe scrupuleusement ce principe et s'étaie en tous sens de garanties composées. Pourrait-il les négliger dans une affaire aussi importante que la fondation de l'ordre sociétaire, événement le plus décisif qui puisse avoir lieu sur un globe, métamorphose qui doit faire succéder les lois de Dieu aux lois des hommes ?

Dieu n'a-t-il pas dû prévoir les obstacles que pourra

éprouver cette fondation, et aviser à les surmonter d'emblée ? L'expérience d'une éternité passée, l'épreuve déjà faite sur des milliards de globes, lui ont assez fait apprécier l'intensité des obstacles que peuvent opposer les passions civilisées : s'ils sont grands, Dieu a dû se munir de puissantes ressources pour les vaincre. Enfin il a dû, selon la règle d'INFRA-DESTIN 312, *ménager un excédant de la somme d'appâts sur la somme de défiances.* Or, l'appât devant être composé en tous sens, applicable aux diverses classes et non à une seule, Dieu a dû pourvoir à ce que la fondation de l'Harmonie pût tenter spécialement les grands, qui sont maîtres en Civilisation; leur présenter une amorce encore plus séduisante que celle de la fortune pécuniaire qu'il assure aux savants et artistes.

Bref, la perspective d'Association doit entraîner, non pas une classe influente, comme celle des savants, mais toutes les corporations puissantes, et notamment celle des gouvernements. A défaut, l'appât ne serait que *simple* en sens collectif, puisqu'il n'agirait puissamment que sur les corps savants, dont l'influence n'est point aussi grande que celle des princes et ministres. Il faut, pour amorce *composée classique*, étendre l'appât aux uns et aux autres, et même le rendre plus séduisant pour les chefs de l'autorité, puisque leur empressement à fonder l'Association, sera gage de prompte épreuve.

Une invention vraiment tutélaire pour le genre humain doit remplir les vœux de tous les rangs et de tous les ordres, femmes et enfants; servir à la fois la cour, les grands, le sacerdoce, l'administration, l'armée, le propriétaire, le fermier, l'artisan et l'ouvrier. Dieu a dû se ménager les moyens d'emporter d'emblée tous ces suf-

frages : il serait indigne de sa sagesse de se commettre dans une lutte avec le scepticisme : il possède (246) la *baguette magique*, la faculté d'imprimer Attraction; il a dû s'en réserver l'exercice dans l'affaire de la fondation du canton d'épreuve, opération d'où dépend l'avènement de chaque globe à la destinée heureuse. Quelles mesures a-t-il prises pour y réussir, et entraîner simultanément toutes les classes de la Civilisation?

Sans entrer ici dans le détail de leurs intérêts divers, nous aurons assez fait, si nous découvrons dans la fondation du canton d'épreuve, un sujet d'enthousiasme et d'émulation pour les grands et les savants. Ces deux classes une fois prononcées et unies d'intention, seront plus que suffisantes pour déterminer la prompte initiative.

D'autre part, l'entreprise languirait si les perspectives ne stimulaient pas à la fois la cour et les beaux esprits. De quel œil la cour verrait-elle un avenir tout d'or pour une classe d'hommes qu'elle n'affectionne point? En vain représenterait-on aux grands l'avantage du triplement de revenu réel (pag. 1), qui s'étendra à tous les propriétaires; la passion ne raisonne pas, et les grands n'envisageraient que cette mine d'or ouverte aux savants et non aux courtisans.

D'ailleurs, n'est-il pas nécessaire, en Civilisation, que le lion ait la meilleure part au gâteau, et que l'entreprise qui va combler de tant de biens les auteurs célèbres, en assure de plus grands encore aux gouvernants qui l'auront protégée! Dieu n'a-t-il pas dû prévoir que l'autorité exigerait ici, comme dans toute affaire, la part du lion?

Sans l'accomplissement de cette condition, les bienfaits de l'Harmonie ne seraient point un gage de prompte épreuve, quelque régulière que pût en être la théorie.

Aucun prince, aucun ministre ne se passionnerait pour un ordre qui débuterait par jeter des millions à la tête des savants, lettrés et artistes, sans donner plus encore à leurs supérieurs.

Sous ce rapport, le problème d'enrichissement subit devient *composé classique*, devant s'étendre à la fois aux deux classes des grands et des savants, condition sur laquelle je ne saurais trop insister.

Mais où prendre de quoi gorger de trésors tant de personnages? Voilà déjà les beaux esprits tellement criblés de millions dans le premier article, qu'il ne devra rien rester pour ceux qui arriveront en seconde ligne!

Cela n'est point à craindre, et je ne poserais pas le problème si je n'étais bien assuré de le résoudre. Je sais combien les grands sont insatiables de richesses et de dignités : à quoi servirait d'irriter en eux la cupidité, si l'ordre sociétaire n'offrait des moyens d'outrepasser leurs vœux dès son début, ainsi qu'ils vont en juger dans l'article suivant.

Cet article exigera d'autant plus d'attention, qu'il nous fournira plus loin (Inter-pause), des principes à poser contre le *faux libéralisme*, dont la réfutation méthodique est renvoyée à l'extroduction. Mais il est bon d'y préluder, et c'est ce que je vais faire en établissant que la règle du *vrai libéralisme* est de *donner à tout le monde sans rien ôter à personne;* principe fort contradictoire avec le système de certains libéraux, qui est d'ôter l'autorité aux uns pour la donner aux autres, et ne laisser, en dernière analyse, que la famine au peuple.

Des hommes très-respectables par leurs bonnes intentions, sont infatués de ce vicieux système. Autant j'approuve leurs vues, autant je blâme leurs moyens. Je

vais les entretenir d'un ordre de choses qui débutera par donner beaucoup à ces grands dont la philosophie veut restreindre le lot, et donner en même temps beaucoup aux beaux esprits et au peuple. C'est à cet effet de *libéralité composée*, qu'on pourra reconnaître le *vrai libéralisme*.

Le moyen suivant, le deuxième, rentre tout à fait dans le genre gigantesque et incroyable; peu importe : on doit se rappeler que la théorie sociétaire n'a pas besoin de séduire des milliers de partisans, mais un seul.

Déjà j'ai observé, au sujet des candidats pécuniaires, que sur quatre mille, nombre auquel j'en estime la masse, il nous suffira d'en convaincre *un, sans plus*. Il en sera de même au sujet de l'amorce dont je vais traiter : elle va sembler effrayante, exagérée, à ceux qui n'ont aucune connaissance en géographie. Répétons-leur que, sur 4000 grands que peut contenir la Civilisation, il n'en faut qu'un pour consommer l'œuvre de fondation. Qu'importera que 3999 pygmées crient à l'exagération, pourvu que l'un des 4000 sache porter un jugement et cueillir la palme? Quelles que soient les préventions des civilisés, je ne cherche en tout sens qu'un homme sur 4000 : est-ce trop prétendre, et fut-on jamais mieux fondé à espérer, en disant, *hominem quæro?*

DEUXIÈME MOYEN POSITIF COMPOSÉ.

Récompenses de Souveraineté aux coopérateurs de la fondation d'épreuve.

Je vais mettre en jeu un levier si puissant sur l'esprit des ambitieux, qu'ils oseront à peine y ajouter foi, tout

en brûlant d'impatience de voir le pronostic réalisé. Ici, les cœurs glacials de nos politiques vont palpiter comme ceux des amoureux de quinze ans.

Quel charme pour un grand, pour un ministre, que l'espoir d'un beau trône, du sceptre d'un grand empire, comme la monarchie héréditaire de France ou d'Autriche! C'est ce que ne peut ni obtenir, ni prétendre le plus puissant favori. Emm. Godoi, prince de la Paix, avait, dit-on, amoncelé une fortune de 400 millions; il n'obtint pas même un petit état souverain, comme Wurtemberg ou Bade.

Un ministre aujourd'hui serait coupable de former pareille prétention; car il ne pourrait la satisfaire qu'aux dépens de son souverain, ou par des guerres, des commotions générales dont le dénouement serait bien incertain et la tentative bien désastreuse. Les hommes qui ont longtemps et sagement gouverné, Sully, Richelieu, Colbert, n'ont pas même obtenu quelque principauté héréditaire de médiocre étendue, comme Gotha ou Weimar.

Cependant, un ministre qui voudra scruter et confesser son arrière-pensée, dira qu'il est las de ne commander qu'en sous-ordre; d'avoir encore, tout ministre qu'il est, vingt partisans à ménager, vingt rivaux à déjouer, et qu'il serait fort doux pour lui d'être enfin chef suprême et inamovible d'un bon empire comme la France, ou tout au moins d'une souveraineté moyenne, comme Piémont, Bavière, Portugal.

Pour estimer ce que les grands peuvent aujourd'hui prétendre en ce genre, il faut nous transporter en idée à la 4e. année après l'épreuve de l'Association, soit 1827, selon l'échelle suivante :

An 1822, préparatifs du canton d'essai.
1823, installation ; épreuve définitive.
1824, imitation générale par les civilisés.
1825, adhésion des barbares et sauvages.
1826, organisation de la hiérarchie sphérique.
1827, versements d'essaims coloniaux.

Telle est la marche que suivra l'opération; et si on la suppose commencée en 1822, il faudra, dès l'an 1827, aviser à distribuer les souverainetés des régions à coloniser.

L'analyse de cette distribution et des principes qu'on y observera, va garantir aux grands cette bonne fortune que je leur annonce : elle va démontrer que celui d'entre eux qui voudra protéger l'essai de l'Association, peut dès à présent se considérer comme souverain d'un empire bien supérieur à ceux de Chine ou de Russie, et que les agents secondaires qui auront coopéré au succès de l'entreprise, obtiendront, en divers degrés, des sceptres héréditaires dont la hiérarchie sphérique aura une quantité énorme à distribuer, par suite des colonisations attrayantes.

Exposons d'abord le système des colonisations en Harmonie.

Autant il est facile aujourd'hui d'entraîner aux antipodes une foule de misérables à qui on fait espérer de trouver *du travail et du pain*, autant il serait impossible, dans l'état sociétaire, d'arracher de leurs foyers des familles très-heureuses, vivant dans les délices. Tout harmonien sourirait de pitié à l'idée d'aller chercher fortune au bout du monde : il jouira, sur le sol natal, d'une existence préférable à celle des monarques civilisés : ne serait-ce pas à lui insigne folie, que de se transporter

dans les déserts de la Guyane pour y tenter des défrichements, y lutter contre les moustiques et serpents-sonnette, les marécages et la fièvre jaune ?

Cependant, un incident forcera l'émigration; elle sera obligée par le rapide accroissement de population. Les enfants sont si bien soignés dans l'état sociétaire, qu'il n'en meurt pas le dixième de ce qu'en moissonne la misère des petits ménages civilisés. En conséquence, le progrès de la population sera colossal, et on s'apercevra, dès le début de l'Harmonie, qu'il faut aviser aux versements coloniaux; à défaut de quoi les pays déjà au complet, comme la France, ne tarderaient pas à être encombrés; tandis que les *surcomplets*, comme Lombardie, Naples, Wurtemberg, Silésie, Flandre, Alsace-Bade, Piémont, Normandie, seraient engorgés dès le début, parce que l'Harmonie, dont le mécanisme exige de vastes forêts, prairies, bassins, etc., ne peut pas comporter la mesquine distribution des cultures civilisées, ni l'accumulation des fourmilières de pauvres gens.

On saura en outre (j'en donnerai la preuve), que la population sociétaire ne doit augmenter que pendant un laps d'environ 250 ans, sept générations, non compris la présente, et qu'il faut employer ces sept générations à porter le globe au grand complet, parce que dès la 9e. génération (celle-ci comprise), les femmes deviendront de moins en moins fécondes : l'excès de vigueur les rendra plus aptes au plaisir, mais beaucoup moins à la conception; de sorte qu'à la 9e. génération d'Harmonie, le genre humain ne produira plus que la quantité d'enfants rigoureusement nécessaire à maintenir le complet existant.

On devra donc mettre à profit les huit générations

plantureuses, et notamment les premières, qui seront les plus fécondes; car, à mesure que la race gagnera en vigueur, elle perdra en fécondité. Nous en voyons la preuve de fait chez les femmes civilisées : sur huit stériles, il y en a sept de robustes. Ce sont toujours les plus grandes, les plus fortes, qui sont les plus tardives à enfanter.

Un autre obstacle sera l'excellence de nourriture, qui cause fréquemment la stérilité des femmes. Celles de la campagne, vivant d'un pain grossier, sont toutes fécondes : celles de la ville, qu'il faut, dit Molière, nourrir d'*orge mondée et de crème sucrée*, passent quelquefois trois ou quatre années de mariage avant de concevoir, et cessent de bonne heure, malgré les secours officieux de bons voisins et amis de la maison, prêtant aide et assistance au mari.

Fondée sur ces considérations, l'Harmonie s'occupera d'emblée à coloniser. D'ailleurs, le méphitisme des régions incultes obligera à spéculer sur une colonisation intégrale, pour garantir l'état sanitaire du monde matériel, et accélérer le raffinage climatérique (note A, 98).

Venons aux moyens d'exécution. D'après le bonheur dont jouiront les harmoniens, ils ne pourront coloniser qu'en transportant des essaims complets, des Phalanges entières, bien assorties en progression de caractères, de fortunes, d'âges, etc., et aptes à exercer par mécanique de Séries passionnelles. Or, cet assortiment exige environ 1500 personnes pour tenir au complet le clavier général des 810 caractères (338), avec ses suppléants et acolytes; (non compris les deux âges extrêmes, 1er. chœur, bambins, 16e. chœur, patriarches, qui ne sont pas comptés en clavier de caractères).

Pour déterminer un essaim à se transporter aux antipodes, à la Nouvelle-Hollande ou la Nouvelle-Zélande, ou seulement à la Guadeloupe, il faudra lui assurer trois avantages.

1°. *L'accroissement subit de fortune.* On verra, au chapitre des colonisations par annuités, que ce transport sera un triplement réel de fortune pour tous les émigrants.

2°. *L'installation subite et insensible.* Pour la garantir, on aura dû préparer à l'essaim un PHALANSTÈRE ou grand palais aussi commode que la demeure qu'il aura quittée; plus, des plantations et étables en bon état, dont l'essaim colonial n'aura qu'à poursuivre la culture.

3°. *Le transport agréable.* Chaque essaim devra partir avec des flottes nombreuses, et trouver en arrivant des armées industrielles dont la présence étant un gage de fêtes habituelles, répandra beaucoup de charme sur les premiers mois de séjour, qui sont les seuls insipides.

Toutes ces précautions, qui seraient impraticables pour un souverain, seront très-faciles à la hiérarchie sphérique, ainsi qu'on en pourra juger aux chapitres spéciaux. Elle seule peut organiser les armées *attrayantes extérieures :* elle exercera donc la police générale des colonisations; elle jouira, par suite, du droit de distribution des sceptres héréditaires dans les régions à coloniser, où elle fera verser les superflus des huit premières générations. Elle répartira d'abord les essaims par lignes d'intersection sur trois phalanges de front, afin d'éclairer le pays et agglomérer les hordes sauvages. On les disséminera en petit nombre dans chaque essaim, et par douzième au plus, comme 120 sauvages pour 1500 harmoniens : total, 1620 sociétaires.

D'après cet exposé, il est évident que la distribution

de souverainetés des pays colonisés devra être faite par la hiérarchie sphérique, aux yeux de qui le principal titre de recommandation sera d'avoir coopéré d'une manière quelconque à la fondation de l'Harmonie, à la délivrance du monde social.

Quels seront les degrés, le nombre, l'étendue, les bénéfices, les attributions de ces souverainetés? Avant de m'engager dans ces détails (dont je ne prétends pas traiter dans cet intermède), il a convenu de prouver d'abord :

Que la colonisation sociétaire ne peut être opérée que par entremise de la hiérarchie sphérique.

Que la nomination aux sceptres de divers dégrés sera dévolue à ladite autorité suprême.

Qu'elle ne pourra préférer que les individus recommandés par coopération active à l'essai de fondation.

C'est une proie bien immense que ces souverainetés à distribuer en Harmonie : je vais en donner le tableau régulier; mais pour y préluder, observons que diverses régions des plus vastes n'ont pas un seul titulaire légitime. L'Australie, encore inculte, peut former, à elle seule, plus de 15 empires égaux à la France. Voilà donc dans cette île déserte un lot de quinze sceptres égaux à celui de France, et dont on pourra jouir titulairement en Europe, avant d'aller en prendre possession. Au reste, dès qu'il y aura seulement cent Phalanges de fondées dans une contrée neuve, le séjour en sera cent fois plus agréable que ne peut l'être en Civilisation celui de Paris ou Londres.

L'Australie, dira-t-on, est bien éloignée de nous : mais l'Afrique, l'Amérique, si fréquentées par nos commerçants, sont bien voisines; et un homme qui obtiendra un bel empire sur l'Amazone ou le Mississipi, n'aura pas grand déplacement à subir pour aller en prendre possession.

Et les titulaires actuels, Espagne, États-Unis, Angleterre! Ils ne seront titulaires que d'une portion équivalente aux surfaces mises en culture, sauf l'indemnité de colonisation (1). Ainsi les deux couronnes d'Espagne et Portugal pourraient tout au plus réclamer deux empires dans la Colombie (Amérique mérid.), qui en fournira plus de quarante quand elle sera mise en culture.

Et comme l'état insalubre du globe, la nécessité de prompt raffinage, obligeront à coloniser méthodiquement, les titulaires actuels qui n'auront aucun moyen de procéder à ces colonisations, ni de former des *armées attrayantes extérieures*, seront obligés de traiter de leurs terrains vacants avec la hiérarchie sphérique. Elle leur assurera d'ailleurs de si grands avantages, qu'aucun d'entre eux ne pourra songer à différer le traité, ni le défrichement colonial qui sera d'urgence pour la restauration des climatures. Tous les Princes, au contraire, chercheront à s'associer actionnairement dans le travail de colonisation générale; chaque Souverain aimant bien mieux vendre comptant ses déserts et s'y ménager des souverainetés futures, que de spéculer sur les lenteurs du défrichement colonial, qui ne pourra être facile et prompt que sous la direction de la hiérarchie sphérique.

(1) Nous avons foule de publicistes, et jamais aucun d'eux n'a donné un plan de droit public sur les émancipations coloniales, indemnités de colonisation, calculées selon l'époque de fondation, les travaux de découverte, les soins d'exploitation, le temps de jouissance, les produits d'impôt, la durée du monopole, etc. etc. Il en est résulté de singulières injustices, dont la principale est que l'Europe a reconnu les droits de l'Espagne qui sont prescrits en toute règle; tandis qu'elle a légitimé l'émancipation des colonies anglaises, à une époque où la métropole n'était nullement indemnisée. Aussi l'Angleterre obtiendra-t-elle en congrès d'unité sphérique, un dédommagement pour cette lésion.

Estimons, d'après ces aperçus, la masse de souverainetés héréditaires à distribuer, leurs degrés, leur étendue.

Les cultures existantes n'embrassent pas un cinquième des terres, y compris les glaciales, qui seront bientôt dégagées par un événement plus décisif que la culture intégrale composée, note A, 87.

Il reste donc au moins quatre cinquièmes du globe à coloniser et pourvoir de Souverains en Harmonie.

Déduisant quelque chose pour les concessions aux grands titulaires de déserts, on trouve au moins les trois quarts du globe à pourvoir de Souverains en pays colonisés, dont le défrichement s'effectuera avec rapidité.

Évaluons d'abord le nombre des souverainetés dans chaque degré; et distrayant un quart pour les titulaires, il restera trois quarts à allouer aux coopérateurs d'Harmonie, qui certes ne seront pas assez nombreux pour une proie si copieuse.

OCTAVE DES SOUVERAINETÉS D'HARMONIE.

Titulaires environ			*régissant* Phalanges.	
2,985,984.	1. Unarques	*ou* Barons. . .	1	1.
995,328.	2. Duarques	*ou* Vicomtes. .	3 ou 4	4.
248,832.	3. Triarques	*ou* Comtes. . .	12	3.
82,944.	4. Tétrarques	*ou* Marquis. .	48	4.
20,736.	5. Pentarques	*ou* Ducs. . . .	144	3.
6,912.	6. Hexarques	*ou* Caciques. .	576	4.
1,728.	7. Heptarques	*ou* Rois. . . .	1,728	3.
576.	8. Octarques	*ou* Soudans. .	6,912	4.
144.	9. Ennéarques	*ou* Califes. . .	20,736	3.
48.	10. Décarques	*ou* Empereurs.	82,944	4.
12.	11. Onzarques	*ou* Césars. . .	248,832	3.
3.	12. Douzarques	*ou* Augustes. .	995,328	4.
1.	✕ Omniarque.		2,985,984	3.

Nota. Au dessus de 10, les noms grecs sont peu connus. J'ai préféré Douzarques, nom français, à Dodécarques; ceci sauf rectification.

J'ai, selon mon usage, cavé au plus bas, et compté seulement 144 empires de 9e. degré comme la France, au lieu de 200 que donne au compas la mesure topographique, plus les glacials et ensablés.

Vérifions l'estimation sur un seul article, sur le 9e. titre, celui des Ennéarques ou Califes, dont le terrain estimé à 31 millions (1500 par phalanges), ne supposerait qu'une population de 4,464,000,000. Elle s'élèvera au moins à 5 milliards; et comme divers Ennéarques auront un empire borné à 20 millions au lieu de 31, l'Italie et l'Angleterre qui sont ennéarchats, ne pouvant pas excéder ce nombre, il est évident que la masse des Ennéarques ou Califes s'élèvera au moins à 200 au lieu de 144. J'ai donc cavé au plus bas, sauf pour les deux grades suprêmes 12 et ⋈, dont le nombre sera exactement de trois et un.

Les titulaires existants et légitimes n'absorberont pas le quart des sceptres à distribuer. En effet, les trois plus forts, qui sont les souverains de Chine, Russie et Angleterre-Bengale, ne peuvent prétendre, même en exagérant leurs droits, que les lots suivants :

Chine,	6 califats et 1	empire et demi.
Russie,	4 califats et 1	empire.
Angleterre,	5 califats et 1	empire.

Aucun autre prince du globe n'a droit à un empire, et on ne trouve, après les trois ci-dessus, qu'environ 12 titulaires à un califat de 9e. degré.

Il restera donc à distribuer en 9e. degré, environ cent vingt califats égaux à la France, et proportionnément dans les autres degrés. Quelle garantie d'un beau sceptre héréditaire pour ceux qui auront efficacement coopéré à la fondation du canton d'épreuve !

Les objections qu'on élèvera sur cet aperçu, seraient trop irrégulières et trop peu fondées, pour qu'il convienne de les réfuter avant qu'elles me soient connues : il en est une, pourtant, que je ne dois pas différer à examiner.

On demandera comment pourront s'accorder ces filières de souverains de divers degrés dans un même empire? Le Roi de France, qui sera alors Calife, aurait donc dans son empire même, des Soudans ou Octarques à Paris, Bordeaux, Lyon et Nantes; puis des Heptarques ou Rois, au nombre d'une quinzaine, pour les divisions moins étendues; puis des Caciques! Eh, qu'importent les titres? ne peut-on pas les commuer en ceux de préfets et gouverneurs? je les ai assortis aux divisions. Il est évident que le titre de Roi, donné aux monarques de 1,300 mille habitants, en Wurtemberg et Saxe, devient insuffisant pour un monarque de 30 millions de Français. L'Harmonie n'admettra pas ces irrégularités, et les souverains prendront des noms analogues aux degrés.

Du reste, ne nous attachons ici qu'aux fonctions : le traité des Séries passionnelles prouvera qu'en Harmonie la parfaite graduation et la multiplicité des fonctions contribuent à l'accord général, et à l'enrichissement des souverains et des peuples. Dès lors, qu'importera au souverain de France d'avoir sous lui quatre Soudans et douze Rois; qu'importera au souverain de Chine d'avoir sous lui six Califes, une vingtaine de Soudans et une soixantaine de Rois, puisque ces souverainetés progressives, loin d'être, comme aujourd'hui, un sujet d'ombrage et de commotions politiques, deviendront, dans le nouvel ordre, des ressorts nécessaires à l'unité, à la stabilité?

Je n'ignore pas qu'en Civilisation il ne convient nulle-

ment à un monarque d'avoir en sous-ordre des subalternes puissants, qui aspireraient à l'indépendance : mais, autres temps autres mœurs : la discorde et la fausseté étant l'essence de nos sociétés, chaque autorité, chaque fonctionnaire y cherche à s'affranchir du supérieur : dans l'état sociétaire, les divers agents s'aiment et se soutiennent par utilité réciproque, et sont aussi indispensables les uns aux autres, que le bras l'est aux doigts. Ils ne peuvent pas plus songer à s'isoler du supérieur, que nous ne songerions à nous couper un doigt pour le rendre indépendant du bras. Ils sont entre eux comme une chaîne de postes, dont chacun est indispensable à la sûreté de ses deux voisins et de la ligne entière.

Il restera à expliquer comment l'hérédité en lignée, privilége qui aujourd'hui est la source de tant de jalousies parmi les grands, deviendra pour eux une garantie des intérêts respectifs. C'est sur quoi je m'engage à satisfaire amplement, au traité des Séries passionnelles, section des équilibres cardinaux, article familisme, ainsi que sur d'autres questions, comme celle des arrondissements et rectifications de frontières, donnant à chaque souverain, en provinces compensées, un bénéfice de 3 pour 2, qu'il n'obtiendrait pas en vingt ans de guerre.

Prévenons, à cette occasion, les ergoteurs impatients, rapportant tout à leurs habitudes civilisées, que jamais ils ne porteraient un jugement exact sur l'Harmonie, tant qu'ils s'obstineraient à établir des parallèles entre l'état faux ou civilisé, et l'état vrai (1) ou sociétaire.

(1) On ne peut les comparer qu'en contrariété et non en contraste ; car le contraste suppose accord des extrêmes. Voyez la note 529, sur les dualités et duplicités.

Dans ses débuts, la hiérarchie sphérique ne se hâtera point de distribuer les souverainetés vacantes en divers degrés ; mais n'en concédât-elle que le huitième, nombre de rigueur, exception obligée, c'en sera plus que n'en pourront occuper les sujets à récompenser; d'autant mieux qu'on n'admettra pas les titres équivoques, les MOUCHES DU COCHE, les hâbleurs qui viendront, après coup, prouver à force de belles paroles, qu'ils ont tout fait pour accélérer l'essai de l'Association, et que c'est à eux seuls qu'on doit cette épreuve, à laquelle ils n'auront contribué qu'en verbiages tardifs et inutiles.

On n'abusera pas sur ce point la hiérarchie sphérique ; et ceux qui prétendront aux récompenses de souveraineté, sont prévenus qu'il faudra s'être prononcé bien franchement; que tout procédé de louvoyeur, de caméléon, ne sera qu'un gage d'exclusion, lors même qu'il aura été soutenu de bonnes intentions cachées. Qu'arriverait-il si on admettait au concours les louvoyeurs? Le nombre en serait si grand, que cent mille sceptres ne suffiraient pas à les satisfaire, tant cette classe d'intrigants est innombrable : ils doivent donc se tenir pour bien avertis, qu'il faudra, soit en actions, soit en écrits, s'être déclaré avec franchise pour la nécessité d'Association et la prompte épreuve. A défaut, le caméléonisme ne deviendrait, au lieu d'un brevet de sceptre, qu'un titre à la risée. Qu'on se le tienne bien pour dit, et qu'on n'espère pas employer avec succès, dans cette affaire, les procédés ambigus dont la réussite n'est infaillible qu'en Civilisation.

J'ai terminé sur l'exposé du 2me. moyen. J'ai dû, en raison de son importance, m'étendre en détails ; j'admets que les pygmées, les êtres qui ne savent pas même prendre le compas et mesurer la surface du globe, consi-

dèrent comme exagération cette annonce de 200 empires égaux à la France. Redisons-leur qu'il ne s'agit point ici de convaincre la masse des ignorants, des présomptueux, mais seulement le très-petit nombre d'hommes judicieux, qui prennent la précaution de vérifier avant de juger.

J'ai intitulé ce 2me. moyen, *composé* et même *bi-composé*, parce qu'il satisfait cumulativement les intérêts divers; tandis que le 1er. moyen ne sert que la classe des hommes à talent. Nous pouvons distinguer ici quatre ordres de personnages fort hétérogènes, et tous d'accord à convoiter les prix de souveraineté; ce sont :

Rangs supérieurs. { Les princes frustrés de sceptre.
Les ministres et les grands.

Rangs inférieurs. { Les savants, lettrés et artistes.
Les hommes opulents et actionnaires.

⋈ Les citoyens honorables, mais sans fortune.

Tout individu de ces divers ordres peut prétendre à de grands ou menus prix de souveraineté, s'il concourt *de tous ses moyens* à la fondation du canton d'épreuve. Or, quel est le sens de cette clause, *concourir de tous ses moyens?* Elle n'implique pas d'engagements aventureux : elle suppose les démarches possibles et approuvées par la prudence.

Ainsi un homme qui possède cent-mille écus, peut, sans imprudence, hasarder une action de mille écus dans une entreprise purement agricole et exempte de risque.

Un bel esprit sans fortune peut, sans se compromettre, hasarder un écrit donnant franchement l'impulsion, et arguant des erreurs de 25 siècles, pour en induire qu'il ne peut pas arriver pis.

Un ministre peut, sans rien donner au hasard, adresser à son souverain une invitation d'essai, motivée sur la

seule chance des économies palpables que garantit l'Association, entre autres sur l'épargne du combustible, devenue si urgente, si impérieuse.

Un prince peut, sans aucun risque, engager à crédit, à prix de bail et de fermage, un grand domaine qui deviendrait local d'essai, de bâtisse et de plantation pour les entrepreneurs et souscripteurs actionnaires.

Enfin un homme sans fortune peut, dans sa sphère bourgeoise, exciter des souscripteurs, concourir activement et notoirement selon ses faibles moyens.

Tous ces individus auront, en divers sens, prêté un secours efficace; et pourvu que leur franche intervention soit constatée, ils auront un titre suffisant aux récompenses de souveraineté, qui sont de tous degrés et assorties à toutes les ambitions. N'obtînt-on qu'un Pentarchat ou principauté héréditaire d'environ 144 Phalanges ou 200 mille habitants, ce sera l'équivalent des états de Nassau, Weimar, Gotha, Brunswick, avec l'avantage de possession garantie et transmissible à perpétuité, en lignée légitime, pendant les 70 mille ans de durée assignée à la carrière d'harmonie.

Je l'ai dit plus haut: ni les favoris de fortune colossale, depuis Mécène jusqu'à Godoï, ni les ministres célèbres, tels que Sully et Pitt, n'ont obtenu pareil prix, qui aujourd'hui peut devenir le lot de tout homme sans fortune. Le nombre approximatif des Pentarchats, porté au tableau pour 20,700, sera réellement de 23 mille au moins. Or, il n'est pas sur le globe 3 mille titulaires de Pentarchats, même en y admettant les chefs des hordes principales et les brigandeaux d'Afrique, fiers du titre de *grands sorciers et grands voleurs;* il restera donc 20 mille Pentarchats à distribuer; et en supposant qu'on ne dispose

provisoirement que d'un huitième, on pourra allouer aux coopérateurs subalternes 2,500 principautés héréditaires, bien rentées, bien garanties, et égales en surface aux états de Nassau, Brunswick, Weimar, Gotha, Saltzbourg, Luxembourg, ou tout au moins à l'état de Lucques.

Ainsi les moins ambitieux, qui n'oseraient pas spéculer sur de grandes acquisitions, peuvent se fixer aux souverainetés d'ordre moyen; Heptarchats, Hexarchats, Pentarchats, ou aux inférieures : quant aux ambitieux de nature insatiable, quel vaste vaste champ leur est ouvert! L'Omniarchat, le sceptre héréditaire d'unité universelle, si digne de tenter le plus puissant souverain, peut devenir le lot d'un simple particulier; car celui qui aura été fondateur de fait, chef notoire et pivot de l'entreprise d'épreuve, sera par acclamation promu au rang d'Omniarque du globe. Combien d'individus peuvent prétendre à cette palme, puisqu'il suffira, pour l'obtenir, d'être fondateur avéré du canton d'épreuve; canton qu'il suffira d'organiser en mode simple ou hongré, borné à 80 familles, soit 400 habitants des trois sexes!

Et lors même que deux et trois fondateurs ou coopérateurs d'égal mérite entreraient en concurrence, n'auront-ils pas, dans les sceptres de 12e. et 11e. degré, une proie cent fois colossale? J'ai remarqué qu'il n'est pas un seul titulaire pour les trois Douzarchats, et qu'on ne voit que trois titulaires pour les Onzarchats, dont le nombre pourra s'élever à 15 ou 16. Que de chances pour les hautes ambitions, et plus encore pour les petites, qui ne convoiteront que les magnatures héréditaires de bas degré, comme un Triarchat ou souveraineté d'environ une douzaine de cantons!

Cet appât des prix de souveraineté est si supérieur à celui des prix de talent énoncés au 1er. moyen; il est d'ailleurs si facile à obtenir et si bien adapté à tous les degrés d'ambition, que j'ai dû le considérer comme levier principal auquel doit se coordonner le plan de l'intermède. Nous y reviendrons en Ultienne; il suffit ici d'avoir présenté ces prix comme voie de *séduction composée*, voie de fortune et de grandeur, voie applicable non-seulement à toutes les classes d'ambitieux, mais *aux femmes ainsi qu'aux hommes*, puisqu'en Harmonie il n'est pas un seul de ces degrés de souveraineté qui n'ait sa titulaire féminine comme son titulaire masculin, sauf la différence d'émoluments moins copieux et de fonctions moins étendues.

Toutefois, évitons d'entretenir les femmes de cette chance de grandeurs futures; car elles sont si rapetissées par l'éducation civilisée, qu'on leur devient suspect en leur annonçant un ordre social où leur sexe ne sera pas borné à l'influence très-passagère de ses charmes; un ordre où elles pourront, à l'appui d'un mérite constaté, s'ouvrir toutes les carrières et participer aux dignités de tous les degrés.

Avant de conclure sur l'influence que doit exercer ce brillant ressort des prix de souveraineté, il faut entretenir les savants et artistes des erreurs où les a entraînés une ambition modérée, une résignation abjecte au dénuement où les réduit la Civilisation. Cet examen fournira les deux moyens négatifs où je traiterai de la fausse politique des savants, et de la contre-politique non moins fausse des grands qui redoutent l'ambition secrète des corporations savantes.

Compromis et froissés par ces défiances, les sophistes

doivent chercher une voie pour rentrer en grâce avec les souverains. Je vais la leur indiquer, mais aux dépens de leur dernière chimère, qui est le faux libéralisme.

Inter-Pause.

LES DEUX LIBÉRALISMES.

Des moyens positifs que je viens d'exposer, nous pouvons déduire les principes du vrai libéralisme dont on n'a aucune connaissance : je n'en traiterai qu'à l'extroduction ; il est à propos de préparer les voies.

Le faux libéralisme est un des égarements les plus récents de l'esprit humain. Son examen longtemps différé va servir de réplique aux reproches d'illusion et d'exagération sur les deux tableaux de récompenses. Je réponds aux sceptiques par l'analyse de leurs propres illusions décorées de titres spécieux : ces prétentions vont se trouver, selon l'usage, bien en défaut dans la chimère la plus en vogue, dans l'esprit libéral actuel, qui n'est qu'un égoïsme travesti et maladroitement fardé.

On trouve partout, dans les cours et les assemblées législatives, des coteries qui veulent, selon l'usage, s'emparer de l'influence, diriger l'opinion, se partager les ministères et autres fonctions. D'ordinaire, ces partis prennent des noms insignifiants, comme Guelphes et Gibelins, Rose blanche et Rose rouge, Montagne et Marais ; quelquefois même ces noms sont très-exactement appliqués, comme OPPOSITION en Angleterre, LIGUEURS sous Henri IV ; mais ici le nom de libéralisme est aussi impropre que le serait le nom de *chimisme* pour le parti

rival, dit *ultra;* s'il se parait de ce titre, on pourrait lui dire : vous ne vous occupez pas de chimie, mais d'affaires de parti : quelques-uns de vous peuvent être chimistes, mais l'objet de vos comités et de vos ligues n'est point l'étude de la chimie ni le progrès de cette science.

Tel est le vice où tombe l'*opposition française*, en donnant à son esprit de corps le nom de libéralisme. Expliquons le sens de ce mot, et les conséquences de sa fausse application.

La libéralité est un caractère. Le nom de libéral peut convenir à un homme riche, bienfaisant, généreux; et le nom de libéraux, à une société d'hommes opulents, qui répandraient beaucoup d'aumônes, feraient des constructions et fondations utiles à la classe indigente. Mais le mot de libéralisme n'est applicable qu'à une théorie sur l'emploi général de l'esprit libéral, sur son extension à des mesures qui puissent embrasser la masse du peuple.

Or, que veut cette masse? Elle veut,

Le plein exercice des douze passions, 316;

Les sept droits naturels et le minimum, 187, 169.

Ces deux volontés sont la même, en différentes expressions.

Pour être libéral envers la masse du peuple, il faudrait lui garantir ces divers biens; et le libéralisme est la théorie qui les lui garantira en tout ou en partie.

Le libéralisme comprend donc deux sciences encore inconnues.

1°. Celle de l'Association, qui garantit le plein exercice des facultés précitées.

2°. Celle du Garantisme (6e. période), qui ne procure que le demi-exercice de ces facultés.

Et comme nos partis politiques, nommés Libéraux ou

Ultras, Ligueurs ou Frondeurs, n'ont jamais eu la moindre idée d'aucune étude ni opération relative à ces garanties, aucun d'eux n'a droit à s'attribuer l'esprit de libéralisme, qui suppose une tendance à l'établissement de ces garanties.

On ne vit jamais abus de mots plus étrange, et par suite abus de choses. Un parti politique prendre le nom d'une science qui n'est pas encore née, et dont il empêche l'étude, en la confondant avec les cabales d'ambition!

Il résulte de cet abus de mots, que les deux sciences dont se compose le libéralisme, sont décréditées de fait, avant même d'être connues, et qu'elles sont obligées aujourd'hui de déguiser leur nom, parce que le libéralisme ne présente que le sens d'intrigue démocratique, tendance à envahir les fonctions administratives, sous l'apparence d'un beau zèle pour le peuple, à qui cet envahissement ne garantirait aucun des droits qu'il réclame, pas même le plus urgent de tous, *le minimum proportionnel* (chapitre VI).

En déclinant les prétentions des soi-disant libéraux, je leur jette le gant d'autant plus franchement, que je les considère tous comme mes partisans secrets. Ils pourront s'offenser de quelques doutes sur leur philantropie; mais la bonne nature l'emportera; et comme ils sont, pour la plupart, très-ambitieux, ils seront, plus que toute autre classe, disposés à réfléchir sur la vaste carrière d'ambition que je viens d'ouvrir au 2e. moyen, et qui est pour tous les partis sans distinction.

Pourquoi les modernes, si pourvus de lumières en certains genres, n'ont-ils fait aucun pas dans la science urgente, celle d'associer les industrieux? C'est qu'ils

n'ont jamais connu les voies à suivre en garantie sociale, où l'on doit prendre pour règle,

D'enrichir toutes les classes de citoyens, sans en appauvrir ni spolier aucune.

De procéder par les réformes industrielles, sans s'occuper de la politique administrative.

Telle est la marche suivie dans les deux moyens positifs que je viens d'exposer : ils enrichissent les hommes à talent, sans spolier personne; et loin de contrecarrer l'administration, loin de provoquer des suppressions ou destitutions de fonctionnaires, ils posent en principe la nécessité d'augmenter le nombre des fonctionnaires et dignitaires, qui, ruineux aujourd'hui, deviennent utiles dans l'Association, où le travail étant attrayant, exerce attraction sur eux comme sur tout le monde.

Quel accueil pourrait espérer la théorie sociétaire, si elle débutait comme celles de nos prétendus libéraux, qui ne savent qu'appauvrir les savants et harceler l'autorité, sous prétexte de sauver le peuple? Bien loin d'effaroucher les grands, cette théorie ne les aborde que le rameau d'or à la main. Elle dit à un ministre : « Que désires-tu? des richesses, des grandeurs? Tu n'es qu'au 2e. rang, soumis aux intrigues de cour, qui peuvent à chaque instant te faire chanceler : veux-tu devenir plus grand que ceux que tu sers? veux-tu un trône plus beau que celui de France ou d'Angleterre, le trône du monde (*Omniarchat*), ou d'un tiers du monde (*Douzarchat*)? Veux-tu seulement un empire égal à la France? Veux-tu, en acceptant cette bonne fortune, jouir du témoignage de ta conscience, faire à la fois le bien de ton souverain et de son peuple, libérer ta nation de sa dette publique? » (Introduction.) »

Ainsi s'exprime et opère le vrai libéralisme; *il donne à tous, sans rien ravir à aucun;* méthode opposée au plan d'abaisser les grands sous prétexte d'enrichir le peuple, qui, en définitive, a toujours, comme l'âne de la fable, deux bâts à porter sous tous les régimes civilisés.

Les illibéraux sont plus francs; ils avouent qu'ils veulent s'emparer de tous les priviléges, et pressurer les industrieux autant que possible. Je me garderai bien de faire l'apologie de leur cupidité; mais je remarquerai, à ce sujet, qu'en voulant la réprimer, on n'a su se rallier à aucun des deux principes qu'il eût fallu suivre : je les ai exposés plus haut.

« Eh! quel moyen de les suivre, va-t-on me dire? Il » faudrait posséder comme vous un faisceau de sceptres » impériaux à distribuer, un assortiment d'empires à » proposer aux amateurs. » Passons sur ces badinages, qui bientôt seront pour les plaisants un sujet de profond dépit : je les attends au dénouement très-prochain. Jusque-là, insistons sur les principes du vrai libéralisme, si peu connus :

Enrichir tout le monde, sans spolier personne;

Réformer le système industriel sans déplacer aucun fonctionnaire administratif, sans s'ingérer en aucune manière dans les opérations de l'autorité établie.

Ces deux principes sont tout à point l'opposé du système de nos soi-disant libéraux, qui, loin de savoir enrichir le peuple, ne savent pas s'enrichir eux-mêmes, et ne tendent à la fortune que par des voies qui portent ombrage à l'autorité.

L'absence du véritable esprit libéral entrave les découvertes en politique sociale; le faux libéralisme enracine

les neuf fléaux lymbiques 51 ; il consacre l'égoïsme et la duplicité d'action : je le démontre.

Y ÉGOÏSME. Jugeons-en par le plus fameux patron des libéraux, Caton, vertueux républicain, dont l'opinion entrait en balance avec celle des Dieux mêmes :

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Or, qu'était-ce que les vertus de Caton? En voici un sommaire, un petit tableau, fait pour servir de modèle.

Caton prêtait son argent *à la petite journée;* c'était l'usurier le plus dévergondé qu'il y eût dans Rome. L'usure y était, au temps de Caton, vertu endémique chez tous les amis de la patrie.

Caton faisait, de ses nombreux esclaves, une maison de prostitution; il leur permettait, à prix convenu, des accointances quelconques, soit entre eux, soit avec le public, le tout pour le triomphe de la saine morale.

Caton applaudissait aux jeunes gens qu'il voyait fréquenter les maisons de filles de joie; il déclarait ces jeunes gens amis de la république et des bonnes mœurs; et vraiment ces jeunes gens étaient amis de la *chose publique,* res publica.

Caton, en vrai ami de la chose publique, prêtait sa femme aux protégés, notamment à Hortensius, avocat célèbre et très-influent dans le sénat, mais avocat très-dispendieux, car il avait exigé de *Verrès* un fameux sphinx d'argent. Ledit Hortensius rendait des services à Caton, qui, pour la balance du commerce, chargeait sa femme de solder le compte; paiement économique et vraiment républicain!

Enfin Caton, digne émule de certains modernes, avait toujours, dans les débats politiques, le refrain des Robes-

pierre et des Marat, LA GUILLOTINE : *supplicium sumendum*. C'était la conclusion habituelle du sévère Caton, non moins altéré de vin que de sang, car il était d'habitude ivre chaque soir; aussi J.-B. Rousseau nous dit-il, pour l'achever de peindre :

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.

Caton était donc le plus éhonté des égoïstes, et pourtant Caton est le héros de vertu sociale; c'est le modèle des sentiments patriotiques. Autant en serait des Solon, des Lycurgue, et de tous les fameux libéraux, si j'essayais de disséquer leurs vertus, dont je fais grâce aux lecteurs, afin de n'humilier ni libéraux, ni autres, et m'en tenir à mon plan, qui est de ne heurter ni encenser aucun parti.

J'aime les libéraux; je préfère leur société à celle de leurs antagonistes; je suis, comme eux, ennemi du despotisme qui ne peut plaire qu'à ceux qui l'exercent; mais je souris de pitié quand ils exposent leurs moyens, tous tendant à perpétuer *l'égoïsme* dont je viens de peindre un héros, *et la duplicité d'action*, autre vice de leur système. Je me réserve d'en donner la preuve positive à l'extroduction : nous n'en sommes ici qu'aux préludes en négatif, et je passe au 2e. vice.

X DUPLICITÉ D'ACTION. Les aveugles-nés seraient moins aveugles que nos libéraux sur ce qui touche à la duplicité. Sans recourir aux leçons de l'histoire, aux agitateurs d'Athènes et de Rome, ne suffit-il pas des événements récents pour démontrer que le libéralisme est une armée à double ligne, dont la 1re. se compose d'honnêtes gens, bien intentionnés, rêveurs d'équilibre et de constitution.

Après eux viennent, en 2e. ligne, les démagogues, troupe de garnements qui, en cas de victoire, s'empareront du butin et immoleront les libéraux mêmes, ainsi qu'on l'a vu en 1794.

Le libéralisme est donc un parti d'enfants perdus, mis en avant par les démagogues : ceux-ci, après une victoire, savent prouver qu'ils sont les vrais patriotes, et que le côté libéral est traître à la patrie. Pour faire face à ces intrigants, les libéraux n'ont d'autre ressource que de saisir le rôle du ministère qu'ils ont renversé, de rétablir le despotisme et l'oligarchie, afin de comprimer les agitateurs.

Il n'est donc pas de ressort plus illusoire que ce faux libéralisme, qui tend à déposséder les titulaires, pour établir ensuite, ou l'oligarchie inquisitoriale, ou la démagogie et l'anarchie qui mènent au despotisme militaire. C'est pourtant sur cet échafaudage de duplicité et de cercle vicieux, qu'est fondée la science de nos régénérateurs.

D'où vient cette aberration? De ce qu'ils ne connaissent pas les deux principes du vrai libéralisme, 388, principes dont l'observance aurait conduit depuis longtemps à la découverte des garanties sociales. Bien loin d'y tendre en aucun sens, on n'est parvenu qu'à envenimer les défiances, et établir entre l'autorité et le mot de libéralisme une antipathie très-fâcheuse.

Parmi les duplicités d'action qui naissent du faux libéralisme, j'en pourrais citer de bien déplorables, entre autres celle dont aujourd'hui la nation grecque est victime. Les gouvernements, alarmés par le penchant connu des libéraux à changer le ministère et les autorités, ont proscrit tout ce qui porte une couleur de libéralisme, et

les malheureux Hétéristes ont été, par suite de cette défiance, abandonnés à la hache des Turcs. La politique en est venue au point de favoriser le mahométisme et le judaïsme, aux dépens du christianisme, tant est grande la défiance qu'inspirent les libéraux, par leur manie de contrecarrer les autorités, dont un politique judicieux ne doit jamais s'occuper, puisque la source du bien social réside exclusivement dans les améliorations industrielles, qu'aucun gouvernement ne songe à entraver. La fondation d'une Phalange sociétaire serait protégée par les inquisiteurs de Goa, comme par les Cortés. Tout gouvernement sait bien discerner ses amis et ses ennemis.

Provisoirement, pourquoi devons-nous augurer la faveur des cours et des grands? C'est que l'Association, au lieu de harceler le ministère et traverser ses plans, selon la coutume des libéraux, débute au contraire par lui garantir des postes bien supérieurs aux dignités actuelles, s'il adopte seulement une opinion neutre, expectante et conditionnelle, comme celle-ci : « On ne risque rien d'essayer le mode sociétaire sur un hameau, ne fût-ce que par espoir des économies matérielles, surtout en combustible. »

Retranché dans ce langage de prudence, un ministre réfléchira aux suites de l'opération; il pèsera la chance de distribution de sceptres qui aura lieu à la fondation de l'harmonie. Des esprits frivoles, des politiques à courte vue, en gloseront; je ne daigne pas les désabuser, puisque je ne veux persuader que le très-petit nombre, ma théorie n'ayant nul besoin de l'opinion générale, mais seulement du suffrage de quelques hommes exempts des petitesses de leur siècle. Je récuse tous ceux qui ne sauraient pas reconnaître,

« *Qu'il n'y a ni libéralisme, ni liberté, sans le minimum* » *proportionnel, dont les trois conditions énoncées* 172, » 173 *et* 187, *devaient être boussole de l'esprit libéral,* » *qui n'en a tenu aucun cas.* »

Il restera donc à indiquer aux faux libéraux, quelles voies ils auraient dû suivre pour acheminer par degrés à l'établissement du minimum, en observant les règles ci-dessus établies :

Enrichir toutes les classes de citoyens, sauf les fripons :

Se concilier avec tout gouvernement, fût-ce l'inquisition :

Éviter en tout sens l'égoïsme et la duplicité d'action.

J'expliquerai, à l'extroduction, comment on aurait pu spéculer pour atteindre ces divers buts, sans effort de génie, sans invention du mécanisme sociétaire.

Ce serait intenter à l'esprit humain une mauvaise querelle, que de poser en principe qu'il est coupable pour n'avoir pas su inventer l'Association. Chacun est toujours en droit de répondre que la nature ne lui a pas donné le génie inventif : mais chacun pouvait opérer sur les procédés connus en civilisation ; et c'est sur leurs emplois possibles, sur les modifications négligées, que j'incriminerai les faux libéraux, qui ont manqué par cette faute l'entrée en garantisme.

Rentrant dans le sujet de cet entr'acte, je vais prouver que loin d'être généreux pour la masse du peuple, ils ne le sont pas pour eux-mêmes ; qu'en tous pays ils sont ennemis de leur propre corporation, et bassement prosternés devant la politique qui les trahit comme ils se trahissent entre eux.

Cette discussion sera le sujet des 3e. et 4e. moyens. J'ai pris l'engagement de convertir, dans le cours de cet

Intermède, les plus engoués de la Civilisation : il est entendu que je ne prétends étendre la conversion qu'à 1/8e. ou 1/10e., puisque je n'ai nul besoin d'en désabuser un plus grand nombre.

J'ai mis en jeu la gloire et la fortune dans les deux premiers moyens ; employons les deux derniers à stimuler l'amour-propre des individus, et l'honneur de la corporation entière, humiliée en tout sens par la politique et l'opinion.

TROISIÈME MOYEN, NÉGATIF-PRATIQUE.

Leurres sur la Fortune et la Gloire.

A la suite des deux moyens de fortune et de gloire que j'ai fait valoir, il convient de placer en parallèle un tableau du sort des savants dans leur Civilisation perfectibilisée. Nous en déduirons la conclusion suivante :

Que les savants et artistes, en prônant la Civilisation, tombent dans un *illibéralisme composé*, car ils deviennent persécuteurs des sciences et des arts, et persécuteurs des classes libérales de bonne foi.

Telle est, par le fait, la marche qu'ils adoptent en repoussant la théorie sociétaire.

Nous ne la contrecarrons pas, diront-ils ; nous sommes partisans déclarés de toute économie réelle, de toute voie de restauration physique et morale : nous ne repoussons que les exagérations, *les pluies de sceptres impériaux !!!*

Je reprendrai cette plaisanterie à l'Ultienne ; ce serait ralentir que d'y répliquer ici. Mais si les récompenses du 2me. moyen n'ont pas l'art de leur plaire, ils acceptent

au moins celles du 1er., qui n'ont rien de gigantesque. Ils jugeront très-convenable qu'une Phalange accorde un prix de *dix sous* pour une belle tragédie, et qu'il en résulte 300 mille francs pour l'auteur.

Les voilà d'accord sur ce point : il serait fort bien, diront-ils, d'obtenir cent mille écus et la décoration triomphale, au lieu de cent vexations et cent humiliations que valut à Racine la pièce d'Athalie, et que valent encore aujourd'hui à leurs auteurs tant de bonnes pièces. Mais tout cela serait trop beau, s'écrient nos savants; et là-dessus ils retombent dans leurs jérémiades civilisées, leurs chansons d'impossibilité, refrains favoris de la nation française. Les savants, en France plus qu'ailleurs, sont pétris d'impossibilité; toujours engagés dans les opinions extrêmes, croyant *tout possible* si on veut adhérer à leurs perfectibilités idéologiques, et *tout impossible* si on révoque en doute la suprême sagesse de leurs 400 mille volumes.

Dissertons sur le triste sort que leur fait cette Civilisation, qui donne à un agioteur 80 millions de bénéfice en une seule année : analysons les libéralités qu'elle fait à ses hommes utiles et dignes de protection.

Le jour où je mis la main à cet article, j'avais été trois fois de suite révolté par des tableaux de la pauvreté des savants. Le matin, en lisant dans les journaux une séance de l'Académie française, j'y avais trouvé des stances de M. Raynouard sur la misère du poëte Camoëns, qui, dans un âge avancé, demandait l'aumône dans les rues de Lisbonne. Sur le midi, feuilletant quelques papiers, je trouve une ancienne gazette où l'on déplorait la pauvreté de M. Heyne, savant distingué d'Allemagne, qui pendant la majeure partie de sa vie eut à peine quelques pommes-

de terre à manger. Le soir, un volume de Racine me tombe sous la main, et j'y lis des détails sur la pauvreté de Dumarsais, qui dans sa vieillesse était réduit à se faire précepteur.

Ainsi, trois fois dans un jour je fus assiégé par les hideuses peintures de la pauvreté des savants, et je résolus de leur adresser une boutade sur leur manie de tendre l'autre joue quand la Civilisation leur donne un soufflet; de se prosterner devant les agioteurs, les usuriers et la clique de sangsues mercantiles à qui la Civilisation jette des millions à la tête. Quel est donc ce penchant abject qui les porte à vanter un système de fourberie dont ils sont victimes? n'est-ce pas ressembler à l'enfant qui baise la verge dont on l'a frappé, ou à la canaille chinoise qui remercie le mandarin lorsqu'il lui a fait donner la bastonnade? encore ces enfants et ces Chinois ont-ils pour eux l'excuse de la contrainte.

Pour éveiller les savants et artistes de cette apathie honteuse, démontrons que leur Civilisation chérie est armée systématiquement contre eux. Je vais analyser cet effet en pratique, 3e. moyen, et en théorie, 4e. moyen.

Commençons par les effets pratiques : je m'appuie d'un événement récent.

En 1818 ou 1817, l'Académie française mit au concours *le tableau du bonheur qu'on trouve dans la culture des lettres.*

On y trouve d'abord LA PAUVRETÉ, voie de bonheur assez douteuse. On y rencontre de plus tous les dégoûts imaginables; *détraction, plagiat, asservissement, avilissement.*

Tels sont les fruits bien connus de la culture des lettres et des arts en Civilisation; et si l'on en doute, qu'on

prenne information vers les quarante auteurs dont les tragédies attendent à la porte du théâtre français; humiliation d'autant plus fâcheuse, que dans d'autres théâtres, le mélodrame ne fait guère antichambre; il est admis d'emblée, et enrichit soudainement ses auteurs.

Dans le concours de 1818, l'Académie avait exigé qu'on peignît aux savants leurs disgrâces comme un sort plein de charmes; enfin, qu'on leur dorât la pilule.

Pour récompense, elle proposait un prix de *trois cents francs*, tandis qu'au même instant, la petite république de Genève donnait des prix de douze cents francs, et l'Angleterre en donnait de vingt-cinq mille et huit mille francs dans Aberdeen, pour un seul discours. Mais il s'agissait ici de vanter la pauvreté, et le prix de 300 francs était bien assorti au sujet.

L'auteur couronné, M. Lebrun, pour encourager les savants à la résignation, leur disait :

« On vit si peu de temps et de si peu de chose! » Que ne prêche-t-il cette frugalité aux possesseurs de sinécures, et autres personnages qui, selon Rabelais, *ne vivent pas de peu!* Jadis Alexandre donnait à Aristote de quoi tenir un train splendide; et tout récemment, l'Angleterre donnait à Newton d'amples revenus. Louis XIV voulait que les beaux esprits qui honoraient son règne fussent à l'abri de cette médiocrité de fortune. Pourquoi donc prêcher aux savants le genre de vie de Diogène, les haillons et le tonneau, tandis qu'on assure à la classe méprisable des agioteurs, un faste scandaleux? Mais, selon M. Lebrun, les savants n'ont pas besoin de fortune; ils ont, dit-il, assez de ressources dans l'étude :

Elle sait des paroles,
Dont le charme assoupit les plus vives douleurs.

Je ne vois pas *quelles paroles peut savoir l'étude*, pour dédommager un malheureux littérateur que poursuivent la famine et les créanciers. Quand il est obligé, comme Rousseau, Camoëns et tant d'autres, de sacrifier son temps à un travail mercenaire, ou à la mendicité, *quelles paroles saura l'étude, pour le consoler de ne pouvoir pas vaquer à l'étude?* Si les académies croient qu'elle fasse le bonheur des hommes studieux, que ne leur assurent-elles *de quoi étudier;* que n'obtiennent-ils au moins un minimum de gens de lettres?

Soutenir qu'un amant de la gloire doit cultiver les lettres pour se consoler du défaut de fortune, c'est devenir l'écho de *M. Vautour*, personnage de comédie, qui prétend que, « lorsqu'on n'a pas de quoi payer son loyer, » on doit avoir une maison à soi. » Mais celui qui ne peut pas subvenir aux frais de loyer, est précisément celui qui n'a point de maison; et de même, l'homme qui voudrait consacrer sa vie à l'étude, manque, pour l'ordinaire, de cette fortune qu'on méprise à l'Académie française, et sans laquelle un homme studieux doit être fort malheureux, puisqu'il ne peut plus entendre *parler cette étude*,.....

Qui sait des paroles,
Dont le charme assoupit les plus vives douleurs.

Dans ladite séance, on put remarquer un incident fâcheux pour la thèse du jour; l'un des concurrents osa contredire l'Aréopage; c'était M. Delavigne, poëte connu par la tragédie des Vêpres Siciliennes et autres ouvrages. « L'auteur, dit un journaliste, a osé changer le programme » du sénat littéraire, et envoyer à l'Académie, sous la » forme d'un doute *injurieux*, la question du bonheur » que procurent les lettres : l'assemblée n'a pas manqué

» d'accueillir cette annonce avec un malin plaisir; tout le » monde riait, même le rapporteur. »

Voilà des juges bien impartiaux: ils s'accordent d'avance à railler celui qui ne partage pas leur avis, celui qui ose émettre franchement son opinion. Quel sens attache-t-on donc au nom de république des lettres, s'il ne règne pas à l'Académie quelque liberté d'opinion sur des fadaises de vieille controverse, des balivernes morales comme le dogme du mépris des richesses: question sur laquelle on doit d'autant mieux accorder le franc-parler, qu'elle ne touche en rien aux intérêts de la politique? Celle-ci, tout occupée à accroître la masse des richesses, ne saurait trouver INJURIEUX qu'un littérateur désire, comme tout autre, quelque minime portion de la richesse nationale.

Je pourrais sur ce débat opposer à l'Académie l'opinion d'un de ses secrétaires célèbres, Marmontel. Quand il était mourant de faim dans Paris, prêt à abandonner la littérature et à retourner planter des choux en Auvergne, pensait-il qu'un littérateur dût mépriser l'argent, et se passer de cette fortune sans laquelle on ne peut pas même subsister, encore moins étudier? Il ne fut conservé aux lettres que par la protection d'un savant très-opposé aux principes actuels de l'Académie; c'était Voltaire, qui ne pensait pas qu'un littérateur dût vivre de si peu de chose: et si Voltaire n'avait eu, selon le vœu de M. Lebrun, que de quoi vivre de peu, lutter contre la famine et assoupir ses douleurs par l'étude, comment aurait-il pu soutenir Marmontel?

Combien de fois l'Académie a-t-elle été sur ce point réfutée par ses propres membres! Saint-Lambert, en recevant du ministre une pension de 3 mille francs, lui répondait en ces termes: « Permettez que, pour vous

» remercier d'une manière digne de vous, je félicite » d'abord les lettres d'avoir trouvé un ministre qui, etc., » qui nous paie bien, qui ne partage pas l'opinion de l'Académie sur les charmes qu'un littérateur doit trouver dans la pauvreté.

Qu'il me soit permis de soumettre ici à une épreuve l'auguste compagnie, dont je ne goûte pas l'opinion sur le mépris des richesses.

Je suppose que le souverain, en lisant les détails de la séance, en eût adopté les doctrines, et qu'il eût chargé son ministre d'écrire au docte Aréopage la lettre suivante : « Sa Majesté condamne comme vous le profane écrivain » qui doute que la culture des lettres suffise au bonheur ; » et voulant rendre hommage à vos principes, en faire une » pleine et entière application, elle supprime, à dater de » ce jour, les pensions publiques ou secrètes des président, » secrétaire et académiciens. Elle considère ces émolu- » ments comme un outrage aux lettres : dorénavant elle » réservera les pensions à ces aveugles, comme M. Dela- » vigne, qui pensent qu'aux charmes de l'étude il faut » joindre celui des secours de la fortune. » A cette lecture, combien aurait-on vu de froncements de sourcil dans la docte assemblée qui s'accorde à railler, *avec un malin plaisir*, ceux qui doutent que la culture des lettres doive suffire à des lettrés réduits, comme Rousseau, Marmontel et Camoëns, à l'indigence et même à la mendicité !

Sur ce, l'on va me répondre, « qu'il ne faut pas prendre » à la lettre ces louanges de la pauvreté ; que ce sont » des momeries convenues et de politique obligée en Ci- » vilisation. »

Je le sais : mais comme cette politique devient inutile dès à présent, il importe de la réfuter dans ses appli-

cations les plus récentes, et faire bien connaître aux savants de diverses classes, le piége où ils s'entraînent les uns les autres par leur faux libéralisme, leurs aberrations systématiques en idées libérales. Il n'en est pas de plus intéressés à cette réfutation que les académiciens de Paris, pour qui la découverte de l'Association est un vrai Pactole; car si la langue française est adoptée pour langage provisoire de l'unité, le titre de littérateur français, et surtout d'académicien de Paris, sera un relief colossal, et on accablera d'offres séduisantes chacun de ces écrivains, pour les engager à accepter une direction d'instruction publique. On ne saurait évaluer à moins de cinquante mille fr. de rente les offres qui seront faites à tout académicien de Paris, et proportionnément à ceux de moindre importance. Il convient donc, pour leur intérêt, de les détourner du mépris des richesses, les prévenir contre cette marche de la politique civilisée, obligée d'appauvrir systématiquement les savants, d'après les motifs exposés au 4e. moyen ci-après.

Cette politique devient également vicieuse dans l'intérêt des souverains, qui ont besoin que le mécanisme sociétaire vienne sans délai les délivrer du poids des dettes publiques, et des révolutions dont elles sont le germe.

Il est donc nécessaire de combattre la résignation des savants à la pauvreté; de les éclairer sur cette jonglerie morale qui spécule sur leur misère, et les critique lorsqu'ils osent, comme M. Delavigne, dédaigner le bonheur d'être pauvre et persécuté.

Passons à l'examen du jugement de l'Aréopage sur l'opuscule dudit concurrent. Je transcris le récit du journaliste. « Porteur de plusieurs couronnes académiques, il a poussé L'INGRATITUDE et L'IRRÉVÉRENCE

» jusqu'à renier en quelque sorte les lettres et l'Académie.
» Le rapporteur s'est laissé aller à sa faiblesse pour un
» jeune homme qui du moins n'était pas coupable du
» crime de lèse-poésie. C'est alors qu'il a loué, presque
» sans réserve, l'originalité, la verve, la gaieté comique,
» les vers brillants et naturels de celui auquel le sévère
» Aréopage voulait bien accorder une mention hono-
» rable. »

Quoi, parce qu'un homme est bon poëte et porteur de plusieurs couronnes bien méritées, il faut que sa pensée soit asservie aux convenances de telle compagnie! qu'il en devienne le Séïde, et moins encore; qu'il soutienne en mercenaire, en quêteur de cent écus, un sophisme très-dangereux en ce qu'il pousse les littérateurs à leur perte! il les excite à mépriser l'appui de la fortune dont ils auront besoin tôt ou tard, pour soutenir une famille, pour produire leurs ouvrages, les défendre contre la détraction; enfin, pour échapper à la servitude littéraire, au besoin d'écrire pour le compte d'un académicien opulent, se mettre à ses gages, et le voir publier sous son nom telles compilations ou compositions dont le salarié littéraire aura eu toute la peine et tout le mérite! Faut-il donc déguiser aux savants ces vérités incontestables; les exciter à croupir dans la pauvreté, leur en vanter les charmes imaginaires, sous peine *d'irrévérence* et *d'ingratitude* envers l'Académie! Quel noble rôle assigné aux écrivains! quelle liberté garantie à la pensée!

Puisque M. Delavigne excelle en poésie, de l'aveu de ses juges sévères, il devient lui-même juge compétent sur les jouissances de l'art. Il peut nous dire quelle dose de bonheur lui a procuré la culture de cet art : il n'est

donc ni ingrat, ni irrévérent, mais seulement sincère, en déclarant, dans une jolie épître, qu'il n'a point trouvé dans la culture des lettres ce bonheur que l'Académie veut isoler de la richesse : et cette opinion si franche, si plausible, devient un crime aux yeux d'hommes voués à la recherche de la vérité !!!

Poursuivons sur le forfait littéraire de M. Delavigne : je continue à transcrire.

« Il critique à bon droit l'importance que se donnent » les savants, leurs courtes lumières, et l'immense » ignorance de cette science orgueilleuse qu'il dépeint » dans ce vers :

J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître.

En effet, la philosophie a voulu expliquer même les passions dont elle ne connaît ni le mécanisme, ni le but. Aussi veut-elle encore aujourd'hui placer le bonheur des nations dans la richesse, selon les Economistes, et le bonheur des savants dans la pauvreté, selon l'Académie. Voilà une de ces mille contradictions qu'on appelle torrents de lumières, et qui ne sont que le caractère ⋈ Y duplicité d'action (51).

Le journaliste avoue « qu'on a applaudi au passage où » l'auteur compare notre savoir à un grand labyrinthe » dans lequel l'étude nous conduit à l'aide d'un fil em- » brouillé qui s'allonge toujours. »

C'est définir exactement les quatre sciences philosophiques, allongées de 400,000 tomes. Celui qui juge si sainement sur le tout, est-il moins sage dans son opinion sur le besoin de richesse ? et pourquoi gêner la liberté de la pensée, sur un problème aussi embrouillé que celui du bonheur des littérateurs ou autres classes d'hommes ?

qu'y a-t-il de si irrévérent à placer ce bonheur dans la fortune, dont, après tout, les académiciens ne sont pas si ennemis qu'ils affectent de l'être ?

Une vérité de fait à leur opposer, c'est qu'en France les littérateurs ont été la plupart très-malheureux, faute d'un peu de fortune. Le nom de l'auteur couronné dans cette séance rappelle qu'un fameux poëte de même nom, Lebrun-Pindare, l'honneur de la lyre française, a été, comme son collègue J.-B. Rousseau, accablé de dégoûts par les détracteurs, sans que la nation qu'il illustrait ait rien fait en sa faveur. L'Académie ne niera sans doute pas l'influence des détracteurs, puisqu'elle a, dit le journaliste, beaucoup goûté les vers suivants de M. Delavigne :

> Que de petits esprits, jaloux des noms célèbres,
> Prendront contre le jour, parti pour les ténèbres !
> Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

Si donc elle confesse l'influence de la détraction, elle doit savoir que les littérateurs ne trouvent guère de moyen de lutte que dans la fortune : car il faut confondre l'envie par de nouveaux chefs-d'œuvre; mais on ne peut les composer qu'autant qu'on a quelque revenu pour se dispenser d'un travail mercenaire ; il faut donc un peu de fortune aux savants, quoi qu'en dise l'Académie.

Parmi les littérateurs français, on n'a guère vu d'heureux que ceux qui ont su allier l'intrigue et la fortune aux talents littéraires. Voltaire fut heureux dans cette carrière, parce qu'il était habile à lutter de subtilités commerciales avec les libraires, à leur opposer fin contre fin : mais Rousseau, qui était inhabile aux astuces mercantiles, fut très-malheureux dans la carrière littéraire. On ne lui

paya pas même 60,000 fr. que l'Opéra lui devait pour bénéfice du *Devin de Village*. Par suite de ces injustices, il fut réduit à copier de la musique pour gagner sa subsistance : n'eût-il pas été mieux pour lui et pour les lettres, qu'il eût joui d'un modique revenu?

On en citerait une foule qui ont subi cette infortune. J'ai parlé de Rousseau, Camoëns, Marmontel, qui essuyèrent le sort du prince des poëtes; mais si les personnages transcendants, comme un Homère, sont réduits à mendier, quel doit être le sort des littérateurs moins renommés, quoique dignes de distinction? Ils essuient le double supplice *de la pauvreté et de la raillerie*. On en voit une foule dont la misère est raillée en vers et en prose, comme celle de Gilbert et Malfilâtre, dont on a dit :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Le mot *ignoré* n'est ici qu'une malice. Malfilâtre n'était point ignoré de son temps, et avec 20,000 fr. de rente il aurait été un poëte de grand renom. Il en fut ainsi de Don Cervantes,

Qui corrigea son siècle et mourut de misère.

D'autres n'ont eu pour récompense que de stériles éloges après leur mort; car il faut être mort, en France, pour avoir quelque droit aux faveurs de l'opinion. Les rares exceptions, comme celle de Delille, confirment la règle, et ne sont qu'un masque d'équité dont se fardent les Zoïles. Ils sentent bien qu'ils trahiraient leur secret, s'ils ravalaient tout le monde : leur méchanceté serait trop à découvert. Aussi prennent-ils le parti de *contredécimer* les auteurs : au lieu d'en déprimer un sur dix, ils en bafouent neuf sur dix, et épargnent le dixième pour se

donner des airs de suffrage équitable ; encore souvent renvoient-ils leurs éloges après le décès. Quand un grand écrivain n'est plus de ce monde, on daigne enfin reconnaître ce qui lui est dû, publier un recueil de ses *ana*, se cotiser pour lui élever un mesquin monument. Aujourd'hui, l'on sollicite en France de misérables souscriptions pour une statue de Molière. Quelle honte à un État de 29 millions d'habitants, d'attendre un siècle avant d'ériger un monument à qui l'a si bien mérité! Ces hommages expiatoires aux défunts, ne sont-ils pas autant de soufflets que la nation se donne à elle-même?

On l'a nommée *la grande nation :* si elle l'a été quelques années par la guerre, on peut sans injure lui décerner, en fait de gratitude littéraire, un nom tout opposé, lui allouer le titre que lui donne Kotzebue; *ces petits Français :* et vraiment ils sont des plus petits, quand leur lésine offre un prix de 300 francs à qui osera nier l'évidence, et vanter aux savants les charmes de la pauvreté.

La tâche des sociétés savantes n'était-elle pas plutôt de pourvoir au soutien des auteurs pauvres et des talents enfouis? C'était là un problème digne d'occuper de vrais libéraux : tant d'événements leur ont donné l'éveil sur ce sujet! Métastase faillit rester portier toute sa vie, sans le hasard qui lui procura la connaissance et la protection d'un cardinal. Quelle honte pour le monde savant, que les Marmontel et les Métastase ne soient rendus à la littérature que par une aumône fortuite ; que les grands talents formés par la nature soient presque tous étouffés par l'indigence; qu'on n'ait avisé à aucune précaution tutélaire pour discerner et soutenir ceux que la nature destinait à exceller dans les sciences et les arts, et qu'on aille

chercher exclusivement des objets de culte parmi les morts, quand il y a foule de talents parmi les vivants!

On nous vante les productions de divers auteurs médiocres du siècle de Louis XIV; on nous les dépeint comme autant de phénix, parce qu'ils ont le passe-port exigé en France, *l'avantage d'être morts:* l'opinion sur ce point opère comme les cloches du LUTRIN, qui,

Pour honorer les morts, font mourir les vivants.

On trouverait dans la seule ville de Paris trente écrivains négligés, enfouis dans un travail mercenaire, et qui, s'ils avaient le nécessaire pour se livrer à l'étude, surpasseraient en vers et en prose bon nombre des vieilles idoles du siècle de Louis XIV. On écrit aujourd'hui avec plus de pureté et de goût. Nos écoliers mêmes n'oseraient pas, dans le style apologétique, employer ces pesanteurs de Boileau:

Grand Roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

Et nos échappés de collége feraient des odes meilleures que celle sur la prise de Namur.

Mais il règne en France un accord général pour la détraction anticipée, surtout contre les inventeurs qui n'ont aucun moyen d'accès, d'examen et d'épreuve, et qui seraient fort bien accueillis s'ils se présentaient avec la fortune d'un Voltaire, d'un Helvétius; tant il est vrai que la richesse est nécessaire à tous ceux qui s'occupent de sciences, lettres et arts! A défaut, ils sont communément réduits à se mettre à gages, se livrer, pieds et poings liés, aux écumeurs scientifiques et littéraires, qui mettent au jour d'amples ouvrages en salariant une douzaine d'écrivains pauvres dont ils s'attribuent le travail. Il faut

qu'un auteur sans fortune aille courtiser ces traitants, leur demander de l'emploi, leur persuader même qu'ils sont les vrais auteurs du travail qu'on a fait pour eux; rapine exprimée dans ces vers d'un poëte peu connu :

> ..... S'il vous naît quelque idée,
> Sachez la présenter avec ménagement,
> Comme leur propre idée, arrangée autrement.
>
> VIOLET-LE-DUC. *Nouvel art poétique.*

Le poëte cite à ce sujet l'administration, dont il dit : « C'est d'ordinaire l'obscur employé qui a tout le mérite » d'un travail dont l'employé supérieur a tout le profit. » Tel est le lot des écrivains pauvres, et surtout des inventeurs, qui, pour se produire, seraient obligés d'aller faire hommage de leur découverte à quelque potentat scientifique.

D'ordinaire, les découvertes tiennent, ou à une science inconnue, ou à des branches inconnues de quelque science. Or, quel appui peuvent espérer, sans la richesse, les hommes qui s'occupent de sciences inconnues, quand il n'existe pas même d'appui pour les sciences que tout le monde opine à protéger, comme la littérature? Analysons brièvement l'état de persécution où elle se trouve en France.

La détraction est parvenue à déshonorer successivement les ordres et les genres. Par exemple, on nous dit que la poésie n'est plus de mode : un littérateur ne doit s'exercer que sur le budget, le décrochement de la rente, et le vol sublime des huiles et des savons. Telle est la réponse qu'on fera à qui parlera de poésie (1). Cependant si,

(1) En 1802, un homme de lettres, M. Noël, publia un dictionnaire de mythologie, très-détaillé et très-utile. J'entendis, à

par exception, l'on veut bien admettre encore quelqu'ombre de ce talent, à quel genre faudra-t-il se fixer pour complaire à l'opinion? Elle prononce que l'épopée est une antiquaille, un genre insipide. Choisira-t-on l'ode; c'est la poésie *des écoliers*, s'il faut en croire le goût moderne, et Horace aujourd'hui ne serait qu'un écolier. La satire, qui fit la renommée de Boileau, est encore moins recevable dans un siècle qui ne vit que d'encens, et en exige pour la classe même des agioteurs que badinaient Horace et Boileau. La tragédie est une bagatelle: on en a 40 à la porte du théâtre. L'auteur d'une tragédie est considéré comme un saute-ruisseau, qui ne peut faire son chemin que par la protection d'une actrice. Quant à la bonne comédie, elle est trépassée le lendemain de son apparition. Tel qui ferait aujourd'hui la Métromanie ou le Misantrope, verrait son nom oublié la semaine suivante. Sur quoi donc s'exercer? Sur des pièces fugitives? cela est de mauvais ton; c'est se donner le renom de poëte. La bonne compagnie ne lit plus les vers; elle ne s'occupe que de budget ou de charades. Notre siècle est semblable à ces gastronomes trop bien repus, dont le palais

Lyon, dire de lui: « On l'a blâmé, à Paris, d'avoir écrit sur ce » sujet-là. » Je répondis: « Sur quoi fallait-il qu'il écrivît? — » Eh, sur le commerce. — Mais s'il ne connaît pas le commerce; » s'il est littérateur et non économiste, comment écrira-t-il sur » le vol sublime des huiles et des savons? »

Tel est l'avilissement où est tombée la littérature. On exige aujourd'hui qu'un lettré écrive en l'honneur du tripot d'agiotage. Serait-elle avilie à ce point, si ses auteurs ne s'étaient pas laissé appauvrir; s'ils eussent étudié et mis en crédit les procédés du vrai libéralisme, dont le premier (Extroduction) a pour résultat d'enrichir les savants et artistes?

blasé ne trouve plus aucune saveur ni aux mets, ni aux vins.

Cependant, comme il faut une exception, une grâce à quelque genre, on admet encore celui des couplets et vaudevilles, parce que c'est un moyen de mordre et de déprimer toute nouveauté. Aussi est-il prudent à l'auteur d'un opéra, de faire lui-même sa parodie, pour en prévenir une plus méchante.

Le zoïlisme n'épargne pas mieux les prosateurs. Il n'est plus guère possible d'écrire en prose au goût des Français, à moins de protection spéciale, ou d'influence administrative qui force les applaudissements et équivaille à l'arrêt burlesque :

> De par le Roi : ces vers sont beaux.
> Signé Louis ; et plus bas, *Phelippeaux*....

Encore cette protection de quelques privilégiés n'est-elle, je le répète, qu'une arme spéculative entre les mains des Vandales, qui s'autorisent de la louange donnée à l'auteur puissant, pour immoler 20 victimes. Les journalistes de Paris, qui sont de fort bons écrivains, remplis d'esprit, d'érudition et de moyens, se traitent respectivement d'imbéciles. Il en est de même dans les arts : on a prouvé, bien ou mal, que la Galatée de Girodet n'avait pas le sens commun ; que ce n'était pas un sujet de peinture. D'où vient cet acharnement des savants et artistes à se déprécier réciproquement ? De ce qu'ils manquent de fortune. On n'avilit pas ceux qui possèdent un million. Loin de là ; on prône leurs ouvrages avant qu'ils ne soient connus ; on s'extasie devant leurs moindres bluettes.

Si jamais on dut réfléchir sur ce désordre, c'est au moment où la théorie sociétaire garantit aux savants et

artistes l'avénement subit à une grande fortune. Ces injustices qui les accablent, ne prouvent-elles pas contre le sophisme qui présente pour gage de bonheur aux littérateurs, *le mépris des richesses?* Ils doivent en conclure à se rallier à la nouvelle science, qui les servira assurément beaucoup mieux en les élevant à la fortune, qu'en les façonnant à la mépriser.

ULTIENNE. — Je ne m'engagerais pas dans ces critiques sur l'état des sciences et des arts, si elles n'avaient pour objet de désabuser ceux qui les cultivent; d'amener au moins quelques-uns d'entre eux à suspecter la civilisation qui les persécute, et à tourner leurs vues vers l'Association.

Précisons bien le vice du faux libéralisme, où ils sont entraînés : je n'inculpe pas sous ce nom les intrigues politiques; elles sont le péché de toutes les coteries; et à supposer que des savants et artistes y participent, c'est un faible commun à toutes les classes, et non pas un grief d'accusation contre aucune.

Le côté vicieux de leur libéralisme, c'est la *duperie composée.* 1°. Celle des auteurs; je viens d'en donner des preuves plus que suffisantes; 2°. celle du corps social qui est frustré de découvertes en Association et en Garantisme, points sur lesquels la science aurait fait de rapides progrès si, au lieu de se laisser leurrer de fumées de gloire, les savants s'étaient ralliés au principe de vrai libéralisme énoncé plus haut : *enrichir toutes les classes utiles, sans en spolier aucune.*

Quel est le résultat du système qui excite les savants à l'amour de la pauvreté? Il les façonne à se contenter de l'état civilisé, et ne point songer à en inventer de meil-

leur : c'est donc un système ennemi des progrès sociaux. Si, au contraire, on excitait les savants à aimer la fortune acquise par les voies de l'honneur, ils en concluraient que l'honneur n'étant guère voie de fortune en civilisation, l'on doit s'appliquer à découvrir une société meilleure, et apte à enrichir les savants, lettrés et artistes. Ceux-ci, en se bornant aujourd'hui aux fumées de gloire, n'obtiennent le plus souvent ni fortune ni gloire, et sont *leurrés sur l'une et l'autre*, en voulant *sacrifier l'une à l'autre*.

Objectera-t-on qu'une société amie des mœurs, une grande Académie, ne peut pas décemment recommander aux savants et artistes l'amour des richesses? Pourquoi non, si elles sont acquises par les voies de l'honneur? Or, en adoptant cette règle de rechercher la fortune par les voies de l'honneur, et de la procurer par cette voie à tous les savants et artistes, on s'impose la condition de découvrir une société *ultra-civilisée*.

Ainsi l'on aurait marché au bien, en se ralliant spéculativement à l'Attraction, dont le premier vœu est la richesse; et l'on a marché au mal, au prolongement de la civilisation, en déviant du premier vœu de l'Attraction, en façonnant les savants et artistes à la pauvreté.

Quel est le fruit de ces doctrines qui ordonnent de préférer la gloire à la fortune? Elles n'engendrent que l'hypocrisie générale. Chacun feint d'estimer la gloire et la vertu, et chacun en secret ne tend qu'à s'enrichir. Certaines classes ne prennent pas même la peine de déguiser cette opinion. Les marchands disent tout net : « Nous ne travaillons pas pour la gloire, c'est pour l'argent. » Ce que disent crûment les marchands, d'autres se bornent à le penser, et agissent en conséquence : les rares exceptions confirment la règle.

Si, au contraire, nous voulons désirer gloire et fortune à la fois, la nature est prête à nous satisfaire; et pour arriver d'un seul trait à nos trois buts ou foyers d'attraction.

Au 1er. foyer, — *Luxe, richesse*, ambition sensuelle;

Au 2e. foyer, — *Gloire, honneur*, ambition animique; il ne nous reste qu'à découvrir le secret d'arriver au 3e. foyer, celui d'*association* ou *industrie sériaire*, qui garantit l'avénement aux deux autres, et leur sert de lien.

Si nous ne voulons arriver qu'au 1er. foyer en négligeant le 2e., la nature ne nous fournit d'autre moyen que la fausseté : aussi est-elle caractère général des civilisés, qui tendent à la fortune aux dépens de l'honneur, ignorant l'art d'allier l'un et l'autre. Si nous ne tendons qu'au 2e. foyer, en négligeant le 1er., la nature nous jette dans les duperies et les disgrâces. Aussi l'homme épris de la vertu, et voulant la pratiquer aux dépens de la fortune, en vient-il à s'écrier : *O vertu, tu n'es donc qu'un vain nom!* (L'Honnête Homme, ou le Niais, de Picard.)

Ainsi l'ambition simple, désir de fortune sans gloire ou de gloire sans fortune, engendre fausseté et duperie : on évite l'un et l'autre vice par une ambition composée ou désir cumulatif de fortune et de gloire; but où l'on ne peut atteindre que par la découverte d'un régime social autre que la civilisation; par l'invention d'une des trois périodes, 6e. Garantisme, 7e. Association simple; 8e. Association composée.

Si l'on manque le moyen de mettre les savants sur cette voie de découvertes; si on les en détourne en les résignant à la pauvreté, quelle classe pourra les suppléer? Ni le peuple ni les oisifs ne s'inquiéteront de décou-

vertes; elles seront négligées, et le monde social restera stationnaire en lymbe civilisée et barbare.

Ainsi les auteurs d'idées soi-disant libérales, comme le mépris de la fortune, quelque louables que soient leurs vues, ont partout le tort de conduire à l'opposé du but, à l'opposé des inventions en mécanique sociale; ils opèrent pour le salut de la société comme l'ours de la fable, qui d'un coup de pavé casse la tête à son ami, en voulant le dégager d'une mouche qui trouble son sommeil.

On commet pareille maladresse en appauvrissant les savants et artistes, en les réduisant au sort le plus mesquin, sous prétexte de leur créer un bonheur inconnu du vulgaire, un pur amour de la gloire, une félicité romanesque et vilainement démentie par les poursuites du créancier.

Un vice déplorable de ces jongleries, c'est d'abuser les protecteurs bénévoles des sciences et des arts. On leur persuade qu'un savant est assez heureux quand il manque du nécessaire, et qu'il n'a que des fumées de gloire pour solder les fournisseurs qui lui envoient le sergent.

Il résulte de ces illusions, qu'un protecteur croit souvent faire aux savants et artistes une grande faveur, EN LES ABSORBANT par une place de scribe ou cul-de-plomb dans un bureau: et pourtant ce protecteur est bien intentionné pour la science, tout en assassinant le talent par une fonction absorbante.

L'Angleterre commit cette faute à l'égard de Newton: il fut en partie absorbé par une récompense inconsidérée; on lui donna une place lucrative de directeur de la monnaie, place où vingt autres pouvaient le suppléer.

La chronique assure qu'il y rendit de grands services;

je le crois : un homme aussi éclairé, aussi intègre que Newton, doit rendre d'éminents services dans toute fonction qui exige la connaissance des sciences fixes : mais n'était-ce pas un meurtre scientifique, un scandale, que de le détourner des études où il pouvait servir le monde entier? Un génie tel que Newton appartient au monde, et non pas à l'Angleterre : elle devait donc éviter de le distraire de travaux où il servait l'humanité entière, tout en servant son pays.

Qui sait à quel point Newton aurait poussé le calcul de l'Attraction, s'il y eût donné les vingt années QU'IL PERDIT au service de la monnaie? Peut-être aurait-il, dans le cours de ces vingt années, achevé ce qu'il avait si bien commencé, et étendu le calcul du matériel au passionnel. Ce travail aurait été d'autant plus précieux, que publié par Newton il aurait été adopté d'emblée; tandis que mis en scène par un inconnu tel que moi, il aura des obstacles nombreux à surmonter, entre autres la prévention du siècle contre les inventeurs et savants sans fortune, toujours titrés d'imbéciles par la classe des publicains, dont le jugement, quoique diamétralement opposé à celui de l'aréopage français, arrive pourtant au même but selon la loi du contact des extrêmes : tous deux concourent également à dégrader la science et ceux qui la cultivent. Je m'appuie d'une preuve qui a l'à-propos d'éphéméride.

Le jour même où l'Académie vantait aux savants la pauvreté, un journal de Paris (Débats, 26 août 1818), contait la déconvenue d'un poëte absorbé par une faveur de cette espèce; de M. Viollet-le-Duc, auteur du Nouvel Art poétique, où il déplore la condition d'un littérateur français. « Il prouve, par d'illustres exemples, dit le jour-» naliste, qu'avec le savoir-faire on va bien plus loin en

» littérature qu'avec le savoir. *Aussi son poëme fort joli* » *est-il presque ignoré,* » parce qu'il démasque les intrigues littéraires.

Il en a obtenu la récompense qu'on donne fréquemment en France au talent naissant, une place de scribe à 1200 fr.; le charme de gagner sa vie en amoncelant tout le jour des colonnes de chiffres, qui exigent une attention minutieuse et faite pour hébéter une tête poétique. Plaisant moyen pour électriser la muse et inspirer les beaux vers! Aussi n'a-t-on vu, depuis, aucune production de cet auteur.

Voilà comme en civilisation l'on excelle à absorber et ensevelir vivant un poëte dont le début donne de grandes espérances: on le paralyse, on l'anéantit, tout en feignant de le récompenser, et lui vantant les charmes de la pauvreté.

Redisons aux savants, que s'ils ignorent l'art d'être libéraux pour eux-mêmes, ils ne sauront pas l'être pour la masse du peuple. On a vu que le principe fondamental du libéralisme est d'enrichir toutes les classes, excepté les fripons: à quel propos voudrait-on excepter les savants et artistes?

En les façonnant à se résigner à la pauvreté, on les a rendus incapables d'envisager sans éblouissement les récompenses que leur prépare l'état sociétaire. Cette idée de sceptres à obtenir leur paraît une billevesée; elle sera plutôt goûtée de leurs ennemis mêmes, des faux libéraux, qui jouent le désintéressement, mais qui, dévorés d'ambition, ne trouveront aucune proie trop copieuse, et prêteront volontiers l'oreille à ces perspectives: n'importe qui en profitera: j'ai dit (381) que la carrière est ouverte à tous, et j'ajoute, comme je l'ai promis, un éclaircissement propre à fonder l'espoir.

On croira ou l'on ne croira pas à la possibilité de l'Asso-

ciation et de l'harmonie générale, ou unité universelle qui en doit naître.

Je n'ai rien à dire à ceux qui n'y croiront pas, après la lecture du traité; je ne parle qu'à ceux qui croiront, ou qui hésiteront et se diront avec inquiétude : « *Si pourtant cela était vrai;* si cette Association allait réussir, et que les suites donnassent lieu à cette distribution de sceptres (376) ou dignités analogues sous des noms quelconques! dans le doute, n'est-il pas prudent de se ménager une voie d'accès, en se ralliant à l'opinion dubitative et conditionnelle (381)? »

C'est pour ces hommes circonspects que j'insiste sur cette perspective, en attendant le traité des Séries passionnelles, qui donnera les démonstrations.

Raisonnons sur une estimation locale, et sans embrasser le globe, spéculons sur un seul point, *Madagascar*. Voyons quelle quantité de couronnes disponibles fournira cette île, en cas de versements coloniaux et d'organisation harmonienne.

Madagascar, où les Français et Anglais ont souvent essayé des établissements, n'a pas plus de 4 millions d'habitants. L'île peut, avec ses attenances, Archipels de Comore, de France et Bourbon, nourrir 45 millions d'habitants qui formeront deux califats; nord-Madague et sud-Madague.

Il n'existe parmi les roitelets ou brigandeaux du pays, aucun titulaire califal ou Ennéarque (376); point d'Octarque, point d'Heptarque, mais seulement une cinquantaine d'Hexarques ou caciques de plein droit, à titre de chefs d'un petit territoire et de ses villages.

Cependant qui placer à la tête des relations de Madagascar quand on l'organisera? Il faudra y établir,

2 Ennéarques ou Califes,	9e.	degré.
environ 6 Octarques ou Soudans,	8e.	—
18 à 20 Heptarques ou Rois,	7e.	—
60 à 70 Hexarques ou caciques,	6e.	—
200 Pentarques, Ducs,	5e.	—

Parmi les titulaires légitimes de Madagascar, on trouvera tout au plus 20 caciques et 60 ducs; encore les deux souverains de France et d'Angleterre sont-ils comptés ici pour trois ducs à fournir de plein droit aux îles de France, Bourbon et Rodrigue.

Il restera donc en emplois supérieurs à la disposition de la hiérarchie sphérique, environ

2 Califats, 6 octarchats, 20 royaumes, 50 Hexarchats, 150 duchés; emplois qu'on ne remplira pas d'emblée, mais qui suffiraient à récompenser tous les ambitieux notables de France; car les ministres, les grands et même divers princes du sang, n'obtiendront jamais ni un califat, ni un octarchat d'environ 8 millions d'habitants, ni un petit royaume de 2 millions, pas même un hexarchat de 7 à 800 mille âmes, comme serait l'Alsace; pas seulement un petit duché souverain de 200 mille, comme Weimar. Et pourtant Madagascar qui va leur en fournir à profusion, n'est qu'un centième de ce globe, dont les 3/4 au moins resteront à pourvoir de dignitaires en tous degrés.

Ceux qui obtiendront les hautes dignités de cette île, pourront très-prochainement en prendre possession; car l'île sera bien vite portée au complet, par ses habitants mêmes qui sont disséminés sur tous les points. Il suffira, pour les organiser, d'y transporter sur diverses localités, environ 60 phalanges, soit 100 mille Européens; après quoi le séjour en sera plus agréable que n'est aujourd'hui celui

de Paris. D'ailleurs, tout titulaire sera pleinement libre de rester en Europe, et d'envoyer, quand bon lui semblera, un de ses enfants : l'on en dépayse pour de moindres lots; et si les savants s'effraient de ces récompenses, ne seront-ils pas toujours à temps de les refuser, ou d'en sous-traiter comme d'un autre domaine?

Soit dit pour *la purgation des passions* (351) de messieurs les ambitieux, à qui la morale persuade qu'ils ont de trop vastes désirs, qu'ils doivent n'aimer que la médiocrité et la constitution. Ils doivent, dès à présent, pour le bien de l'humanité, se purger de la modération, ambitionner de beaux sceptres, de vastes empires, et prétendre à les obtenir sous 5 à 6 ans; car il n'en faudra pas davantage pour généraliser l'Association, organiser la hiérarchie sphérique et nécessiter les premières distributions. Il faut donc aujourd'hui, pour le bien de l'humanité, pour accélérer son avénement au bonheur sociétaire, que chaque moraliste conçoive une ambition *cent fois plus vaste* que celle des conquérants qu'il blâme de vouloir s'emparer d'une petite province.

Qu'ils prennent garde, avec leur scepticisme, de ne pas se laisser gagner de vitesse. La plupart d'entre eux, je le leur prédis, viendront trop tard jouer le rôle de la mouche du coche, et se donner après coup pour chauds partisans de l'Association, quand il aura été constaté qu'ils n'ont rien fait ou n'ont fait que des riens pour la servir, et qu'ils ont, de propos délibéré, louvoyé et tâtonné, dans les moments où il eût fallu se prononcer au moins en opinion *dubitative et conditionnelle;* car l'harmonie sera trop sage pour ignorer qu'on ne peut pas, en civilisation, attendre davantage d'un homme prudent, obligé de céder beaucoup aux petitesses et aux préjugés du siècle.

J'ai fait connaître aux savants et artistes les duperies où ils tombent de fait, les disgrâces qu'ils ont à espérer de leur chère civilisation : prouvons que la politique tend systématiquement à frustrer ces malheureux, et que leur infortune est un effet de convenance générale en régime civilisé.

QUATRIÈME MOYEN, NÉGATIF-THÉORIQUE.

Situation critique des Savants et Artistes.

Après l'analyse de leurs disgrâces, il reste à démontrer que l'autorité est spéculativement obligée à les disgracier, à se tenir sur la défensive avec eux, et qu'en civilisation, l'enrichissement des savants et artistes est doublement impolitique : on peut y remarquer, vice essentiel et vice accidentel.

1°. *Vice essentiel:* en ce que, s'ils parviennent à la fortune, ils tombent dans l'oisiveté; ils sont perdus pour la science et l'art qu'ils abandonnent.

La carrière scientifique et littéraire est entravée par la détraction, par le ridicule et autres obstacles; elle est presque répugnante, ou si peu attrayante, qu'on ne s'y livre que dans des vues d'intérêt. Aussi voit-on les 9/10 des écrivains renoncer à leur profession quand ils parviennent à une fortune subite. Plusieurs orateurs cités en France comme les aigles de l'éloquence, M. de Fontanes et autres, n'ont pas produit un seul ouvrage remarquable depuis qu'ils ont figuré dans le ministère ou les fonctions éminentes. A peine a-t-on vu d'eux quelques pièces de circonstance, qui ne sont point monuments littéraires, mais productions éphémères, où l'orateur ne rentre en

scène que pour éviter le reproche de désertion, pour n'être pas assimilé à ces parvenus qui ne reconnaissent plus leurs anciens amis : c'est ainsi que les auteurs arrivés à l'opulence en agissent avec les Muses et le pauvre monde littéraire. On se moque du Parnasse, quand on n'a plus besoin d'y grimper pour gagner sa vie.

Il est donc avéré qu'en civilisation la fortune engourdit le talent; que les sciences et les arts, fortement entravés par la détraction, exercent trop peu d'attrait pour faire surmonter la nonchalance qu'inspirent les richesses; et c'est un résultat dont la politique se prévaut, pour tenir systématiquement les savants et artistes dans une médiocrité voisine du besoin. Ainsi la science, dans l'état civilisé, est spéculativement bourreau de ses propres disciples.

2°. *Vice accidentel :* c'est le penchant aux intrigues politiques; penchant très-répandu parmi les corps savants, et redouté des souverains, qui ne reviendront plus à aucune confiance pour les philosophes, ni même pour les savants de classe fixe, qu'on a vus presque aussi empressés que les sophistes de figurer dans l'arène révolutionnaire.

Entretemps, les savants, surtout ceux de classe incertaine, se trouvent dans une position très-pénible, et jamais, depuis l'existence de la Civilisation, l'on ne vit d'avenir plus sinistre pour eux. Les gouvernements actuels conservent la mémoire du passé, et ne voient dans les sophistes que des agitateurs dangereux, des caméléons qui tendent par toutes sortes de voies à s'immiscer dans la politique, pour s'élever à la fortune. Suspects aux autorités, surveillés comme ennemis publics, et réduits à s'affubler de nouveaux masques pour se remettre en

scène, ils sont astreints à se renier eux-mêmes; à décréditer les dogmes qu'ils enseignaient il y a 30 ans. On les assimile à ces marchands hollandais, que le gouvernement du Japon n'admet dans un de ses ports qu'à condition de fouler aux pieds la croix qu'ils n'encensaient guère il y a trente ans. (Peu importe à l'esprit mercantile, qui doit, selon Smith, faire de la religion un objet de commerce; 4e. tome, où il traite des moyens de faire tomber à bas prix les ministres du culte. *Smith* est bien servi aujourd'hui en France, où les curés de campagne ont à peine le strict nécessaire.)

Ainsi la philosophie moderne ne peut reparaître qu'en se reniant elle-même, qu'en sollicitant l'indulgence et l'oubli pour ses bévues de 25 siècles. N'est-on pas fondé à suspecter, par suite, les nouveaux dogmes qu'elle essaie d'accréditer, et qui sont frappés du même caractère de réprobation? car les perfectibilités idéologiques et économiques ne produisent toujours que les sept fléaux lymbiques (51) :

1. Indulgence, 2. fourberie, 3. oppression, 4. carnage, 5. excès climatériques, 6. maladies provoquées, 7. cercle vicieux;

⋈ Y Egoïsme général,
⋈ X Duplicité universelle d'action.

On est donc bien convaincu que les nouveaux systèmes de la philosophie ne serviraient qu'à nous jeter de Scylla en Carybde, et ne seraient que le cercle vicieux, 7e. caractère de la Civilisation 51. Ses fumées de perfectibilité sont aussi suspectes au peuple qu'aux gouvernants : elle n'a donc plus ni partisans ni espérances. Quelle différence du temps où un grand conquérant allait faire visite et offres de service au chef des Cyniques, temps où la

philosophie était une carrière d'honneurs et de richesses pour les Platon et les Aristote, les Pythagore et les Sénèque! Des plaisants pourraient lui dire :

> Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?
> Tout l'Univers admirait ta splendeur.
> Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
> Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
>
> ATHALIE.

La philosophie a débuté comme le genre humain, par un Paradis terrestre : elle eut son âge d'or dans les beaux jours de la Grèce, où le défaut de spectacles habituels mettait en crédit les controverses, les réunions du Portique et du Lycée. Elle en est maintenant au siècle de fer, et il n'est pas de carrière plus ingrate que celle des sophistes. La révolution les a perdus sans retour, jusque dans l'esprit des révolutionnaires comme Bonaparte, qui débuta par éliminer de l'Institut les quatre facultés philosophiques (1).

Même chute pour les littérateurs : nous ne sommes plus au temps où les grands s'honoraient de leur intimité, où la Cour et la haute noblesse de Paris étaient en émoi pour l'élection d'un académicien : on ne s'en inquiète pas plus aujourd'hui que de l'élection d'un marguillier.

Une autre disgrâce pour les écrivains est la dépravation récemment introduite dans la littérature. Des modes bizarres ont décrédité le bon goût, et ouvert les voies de fortune aux auteurs médiocres, à l'exclusion des bons. L'invasion du mélodrame et d'autres monstruosités fait tomber dans l'oubli les bons ouvrages, et force les

(1) Le lecteur voudra bien ne pas perdre de vue que ce chapitre a été écrit et publié en 1822. (*Note des éditeurs.*)

écrivains à déserter la bannière du goût, s'ils veulent obtenir quelque bénéfice. Autrefois on était un grand homme pour un sonnet ou un rondeau; à présent, l'épopée même n'est pas honorée d'un regard, et il est de règle que la poésie n'est plus de mode.

Il n'y a de vogue et de renommée que pour les ergoteurs sur le budget et la balance, le cours du change et du savon, et le sordide grimoire des astuces mercantiles et fiscales. Quel dénoûment honteux pour la littérature civilisée, qui décore du titre de perfectibilité l'ère d'avilissement des sciences, des lettres et des arts!

D'autre part, depuis que le système représentatif met aux prises les partis politiques, on voit les écrivains tout occupés à se vendre aux coryphées de parti, et prostituer un talent qu'ils pourraient employer à des productions honorables. On considère même tout écrivain comme un manouvrier qui expose en vente son industrie. La plupart d'entre eux n'en font pas mystère (446); et celui qui conserverait un esprit indépendant, serait d'autant moins cru, que les plus vénaux se targuent du titre d'indépendants, écrivant sans passion.

Il ne reste donc aux littérateurs que la corruption pour voie de fortune: au dernier siècle, ils pouvaient encore jouer un noble rôle; aujourd'hui ils ont à opter entre la vénalité et le mélodrame; et c'est pitié de voir comment l'on traite en France une épopée, une tragédie, et leurs auteurs.

Le sort des philosophes et des artistes n'est pas moins déplorable que celui des lettrés: froissés par la défiance des gouvernements et par la détraction qui sème d'épines toutes les carrières, nos savants et artistes sont devenus la classe la plus molestée de tout le corps social. Quelle

reconnaissance ne doivent-ils pas à l'invention qui leur tend une main secourable, les élève à une brillante fortune, et les délivre du fardeau de 400 mille tomes de controverse, dont le soutien devient de plus en plus impossible!

Et quand ils jouiraient encore du lustre qu'ils avaient au dernier siècle, auraient-ils moins à se plaindre de la civilisation qui les prive de la fortune, premier besoin des hommes policés? La science et la gloire sont estimables, sans doute, mais bien insuffisantes quand elles ne sont pas accompagnées de la fortune. Les lumières, les trophées ou autres illusions, ne conduisent que peu ou point au bonheur, qui consiste, avant tout, dans la possession des richesses (1); aussi les savants sont-ils généralement malheureux en civilisation, par la pauvreté; et d'autant plus malheureux, que les qualités dont ils se vantent, *les yeux exercés et les sens délicats*, leur rendraient plus précieuses les jouissances de la fortune.

(1) Et la santé, dira-t-on, n'est-elle pas quelque chose en fait de bonheur? Quand nous en serons à déterminer rigoureusement les conditions du bonheur intégral, je ne manquerai pas de les établir en ordre bi-composé, exigeant,

Le matériel interne, ou santé;

Le matériel externe, ou richesse;

puis le spirituel interne et le spirituel externe. Mais pour l'instant, nous n'avons que faire de tant de méthodes, et l'on peut bien admettre quelques sous-entendus; s'en rapporter à ce qui a été dit à l'avant-propos, sur les prétentions vétilleuses des méthodistes, et à l'exemple donné 190, sur la confusion où jetteraient ces détails minutieux. J'ai fait sentir la nécessité de s'y refuser, et de les renvoyer à un opuscule spécial où on pourra descendre à ces subtilités, mais seulement après la publication des branches de théorie plus nécessaires.

Indépendamment de leurs privations, ils ont à souffrir des humiliations déshonorantes, comme le tribut d'encens à payer aux agioteurs, la suspicion d'agitateurs, classe malintentionnée, saltimbanques de perfectibilité, méditant en secret le renversement des trônes et des autels. Je suis persuadé que ce mauvais esprit n'existe point chez la grande majorité d'entre eux; mais il n'est pas moins certain qu'on le leur attribue : aussi la philosophie est-elle devenue pour ses disciples un fardeau dont ils désirent en secret de s'affranchir. Ils portent la peine des erreurs de 25 siècles; ce sont des héritiers maudits pour les torts dont leurs devanciers ont seuls profité :

Delicta majorum immeritus lues.

La révolution, qui a ouvert tant d'abîmes pour le monde social, n'a pas épargné les philosophes, littérateurs, savants et artistes. Leur classe est peut-être une des plus maltraitées. Parmi les fléaux de fraîche date qui pèsent exclusivement sur elle, il faut remarquer la détraction et le monopole parisien.

1°. *La détraction.* L'esprit de parti aigri par les révolutions a envenimé la critique à tel point que, loin d'être une boussole pour le littérateur et l'artiste, elle n'est plus qu'un minotaure à qui il faut chaque jour immoler quelque victime. La malignité a fait tout récemment des progrès gigantesques : Paris fourmille de bons poëtes et bons prosateurs; mais il est à peu près impossible de contenter le goût du siècle, qui ne sait pas bien lui-même ce qu'il désire.

On fait quartier aux ouvrages de quelque favori comme Delille, pour avoir le droit d'écraser vingt poëtes qui peuvent le valoir. Le public est blasé à tel point, que

rien ne saurait plus le satisfaire. Il ne jouit que de l'art des Zoïles : certains feuilletons trop fameux lui en ont donné l'habitude, et il lui faut à présent des gladiateurs littéraires. Les corps savants sont, en quelque façon, condamnés *aux Naumachies;* il faut qu'ils se déchirent entre eux pour la récréation du public, et ils n'y inclinent que trop par leur jalousie. On en a vu un effet bien scandaleux lors des trente-cinq prix décennaux proposés par Bonaparte. L'animosité que mirent les concurrents à se ravaler méritait bien qu'on supprimât les prix.

Nos savants parlent de leur penchant pour la liberté, et ils se sont jetés dans tous les genres de servitude. On ne saurait dire de qui ils ne sont pas esclaves; leurs entraves sont souvent le comble de l'humiliation : un Racine, un Voltaire, doivent être les très-humbles valets d'un Aréopage de coulisses, qui jugera Phèdre et Mérope en dernier ressort. Si ces deux pièces étaient inconnues et présentées demain, il serait fort douteux qu'elles fussent admises. Lorsque les journaux disent (1818), *quarante tragédies attendent à la porte du théâtre français;* probablement les meilleures seront rejetées, faute de protection ou de menées cabalistiques; l'homme de génie n'étant pas pourvu du grand moyen de succès qui est, comme on sait, la qualité de *médiocre et rampant.*

Ainsi les savants et artistes français sont les premières victimes de l'esprit de détraction qu'ils ont mis en crédit en France; tandis que, dans d'autres pays, on est prôné pour un article de gazette. Dernièrement, la ville de Berne se vantait d'avoir trois fameux poëtes, qui paraissent être bien inconnus hors de l'enceinte de Berne. Paris n'avouerait pas autant de poëtes, et depuis Delille, je ne sache pas qu'on en ait admis seulement deux à jouir

de ce titre. Baour n'est entré en ligne que depuis sa Jérusalem : il en est beaucoup d'autres, sans doute, mais comment déterminer la critique à leur concéder ce rang avant la mort, première condition requise pour jouir de la faveur littéraire des Français qui se disent libéraux.

2°. *Le monopole parisien.* La nation française étant la plus satirique du monde, il n'en est point chez qui un monopole littéraire soit plus dangereux. Il faudrait, pour conserver en France quelque justice dans la hiérarchie savante, qu'il y existât comme en Allemagne et en Italie, plusieurs capitales également pourvues de moyens d'encouragement pour les sciences et les arts.

Le contraire a lieu : tout est village en France hors de Paris. Les villes de 160 et 100,000 habitants, Lyon et Bordeaux, n'oseraient porter le moindre jugement avant de connaître la décision du Minotaure. Il n'existe pas de monopole mieux établi que celui de Paris. Les plus grandes villes se croiront très-honorées, si on leur enlève une statue pour en orner la ville qui engloutit tout.

J'allais voir un jour le musée d'antiquités à Arles : celui qui me conduisait me dit d'un air triomphant : « On en » a beaucoup enlevé pour Paris. » Il crut que j'allais être enthousiasmé de cet honneur fait à la ville d'Arles en la dépouillant ; je lui répondis : « N'allons pas plus loin ; » je n'ai que faire de voir les restes des Parisiens : ils » ne vous auront laissé que ce qui ne vaut pas la peine » d'être vu. »

Les Français ne peuvent revenir de leur étonnement, quand ils voient quelqu'un de leurs concitoyens rebelle au principe *Gniak Paris, Gniak Paris.* D'autres nations, les Allemands, les Russes, les Espagnols, se défendent quand leur capitale est prise ; mais les Français regarde-

raient comme insensé celui qui croirait que la France n'est pas tout entière dans Paris.

Cette influence de la capitale en affaires scientifiques devient le germe de la détraction et le fléau des hommes de l'art, même de ceux qui habitent Paris. En outre, cette ville répand ce mauvais esprit dans toute l'Europe, où il s'insinue par l'influence de la littérature française, qui est la plus gracieuse, la plus châtiée, la plus conforme aux règles du goût.

Ce sont les savants français qui ont organisé ce monopole par leur jalousie contre les provinces; il est bien juste qu'ils en soient victimes, et que leurs 40 tragédies attendent à la porte d'un tribunal de coulisses. Chaque jour ils s'en plaignent et réclament contre le despotisme des comédiens. Pour tout remède, ils essaient des demi-mesures, comme doublement de théâtre. Il fallait créer une concurrence d'opinion, fonder dans les grandes villes comme Lyon, Bordeaux, Marseille, Nantes, les établissements qui peuvent donner du relief aux sciences et aux arts, tels que les fonderait une cour, si elle résidait dans ces villes, dégradées en faveur de Paris.

Au lieu de suivre cette méthode, les savants, pendant la révolution où ils ont eu quelque influence, ne se sont appliqués qu'à tout concentrer dans Paris; à réduire les grandes cités au rôle de bourgades industrielles, selon le principe, *Gniak Paris*. Et des hommes imbus de cet esprit de monopole prétendent nous donner des leçons de liberté, de garantie et de libéralisme (1)! Ce sont des

(1) Ils pourront répondre que le système politique s'oppose à ce qu'on crée dans les villes de province l'indépendance d'opinion; qu'elles doivent, pour l'unité administrative, suivre les impulsions

êtres pétris de despotisme et de vues tyranniques : aussi Fréderic avait-il raison de dire que s'il voulait punir une de ses provinces, il la donnerait à gouverner aux Philosophes. Ce sont eux qui ont créé l'esprit de concentration ou monopole de capitale, qui est l'une des 16 plaies révolutionnaires, l'un des 16 indices de déclin social sur lesquels je donnerai un chapitre.

Les savants et artistes sont victimes de ce monopole parisien, par la détraction qui écrase les 7/8es d'entre eux ; elle compromet les classes entières, en avilissant successivement chacun de leurs membres, en les subordonnant à des tyrannies subalternes, intrigues de coulisses et railleries de l'agiotage.

Ils n'ont à redouter aucune de ces disgrâces dans l'ordre sociétaire : l'affluence des récompenses et des juges y suffirait seule à prévenir la détraction et le monopole. Il est dans cet ordre des prix pour tous les concurrents qui savent plaire ou instruire, et nul n'a besoin de ravaler le mérite d'un rival. Personne ne peut craindre qu'une intrigue le frustre ou l'élimine, puisque l'unique juge est l'opinion constatée par vote individuel.

Supposons que la majorité du globe ait distingué, dans les productions de l'année, cent odes à couronner, au vote moyen d'un sou de France : total, cent sous par Phalange pour les poëtes lyriques de l'année. Un tel don n'est qu'un atome pour un canton d'une lieue carrée, qui doit donner annuellement un produit équivalent à 3 millions

d'une capitale, même en littérature. Je le sais, et cela prouve d'autant mieux que l'ordre civilisé est incompatible avec les garanties sociales et le vrai libéralisme : ces biens ne peuvent naître que dans la période 6e. et les suivantes.

(ce dont on verra les détails dans le corps de l'ouvrage, et dès la 2e. partie des prolég.). Les cents poëtes couronnés n'auront aucun sujet de porter envie à des compétiteurs, ni de tenter, comme aujourd'hui, la détraction de tous ceux qui courent la même carrière.

Au lieu de ces faciles triomphes, de ces moissons de richesse et de gloire, quel est le sort des littérateurs, savants et artistes civilisés! leurs talents ne peuvent pas même percer, et sont le plus souvent étouffés, dès leur naissance, par l'envie et le manque de fortune : puis, s'il paraît une bluette de quelque homme en faveur, vous verrez se pâmer d'attendrissement tous les malins qui la veille ravalaient vingt beaux ouvrages (1).

Ces abus sont inséparables de l'ordre civilisé, qui, à raison de la grossièreté du peuple, concentre les sciences et les arts dans les capitales. C'est malheureusement un vice nécessaire en civilisation, où les deux inconvénients de répugnance industrielle et pauvreté graduée obligent à tenir le peuple dans l'ignorance, à y tenir même la bourgeoisie, et par suite comprimer les savants, arrêter l'essor de la pensée.

L'ordre sociétaire, qui a les propriétés d'Attraction industrielle et richesse graduée, ne craint pas que ni le peuple ni les grands abandonnent le travail transformé en plaisir : dès lors il devient inutile d'élever le peuple dans

(1) Que de délectations ne vit-on pas, le jour où feu M. de Fontanes prononça une ode assez ordinaire! Mais c'était l'ouvrage d'un potentat scientifique : divers journaux assuraient que tout l'auditoire avait été baigné de larmes. Ils suppliaient M. de Fontanes d'accepter le sceptre de la poésie lyrique; offre assez inconséquente, puisqu'en France l'ode est nommée *genre d'écolier*.

l'ignorance et la grossièreté, pour le contenir et le fixer au travail.

En conséquence, l'éducation sociétaire forme à la culture des sciences et des arts, toute la population, riche ou pauvre, indifféremment. On verra, au traité des quatre phases d'éducation harmonienne, que tout enfant né et élevé dans les Séries passionnelles, y devient aussi poli que le sont aujourd'hui ceux des grands, aussi instruit que le sont ceux des savants; et comme cette instruction générale du peuple est, dans ce nouvel ordre, une source de grands bénéfices, on conçoit que chaque pays rivalisera d'offres pour attirer, à titre d'instituteurs, le petit nombre de savants et artistes que possède la civilisation : elle n'en aura, au début de l'harmonie, pas le centième du nécessaire.

La richesse, tant critiquée par les moralistes, est donc l'un des moyens qui doivent établir dans le monde savant, cette concorde qu'on voulait faire naître de la pauvreté. Si, au lieu de trente-cinq prix décennaux, on avait pu en assurer dix fois plus, trois cent cinquante; en tripler la valeur; la graduer par 10,000, 20,000, 30,000, 40,000, 50,000 fr., tous les auteurs qui se sont dénigrés respectivement, auraient évité ce scandale, parce qu'il y aurait eu des prix en nombre superflu, et qu'au lieu de trente à quarante prétendants qui se sont diffamés, on aurait pu en récompenser un nombre décuple. Il n'y a donc de salut pour les savants et artistes, que dans l'enrichissement du corps social, et sa prodigalité en récompenses : dès-lors ils n'avaient d'autre souhait à former que la découverte que j'apporte.

Elle les sert, sous tous les rapports, au-delà de leurs espérances : elle remplit,

1°. Leur vœu secret, qui est pour une fortune subite et immense, et pour le transport aux savants et artistes, de la considération que l'ordre civilisé n'accorde qu'aux publicains et agioteurs;

2°. Leur vœu simulé ou apparent, qui est la propagation des lumières, le règne de la justice et de la vérité, *la purgation des passions* (351), etc.;

3°. Leur vœu mixte, ou vœu moitié réel, moitié affecté, qui est pour les unités, surtout celle de langage et typographie, unité si précieuse aux savants, lettrés et artistes.

Il suffirait, je pense, de l'accomplissement du premier vœu, celui de la richesse, pour obtenir tous leurs suffrages. Quelle serait leur duperie, si, pour des considérations d'amour-propre, ils se passionnaient contre eux-mêmes, en faveur de ces 400 mille tomes dont ils ne sont pas les auteurs! si, pour le soutien de ces rêveries, ils retardaient le bonheur du genre humain, et le leur qui ne peut naître que de l'avénement à l'ordre sociétaire et à la richesse!

Leur sagesse consiste, selon Delille, à avoir des yeux plus exercés et des sens plus délicats que ceux du vulgaire: à quoi sert ce raffinement sensuel, quand on n'a pas la fortune? Il vaudrait mieux avoir les yeux du Sauvage, qui trouve la colonnade du Louvre moins belle que sa cabane; et les oreilles d'un Français qui s'habitue à entendre ses chanteurs à timbre faussé et sans mesure (1).

(1) J'entrai, un dimanche, dans une église d'Aix-la-Chapelle, et je fus bien surpris d'entendre les trois officiants, curé, diacre et sous-diacre, chanter le *Gloria in excelsis* en trio fort juste et en mesure bien soutenue. Comment se fait-il que la belle France,

Prenons au mot les savants et artistes; admettons qu'ils fassent grand cas des yeux exercés, des sens délicats, et par suite, de la richesse qui nous garantit le plein essor des sens. Quelle est donc la duperie des corporations savantes, si elles négligent le moyen de jouir des richesses et du plein exercice des sens? Combien elles sont frustrées par les délais de fondation sociétaire! Elles seraient déjà comblées de trésors, si on eût organisé, dès l'an 1810, l'Association qui pouvait commencer à cette époque, où la théorie, quoiqu'ébauchée, incomplète, était déjà suffisamment avancée pour qu'on pût mettre la main à l'œuvre!

Supposons donc l'essai de fondation fait en 1810, et les résultats consécutifs tels qu'on les voit indiqués (370), pour six années.

L'organisation générale du globe serait achevée depuis 1817, et les prix établis, selon la méthode indiquée au 1er. moyen (352).

En conséquence, tous ces Parisiens qui écrivent bien en vers et en prose, auraient déjà acquis, pour prix de leurs ouvrages, des sommes énormes, et marcheraient à des fortunes de plusieurs millions (361), par la récolte annuelle de ces récompenses unitaires. Les plus petits ouvrages, les bluettes réprouvées et ingrates, comme les poëmes de MM. Delavigne et Violet-le-Duc, cités précédemment, auraient valu à leurs auteurs au moins *un*

avec ses perfectibilités perfectibles, n'ait pas songé à placer un professeur de musique dans chaque séminaire, et instruire les jeunes abbés à ne pas fausser les oreilles du peuple? On parle de garanties; si on en avait quelque notion, l'on saurait que le garantisme doit s'appliquer aux 12 passions, aux plaisirs de l'ouïe comme aux onze autres.

quart de franc, soit 150 mille fr.; plus le bénéfice de vente (1), estimé pareille somme; en tout, 300 mille fr., pour tel opuscule aujourd'hui dédaigné, parce qu'il contredit la doctrine d'une société puissante qui veut façonner ces auteurs à aimer la pauvreté et à vivre de peu de chose (398).

Lesdits auteurs auraient depuis 1810 composé beaucoup de ces menus ouvrages, dont ils auraient obtenu pareil prix; ou bien de grands ouvrages rémunérés plus amplement. Tous ces écrivains de Paris seraient aujourd'hui riches à millions. Leur fortune aurait été d'autant plus rapide, qu'en 1810 la langue française avait toutes les chances pour être adoptée, sans opposition, comme langage provisoire d'unité.

Quel est aujourd'hui le sort de ces poëtes ou prosateurs? La plupart sont réduits à enfouir leur génie, fabriquer des colonnes de chiffres pour un chétif salaire, ou faire de leur plume un emploi vénal et déshonorant. Les plus fameux d'entre eux n'en font pas mystère : Geoffroy avouait franchement que tel auteur lui avait envoyé une soupière d'argent, surmontée d'un bel oiseau d'argent : et sur ce, le feuilleton était favorable à l'envoyeur. Geoffroy, dans de pareils aveux, était plus adroit que ceux qui nient tout : il imitait certaines femmes, qui avouent quelques amants pour en cacher un plus grand nombre.

(1) Le bénéfice de vente sur un opuscule, à supposer deux exemplaires par phalange et cinq sous de profit par exemplaire, doit donner 500,000 fr., dont moitié aux gérants, moitié à l'auteur. On ne pourrait pas en civilisation vendre un ouvrage par tout le globe, sans être spolié par des contrefacteurs. On verra, au traité du commerce véridique, l'impossibilité de succès en contrefaçon, comme en fourberies quelconques.

J'ai suffisamment établi par ces détails que la médiocrité de fortune avilit les savants et artistes. Un écrivain a l'esprit indépendant quand il possède quelques millions : il peut, à l'abri d'une telle fortune, dire sa pensée en dépit des malins ; il peut dédaigner la vénalité, et marcher à la gloire par la richesse unie au talent.

Au contraire, toute marche honorable est interdite à celui qui n'a pas la fortune. S'il essaie de s'exprimer franchement sur le bien et le mal, il en résultera, dit Beaumarchais, que les sots et méchants le dénigreront ; que son joli poëme ou sa jolie prose iront au rebut ; que sa tragédie restera à la porte du théâtre ; enfin, qu'il aura manqué le chemin de la gloire en manquant celui de la fortune, faute de laquelle il ne parvient pas même à faire admettre sa pièce ou connaître son ouvrage. Quel avilissement pour le talent, et quel leurre que ces principes de modération et de mépris des richesses ; principes qui dupent à la fois le monde policé et les savants, en différant la recherche d'une issue de lymbe sociale !

Postienne. — Les trois classes dites savans, lettrés et artistes, pouvant, sinon par leurs capitaux, du moins par leur influence, accélérer beaucoup la fondation de l'ordre sociétaire, et décider un candidat hésitant, j'ai dû consacrer un long article à leur exposer leurs intérêts à cet égard.

Ai-je trop présumé de mes arguments, en annonçant (394) que je prétendais faire la conquête *d'un huitième* des savants, lettrés et artistes, convaincre cette minorité de la nécessité d'échapper à leur sort actuel ?

De leur propre aveu, l'état civilisé est un jeu de dupes et de fripons. Je m'en rapporte à eux-mêmes, sur le rôle qu'ils y jouent : sont-ils de la classe des dupes ou de celle des rieurs? Il n'y a pas de doute sur l'alternative; ils sont évidemment au superlatif de la duperie.

Ils y sont d'autant mieux que leur situation empire de jour en jour, depuis qu'ils ont (422) perdu sans retour la confiance des souverains et des cours.

Cette prévention des grands contre les sciences philosophiques rejaillit par contre-coup sur tout ce qui tient aux sciences fixes et aux arts, et concourt à faire maintenir les savants et artistes dans un état voisin de la pauvreté. La politique voit dans leur appauvrissement un gage de sûreté, un préservatif contre l'esprit agitateur qu'on leur suppose. Elle se borne à enrichir, dans leur compagnie, un très-petit nombre d'hommes sûrs, chargés de contenir la multitude scientifique et littéraire.

Cette méfiance, nécessaire en civilisation, devrait guérir les savants et artistes de leur engouement pour une société qui les avilit par leurs propres dogmes. Ils ont prôné la pauvreté, le mépris des richesses : on les prend au mot, on les réduit à ce triste lot, et on les force à en vanter les douceurs; eux-mêmes ont fourni la verge qui les frappe : sont-ils assez mystifiés!

Ils n'ont à opter, dans l'état actuel, qu'entre deux rôles également ignobles : se déclarer adulateurs de l'*anti-libéralisme*, ou partisans du *faux libéralisme*. Telles sont aujourd'hui les deux sectes qui se partagent l'opinion, et se disent protectrices du peuple, sans rien faire pour lui : il n'obtiendra, sous aucun parti civilisé, l'équivalent des sept droits naturels (164) : il sera misérable sous le

uns ou les autres (1). Tout est pour lui cercle vicieux en civilisation.

Il est d'autant plus urgent de renoncer à ces dogmes de libéralisme illusoire, qu'ils compromettent à la fois maîtres et disciples, font suspecter des hommes bien intentionnés, et égarent la politique même, qui, par frayeur du libéralisme, a commis récemment les fautes les plus graves; entre autres, celle de laisser depuis dix ans l'Amérique en proie aux ravages de l'anarchie, et laisser aujourd'hui l'Orient et l'Afrique sous le joug des pirates propagateurs de peste et buveurs de sang.

On avait une si belle occasion de les renvoyer dans les déserts de Scythie, ou les morigéner selon les convenances des nations policées, et les réduire, presque sans coup férir, si on eût opéré en sens inverse de la marche qu'on a suivie.

Mais la politique déconcertée par ses frayeurs de libéralisme n'est plus en état de raisonner froidement sur ses intérêts. Elle pouvait placer des princes européens dans l'Orient et dans les deux Amériques; c'eût été faire le bien de toutes ces régions et de l'Europe même. Une crainte irréfléchie des idées libérales a tout paralysé, et fait manquer les moyens *d'absorber le faux libéralisme*

(1) On a vu, 386, 387, que le vrai libéralisme serait l'ordre qui enrichirait progressivement toutes les classes, et surtout celle des salariés, en leur garantissant deux biens inséparables, savoir :

Minimum proportionnel et Attraction industrielle.

Voyez les conditions 172, 173, et la récapitulation 187.

La solution de ce problème, examiné au 6e. chapitre, était la tâche assignée aux vrais libéraux; personne ne s'en est occupé : il n'existe donc dans l'état actuel, que de *faux libéraux* ou des *anti-libéraux*.

par le vrai. C'est un problème très-digne d'examen, dans l'état actuel de la politique : ne s'est-elle point fourvoyée? N'a-t-elle pas, en abandonnant les Grecs, mérité la devise, *errare humanum est?*

Peut-on croire que les évêques et prélats grecs étaient des partisans de la démagogie? Vit-on jamais le clergé catholique pencher vers les démagogues? Non, sans doute : les chefs de l'insurrection grecque étaient des oligarques semblables à ceux de Venise et de Berne. Aucune ligue n'est plus amie des souverains; tous recherchent les soldats des républiques de Berne et de Vaud : ils ne craignent donc pas *la chose*, mais *l'abus du mot* RÉPUBLIQUE.

Certains diplomates ont su adroitement embrouiller cette question, confondre les républicains oligarques avec les républicains démagogues, employer à propos l'épouvantail du libéralisme et de la démagogie, et donner cette couleur à l'insurrection des Grecs.

La ruse a suffi pour désorienter plus d'une grande puissance, et dépister des politiques à courte vue. Ils ont donné tête baissée dans le piége : cette ruse a opéré sur eux comme les moulins à vent sur Don Quichotte, qui les prend pour des géants armés contre lui.

On pouvait donner aux Grecs des constitutions oligarchiques, selon la méthode suisse tant applaudie par les souverains. L'Europe, enthousiasmée de la Grèce, aurait vu la sagesse dans toute mesure qui aurait réuni l'assentiment général de la nation grecque, dont le nom seul excite l'idolâtrie.

Comment les diplomates ont-ils pu négliger un levier si puissant, un ressort qui suffisait à absorber les idées démagogiques? Il fallait, aux prestiges de fausse liberté,

opposer des illusions monarchiques, entre autres le respect de la religion, qui s'allie si bien à la cause des Grecs, surtout dans l'esprit des hommes d'un certain âge, des quinquagénaires, etc. Ils ont été élevés sous Louis XVI par des ecclésiastiques très-respectables et très-austères, qui les formaient à aimer la Religion chrétienne, et la Grèce, patrie des sciences et des arts. Tous auraient applaudi à toute mesure qui eût protégé le Christianisme et la Grèce, *autrement qu'en paroles.*

Des terreurs paniques ont désorienté la politique : elle a cru trouver une planche de salut dans les opinions ambiguës qui dénaturent la cause des Grecs, et prônent les Musulmans et les Juifs. L'épouvante causée par le libéralisme est donc bien forte, si elle amène les Chrétiens à aimer Judas et Mahomet.

L'erreur n'a pas pu prévaloir ; et déjà on voit (23 octobre 1821) les deux journaux officiels de France et d'Angleterre, *Moniteur* et *Courrier*, désavouer les calomnies qu'on avait répandues contre les Grecs ; *certifier qu'ils n'ont spolié aucun vaisseau.* Cette accusation était donc aussi calomnieuse que celle d'avoir massacré 1,500 Turcs dans Cydonie, où il n'en existait pas 15.

Il est très-possible qu'en d'autres lieux, des demi-sauvages, des Schypetars et Albanais que les Grecs sont obligés de s'adjoindre, aient usé de représailles contre les cruautés des Turcs ; mais il demeure constant que les véritables Grecs se sont montrés, sur mer et sur terre, en dignes héritiers de Léonidas et de Thémistocle. Ce sont encore les hommes des Thermopyles et de Salamine. Est-il de fait d'armes supérieur à celui du bataillon sacré de Dragaschan, qui, trahi et livré par tous ses alliés, repousse quatre fois les nuées de bourreaux turcs, et qui

s'obstine, malgré la certitude de voir périr sur le pal et dans les supplices, tous ceux qui, par suite de blessures, seront pris vivants? Ce combat était leur début: qu'aurait fait de plus une troupe de vieux soldats?

Et lorsque de tels hommes sont diffamés par quelques Zoïles, on se demande où sont ces orateurs qui se disaient enthousiastes du Christianisme? Ils se taisent quand une nation chrétienne périt dans les supplices. Quelle mascarade morale que ce 19e. siècle, où l'on voit des partis français protégeant, l'un le Mahométisme, l'autre le Judaïsme! des Chrétiens, criant: Vive Judas, vive Mahomet, pendant que les Musulmans insultent la Chrétienté torturée dans leurs bagnes, et peut-être digne de cet avilissement, par les tributs qu'elle leur paie!

A ces affronts on oppose de prétendus intérêts du commerce. Pitoyable excuse! L'intérêt du commerce exigeait, avant tout, qu'on purgeât le globe de la peste, et qu'on mît l'Orient et l'Afrique en culture; ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en morigénant les Ottomans, les Barbaresques et ennemis du Christianisme. Ce principe était bien connu, bien admis; mais la peur du libéralisme a faussé les esprits; elle les a rendus incapables d'un sain jugement en politique de circonstance.

On a compliqué très-insidieusement, dans cette affaire, la légitimité. Quel rapport a-t-elle avec l'usurpation des coupe-têtes! Ignore-t-on que toute nation d'Anthropophages n'est pas admissible aux droits des nations policées? Or, les Cannibales qui ont pour eux l'excuse de la faim sont dans leurs cruautés bien moins coupables que les Turcs. Peut-on voir un souverain légitime dans celui qui prend le titre *d'impérial tueur d'hommes, ayant le droit de tuer quatorze hommes par jour, sans aucun motif?*

dans celui qui, des fenêtres de son sérail, encourage les noyades des Chrétiens liés par douzaines? dans celui qui contemple la populace coupant en morceaux et jetant aux chiens les corps de ces malheureux que les flots rejettent sur le rivage? Marat et Carrier deviennent des agneaux devant cet *impérial tueur d'hommes* (c'est le titre qu'il se donne); devant ses sicaires, comme Ghezzar-Pacha qui, en montant à cheval, s'amuse à couper la tête de l'esclave qui lui tient l'étrier, et fait enterrer vives toutes les femmes de son sérail, parce que l'une d'entre elles a commis une infidélité; ou comme un Pacha de Scutari, qui oblige les fils à pendre leurs pères, et fait piler dans un mortier ceux qui refusent d'obéir.

Voilà les Turcs, bêtes féroces à figure d'hommes, faisant empaler ceux qu'ils ont attirés sous promesse d'amnistie, égorgeant les garnisons capitulées (à Séka et Bucharest)! N'est-ce pas outrager les Princes Chrétiens, que de leur assimiler, quant aux droits, ces cannibales qui, coupant une jambe à un prisonnier, la font rôtir devant lui et l'obligent à la manger, à se manger lui-même; qui font brûler à petit feu les femmes et les enfants, aux pieds des pères crucifiés? Si de tels monstres sont des maîtres légitimes, il faudra en conclure que les lions et les tigres sont légitimes possesseurs de l'Afrique, parce qu'ils y exercent le massacre de temps immémorial.

Je ne m'appesantirais pas sur ces horreurs, si le tableau n'en était nécessaire à démontrer aux sophistes combien ils se sont trompés dans leurs méthodes, qui n'ont abouti qu'à égarer la politique, par défiance du faux libéralisme, et la détourner du vrai, du Garantisme, 6e. période.

On s'en éloigne de plus en plus, et l'égoïsme envahit de toutes parts le domaine social. Jadis la Chrétienté,

dans ses croisades, commit de nobles fautes pour conquérir des monuments religieux : aujourd'hui elle ne s'émeut pas même pour les individus ; elle ne voit dans le massacre des Chrétiens, qu'un champ de spéculation mercantile ; et pour le profit des marchands, on déclare légitime un Visir Ellatsch-Salih fumant sa pipe sur le cadavre des prélats catholiques, pendant et après leur supplice ; un Békir-Pacha, faisant saler les oreilles, langues et nez, qu'il a fait couper à des Chrétiens sans armes, dénoncés par les Juifs ; puis remplissant de ces horribles trophées des sacs, pour les envoyer à *l'impérial tueur d'hommes*. Et c'est dans la patrie de saint Louis, DU FIER CHRESTIEN, que ces atrocités sont légitimées !

Tel est le résultat de l'esprit mercantile et des abus du libéralisme. Ils ont frappé la politique de petitesse et de terreur : tout est sacrifié à des craintes exagérées, à des duperies qui ne tendent qu'à garantir aux Anglais l'Indostan ; et quand la philosophie n'aurait d'autre tort que d'avoir, par ses fausses mesures, paralysé les anciennes idées d'honneur, d'avoir détruit toutes les vertus sociales en prétendant les perfectibiliser par le trafic et le libéralisme, c'en serait assez pour lui prouver le vice de ses doctrines, et la nécessité d'abandonner une carrière qui va devenir de plus en plus épineuse pour elle.

En vain essaiera-t-elle de se travestir, de prendre les formes les plus suaves, se traîner aux pieds des agioteurs et des Juifs ; leur promettre *la perfectibilité du commerce immense et de l'immense commerce des amis du commerce :* en vain promettra-t-elle aux souverains *la perfectibilisation du perfectibilisantisme de civilisation perfectible.* Cet attirail doucereux ne la sauvera point. Proscrite par les dynasties européennes, elle n'en dissuadera aucune.

La défiance est aujourd'hui l'esprit dominant des cours. Les idées qu'on appelle improprement *libérales* avaient eu quelque vogue sous Louis XVI; mais d'après l'abus qu'on en a fait, l'opinion est irrévocablement fixée, et le nom de Philosophe est un épouvantail pour tous les gouvernements.

En admettant que ces sophistes n'aient que le tort de maladresse, au moins est-il certain qu'ils l'ont au suprême degré, puisqu'en voulant élever cette génération au bonheur social, ils ne l'ont élevée qu'au règne des Clubs, des Assignats, puis de l'agiotage et de l'anarchie directoriale, terminée par un despotisme militaire. Peuvent-ils se justifier de ces honteux résultats, autrement qu'en reniant la science qui les a produits, et qui s'est montrée si malencontreuse dans toutes ses opérations, affranchissement des nègres, système mercantile, etc.?

D'après ces échecs trop récents, la Philosophie est perdue de réputation, même dans l'esprit de ceux qui lui attribuent des vues sages. Sans doute elle veut le bien, mais il est clair qu'elle en ignore les routes. Dans cette conjoncture, quel avenir peut lui promettre un prolongement de l'état civilisé et barbare? Les plus zélés partisans de cette science doivent être convaincus que le poste n'est pas tenable, qu'il faut définitivement songer à la retraite; et peut-être en secret sont-ils déjà bien satisfaits qu'une découverte inespérée vienne leur ouvrir des issues de Civilisation, des voies de fortune subite, dans un abandon des fausses doctrines.

Leurs talents sont dignes d'une meilleure cause; tous avouent qu'ils cherchent un sujet, et que, s'ils exploitent ce domaine ingrat du sophisme, c'est qu'ils ne savent sur quoi écrire, pour se faire connaître et vivre de leur

commerce oratoire : la découverte de l'Association va les servir à souhait. Mais sur quoi se fonderait leur gloire dans ce nouvel ordre, s'ils étaient, comme aujourd'hui, bornés à ressasser vingt sujets épuisés? Ils mépriseraient eux-mêmes ce régime sociétaire qui les enrichirait pour le stérile talent d'écrire sur des riens.

Ils vont trouver dans le tableau des lois de la nature, en mouvements instinctuel, aromal, organique et passionnel (248), un trésor vraiment inépuisable pour les écrivains et les savants. Tous les sujets qui paraissent usés, comme la botanique, vont redevenir des mines plus fécondes que le Potose. La science exacte, dite *mécanique sociale*, et ses applications au système de l'Univers, fourniront plus de volumes de vérités, que les sciences trompeuses, dites politique sociale, n'ont enfanté de tomes d'erreurs. Je donne sur ce nouveau domaine scientifique un aperçu à l'article PIVOT INVERSE, *Phsycologie comparée*.

Les voilà donc délivrés du tourment de chercher un sujet, de prostituer leur plume à des paradoxes, à des pantalonnades oratoires dont on a fait des tableaux (1) si déshonorants pour la littérature. Ils n'auront plus que l'embarras du choix.

Et lorsque j'apporte à ces légions de faméliques la plus riche moisson de fortune et de gloire, faudra-t-il

(1) *Isocrate* a fait l'éloge de Busiris; *Alcidamus*, de la Mort; *Polycrate*, de Clytemnestre; *Phavorin*, de Thersite et de l'Injustice; *Cardan*, de Néron; *Lucien*, de la Mouche et des Parasites; *Heinsius*, du Pou; *Psellius*, de la Puce; *Majoraggius*, de la Boue; *Pirekmeir*, de la Goutte; *Galissar*, de la Fièvre quarte; *Erasme*, de la Folie; *Synesius*, des Têtes chauves;

que je me présente l'encensoir à la main? Qu'ils sachent que si jamais on dût admettre une dispense du tribut d'encens, c'est en faveur de l'inventeur qui les relève eux-mêmes de l'avilissement, et leur ouvre une carrière où le génie sera dispensé de fléchir devant la sottise.

—

Conclusion.

On a vu qu'ils ont à opter entre l'immensité d'humiliations, de leurres et de privations, si l'état civilisé se prolonge;

Ou l'immensité de richesses et de triomphes, si le monde passe à l'Association, par épreuve sur 80 familles inégales.

S'ils hésitaient sur cette option, ils auraient à craindre un nouvel écueil, le reproche de *trahison sociale*. Ils en seraient convaincus, par le seul fait d'opposition active ou passive à la fondation sociétaire.

En effet, les grands et la classe instruite sauront bien reconnaître, dès à présent, que jamais la Philosophie n'a voulu s'occuper d'aucun des problèmes de *mécanique sociale*, tels que

Invention des garanties, surtout de celle du minimum 172;

Jules Scaliger, de l'Oie; *Le Vayer*, de l'Ane; *Ménage*, du Pédant; *Homère*, des Grenouilles et des Rats; *Virgile*, du Moucheron; *Passerat*, du Rien et de l'Aveuglement; *Lafare*, de la Paresse; *Théodore*, des Eunuques; *Bath*, de la Guerre; *Glaucon*, de l'Injustice; *Français de Nantes*, des Droits réunis; *Raynal*, des Chinois, etc., etc.

Invention du mode commercial véridique, et analyse du mode mensonger 219;

Analyse des phases de civilisation 207;

Recherche des douze issues 142,

et tant d'autres énigmes sur lesquelles la science aurait réussi, pour peu qu'elle eût mis en pratique ses 12 préceptes, chap. 3.

Si, au moment où une découverte répare toutes ces négligences, au moment où la théorie sociétaire est publiée, les sophistes interviennent pour la contrecarrer, il sera évident qu'ils trahissent, de propos délibéré, la cause de l'humanité. De là on sera fondé à conclure qu'ils l'ont trahie à dessein dans tous les temps, et que l'omission de tout calcul sur l'Association et les problèmes ci-dessus a été de leur part une perfidie préméditée.

J'ai dû les aviser en grand détail sur toutes ces particularités relatives à leurs intérêts, afin de les bien convaincre que si ma théorie m'oblige à attaquer leurs doctrines, j'agis sans aucune malveillance contre les auteurs, que je sers (433) par delà leurs espérances.

Je les entends répondre : « Si on était sûr que cette » Association pût réussir!!! » Eh, pour s'en assurer, il faut procéder à l'essai, provoquer une épreuve qui ne peut exposer à aucun risque. C'est un beau rôle pour les écrivains : sans sortir du *doute conditionnel*, sans se compromettre par une crédulité prématurée, ils peuvent innocenter leur science et réhabiliter ses auteurs, en prétextant d'inadvertance (124). Une telle marche les justifiera, sous le rapport de l'intention, qui deviendrait plus que douteuse dans le cas où ils s'obstineraient à soutenir leur caduc édifice, leur législation civilisée, qui n'a fait régner de tout temps que la cupidité et la fourberie, n'a

su former que des êtres esclaves de l'argent, n'osant penser ni agir que selon les chances de gain, sans aucune acception de la vertu; n'ayant enfin d'autre boussole morale que la soif de l'or.

Tel est l'ouvrage des Philosophes : doivent-ils hésiter à l'abjurer, au moment où l'on découvre enfin l'ordre de choses qui conciliera *l'amour des richesses avec la pratique des vertus?* L'excuse des sophistes passés et la fortune des sophistes présents vont dépendre du parti que ceux-ci prendront dans cette circonstance décisive. J'ai dû, en honorable adversaire, les en aviser très-franchement, et les stimuler dans un article spécial, par le parallèle des chances de fortune qui leur sont assurées en Association, et des disgrâces dont ils sont accablés en civilisation.

Toutefois, je les invite, après cet exposé de leurs duperies, à suspendre tout jugement, jusqu'à l'apposition de la pierre de touche ou théorie du vrai libéralisme, dans ses trois degrés qui sont (en amalgame avec le tableau 33),

Le Demi-Libéralisme, ou Demi-Association.
Garantisme, 6e. période.
Le Libéralisme simple, ou Association hongrée.
Sériisme simple, 7e. période.
Le Libéralisme composé, ou pleine Association.
Sériisme composé, 8e. période.

Je préluderai à l'extroduction sur la théorie du demi-libéralisme : l'exposé de ce degré, quoique le moindre des trois, suffira à convertir les sophistes bien intentionnés ou Expectants (120); à leur prouver qu'il n'y a de vrai libéralisme que dans les méthodes qui tendent à l'Association industrielle, et que, hors de cette direction, les idées

libérales détournées de leur emploi naturel et appliquées à l'industrie incobérente, sont comme les armes à feu entre les mains des enfants.

Il restera donc à examiner dans mes théories sur les trois degrés de l'Association, si j'en ai vraiment découvert le procédé, à défaut duquel toute alliance entre le monde social et les idées libérales est d'un succès très-douteux.

Dès que cette découverte sera constatée, il deviendra hors de doute qu'elle garantit l'avénement au vrai libéralisme, bien différent des caractères qu'on lui prête aujourd'hui. Les sophistes assurés de recueillir une part brillante des bienfaits de l'Association, s'inquiéteront peu si elle donne aux faux systèmes un congé absolu; et dans leur enthousiasme ils me rendront grâces de mes agressions officieuses, comme un blessé recouvrant la santé remercie son chirurgien de quelques douleurs qu'une main tutélaire lui a fait souffrir.

Par intérêt pour leurs coryphées, rappelons-les à l'exemple de saint Augustin. Lorsqu'il vit le culte des faux dieux chanceler, il ne balança point à se ranger sous la bannière du vrai Dieu. Lui seul fit plus, pour le progrès de la Religion, que n'aurait fait une grande armée. En suivant un parti perdu, il serait resté dans la médiocrité; en se ralliant à la lumière naissante, il s'éleva au faîte de la renommée.

La conjoncture est ici la même : c'est toujours la cause du vrai Dieu. Chez les anciens, il fallait arborer sa bannière religieuse, la doctrine de Jésus-Christ ou voie du salut des âmes; chez les modernes, il faut arborer sa bannière industrielle, la théorie d'Association unitaire ou voie du salut des corps sociaux. Cette lumière, espérée

par Socrate, vient éclairer enfin la raison perdue dans les sophismes : un chantre de l'heureuse découverte serait un puissant accélérateur d'épreuve et de fondation. Paris, capitale du monde littéraire, fera-t-il moins que l'ancienne capitale du monde civilisé ? Rome enfanta l'Augustin religieux ; que Paris enfante l'Augustin social.

Argumentum ad hominem ! qui habet aures audiendi, audiat.

FIN DE L'INTERMÈDE.

TABLE DE L'INTERMÈDE.

LES SAVANTS ET ARTISTES, DUPES DE LA CIVILISATION.

Antienne. 548
PREMIER MOYEN, Positif simple. 552
Citienne. 564
DEUXIÈME MOYEN, Positif composé. 568
INTER-PAUSE. 585
TROISIÈME MOYEN, Négatif-pratique. 595
Ultienne. 412
QUATRIÈME MOYEN, Négatif-Théorique. 421
Postienne. 457
Conclusion. 447

FIN DU TOME DEUXIÈME.